

La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

12e Année, No 7

JUILLET 1919

PRIX: 15 CENTS



Les grands transatlantiques de l'air. (Voir intérieur.)

UNE SEULE MARQUE

peut vous donner pleine et entière
satisfaction c'est celle de

L'ALLIGATOR**MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc****Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR**

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



La montagne Limitée.

Bloc Balmoral

338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)

SUCCURSALES :

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

**Les PILULES
PERSANES**

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer les creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angeia V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses **PILULES PERSANES**; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

**GANTS NOUVEAUX**

POUR VOTRE NOUVELLE TOILETTE
AU PRINTEMPS

Vous aurez besoin de jolis gants
DANS LES COULEURS ET NUANCES
LES PLUS A LA MODE

NE VENEZ VOIR L'ASSORTIMENT QUE
NOUS VENONS DE RECEVOIR.

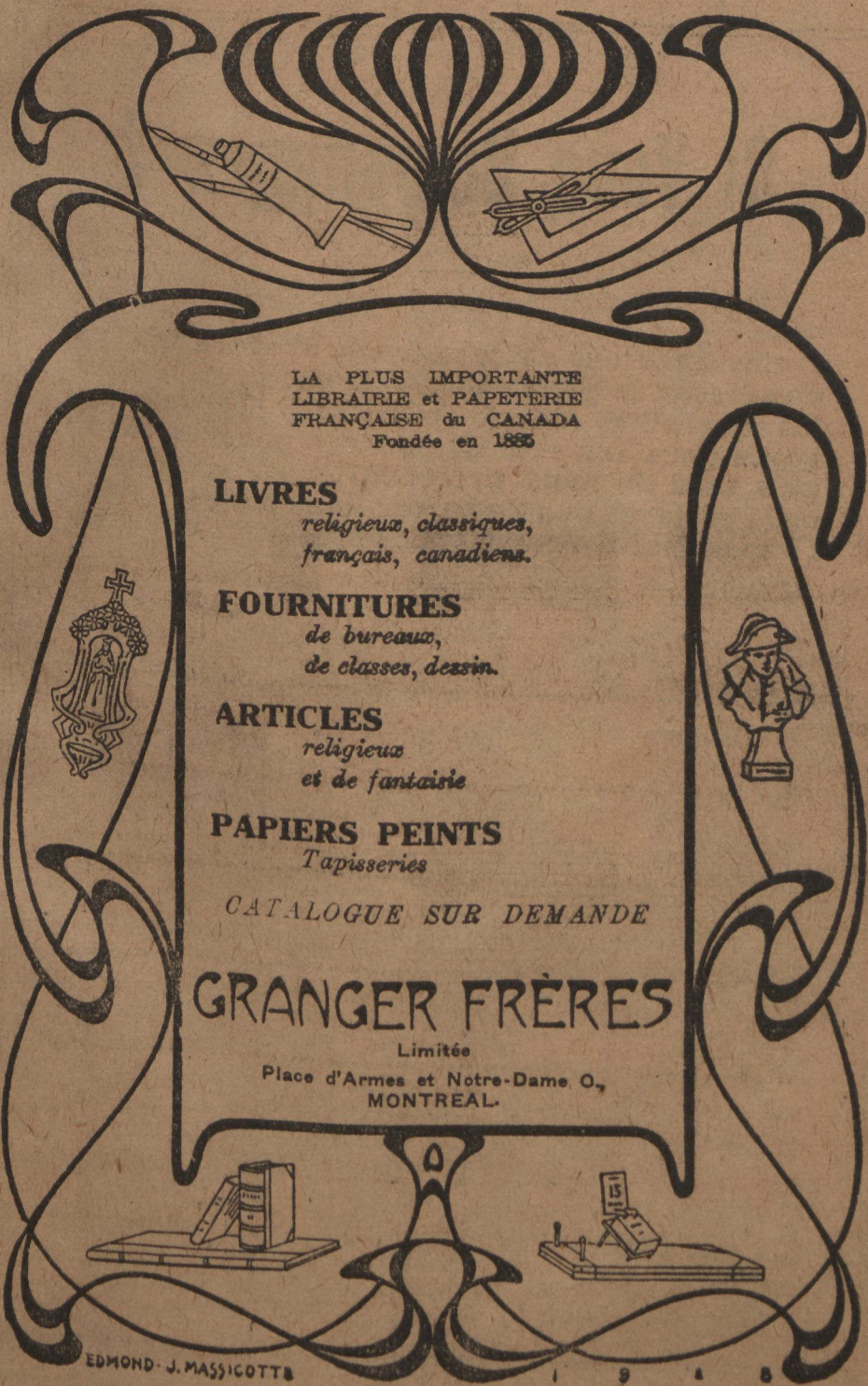
Ganterie Royale

483, Ste-Catherine, Est,

— Tel. Est 3341 —

ERRATUM—Dans le corps du feuilleton, lire comme suit: de la page 111 à la page 118 continuer ensuite de 118 à 112.

312 Quai
Montréal



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

*religieux, classiques,
français, canadiens.*

FOURNITURES

*de bureaux,
de classes, dessin.*

ARTICLES

*religieux
et de fantaisie*

PAPIERS PEINTS

Tapisseries

CATALOGUE SUR DEMANDE

GRANGER FRÈRES

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,
MONTREAL.



Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadioux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 12, No 7

Montréal, Juillet 1919

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

OU ALLONS - NOUS ?

C'est beau, la science. C'est même parfois si beau que c'en est ahurissant !
Surtout la science culinaire.

Aujourd'hui, en effet, il n'y a plus de cuisiniers, ou si peu que ça ne vaut pas la peine de les compter. Par contre, on trouve des quantités de préparateurs, de modificateurs, inventeurs, créateurs même comme certains s'intitulent et qui, grâce à de savantes formules chimiques, nous font ingurgiter les choses les plus étranges et les plus barbares.

Et le plus épatant c'est que, non seulement ça se mange ou ça se boit, mais encore c'est bon !...

Parfois aussi, cela vous a un petit goût...

Vous n'avez jamais mangé du "jelly" de vieux souliers, ?

Probablement non mais ça viendra sûrement car l'expérience en a été faite avec succès. Ne croyez pas à une blague; c'est de la chimie pure ou impure comme vous voudrez, mais très sérieuse. Voici: Les vieux "croquenots" sont d'abord bien nettoyés, ensuite bouillis avec du soda sous deux atmosphères de pression; l'acide tannique du cuir se combine avec le soda, produit du tannate de soda pendant que la gélatine vient à la surface où elle est recueillie pour être séchée. Cette gélatine convenablement parfumée constitue le "jelly" en question.

Et le café de vieilles chemises? Celles-ci, bien lavées, sont traitées par l'acide nitrique lequel agit sur la lignite des fibres et produit de la glucose ou sucre. Ladite glucose est grillée et donne une imitation de café excellente que l'on peut sucrer avec la glucose non grillée.

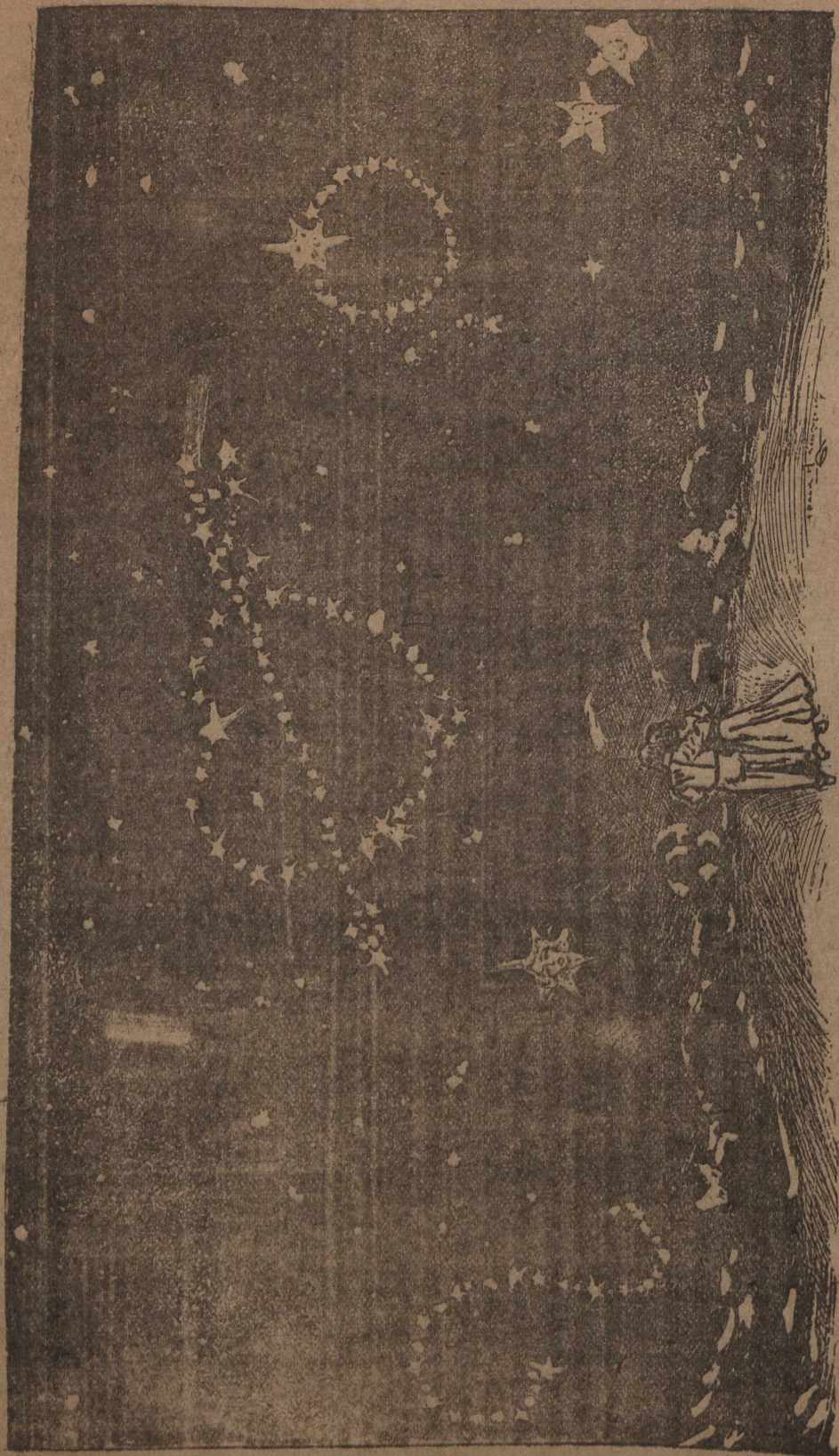
Si vous ne me croyez pas, demandez à un ami connaissant la chimie, si ces transformations sont possibles et il vous répondra: oui.

En Bochie, pendant la guerre, ils en ont vu et consommé des pires.

Mais... bien que nous ne soyons pas en Bochie, sommes-nous bien sûrs de ce que nous avalons par ces temps de vie chère et de lendemains aussi peu rassurants?

Nous n'en sommes peut-être pas encore au café jadis blanchi par les Chinois mais savons-nous si le "stew" que nous mangeons dans certains hôtels ne miaulait pas la veille encore sur les toits?...

ROGER FRANCOEUR



Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour chaque jour du mois.)



JUPITER OLYMPIEN

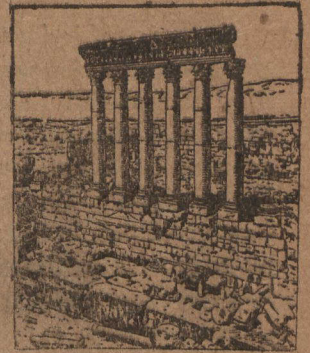
VOTRE HOROSCOPE — POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Basé sur les influences astrales conformes
aux données des astrologues.

(Compilation spéciale pour la "Revue Popu-
laire")

CLÉF EXPLICATIVE.—(a) Influences as-
trales combinées.—(b) Ce que sont les per-
sonnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce
qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne
sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de
faire.



LE TEMPLE de JUPITER

JUILLET

1. — (a) Jupiter et Mars. (b) Personnes pétulantes, dominatrices, d'une intelligence supérieure et capables de réussir les entreprises sérieuses; ont le goût de leur intérieur pourvu qu'elles y dominent; aiment que toutes choses aillent à leur goût; orateurs, écrivains, sociaux; prodigues bien qu'aimant l'argent; destinées à voyager beaucoup dans l'âge mûr; (c) Doivent se montrer généreux, magnanime, rechercher le soleil, éviter de rester seules la nuit; doivent mépriser le danger sans exposer leur vie; doivent dominer les maladies et malaises qui leur surviennent; (d) Ne sont pas suffisamment douces, calmes, pas toujours sincères ou exactes; les choses simples ne les attirent pas toujours; ne sont pas souvent faites pour travailler sous les autres et ne sont pas toujours sobres dans le boire ou le manger; (e) Doivent éviter de se marier à moins d'être absolument certaines de leur sentiment et bien déterminées à mettre de l'eau dans leur vin; doivent éviter les spectacles tristes tels que les funérailles, etc.
2. — (a) Mercure et Jupiter. (b) Personnes vives de corps et d'esprit, fort habiles aux exercices du corps, mais aimant quand même à dominer; sont souvent trop promptes, bien que d'un tempérament généreux; n'aiment pas la pauvreté et sont ordinairement bien organisés pour faire de l'argent; (c) Doivent s'entraîner à la douceur et à l'amabilité, ne pas négliger leurs aptitudes vers le commerce où elles sont appelées à réussir; doivent s'efforcer de respecter l'opinion des autres et aussi d'avoir plus d'empire sur elles-mêmes; doivent s'étudier sérieusement avant le mariage; (d) Ne sont pas toujours fiables en affaires et ne savent pas souvent garder longtemps leurs amis; ne sont pas toujours stables dans leurs entreprises parce qu'elles recherchent trop les succès rapides; ne sont pas satisfaites tant qu'elles n'ont pas profité des leçons de l'expérience; (e) Doivent éviter de se marier trop tôt; éviter de marier des personnes plus âgées qu'elles; doivent éviter de marier des personnes plus âgées qu'elles; doivent éviter de trop confier leurs secrets à des amis de passage; ne doivent pas se laisser dominer par la sensibilité ou l'enthousiasme
3. — (a) Jupiter, influence unique. (b) Personnes aimant le confortable, les intérieurs artistiques et riches, les belles toilettes, les festins, les bals, les fêtes, tout ce qui signifie la vie et l'entrain; portées à une précoce calvitie, aussi au mal de gorge, de rognons et de poumons; (c) Doivent s'efforcer d'aimer et soutenir leur famille; doivent consulter les hommes de la science plutôt que de

se fier aux médecines ordinaires; doivent avoir le respect de leur opinion aussi bien que celui de l'opinion des autres; les femmes doivent s'étudier soigneusement avant leur mariage; (d) Ne sont pas toujours douces mais ne conservent pas de fiel; ne sont pas toujours loyales et écoutent parfois trop les mauvaises langues; ne manquent pas d'amis dévoués; (e) Doivent éviter de se croire malades lorsqu'il ne s'agit que d'indispositions passagères; ne doivent pas chercher uniquement les défauts des autres et ne doivent pas trop parler de leurs affaires personnelles; ne doivent pas trop se vanter et croire en la bonté et la générosité chez autrui.

4. — (a) Jupiter et Vénus. (b) Personnes raffolant de la mise élégante et des vêtements clairs; recherchent le plaisir et sont surtout portées à l'amour et à ses complications; sont bonnes, douces, affables et parfois naïves; aiment les parfums et les fleurs ainsi que la publicité donnée à leur nom, dans les journaux; (c) Doivent se méfier de leur tempérament quelque peu lymphatique, et si une première aventure amoureuse leur a peu réussi, ne doivent pas chercher à se remarier trop tôt; les femmes doivent porter des émeraudes ou des onyx noirs; (d) Ne sont pas toujours heureuses en amour et ne doivent pas être considérées comme des amies fidèles avant qu'elles aient acquis une expérience suffisante des hommes et des choses; ne sont pas complètement heureuses, lorsqu'elles vivent trop dans la solitude ou l'abandon; (e) Les hommes doivent éviter d'abuser de leurs charmes et de leur attraction native; ne doivent pas chercher uniquement les défauts des autres; ne doivent pas surtout se laisser gouverner par la sensibilité ou le lymphatisme.

5. — (a) Saturne et Jupiter. (b) Personnes souvent jalouses et vindicatives,

d'esprit changeant et capricieux; se défient de tous; trop d'orgueil ce qui les pousse à la révolte, à l'indépendance outrée et à l'incrédulité; cependant ont des goûts artistiques et aiment le genre sérieux dans les beaux arts. Plus d'un grand maître a subi l'influence de Saturne, souvent mélancolique. (c) Doivent rechercher les réunions gaies, les endroits ensoleillés, les beaux paysages et spectacles; doivent rechercher la compagnie le soir, parce que trop impressionnables; doivent s'efforcer de croire à la sincérité des autres, et contrôler leurs sentiments; (d) Ne sont pas très gaies ni aptes à atteindre le point culminant du succès avant que l'expérience ne les ait assagies; ne sont pas souvent assez patientes ou endurantes; (e) Doivent éviter les mouvements de révolte et d'indépendance qui peuvent donner lieu à la superstition et à l'imagination; doivent éviter de fréquenter les endroits où l'on joue aux jeux de hasard, parce que la chance ne leur sourit pas souvent; doivent éviter de s'aventurer inconsidérément dans les entreprises amoureuses.

6. — (a) Apollon et Jupiter. (b) Personnes d'une grande égalité de caractère, constantes, et atteignant la perfection dans beaucoup d'oeuvres, surtout après la trentaine; ambitieuses, parfois enclines à l'orgueil, mais toujours de bonfoi; aiment les belles choses et les manifestations pacifiques et pompeuses; (c) Doivent chercher à rendre leur nom estimable; porter des vêtements plutôt simples; se marier jeunes; doivent rester dignes et ne jamais qu'émarquer; doivent se faire une religion plutôt basée sur l'adoration que la superstition; doivent chercher surtout à vaincre leur amour des compliments et de l'encens; (d) Ne sont pas assez humbles et n'aiment pas assez les humbles pour être charitables; ne sont pas tou-

jours appelées à être heureuses en ménage, à cause de leur orgueil; ne sont pas assez averties et aguerries contre les commérages; ne se méfient pas assez des courtisans et des flatteurs; (e) Doivent éviter de s'entourer de nuages et de chercher à toujours rayonner comme le soleil; doivent éviter de refuser aux autres le bénéfice du doute; doivent éviter de se laisser gouverner par les apparences seulement et ne pas abuser des fêtes, des festins et des plaisirs.

7. — (a) Lune et Jupiter. (b) Personnes changeantes, lentes et capricieuses; craignant surtout la pauvreté et les voleurs; ont l'imagination active et aiment la beauté dans les arts et la littérature; pas toujours constantes mais ont le cœur généreux; (c) Doivent diriger leurs aptitudes vers les arts et s'efforcer de se montrer plus persévérantes; doivent faire preuve de plus de force de résistance; doivent surtout commencer leurs entreprises en février ou en septembre; (d) Ne sont pas toujours sincères ni exactes; manquent parfois d'énergie et ne sont pas assez au-dessus des potins; (e) Doivent éviter d'épouser des personnes beaucoup plus âgées qu'elles; doivent éviter aussi l'abus des excitants et des cigarettes, à cause de leurs imagination qui les porte trop à la rêverie; doivent aussi éviter de se confier à des amis de passage; éviter surtout de se laisser guider par leur sensibilité.

8. — (a) Mars et Jupiter. (b) Personnes d'une intelligence supérieure, d'une grande habileté; portées aux plaisirs sensuels; les hommes sont hardis auprès des femmes et savent s'en faire aimer; d'une constitution robuste; aiment le jeu, les conversations animées et parfois l'orgie; aiment aussi le luxe et les belles toilettes; certaines femmes ont un penchant pour les toilettes tapageuses; (c) Doivent surveiller leur

tempérament bouillant, modérer leurs transports; doivent manger peu, et s'exercer de bonne heure à distinguer le vrai du faux dans leurs relations et leurs sentiments; doivent respecter l'opinion des autres et ne pas se montrer trop ambitieux ni trop orgueilleux; (d) Personnes d'un caractère tranchant et ne sont pas toujours bienveillantes; ne sont pas toujours douces et s'emportent facilement; ne sont pas cependant portées à la vengeance; ne sont pas toujours sincères en amour, mais avec l'expérience et l'âge elles sont susceptibles de fonder des foyers modèles; (e) Doivent éviter de se marier trop jeunes; de faire partout leur propre éloge; éviter de toujours chercher à dominer les autres par crainte de la tyrannie; ne doivent pas trop parler de leurs projets ou de leurs entreprises.

9. — (a) Mercure et Jupiter. (b) Personnes douces et aimables, ayant une réelle supériorité dans le commerce où elles apportent une conception rapide et de grandes vues; leur société est fort agréable parce qu'elles sont gaies bien qu'elles aiment souvent à se moquer; aiment l'étude de la science, de préférence dans la nature; sont amies de l'observation; (c) Doivent se surveiller dans les affaires et ne pas toujours se fier à leur flair ou à leur chance; doivent porter comme pierres de chance des émeraudes ou des onyx noirs; doivent épouser surtout des personnes nées en novembre, mars et janvier, et les femmes peuvent porter avec avantage, des toilettes de couleur; (d) Ne sont pas toujours scrupuleuses dans leurs entreprises; et souvent aiment trop l'argent pour aimer à rendre service; mais n'atteignent pas le point culminant du succès avant d'avoir élargi leurs horizons; (e) Doivent éviter de trop s'accaparer, éviter de condamner autrui sans lui avoir donné le bénéfice du dou-

te; les femmes, portées au *flirt* doivent éviter de se montrer trop habiles comédiennes et faire preuve d'une plus grande sincérité.

10. — (a) Jupiter, influence unique. (b)

Personnes nées sous une heureuse étoile; appelées à occuper de hautes situations et à réussir de bonne heure dans leurs entreprises amoureuses ou financières; ambitieuses mais aptes aux affaires; ont le don de la persuasion et de l'éloquence et possèdent un grand magnétisme personnel; (c) Doivent s'efforcer au calme et rechercher la paix; doivent surveiller leur santé parce que les médicaments n'ont pas souvent d'effet sur leur tempérament; doivent se dévouer pour les autres, soigner les malades, etc. (d) Ne sont pas souvent humbles et modestes; ne sont pas toujours religieux et préfèrent le faste et tout ce qui paraît les impressionne plus vivement; ne sont pas assez prudentes dans le choix de leurs amis; (e) Doivent éviter de se laisser enthousiasmer par leur premier mouvement souvent irréfléchi; éviter les spectacles attristants; éviter aussi de toujours chercher des défauts chez les autres; éviter de s'imaginer qu'elles sont sorties de la cuisse de Jupiter, si elles veulent rendre leur commerce agréable en société.

11. — (a) Vénus et Jupiter. (b) Personnes d'une nature ardente et fougueuse, aimant les festins, les bals, les tombolas, les réunions de plaisir; portées à l'amour; prennent un grand soin de leur teint et de leur chevelure; sont cependant superstitieuses, mais ont le culte de la famille; ont souvent le don de charmer et d'attendrir; (c) Doivent manger peu, prendre garde surtout aux mets trop épicés; doivent savoir se contenter d'un bonheur relatif, attendu que l'idéal ne se réalise que fort rarement; en un mot elles doivent prendre la vie comme elle se présente et ne pas

chercher à dominer tous les événements; (d) Ne sont pas souvent assez positives ni sincères en amour; ne sont pas assez stables dans leurs emplois et ne réalisent pas que le changement est souvent préjudiciable; ne sont pas assez confiantes dans les sentiments des autres si ces sentiments ne sont pas accompagnés de flatterie; (e) Doivent éviter de succomber à un premier emballement, parce que trop facilement enflammables, et ne pas se marier trop jeunes; doivent aussi éviter l'abus des parfums, des fleurs et autres excitants à l'amour.

12. — (a) Saturne et Jupiter. (b) Personnes très intelligentes, mais souvent d'un caractère révolté, orgueilleux, indépendant et soupçonneux; se tracassent souvent pour des ennuis imaginaires; aptes aux mathématiques, à l'agriculture, aux sciences positives; le succès les attend parce qu'elles sont d'ordinaire laborieuses et patientes; (c) Doivent rechercher les endroits et les paysages ensoleillés à cause de leur caractère qui les porte à la mélancolie et au spleen; doivent de même rechercher la société joyeuse et ne pas rester trop longtemps seules avec leurs pensées, lorsque le travail ne les commande pas; (d) Ne sont pas exubérantes ni trop loquaces; n'ont pas une gaiété communicative, mais savent cependant se faire aimer à cause de la grande sincérité de leurs sentiments; ne sont pas paresseuses ni indignes de la confiance de leurs chefs; (e) Doivent éviter les excès de jalousie qui les portent à tyranniser les personnes qu'elles aiment; doivent éviter les spectacles attristants tels que les funérailles; éviter aussi les blessures aux pieds et aux jambes, parce que prédisposées aux rhumatismes; doivent éviter aussi les excès de mutismes qui peuvent leur faire manquer des occasions profitables pour elles.

13. — (a) Apollon et Jupiter. (b) Personnes irascibles et s'apaisant très vite; aiment à commander chez elles et autour d'elles; ont souvent des ennemis mais savent en triompher; aiment les voyages à pied, la contemplation, les belles lectures, l'instruction, en un mot tout ce qui sert à orner leur intelligence; sont aussi fort généreuses; (c) Doivent se montrer plus condescendantes pour leurs inférieurs et plus abordables dans leur intérieur; doivent soigner leurs yeux; doivent aussi préférer prévenir les maladies au lieu d'attendre d'être malades pour se soigner, parce qu'elles n'écoutent pas facilement les conseils et les avis; (d) Ne sont pas toujours très personnelles et sont portées à l'imitation; cependant ont la conception rapide et sont capables de mettre rapidement leurs projets à exécution; ne sont pas assez en garde contre les flatteurs; ne sont pas toujours sincères mais s'imaginent souvent l'être; (e) Doivent éviter les querelles dans leur ménage; éviter de chercher inutilement le bonheur ailleurs que dans leur foyer; éviter de se laisser séduire uniquement par la beauté des formes, mais aussi éviter soigneusement les spectacles qui rapetissent l'esprit.
14. — (a) Jupiter et Lune. (b) Personnes à l'imagination trop vive mais enclines à une paresse prononcée du corps; ne mettent pas facilement leurs projets à exécution; la vie de famille n'a pour elles que de faibles attraits; sont plutôt mystiques que religieuses; aiment les "châteaux en Espagne" et ont besoin de sages conseillers dans la vie; (c) Doivent écouter les avis qu'on leur donne; s'entraîner à l'activité et se montrer moins lymphatiques; peuvent laisser parler leur cœur, sans se forger d'inutiles chimères; doivent éviter les solitudes trop prolongées; (d) Ne sont pas assez constantes et doivent réfléchir sérieusement avant de s'engager dans le mariage; ne sont pas toujours sincères même à leur endroit; ne sont pas aptes à devenir des orateurs, mais ont du goût pour les beaux arts; les femmes aiment les toilettes extravagantes; (e) Doivent éviter de se montrer plus généreuses en paroles qu'en action; doivent éviter de se fier trop aux intuitions magnétiques et de croire aveuglément en leur destin ou leur chance; doivent éviter de parler trop ouvertement de leurs rêveries, mais consulter des personnes d'expérience une fois qu'elles ont décidé d'agir.
15. — (a) Jupiter et Mars. (b) Personnes ordinairement au-dessus de la moyenne et fortement constituées; marchent à grands pas et d'une allure décidée; de fait elles sont fermes dans leurs résolutions mais elles ont trop l'esprit de domination; aiment les beaux arts, et sont souvent trop promptes; les hommes et les femmes ont des mouvements destructeurs; cependant généreuses et ne conservant pas de rancune; ordinairement prodigues; (c) Doivent fréquenter les sociétés plaisantes et calmes; doivent boire de préférence les boissons douces; doivent s'entraîner à la douceur, à la patience, à la mansuétude, et doivent avoir le courage de leur opinion même s'ils se sentent contredits par les flatteurs; (d) Ne sont pas de mauvais chefs de famille, et ne manquent pas de loyauté; ne sont pas assez calmes en affaires; ne sont que modérément admirateurs des beaux arts où elles n'obtiennent que des succès relatifs; (e) Doivent éviter de manger beaucoup, surtout des viandes saignantes; éviter de fréquenter les endroits bruyants et les motifs de vive discussion ou de querelle; éviter surtout de céder à leur premier mouvement, même en corrigeant leurs enfants; éviter de se laisser guider par leurs passions.

16. — (a) Jupiter et Mercure. (b) Personnes ayant de la persévérance dans l'étude et de la conscience dans leurs entreprises; elles ont une éloquence naturelle et plusieurs d'elles brillent à la scène ou à la chaire; d'un caractère doux et aimable; habiles, excessivement personnels et ne manquent pas de diplomatie; (c) Doivent suivre leur penchant lorsque ce dernier les dirige vers le bien; se lancer dans les affaires de bonne heure; se marier plutôt jeunes; apprendre à se contrôler; les femmes et les hommes doivent porter des onyx et des émeraudes; (d) Ne sont pas maniérées, gesteuses ni trop frivoles; chez elles le sentiment ne l'emporte pas sur la raison, et c'est pour cela que le succès les attend dans nombre de leurs entreprises; ne se sentent pas portées vers des personnes de leur âge, en amour; elles semblent préférer les personnes plus âgées; (e) Doivent éviter de céder à un instinct naturel vers l'acaparement, l'envie, la jalousie; éviter de se montrer égoïstes; les femmes peuvent éviter de dissimuler leur âge, car l'influence de Mercure conserve longtemps les apparences de la jeunesse.
17. — (a) Jupiter, influence unique. (b) Personnes ordinairement de taille moyenne, fortes, sont ni trop grasses ni trop maigres; n'ont pas énormément d'enthousiasme et font tout consciencieusement; ont un penchant inné pour le beau; sont galantes mais sans exagération; ont en général une vie assez remarquable et assez heureuse; (c) Doivent cependant prendre garde aux excès d'orgueil et ne pas trop écouter les conseils et compliments de flatteurs qui les entourent; doivent soigner leur chevelure puisque prédisposées à la calvitie; doivent avoir le respect de l'opinion des autres et s'entraîner à la charité envers le prochain; (d) Ne sont pas assez humbles d'ordinaire, et elles aiment plutôt le côté extérieur dans toutes choses de préférence à la chose elle-même; préfèrent les démonstrations au culte lui-même; dans leur intérieur aiment à paraître, à sauver les apparences; ne rendent pas les autres malheureux; (e) Ne doivent pas trop parler ni se confier; doivent éviter de se vanter constamment et chercher à être plus sincères et plus naturels en certaines occasions; éviter aussi les excès de générosité.
18. — (a) Jupiter et Vénus. (b) Personnes bienveillantes pour les personnes dont les traits et le caractère extérieur les charme; se laissent influencer par la beauté des formes; ont du goût pour les beaux arts; sont prudentes et abhorrent les risques; sont souvent gaies et d'humeur constantes; sont portées parfois à l'amour excessif; (c) Doivent raisonner leur penchant pour tout ce qui paraît et chercher à découvrir la grandeur et la beauté cachées; doivent souvent suivre leur première pensée; fuir les spectacles tristes; soigner leur teint, leur chevelure et leurs toilettes; doivent surtout prendre garde à leurs liaisons amoureuses; (d) Ne sont pas toujours sincères ou fidèles dans leurs affections, et ne s'aident pas assez elles-mêmes, s'imaginant que tout leur doit réussir du premier coup; parfois ne sont pas assez patientes pour attendre le succès; (e) Doivent éviter de se lancer aveuglement dans des aventures dont elles ne sauraient prévoir la fin; éviter de se marier avant d'avoir mûrement réfléchi; les hommes doivent éviter surtout de se laisser aller trop librement à leur penchant pour le beau sexe.
19. — (a) Saturne et Jupiter. (b) Personnes presque toujours tourmentées par le pourquoi des choses, entretiennent des doutes même sur les vérités fondamentales; sont souvent jalouses et se défient trop de tout le monde; ont de fréquents

- excès d'orgueil, mais sont âpres au travail et sont à la hauteur des emplois qu'on leur confie; (c) Doivent rechercher la société gaie, les amusements qui délassent, fuir les lieux sombres et humides et ne pas abuser des lectures trop philosophiques; doivent prendre garde aux rhumatismes et à la neurasthénie qui les menace; doivent épouser des personnes d'une nature enjouée; (d) Ne sont pas heureuses tant qu'elles n'ont pas eu le dernier mot dans bien des cas; ne sont pas toujours capables de s'empêcher de boudier, mais ne sont pas inconstantes ou infidèles; elles ne manquent pas d'attachement et de dévouement; (e) Doivent éviter les réunions socialistes et tout ce qui pousse à la révolution et au bolshévisme; doivent éviter de se mettre en tête des grèves; doivent éviter de boudier pour des riens et de prendre ombrage au sujet de rivaux, en amour, qui n'existent que dans leur imagination.
20. — (a) Apollon et Jupiter. (b) Personnes se laissant facilement séduire par le luxe et la beauté des choses; sont cependant pénétrantes et voient juste; aiment la contemplation, la poésie, la lecture; sont dignes et ne demandent jamais; sont amateurs et appréciateurs des arts; les femmes sont intellectuelles, et plusieurs aiment à écrire; (c) Doivent s'efforcer de s'intéresser davantage à la vie de famille et prendre la vie telle qu'elle vient; rechercher les endroits ensoleillés et les spectacles vraiment beaux; penser à faire de beaux mariages, mais des mariages où l'amour est le principal facteur; (d) Ne sont pas souvent assez simples ni modestes et ne sont pas assez portées à soulager les misères parce qu'elles ont horreur de la pauvreté; ne cherchent pas assez le côté pratique en toutes choses; (e) Doivent éviter de se laisser guider dans la vie, par le côté artificiel
- seulement, éviter de s'entourer constamment de nuages; surtout éviter d'épouser des personnes de même caractère qu'elles. Doivent éviter ce qui peut provoquer chez elles les maladies des yeux.
21. — (a) Lune et Jupiter. (b) Personnes plutôt indolentes, mais ayant le goût des déplacements et des voyages fort développé; nombre de personnes nées sous l'influence de la lune, aiment les déménagements fréquents; n'ont pas un amour exagéré de la vie de famille, et sont parfois trop sensibles aux galanteries; ont cependant une imagination fort active; (c) Doivent s'entraîner à la persévérance et à la stabilité; doivent combattre leur caractère lymphatique; se méfier des têtes à têtes trop prolongés; se méfier des toilettes trop ouvertes et des refroidissements; doivent chercher un guide et un conseiller dans le mariage; (d) Ne sont pas agiles et vives de corps bien qu'elles aient de la grâce dans le mouvement; ne sont pas persévérantes ni décidées; ne sont pas sobres ni discrètes; ne manquent pas cependant de cœur et de générosité; (e) Doivent éviter leur penchant pour les potins et les commérages; éviter de céder trop vite à toutes les demandes mêmes tacites; éviter aussi de parler constamment d'elles-mêmes.
22. — (a) Mars et Jupiter. (b) Personnes ayant ordinairement une solide constitution, pétulantes et dominateurs; ayant le verbe haut et beaucoup de confiance en elles-mêmes; sont cependant généreuses et magnanimes; bons vivants mais n'accordant que peu de prix à la vie; (c) Doivent surveiller les élan de leur tempérament; doivent chercher à calmer leurs penchants amoureux; s'entraîner à la constance; étudier davantage les gens, et parfois essayer la douceur pour mieux parvenir à leurs fins; (d) Ne sont pas assez pa-

tientes ni endurantes aux moindres contradictions; n'aiment pas trop la vie de famille, semblant lui préférer la vie extérieur des clubs et des fêtes; ne sont pas souvent assez réservées en amour; (e) Doivent éviter les excès dans le boire et le manger; éviter de fréquenter trop assidûment les endroits bruyants ou trop gais; éviter les rixes, les querelles; éviter de parler trop haut et de toujours chercher à dominer la voix des autres; enfin, éviter de se marier après un premier emballement.

23. — (a) Mercure et Jupiter. (b) Personnes douées d'une grande vivacité intellectuelle, aimant les mots spirituels et les salons où l'on cause; ont une grande facilité naturelle pour une foule de choses; ont cependant un penchant vers le mysticisme et les sciences occultes; on trouve chez elles beaucoup de médecins, d'ingénieurs, en un mot, de fervents des sciences appliquées; (c) Doivent chercher à se rendre utiles à leur semblables; commencer de bonne heure leurs entreprises, mais toujours se surveiller dans leurs actions, soit en amour, soit dans les affaires, car leur premier mouvement est souvent accapareur; doivent se montrer plus généreux parce que souvent portés à l'avarice; (d) Ne sont pas d'une santé toujours florissante mais avec de la prudence elles peuvent vivre longtemps; ne savent pas toujours choisir leur conjoint, mais parviennent à un bonheur relatif en ménage parce que d'ordinaire sont parfaitement maîtres de leurs nerfs; ont le culte de la famille et ne sont pas dissipateurs ni dévergondés, plusieurs ayant un grand nombre d'enfants; (e) Doivent éviter de juger les autres sur une simple impression et doivent plutôt leur donner le bénéfice du doute; doivent éviter de blesser les gens dans leur conversation trop souvent pleine de sous-entendus; doivent éviter de donner à

leurs enfants des exemples d'avarice et des mesquinerie

24. — (a) Jupiter, influence unique. (b) Personnes aimant le confort chez soi, les belles réceptions, les dîners, les festins, mais aimant aussi et parfois un peu trop à dominer et à briller; ne manquant pas de charité, de générosité et d'amour de la famille, mais souvent d'un caractère trop prétentieux et trop portées, pour leur malheur, à écouter les discours mielleux des flatteurs; font de beaux mariages et soignent leur foyer; (c) Doivent être prudentes dans le choix de leurs camarades et amis; ne pas se lancer dans le mariage avant d'avoir mûrement réfléchi, surtout chez les femmes; doivent s'entraîner à dominer leurs répugnances et sans manquer à la franchise, savoir se montrer agréables envers leurs hôtes; (d) Ne sont pas assez modestes et manquent parfois de condescendance; ne sont pas assez prêtes à profiter de sages conseils qu'on leur donne; mais ne sont pas de la race des mendiants et aiment mieux souffrir plutôt que demander; (e) Doivent éviter de se laisser guider par une simple impression en amour; éviter de se laisser influencer par leurs seuls sentiments; éviter de trop parler et de se vanter; éviter surtout l'excès de recherche dans les toilettes, les habits, les bijoux.

25. — (a) Vénus et Jupiter. (b) Personnes aimant la mise élégante, les vêtements voyants; recherchent le plaisir et sont surtout portées à l'amour dont elles font la grande affaire de leur vie; recherchent les applaudissements, mais plus par désir de plaire que par besoin de briller; sont confiantes et souvent tropées; sont prédisposées aux maladies des poumons, de la gorge et des reins; (c) Doivent se montrer fréquemment gaies, mais ne pas céder à leurs caprices avec les personnes qu'el-

- les rencontrent; doivent éviter les excès dans la bonne chair; doivent s'entraîner à la constance et ne pas chercher toujours un idéal impossible; (d) Ne sont pas assez tenaces dans leurs entreprises; ne sont pas souvent sincères en amour et sont souvent trompées elles-mêmes; ne sont pas toujours exactes dans les rendez-vous, et ne sont pas toujours sobres ou naturelles dans la manière de s'habiller; (e) Doivent éviter de conduire plusieurs intrigues de front, de courir plusieurs lièvres à la fois; éviter les parures et les toilettes trop éclatantes; éviter surtout d'en faire croire aux autres parce que prédisposées à se prendre elles-mêmes à leurs propres mensonges; éviter de ne juger les autres que sur leur mise.
26. — (a) Saturne et Jupiter. (b) Personnes malheureuses au jeu de hasard et en proie à nombre de superstitions; sont cependant constantes dans leurs affections bien que portées aux excès de mélancolie et de tristesse; aiment les sciences et les arts et y réussissent; quelques-uns mêmes parviennent à la notoriété et à la célébrité; (c) Doivent s'entraîner de bonne heure à la persévérance acharnée garantie de succès; doivent porter des toilettes de couleur claire; rechercher les endroits ensoleillés et les compagnies gaies; aimer les distractions et le plaisir; épouser des personnes nées en novembre, mars ou janvier, de préférence; (d) Ne sont pas exemptes de jalousie irraisonnée mais ne sont pas volages elles-mêmes; ne manquent pas de cœur ni de dévouement; ne sont pas larges dans leurs idées et dans leurs sentiments; (e) Doivent éviter la solitude et les réflexions trop prolongées avec elles-mêmes; éviter les spectacles attristants tant qu'elles ne sont pas absolument forcées d'y prendre part; doivent éviter les réunions où l'on prêche la révolte.
27. — (a) Apollon et Jupiter. (b) Personnes ordinairement d'une grande beauté physique à cause des influences qui ont présidé à leur naissance; d'un caractère généreux mais souvent trop porté à l'enthousiasme; sont irascibles mais s'apaisent à l'instant; sont appelées à atteindre souvent à la gloire et à la renommée; on rencontre chez ces personnes de grands généraux, de grands artistes, de grands écrivains; (c) Doivent diriger leurs aspirations vers les grandes entreprises, la construction, les beaux arts, les sciences astronomiques, etc; doivent cependant être prudentes dans les excès de travail afin d'éviter les maladies mentales provoquées par le surmenage intellectuel; doivent chercher à donner tout le confort possible à leur famille; doivent cependant fuir les flatteurs; (d) Personnes ayant peu de goût pour les petites choses, ne s'abaissant pas aux comérages; pas assez originales dans leurs idées, cependant, et parfois portées à la copie ou à l'imitation trop servile; (e) Doivent éviter de se laisser monter la tête; éviter de consulter les diseuses de bonne aventure; éviter trop de croyance dans les prophètes de hasard; éviter de vivre en dehors du monde réel et chercher à se mettre à la portée de leur entourage.
28. — (a) Lune et Jupiter. (b) Personnes de caractère inégal, tantôt enthousiastes et actives, tantôt lymphatiques et inertes; inconstantes souvent, mais capables d'un attachement sérieux à qui leur a prouvé de la sincérité; demandent surtout à se laisser guider et capables, par l'exemple de devenir des époux modèles; aptitudes pour la poésie et l'harmonie, amies des beaux arts et non réfractaires aux mouvements promoteurs de culture d'art; (c) Doivent s'entraîner à l'action, à l'énergie, ne pas donner leur cœur à la légè-

re; doivent, dès l'enfance, s'habituer à vouloir une chose et à la vouloir de manière à ne pas céder aux pressions des premiers venus; (d) Manquent parfois de confiance en elles-mêmes, et souvent ne sont pas aptes à dominer et à devenir des chefs, à moins que l'influence de Jupiter prédomine; ne sont pas toujours sincères en amour, mais s'imaginent facilement qu'elles le sont; n'aiment pas à se donner trop de mal pour plaire; (e) Doivent éviter de chercher inutilement le bonheur en dehors de leur foyer; éviter les complications d'intrigues qui leur demanderaient un travail trop considérable; éviter les bavardages ainsi que les personnes qui aiment les commérages.

29. — (a) Mars et Jupiter. (b) Personnes pétulantes, vibrantes, aimant le danger mais sachant conserver leur sang-froid, même dans les circonstances les plus critiques; aimant le panache, les démonstrations; l'odeur de la poudre les enivre; promptes mais bon cœur, à ménager; le tout est de savoir s'y prendre; (c) Doivent atténuer les accents de leur voix, ne pas faire de mouvements trop brusques; doivent s'entraîner à la patience même dans leur foyer; ne pas laisser voir trop clairement leurs désappointements; doivent surveiller leur tempérament trop généreux, lorsqu'elles sont éprises; (d) Ne sont pas assez discrètes; ne sont pas avares ni économes; n'aiment pas à rester sédentaires; n'aiment pas les contradictions et s'emportent facilement, mais ne sont pas foncièrement méchantes et savent tirer parti d'un bon conseil donné au bon moment; (e) Doivent éviter les discussions acrimonieuses, les liqueurs qui les excitent; doivent éviter l'abus de leur pouvoir magnétique inné et s'entraîner à la modération et au calme.

30. — (a) Mercure et Jupiter. (b) Personnes délicates d'ossature, mais fort agiles physiquement; agiles également intellectuellement, ayant l'esprit vif et persuasif; ayant un rare magnétisme et appelées à de grands succès dans leurs affaires ou entreprises amoureuses; fort sociables et bout-en-train dans les réunions nombreuses; savent ce qu'il faut pour se créer un intérieur agréable; (c) Doivent prendre une vocation de bonne heure, ne pas rester éternellement à l'emploi des autres et se hâter de commencer une carrière pour leur compte personnel; doivent respecter l'opinion des autres mais ne pas se laisser influencer par elle; doivent respecter l'opinion des personnes plus âgées qu'elles; (e) Les femmes doivent craindre leur pouvoir fascinateur, éviter d'en abuser, parce que plusieurs d'entre elles, bien que de taille plutôt petite, mais élégante, sont fatales; les hommes doivent éviter de céder à un penchant naturel, à l'égoïsme et à l'accaparement.

31. — (a) Jupiter, influence unique. (b) Personnes remplies d'entrain et d'enthousiasme, mais un peu dominateurs, aimant peu la contradiction; aiment beaucoup les festins, les fêtes, les bals, parce que douées d'une vivacité naturelle et d'un magnétisme involontaire dont l'influence se fait sentir rapidement autour d'elles; ambitieuses et aptes aux affaires; font souvent de beaux mariages; (c) Doivent songer avant tout à aider sérieusement à leur famille; doivent aussi se surveiller dans les déclarations qu'elles sont appelées à faire en public, puisqu'elles sont appelées à diriger les autres; (d) Ne sont pas égoïstes, mais ne voient pas toujours les besoins de ceux qui les fréquentent; ne sont pas toujours perspicaces, mais lorsqu'elles trouvent une infortune à soulager, elle n'hésitent pas; ne sont

pas humbles mais ont véritablement bon cœur; (e) Doivent éviter de porter des habits de couleur trop sombre; éviter les mouvements de colère et les emportements qu'elles regretteront immédiatement; éviter de chercher chez les autres des défauts qui existent chez elles; éviter de se laisser gouverner par le sentiment.

Principales personnalités nées en Juillet

Jules César. John-D. Rockefeller, Garibaldi et autres.

L'Horoscope d'Août dans le prochain No de la "Revue Populaire".

LA PIÈCE BLANCHE ET LA PIÈCE DE CUIVRE

UN dollar et un sou américains se rencontrent dans la même poche: le Dollar apostrophe le Sou en ces termes: "Je suis un personnage, dit-il, tandis que toi tu n'es rien du tout. Je suis blanc et brillant tandis que toi tu as une figure de sauvage. Je suis religieux car je dis constamment *In God we trust*, et toi tu n'es qu'un païen. Je suis patriote, car j'ai sur un côté l'aigle américain et sur l'autre la déesse de la Liberté et j'achète des feux d'artifices pour le quatre Juillet. Je suis précieux car tout le monde court après moi et personne ne s'occupe de toi car tu n'es qu'un vil cuivre."

— "Ce que tu dis peut avoir du bon sens, reprit le petit Sou, mais je vais à l'église plus souvent que toi et plus souvent aussi on me trouve dans l'aumônière de monsieur le curé."

Celui qui dit son secret ne gardera pas le vôtre.

L'ESPRIT D'AUTREFOIS

ON pressait l'abbé Vatri de solliciter une place vacante au Collège-Royal. Nous verrons cela, dit-il, et ne sollicita point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l'abbé court chez lui: "Eh bien! voilà comme vous êtes! vous n'avez point voulu solliciter la place, elle est donnée. — Elle est donnée! reprit-il. Eh bien! je vais la demander. — Etes-vous fou?! — Parbleu! non, j'avais cinq concurrent, je n'en ai plus qu'un." Il demanda la place et l'obtint.

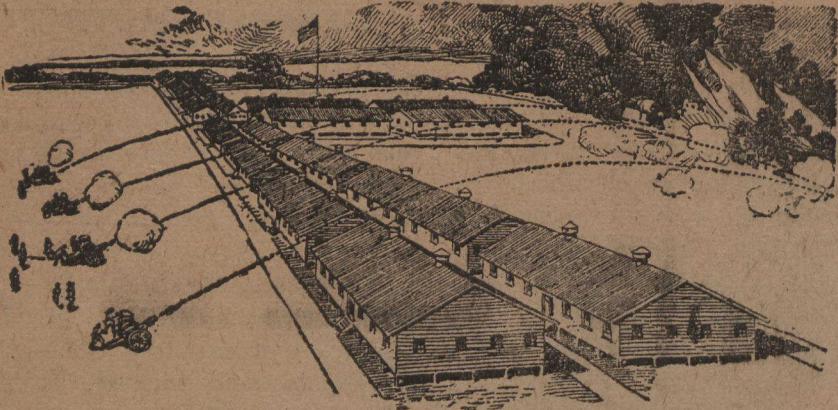
IL FAUT PROTÉGER LA FRANCE

AU cours de la récente guerre, la France a perdu à elle seule 1,385,000 hommes, tués ou morts de leurs blessures. D'autre part, la Belgique a perdu 102,000 hommes, la Grande-Bretagne 706,000, l'Italie 460,000, les Etats-Unis 50,000, ce qui forme un total de 1,318,999 pour ces quatre nations, par conséquent un chiffre total inférieur aux pertes subies par la France seule.

Ces chiffres viennent préciser de façon très claire le rôle joué par la France qui a véritablement sacrifié sans hésiter ses poilus héroïques pour arrêter les hordes allemandes.

Et la France, menacée dans l'avenir par le péril allemand, a bien le droit d'exiger aujourd'hui, que tous les moyens soient énergiquement pris pour la protéger contre le retour possible de pareilles hécatombes.

Les Alliés, eux, ont pour premier devoir d'assurer à la France, en récompense de ses sacrifices surhumains qui leur ont donné le temps de se préparer pour la victoire finale, d'assurer les garanties les plus sûres pour lui épargner le renouvellement d'un semblable martyre.



LES ARTILLEURS POMPIERS

Allons-nous voir les pompes à incendie remplacées désormais par les canons? Il ne faudrait pas s'en étonner si l'on en juge par la façon, véritablement merveilleuse dont s'est comportée une batterie d'artillerie lors d'un feu de forêt aux Etats-Unis.

Un camp de soldats situé à proximité de la forêt en flammes était en grand danger et tout ce qui avait été tenté pour se rendre maître du feu avait échoué. C'est alors qu'apparurent les secours sous la forme de quatre canons de campagne qui commencèrent un véritable tir de barrage.

Les obus en éclatant bouleversèrent la terre et la projetèrent sur les arbres et buissons qu'ils réduisaient en fragments: l'effet produit fut extraordinaire car en cinq minutes, l'incendie était complètement maîtrisé et le camp sauvé.

Tout de même, traiter un bois en feu comme un régiment de boches est une idée toute nouvelle et à laquelle on ne se serait guère attendu. Eteindre le feu avec le feu, c'est une originale façon de faire de l'homéopathie...

La glace de deux pouces supporte le poids d'un homme. La glace de quatre pouces supporte le poids d'un homme à cheval. La glace de six pouces supporte le poids de deux chevaux attelés à un camion avec une charge ordinaire. La glace de huit pouces supporte le poids de deux chevaux attelés à un camion avec une grosse charge. La glace de dix pouces supporte 1,000 livres au pouce carré.



LAURIER ET L'UNITE NATIONALE

LES lignes ci-dessous, au sujet du grand disparu, Sir Wilfrid Laurier, ont d'autant plus de valeur qu'elles sont traduites d'un article élogieux publié à Toronto, par le "Statesman". Elles contribuèrent à la gloire du grand Canadien, devant l'histoire. Voici ce que disait ce journal de la province voisine:

*"Quand un grand homme s'éteint
Et pendant des années sans nombre,
La lumière qu'il laisse après lui
Eclaire les sentiers des humains,*

"Il en sera ainsi de Sir Wilfrid Laurier. Intrinsèquement et essentiellement ce fut un grand homme — un des plus grands parmi les grands. Il était grand par ses dons naturels comme il l'était dans ses vues, dans son coeur, dans son âme et, comme seuls le sont les plus grands: "dans sa sublime simplicité". On a dit fort justement des grands hommes qu'ils sont comme les hautes montagnes. On ne peut de près se rendre exactement compte de leurs dimensions réelles. Il faudra donc que la perspective des temps se place entre nous et Sir Wilfrid Laurier avant que nous puissions juger, même avec une exactitude approximative, de combien il dépassait tous ses contemporains. Cependant, même dès aujourd'hui, nous comprenons qu'un prince est tombé en Israël. Et c'est sur nous, nous qui portons le grand nom libéral, que retombe la tâche d'imiter, non pas

son éloquence sans égale ni sa suprématie sur les cerveaux des masses, mais assurément cette foi qu'il a simplement et si rigoureusement conservée vis-à-vis de sa conscience, de son pays, de sa cause.

"Il nous semble indiscutable que Sir Wilfrid Laurier fut — et l'avenir le prouvera — une force dynamique durable dans la vie publique canadienne. Notre intention n'est pas, pour le moment, de parler des nombreuses années de prospérité matérielle dont a joui le Canada pendant que sa main tenait la barre du vaisseau de l'Etat, ni de ses exploits dans le domaine de la législation et dans celui de l'administration. Ces choses forment une partie indestructible de l'histoire de notre pays.

"Mais avant tout et au-dessus de tout, il constitua une influence d'unification. Il fit beaucoup, il fit infiniment pour donner aux Canadiens un sens d'unité nationale et un sens de dignité dans la nationalité. Ses efforts furent souvent frustrés par les menées d'hommes plus petits qui employèrent les appels aux préjugés de races et à l'intolérance religieuse. Mais il s'est néanmoins dépensé constamment pour fondre et allier le peuple canadien en un tout complet. Il est certain qu'il n'a pas assez vécu pour voir en ce sens le couronnement de son oeuvre, mais un jour viendra où le peuple pour qui il a si laborieusement travaillé se souviendra de lui et ne s'en souviendra pas avec ingratitude.

"Quel qu'il soit, le successeur de Laurier ne doit pas accepter des vues plus étroites que celles-ci. Les appels aux clas-

se, aux catégories, aux intérêts — que ce soient les cultivateurs, le travail, les manufacturiers ou autres — ne sont pas les appels du libéralisme. Car c'est à tous les bons citoyens que le libéralisme s'adresse, comme il fait appel au sens civique du pays tout entier."

— : o : —

L'ENREGISTREMENT NATIONAL

Le rapport final de la commission d'enregistrement qui a tenu, le 22 juin 1918, un recensement de tous les habitants du Canada âgés de plus de 16 ans, afin que toutes les forces du Canada puissent être mobilisées pour gagner la guerre, a été déposé au Parlement. C'est une élaboration du rapport préliminaire, qui a été publié l'automne dernier. Le rapport démontre que le 22 juin, 5,040,516 personnes se sont enregistrées, dont 2,572,962 du sexe masculin et 2,467,554 du sexe féminin. En plus, 202,075 personnes se sont enregistrées après le jour d'enregistrement. Cet enregistrement a coûté pour tout le Canada \$361,070.

Le nombre des étrangers par naissance qui se sont enregistrés a été divisé entre les provinces comme suit:

Nouvelle-Ecosse	7,290
Nouveau-Brunswick	3,732
Ile du Prince-Edouard	279
Québec	46,379
Ontario	109,645
Manitoba	30,905
Alberta	50,549
Colombie-Britannique	63,479

Des personnes étrangères par la naissance qui se sont enregistrées, les Américains viennent en tête:

Américains	109,093
Hongrois	70,521
Chinois	47,102
Russes	42,104
Italiens	27,107

UNE ANCIENNE PROPHÉTIE

À PROPOS des anciennes colonies françaises de l'Amérique du Nord, on lit dans un journal français:

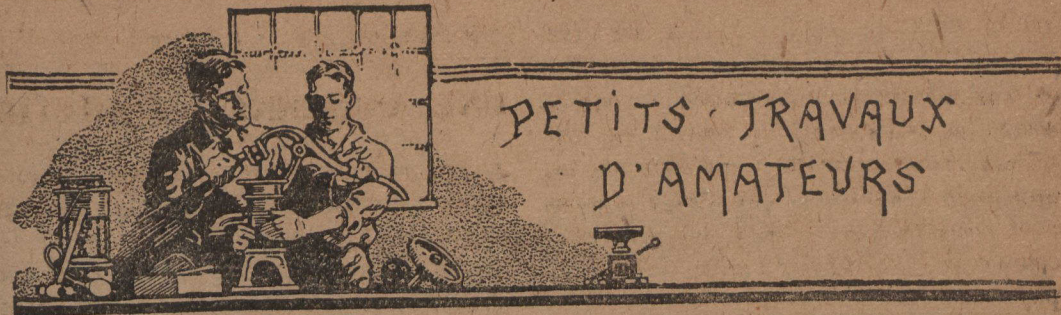
"Les hommes que la France envoyait dans ces stations lointaines, souvent sans espoir de retour, étaient solidement trempés, dignes en tout de la mère-patrie. Cartier, Frontenac, Montcalm, ont laissé au Canada une renommée impérissable, et dans la Louisiane, Cavalier de LaSalle, découvreur du Mississipi, où sur les grands lacs le Père Marquette.

"D'autres, dans un rang plus modeste inconnus jusqu'aujourd'hui, donnaient par instants la preuve dans ces régions alors presque dépourvues de tout, d'un esprit de pénétration des plus rares et de visées politiques supérieures. Veut-on, par exemple, savoir comment Degoutin, *trésorier du roy en Acadie*, dans un mémoire encore inédit sur le Canada et la Nouvelle-Angleterre, écrit en 1710, juge la situation respective de la France et de la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord? Qu'on lise les lignes suivantes, véritablement prophétiques:

"Le Canada, ayant les sauvages contre lui, gagnés par les présents des Anglais, se soutiendra avec peine. Ces vastes provinces ne faisant plus d'obstacle à la Nouvelle-Angleterre, elle deviendra infiniment plus puissante, et, ne faisant plus qu'un même continent et une suite de terres, de l'île de Terre-Neuve jusqu'à la Floride, la vieille Angleterre ne s'imaginera pas que ces diverses provinces se réuniront et, secouant le joug de la monarchie, s'érigeront en démocratie. Une bonne tête fera éclore ce dessein."

Cette bonne tête, annoncée par notre prévoyant compatriote, devait être Washington, qui alors n'était pas encore né.

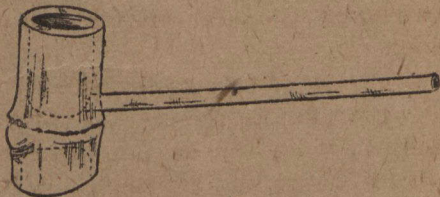
— : o : —



COMMENT FABRIQUER SOI-MEME UNE PIPE

Un de nos bons paysans de la région du Saint-Maurice, parti pour une excursion de chasse et de pêche de plusieurs jours, s'aperçut, une fois en route, qu'il avait oublié sa pipe. Grave situation pour un "habitant" qui se respecte!

Mais notre Canadien ne manquait pas d'imagination. Il prit son canif, coupa le bout de son manche de ligne en bambou, et en vidant l'intérieur jusqu'à l'anneau qui réunit chaque section du bambou, il se fit une magnifique pipe qui lui dura plusieurs mois.



Ce genre de pipe est très facile à faire et ne demande que peu d'imagination.

Notre gravure vous fait voir la manière de tailler la pipe dans le bambou. Ces pipes se vendent partout dans les magasins, mais vous êtes tous capables de les faire vous-même avec quelques minutes de travail seulement.

Le tabac fumé dans ce genre de pipe prend un goût exquis, et tous les vrais amis du tabac l'ont adopté comme leur pipe de prédilection.

PETITE INVENTION TRES PRATIQUE

Voici une petite idée pratique pour protéger les yeux de l'ouvrier qui perce un plafond à l'aide d'un vilebrequin.

Vous placez au sommet du vilebrequin une feuille de carton ou de papier quelconque que vous attachez solidement en lui donnant la forme d'un cornet.



La sciure de bois tombera dans le cornet à mesure que le travail avancera et vous pourrez surveiller votre ouvrage sans craindre d'être aveuglé par la sciure tombant du plafond.

Ce cornet de papier n'empêche nullement de fonctionner votre vilebrequin, car il n'est fixé que sur les parties immobiles de votre outil.

— : o : —

BOITE EN FER-BLANC POUR CUEILLIR LES FRUITS



Il est très difficile de cueillir les pommes sans être obligé de grimper dans les arbres.

La petite invention de M. T. A. Charles, d'Hamilton,

Ont., vous sera donc de quelque utilité pour cet usage.

Vous prenez une boîte en fer-blanc de dimensions ordinaires que vous taillez au ciseau, tel que le fait voir notre vignette.

Votre boîte, une fois taillée, vous la clouez au sommet d'un long bâton. Avec cet appareil enfantin, vous pouvez cueillir n'importe quelle pomme à quelque hauteur qu'elle se trouve.

L'appareil a une autre qualité, c'est que la pomme ainsi cueillie tombe dans votre boîte et ne vient pas s'abîmer sur le sol.

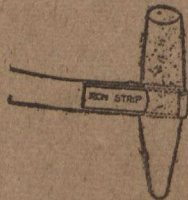
Cet appareil peut également servir pour la cueillette des poires, des prunes, des cerises, etc., etc.

— : o : —

POUR FIXER SOLIDEMENT UN MARTEAU

Il arrive fréquemment qu'un marteau s'échappe de son manche ce qui peut, parfois, causer de graves accidents.

Voici un procédé très simple qui permet de remédier à cet inconvénient. Coupez une bande de métal longue d'environ deux



pouces et quart et un peu moins large que le manche lui-même; enlevez de l'extrémité du manche une épaisseur de bois juste suffisante pour y placer la bande de métal que vous fixerez solidement à l'aide d'une vis ou d'un clou. Emmanchez alors votre marteau en ayant soin de laisser dépasser la garniture métallique d'environ un quart de pouce et repliez ce bord comme l'indique notre gravure.

Vous ne craignez plus ensuite de voir votre marteau vous lâcher brusquement et risquer d'aller casser la tête ou les côtes du voisin.

— : o : —

SCIE MONTEE SUR UNE BICYCLETTE

UNE bicyclette, quelques courroies, quelques roues et un ingénieux inventeur a réussi à gagner sa vie comme machiniste.

M. Caillé, l'inventeur, que nous pouvons voir au travail sur notre vignette, a pris une bicyclette ordinaire. Sur l'axe de



la roue d'arrière il a placé une roue capable de tenir une courroie. Sur la roue d'avant de la bicyclette il a placé deux roues de diamètre différent et plus petites que celle de derrière, et au-dessus des poignées,

il a placé une quatrième roue plus petite encore que les trois autres. A l'aide de courroies reliant toutes les roues entre elles, il fait fonctionner une scie ronde et une meule d'émeri.

Pour mettre le tout en mouvement, M. Caillé n'a qu'à pédaler comme un bicycliste ordinaire. La bicyclette ne touchant pas le sol, demeure en place et fait marcher le système de roues pendant qu'il travaille le bois ou le métal. Avec un peu d'ingéniosité, un ouvrier habile peut facilement faire lui-même la même chose sans beaucoup de frais.

— : o : —

REMEDE A LA POLLUTION DES COURS D'EAU

Le Dr. D. Ward, homme de science d'une renommée internationale, a été nommé par la Commission de la Conservation de l'état de New-York pour étudier le problème de la contamination des cours d'eau de cet état et son corollaire, l'utilisation des rejets industriels.

Après un examen sommaire de la situation, il a trouvé que plusieurs grandes industries ont leurs propres chimistes, et qu'elles utilisent maintenant beaucoup des matières qui étaient considérées autrefois comme des rejets. La liqueur de sulfite qui sortait des fabriques de pâte à papier, et qui était versée dans les cours d'eau, au détriment de la vie du poisson, est à présent convertie en alcool, acétones et agglutinants. On fait usage des agglutinants pour remplacer les huiles appliquées aux routes et à la fabrication des briquettes faites avec le poussier de la houille. On transforme ainsi un article d'un dollar la tonne en une matière valant huit dollars la tonne.

— : o : —

En songeant qu'il faut qu'on oublie, on se souvient.

LES PERTES FANTASTIQUES CAUSEES PAR LA GUERRE

Le tableau qui suit montre le nombre d'hommes tués ou morts de blessures pendant la guerre qui vient de se terminer par la victoire éclatante des Alliés.

Les pouvoirs du centre ont perdus, en tués: 3,350,000 hommes, répartis comme suit:

Allemagne	2,000,000
Autriche	800,000
Bulgarie	250,000
Turquie	300,000

Total: 3,350,000

Les pouvoirs alliés ont perdus, en tués: 4,559,768 hommes, répartis comme suit:

La Russie	1,700,000
La France	1,400,000
L'Angleterre	658,000
L'Italie	200,000
La Roumanie	200,000
La Belgique	150,000
La Serbie	150,000
L'Amérique	72,768
La Grèce	25,000
Le Portugal	4,000

Total: 4,559,768

Grand Total: 7,909,768

En blessés les pouvoirs du centre ont perdus: 12,066,769 hommes et les pouvoirs Alliés ont perdus: 19,524,989 hommes, soit 31,591,758 hommes qui ont été sacrifiés au dieu Mars, durant la dernière guerre.

— : o : —

De nombreux boulevards, de nombreuses rues et avenues des villes de France ont tenu à manifester leur sympathie pour le président Wilson en adoptant son nom. Pour honorer le président des Etats-Unis, la petite ville de Port-de-la-Nouvelle (Aude) a décidé d'en faire autant: elle portera désormais le nom de la Nouvelle-Wilson.

LES NOMS DES VILLES AMERICAINES

La lecture d'une carte géographique des Etats-Unis est pleine de charmants imprévus. Les noms donnés aux villes et agglomérations vont de la simplicité alphabétique à la fantaisie la plus originale.

Deux cités du Texas sont désignées laconiquement par la lettre K. Tandis qu'une autre, du Tennessee, se nomme ABC.

L'alphabet grec a été fortement mis à contribution: Alpha et Oméga sont représentés chacun une douzaine de fois; Kappa et Thêta, quatre fois. Quant à Delta, dix-huit villes et cités de l'Union portent ce nom. Comme le service de la poste doit être simple!

On trouve comme noms de cités les suivants: Urbs (Georgie), Summus (New-York), Optima et Nihil (Pennsylvanie), Vox (Caroline du Sud), Duo (Tennessee), Ego (territoire indien); Amicus, Pax, Exit et enfin Vox Populi, dans le Texas.

Avec toute la série des Muses, il y a en outre la majeure partie de l'Olympe antique: Apollo, Diana, Jupiter, Bacchus, Juno...

La série de haute fantaisie est donnée par des noms de villes qui, traduits en français, signifient: oie, veau, homard, soif, bière, grain, etc.

Les villes de Paris, Londres, Berlin, Rome sont assez nombreuses, à tel point que l'indication de l'Etat n'est pas toujours suffisante.

Citons enfin les noms bizarres que voici: My (Mississippi), Ai et Ho (Tennessee), Za (Virginie).

—:o:—

El Azhar, signifiant "la splendide", érigée au Caire, est la plus vieille université du monde. Elle constitue la plus importante école mahométane et est en existence depuis l'année 975.

LA RACE ET LA PIPE

CETTE physiologie de la pipe est-elle exacte? En tout cas, comme elle ne compromettra pas l'équilibre européen, la voici. Elle est de M. Watteville, un savant collectionneur de pipes.

1. — La pipe est caractéristique de la race. Le cigare et la cigarette sont cosmopolites.

2. — L'activité d'une race est proportionnelle à la longueur du tuyau de sa pipe.

3. — Plus une pipe est courte, plus la race est laborieuse.

4. — Inversement, plus une pipe est longue, plus la race est paresseuse.

5. — Plus une race est économe, plus la pipe est petite.

6. — Inversement, plus une race est prodigue, plus elle est gloutonne, plus le fourneau est grand.

7. — Par la manière de fumer, on peut connaître l'esprit d'une race.

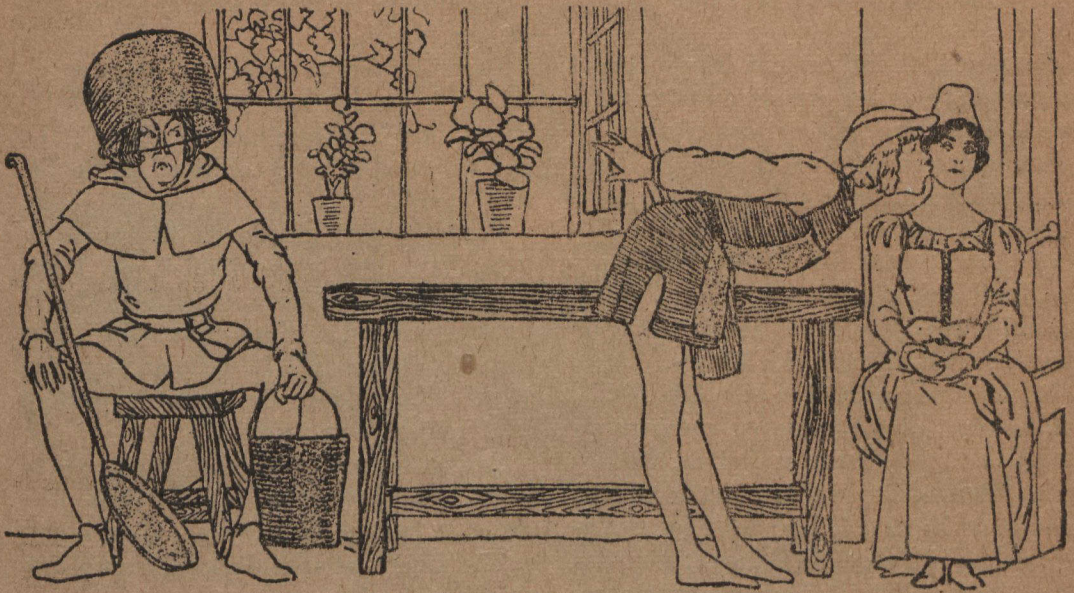
8. — Dis-moi ce que tu fumes, je te dirai ce que tu es.

Ces considérations n'ont rien d'officiel à notre avis.

En somme, l'essentiel, en matière de pipe, est de ne la casser que le plus tard possible, puisqu'il faut, hélas... qu'un jour ou l'autre, on la casse ou elle se casse...

—:o:—

Les Allemands, dans leur zèle d'accaparer une gloire musicale, cherchèrent jadis à accréditer des légendes absurdes concernant les origines de Beethoven. Une de ces fables voulait qu'il fût un fils naturel du roi de Prusse Frédéric II. En réalité, les origines belges de Beethoven ne font plus aucun doute et sont bien établies. Son grand-père, Louis Van Beethoven, naquit à Anvers. Sa famille était originaire de la région de Louvain, dans le Brabant flamand.



LA FEERIE ET SES ORIGINES

Le féerie prit naissance en France dans les ballets de cour du XVI^e et XVII^e siècles. D'ingénieux Italiens, appelés par Catherine de Médicis, en furent les premiers introducteurs. Ils venaient de Florence, où la cour du grand duc de Florence avait été l'école des fameux machinistes et décorateurs Buonacorsi, Lancia et Trobolo; ils excellaient à offrir des divertissements compliqués et luxueux.

Catherine de Médicis confia à Baltazarini l'ordonnance de ses ballets-féeries. C'est lui qui monta le ballet de Circé, de l'aumônier de cour La Chesnaie. Ce ballet couta 12,000 écus.

La grande salle du Louvre, avec ses trois étages de galeries, fut le premier théâtre où furent représentées ces actions minées se proposant déjà les réalisations les plus difficiles.

Le roi Louis XIII et le roi Louis XIV, l'un dans le Délivrance de Renaud, l'autre dans le Ballet de la Nuit, ne dédaignè-

rent pas de paraître sur la scène avec des rôles dans ces féeries.

Sous Henri IV, la féerie est plutôt bouffonne et l'on use constamment des transformations. Les singes jouent des rôles importants; plus tard les singes se transforment en Maures.

Les principales féeries représentées sous Henri IV sont: Les femmes sans tête; Les chercheurs de midi à quatorze heures; Les doubles femmes; Les échecs et la Délivrance de Renaud.

Avec Louis XIV la féerie devient galante, puis bientôt le goût mythologique dominera avec la "Nuit" ou le jeune monarque est costumé en Heure:

Voici la plus belle Heure et dans tous les
|cadrans

La première dessus les rangs,

Cette Heure est précieuse, et l'on ne doit
|songer

Qu'au soin de la bien ménager.

LA FÉERIE ET LA MUSIQUE

La féerie est intimement liée au ballet et presque tous les grands auteurs français et étrangers ont écrit des féeries.

Les opéras de Quinault, mis en musique par Lully ne sont autre chose que des féeries; Hermione, Persée, Thésée, Roland, Armide sont des féeries. Andromaque, La Toison d'or, de Corneille; Psyché, de Molière; Ulysse dans l'Ile de Circé, de Boyer, sont également des féeries.

La musique convient si bien à la féerie, que le répertoire lyrique en contient un grand nombre: Castor et Pollux, de Romain; Alceste, Orphée, Armide, de Gluck; Aladin, de Nicolo; le Lac des Fées, d'Authier; même le Faust, de Gounod, sont des féeries véritables. La plupart des ouvrages de Wagner sont des féeries empruntées pour le plus grand nombre aux mythes septentrionaux.

La féerie s'est implantée dans presque tous les théâtres de Paris; même la Comédie Française en plein XVIII^e siècle, a sacrifié à la féerie. Après la "Bague de l'Oubli", de Rotrou, il y eut "L'Oracle", de Sainte-Foix, puis "Amour et Amour", de la Chaussée (1742); le "Rajeunissement Inutile", de Lagrange (1738) et que d'autres nous pourrions nommer.

LA FÉERIE MODERNE

La féerie moderne, telle que la formule s'en est établie, commence à l'extrême fin du XVIII^e siècle; elle naît presque en même temps que le mélodrame dont elle subit les influences.

Ce nouveau genre de féerie a pris modèle dans un canevas italien de Véronèse: "Les vingt-six jours d'Arlequin."

Un des meilleurs auteurs de féeries, est sans contredit Martainville, qui fit jouer: "Le pied de Mouton", le 6 décembre 1806, au théâtre de la Gaîté, à Paris.

D'Ennery, Clairville, De Cottens ont

aussi attaqué la féerie avec quelques succès.

Parmi les féeries modernes littéraires ci-encore de nos jours, mentionnons: "La biche au bois", "Les pilules du diable", "Le pied de mouton", "Cendrillon" et "Le Petit Poucet".

Parmi les féeries modernes littéraires citons: "Un bon petit diable", de Rosemonde Gérard; "L'oiseau bleu", de Matelinck; "Le songe d'une nuit d'été", "Le baiser", "Grisélidis", La belle au bois dormant; "Le château des cœurs", "Riquet à la Houppé", etc., etc.

Ce sont les poètes qui nous garderont la féerie, s'enoblissant par la grâce de la pensée et la beauté de la forme. C'est à eux qu'elle appartient tout d'abord, c'est à eux qu'elle reviendra.

— : o : —

PERGOLE EN BETON

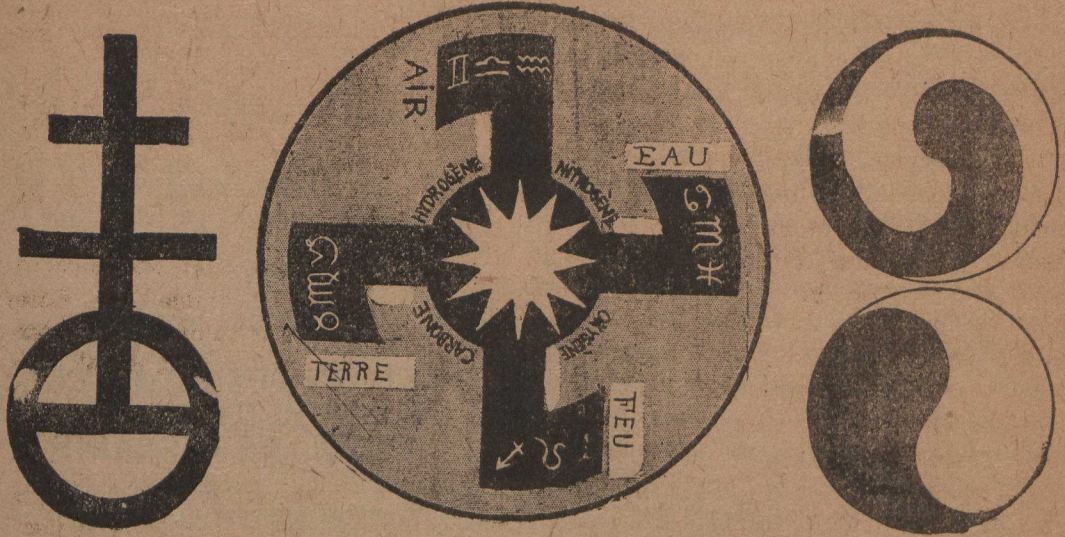
ON s'est servi du béton pour différents usages. On a construit des maisons, des quais, etc., etc. Un millionnaire d'Oakland dans la Californie, vient de se faire faire une pergole entièrement construite en béton.

Il a donné au béton la forme de troncs et de branches d'arbres. Le soir toute la pergole est illuminée, à l'aide de petites lumières électriques disséminés dans les noeuds des troncs. L'effet obtenu est des plus pittoresques.

Le pont rustique du Parc Lafontaine, est aussi l'une des plus heureuses tentatives dans ce genre de travaux, il est illuminé à l'électricité. L'effet, le soir, est féérique.

Paris, la ville lumière, possède plusieurs parcs et squares dans lesquels on s'est servi du béton pour faire des cascades, des ponts ou des escaliers pittoresques.

— : o : —



LES MARQUES DE FABRIQUES

Comment les hommes d'affaires modernes ont tourné en marques de fabrique des symboles anciens.

Il n'y a que peu d'hommes d'affaires qui ont le temps de s'intéresser au mysticisme. De fait il est difficile de trouver deux occupations aussi diamétralement opposées que le commerce et le mysticisme.

Mais, chose curieuse, l'homme d'affaires, lorsqu'il a besoin d'un symbole pour distinguer son commerce de celui d'un concurrent, choisit ordinairement, un dessin ayant quelque analogie avec les symboles des anciens temps.

Cependant, pour les adeptes du mysticisme, chaque cercle et chaque ligne ont une signification différente de celle que veulent bien leur donner le commerce.

Si les anciens pouvaient revenir au milieu de notre société moderne, ils trouveraient parmi les marques de fabriques de nos grands industriels des signes ou des reproductions de symboles qui avaient une place vitale dans leurs religions ou leurs affaires politiques.

Parmi les plus populaires de ces sym-

boles citons "le grand Monad", qui est encore en grande vénération en Orient, et qui ici, sert de marque de commerce à plusieurs de nos grands industriels.

Symboles anciens dont le commerce s'est emparé.

Un autre symbole qui a aussi été commercialisé est Mercure et son Caducée.

Le symbole de l'âme et de l'esprit, représenté par deux triangles enlacés sert de marque de commerce à une grande brasserie américaine.

Le "svastika", le symbole religieux de l'Inde, consiste en une croix à branches égales dont les quatre extrémités se recourbent en forme de croix gammée. Lorsque les crochets sont dirigés vers la gauche le "svastika" prend le nom de "sauvastika". Plusieurs fabricants l'ont adopté comme marque de commerce.

Les Pyramides d'Egypte ont aussi servi au commerce; La croix de Malte; le

Sphinx; la Bête de l'Apocalypse, etc.

Le Globe surmonté d'une croix du saint Empire Romain appartient aussi au commerce.

Il est aussi inutile de chercher les raisons qui ont pu induire les commerçants à employer ces emblèmes et ces symboles, qu'il est inutile de chercher les causes du succès que peut apporter à une entreprise un fer à cheval ou un vieux clou.

Nous publions ci-contre quelques symboles célèbres qui ont été commercialisés et que nous pouvons trouver tous les jours dans les marchandises que nous achetons.

— : o : —

UNE ENSEIGNE HISTORIQUE

PARMI les deux mille lots formant la collection de curiosités de l'époque de la Révolution française, qui furent mis en vente, à Paris, par suite du décès de leur propriétaire, M. Henri Boucherez, figurait une curieuse enseigne de cordonnier.

Cette enseigne, en forme de botte, portait l'inscription suivante, faite en cuir découpé :

“A la botte sous-pié. Simon, cordonnier, fait le vieux et le neuf (1789)”.

Quel était ce Simon

On a tout lieu de croire qu'il s'agit du cordonnier Simon, type légendaire de la Révolution, qui fut gardien du fils de Louis XVI, au Temple, et que l'on décapita — lui aussi — le 10 thermidor an II. Etabli rue des Cordeliers, aujourd'hui rue de l'Ecole-de-Médecine, sa maison était contiguë à celle de Marat. On le chargea d'instruire le jeune Louis XVII et il semble bien, contrairement à la légende, qu'il s'acquitta de sa tâche sinon avec science, du moins avec la plus grande cordialité à l'égard du petit prisonnier.

Les amateurs de souvenirs historiques attendirent patiemment, jusqu'à sept heures du soir, que le commissaire-priseur mit

en vente la marque distinctive commerciale du bottier révolutionnaire. A l'adjudication, le petit morceau de bois plus que centenaire atteignit le prix de 95 francs. (\$19).

Si cette enseigne a réellement un passé historique, elle n'aura pas été payée trop cher.

— o —

Les LUNETTES LUMINEUSES ET LES YEUX DE CHATS CHEZ LES HUMAINS

UN inventeur américain d'Idaho, M. Ladislaus Lachara, vient d'imaginer des lunettes adaptables comme des lunettes ordinaire et qui comportent un dispositif électrique au moyen duquel elles sont autolumineuses dans l'obscurité. A l'aide de ces lunettes on peut enfiler des aiguilles, lire, faire un travail quelconque dans la plus complète obscurité. Le conducteur en fil métallique est flexible et peut prendre toutes formes. Les yeux sont protégés contre la lumière trop vive au moyen de tubages noirs; les rayons excessifs sont déviés et rejetés en arrière. Le bulbe peut être équipé de petits réflecteurs, si on le désire.

— : o : —

En Angleterre, il y a eu de nombreuses plaintes individuelles déposées devant les tribunaux contre Guillaume II; des instructions d'office ont même été ouvertes en différents lieux, selon la loi, à la suite de bombardements sur des endroits non fortifiés ayant entraîné des morts de civils, de femmes et d'enfants. Les enquêtes des *coroners* ont constaté la responsabilité impériale et le bien-fondé des plaintes qui subsistent. Guillaume II ne pourrait en conséquence mettre le pied sur aucune partie de l'empire britannique sans être immédiatement appréhendé et poursuivi.

EN ROUTE POUR LA LUNE

Eh! oui, à 240,000 milles de nous!
Seulement ça!

A 240,000 milles, plane dans l'espace infini, l'astre cher à Musset. "Comme un point sur un I", la grande amie de Pierrot et de Colombine, la blafarde avec son éternel bonhomme et sa hotte non moins éternelle, la lune, toujours témoin des sentimentales promenades d'amoureux par les sentiers ombreux...

La lune, planète glaciale, à 240,000 milles de notre terre!

Seulement?

Oui, seulement. Mais comment franchir cet espace, à peine dix fois plus considérable que celui de la circonférence de la terre, sans attraper au moins un refroidissement conditionné?

Voilà le grand problème qui a hanté tant de cerveaux, depuis et combien de temps, avant Jules Verne, l'homme dont les rêves scientifiques se réalisaient tous, plus ou moins, depuis la guerre?

Comment rendre visite à cet astre, le plus rapproché de nous?

Comment aller "écornifler" ce qui se passe à sa surface pâle et triste?

Des romanciers et des nouvellistes vous ont décrit l'intérieur de la lune selon leur imagination, mais il ne s'agit plus cette fois de romanciers; des ingénieurs, des hommes de la science, des mathématiciens ont la parole.

240,000 milles...!

Cette énorme distance semble infranchissable à première vue.

Pourtant, ce n'est pas la distance qui devrait nous embarrasser, qu'en prenant un train rapide on pourrait arriver à "la gare centrale lunaire" en moins de six mois, et qu'avec un simple aéroplane un peu agressif de 120 milles l'heure, le trajet prendrait à peine trois mois.

240,000 milles! Ça semble énorme à première vue, mais c'est peu de chose, dans la gigantesque randonnée sidérale qui nous occupe. C'est peu de chose puisque le capitaine du moindre leviathan des mers couvre aisément cette distance en moins de trois ans de navigation, y compris les escales, et que le conducteur du convoi de chemin de fer le plus rapide, prend encore moins de temps à parcourir un tel ruban de route.

Non, la vraie barrière qui "bloque" une telle entreprise, ce n'est pas la distance à parcourir; ce n'est pas non plus la glace, la neige, le froid intense qu'on s'expose à rencontrer.

Cette barrière presque infranchissable, ou même infranchissable, ce n'est rien, si l'on veut, et pourtant c'est tout, absolument tout.

Ce n'est rien, peut être pas dans le sens littéral du mot, mais c'est tout, parce que nous sommes en présence du vide, du vide interstellaire, du vide atmosphérique, du gouffre de l'éther.

Sur terre, tout ce qui s'y trouve subit infailliblement la loi de l'attraction. La locomotive adhère aux rails par la loi du frottement; le ballon lui-même est captif et ne saurait monter

plus haut qu'une certaine hauteur par le fait même de la pression atmosphérique ambiante, et il est admis que la plus grande altitude atteinte en ballon est de 35,420 pieds. Plus haut un sac de gaz ne saurait se maintenir dans l'espace parce qu'il n'y a plus assez d'air. Rendu à cette altitude culminante le ballon ne peut pas plus quitter l'atmosphère qu'un poisson peut quitter l'onde liquide pour voler dans l'air.

Ceci pour bien établir qu'entre les étoiles, il n'y a pas d'air; il n'y a que le vide, le vide immense, impondérable, sans résistance... Dans ce vide, un aéroplane ne vaudrait pas mieux qu'un ballon puisqu'il lui faut la pression ambiante pour planer. Un aviateur américain a établi récemment le record de l'altitude, 30,500 pieds, mais à cette hauteur l'air était si rare que non seulement il ne pouvait respirer qu'avec difficulté, mais que sa machine refusait presque de s'élever plus haut.

Or, puisque jusqu'ici, toutes les machines à propulsion inventées par les hommes dépendent absolument de la pression atmosphérique ambiante, il faut donc trouver un moyen de locomotion entièrement indépendant de la réaction atmosphérique.

Lorsque Jules Verne écrivit son livre "De la Terre à la Lune", il parlait d'un boulet de canon qui réellement parcourait l'énorme distance de 240,000 milles, lancé par une bouche à feu, comme on n'en a pas encore inventée.

Tout cela est fort beau en imagination; mais que fait-on de la loi de gravité? Cette loi nous lie à la terre et elle n'a pas d'effet plus considérable que la bande élastique fortement tendue.

Lancez une pierre ou un obus vers

le ciel; les deux monteront aussi haut que vous pourrez l'imaginer, mais n'empêche que rendus à une certaine hauteur, ces deux corps, ayant perdu par le frottement de l'air, leur force de propulsion, devront retomber vers la terre, par l'effet de l'attraction qui influe sur leur propre poids.

Cependant, il est possible de lancer, en se plaçant à une altitude suffisamment élevée, un projectile assez loin dans l'espace pour qu'il dépasse la zone d'air respirable et échappe à la loi de l'attraction.



Mais qu'arrivera-t-il alors?

Ce corps, ayant échappé à la loi générale de la gravité, ne retombera plus sur la terre, mais il planera, nouveau bolide, dans l'espace, sans aucune direction stable, et cela pendant l'éternité, si le faut, à moins qu'il rencontre un courant magnétique terrestre qui l'attirera de nouveau en bas. Gare vos têtes!

Supposons qu'il soit possible d'installer un canon,—le plus puissant qui soit, au pôle nord,—d'y enfermer un être vivant et de lancer vers l'éther son projectile à raison d'une vitesse maxima de 26,000 pieds à la seconde, il arriverait que ce boulet se conten-



Une fois dans le vide, au-dessus de la couche atmosphérique, le conducteur de l'aéroplane spécial pour le voyage à la lune, ne subissant plus la loi de l'attraction, serait incapable de régler ses mouvements.

terait de tourner dans le vide, autour de la terre, nouvelle lune dont pourraient s'étonner les astronomes, à condition qu'il puisse être illuminé de l'intérieur, pour un temps indéfini. Ce serait même un astre très actif, puisqu'on le verrait se lever et se coucher pas moins de huit fois dans l'espace d'une seule nuit.

Seulement, il ne s'agit pas d'une promenade perpétuelle autour de la terre, puisque le but qu'on se propose c'est d'atteindre la surface de la lune, au plus coupant.

Il faudrait donc que la vitesse initiale fut de plus de 26,000 pieds par seconde, et cela serait insuffisant.

Peut-être qu'avec une vitesse initiale de 37,000 pieds par seconde, soit sept milles, il serait possible d'arriver à un certain résultat. Mais cette vitesse initiale est-elle possible?

Dans la récente guerre, les canons allemands les plus perfectionnés, ceux qui tiraient sur Paris à 75 milles de distance, ne donnaient pas à leurs projectiles une vitesse plus considérable que 3,850 pieds à la seconde. Supposons même qu'on pourrait atteindre une vitesse initiale de 5,500 pieds, nous ne serions encore qu'à un septième de la vitesse initiale requise pour le départ, dans le grand voyage à la lune.

Le choc, au départ, ne tuerait-il pas du coup, l'occupant du projectile sidéral? Le projectile lui-même, n'atteignant qu'une distance limitée de 75 ou 80 milles, combien de canons de cette puissance faudrait-il pour lancer un projectile suffisant pour atteindre la lune? Ne faudrait-il pas inventer plutôt une série de projectiles s'emboîtant les uns dans les autres et détonnant à des intervalles réguliers avec une force égale de projection, à

celle du départ? Tout cela serait-il possible?

De même serait-il possible de faire exposer une charge d'explosifs supérieure à huit tonnes, pour faire partir le premier projectile, sans tuer instantanément le hardi explorateur qui aurait consenti à "prendre passage" à l'intérieur du projectile?

Il est donc impossible de songer au canon comme moyen de locomotion entre la terre et la lune.

De son côté, un ingénieur aéronautique de France, M. Robert Esnault-Pelterie a déjà suggéré l'emploi d'une fusée gigantesque, attendu que les fusées augmentent leur force de propulsion au cours de la marche. Cette expérience a été tentée il y a quelques années par Rodman Law, le frère de la femme aviatrice bien connue Ruth Law, mais sans succès. Il est même merveilleux que le hardi expérimentateur ait pu s'en tirer d'assez bon compte pour raconter plus tard, les impressions qu'il avait ressenties au départ de la fusée qui le contenait et qui retomba sur la terre, après s'être élevée à une assez grande hauteur.

M. Esnault-Pelterie, parlant de sa fusée géante, dit qu'avant qu'elle n'utilise sa propre force ascensionnelle, on pourrait la lancer à une distance de 3,600 milles dans l'espace. Ensuite, lui ayant donné préalablement la force voulue, elle pourrait accomplir, aller et retour, le voyage à la lune en 100 heures. Seulement, cette fusée aurait besoin, pour accomplir ce trajet sidéral, d'un pouvoir moteur équivalent à 414,000 forces, soit une pesanteur de plus de une tonne pour le projectile et son contenu.

Et pour chasser cette énorme masse hors de la zone respirable qui environne notre globe, il faudrait une

force non moindre de 7,000 calories pour chaque livre de ce projectile de une tonne pesant.

Pas besoin de dire que pour arriver à un tel résultat, il faudrait commencer par trouver des explosifs encore plus terribles que la dynamite, le nitro-glycérine et le T. N. T.

Il faudrait au moins, prétend toujours M. Esnault-Pelterie, quelques



livres de radium; mais pour réduire ce radium en énergies et en calories nous en sommes encore à tâtonner; si bien qu'il faudrait presque 2,200 ans pour y parvenir à l'heure actuelle. C'est bien long, comme délai, pour préparer une expédition du genre de celle qu'on voudrait tenter.

Même en supposant qu'on arriverait à un résultat plus rapide, comme préparation, il ne faudrait pas oublier que l'observateur que nous enverrions ainsi dans la lune, aurait besoin de respirer de l'air, de l'air qu'il ne trouverait certainement pas dans les espaces intersidéraux, et qu'il lui faudrait apporter avec lui, sa provision d'oxy-

gène comprimée. Il lui faudrait aussi trouver le moyen de chauffer le boulet qui le transporterait, alors qu'il traverserait les espaces où le vide existe et où le froid atteint certainement des centaines de degrés; il lui faudrait aussi se garer des rayons ultra brûlants du soleil.

Enfin, une fois arrivé à la surface de la lune, comment l'aviateur ultra moderne s'y prendrait-il pour donner à son appareil un mouvement de retour suffisant, en supposant qu'il puisse arriver ou "atterrir" sur l'astre des nuits, intact de corps et d'esprit?

Comment pourrait-il nous rapporter le fruit de ses observations?

Devant tant de difficultés aussi fantastiques, j'aime mieux croire à la possibilité de la traversée de l'Atlantique en aéroplane.

C'est certainement surprenant, voire étourdissant, mais au moins, c'est dans le domaine du possible.

— 0 —

LA POMME DE TERRE AVANT PARMENTIER

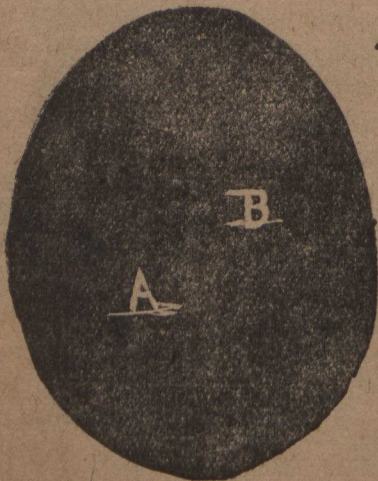
Un savant lorrain, M. Henri Labourdassa, en faisant des recherches dans les archives de l'ancien Parlement de Nancy, vient de découvrir une ordonnance authentique du duc Léopold, en date de 1719, réglant la dime sur les pommes de terre, dans le val de Saint-Dié.

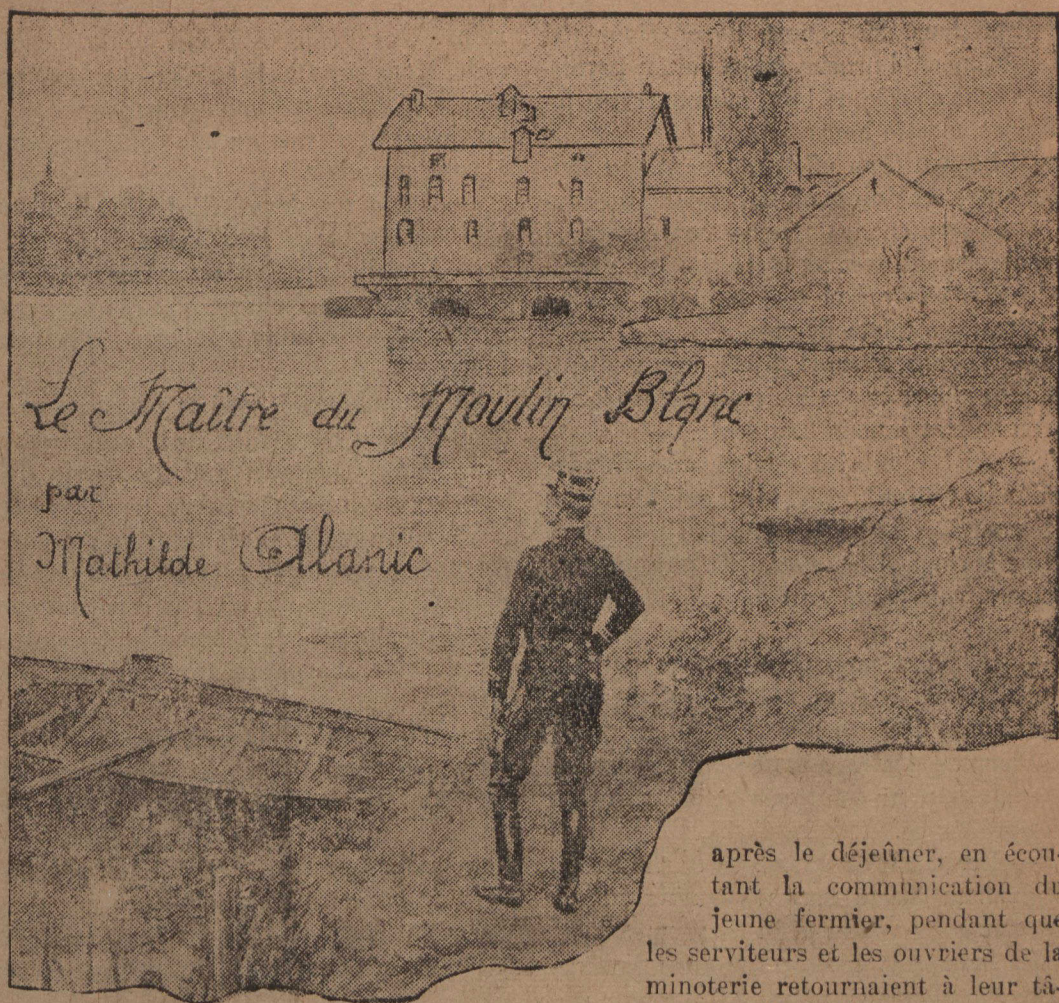
Si l'on se rappelle que Parmentier naquit en 1737, soit dix-huit ans après, on est bien forcé d'admettre que l'illustre philanthrope ne fut pas le propagateur du précieux tubercule dans cette région, puisqu'il y était tellement répandu à cette époque, que les pouvoirs publics en réglementaient la culture.

LA TOILETTE DE LA POUPEE

(Page à découper pour les enfants)

DIRECTION: Découpez avec des ciseaux tous les morceaux de la page, c'est-à-dire le devant de la poupée, le derrière, le tablier et le support. Coupez également les espaces blancs entre les bras de manière à pouvoir mettre le tablier autour de la taille. Collez chaque morceau sur un papier fort afin de lui donner du corps. Puis vous collez le devant de la poupée sur le derrière. Mettez les languettes A et B dans les ouvertures A et B du support, et la poupée se tiendra debout. Pour mettre le tablier, vous n'avez qu'à plier aux épaules aux lignes pointillées, et à coller les bretelles du tablier à la ceinture.





Le Maître du Moulin Blanc

par

Mathilde Alanic

I

— Oui, monsieur Pierre, abondance de bien encombre quelquefois. Et c'est le cas. Compter sur un visiteur et en recevoir deux, ça étonne sur le moment !... C'est surtout la question des parrain et marraine qui nous tourmente... Vous comprenez ! Nous n'avions pris nos précautions que pour un seul... Les choses allaient tout droit. L'honneur revenait aux vieux parents, mon père et la mère de Delphine... Mais nous ne pensions point que la fillette serait suivie de près par un petit conscrit...

Un rire courut autour de la longue table où la famille Destraimes s'attardait

après le déjeuner, en écoutant la communication du jeune fermier, pendant que les serviteurs et les ouvriers de la minoterie retournaient à leur tâche. M. Destraimes père, ouvrit

son courrier, tout en jetant de temps à autre un mot dans la conversation.

Antonin, l'aîné des deux fils, s'absorbait dans la lecture d'un journal cycliste. La mère et la fille aidaient la vieille bonne qui enlevait le couvert. Mais Pierre, le cadet, le lieutenant d'artillerie venu en permission de Pâques, avait écarté sa chaise pour faire face à Baptiste, son frère de lait, qui, d'ailleurs, s'adressait plus particulièrement à lui.

— Nous avons bien causé quelquefois entre nous, Delphine et moi, des arrangements que nous prendrions, s'il venait un second enfant, poursuivit le trop heureux père en rougissant jusqu'à la racine de sa

toison drue. Mais nous ne croyions pas l'événement si proche. Et ce qui me paraissait tout simple de loin, m'embarrasse joliment à cette heure...

Il bégayait, en effet, tournant son feu-
tre entre ses doigts ou le brossant du cou-
de. Sa contenance piteuse contrastait si
comiquement avec sa carrure et ses mous-
taches d'ex-dragon que la petite Céline
Destraïmes éclata de rire.

— Voyons, Pierre! fit-elle joyeusement,
aide-le donc, ce malheureux garçon!... Il
n'en sortira jamais tout seul...

— Ah! vous avez deviné, vous, Made-
moiselle Céline!... Eh! bien, oui, Monsieur
Pierre, si ça ne vous déplaisait pas trop?
Nous serions si heureux... Et puisque juste-
ment vous voilà en congé... comme par
expres...

— A point nommé pour être parrain
du conscrit! conclut M. Destraïmes avec
un sourire de sympathie.

Pierre, qui allumait une cigarette, s'in-
terrompit pour tourner vers Baptiste un
visage étonné.

— Vrai?... C'est là ce que tu désires?...
Nigaud!... Entre nous, fallait-il tant de
paroles pour venir au fait?...

La figure anxieusement froncée de Bap-
tiste Paumier s'épanouit.

— Alors, vous voulez bien?... Ah! Vive
la France!... Cristi! Delphine va-t-elle
être contente!...

Là-dessus, transporté, il trinqua à la
ronde, vida son verre d'une lampée, et,
dans trouble, faillit s'étouffer. Riant,
toussant, pleurant, il secouait la main de
l'officier, s'essuyait les yeux du revers de
sa manche, balbutiait des remerciements
interminables, tout à fait grisé de plaisir
et d'orgueil...

— Tu ne nous as pas encore appris quel-
se sera la marraine? Interrogea Céline,
avançant son minois curieux.

— Ah! la marraine! fit Baptiste d'un
air entendu, en se rengorgeant avec satis-
faction... Eh! bien, elle sera digne du par-

rain... Une demoiselle, une vraie demoi-
selle, Monsieur Pierre!... Vous pensez bien
que je n'aurais osé vous demander un tel
service si je n'avais eu une belle *commère*
à vous proposer.

— Une vraie demoiselle? dit vivement
Céline. La nièce de Mlle Jaffre, je parie!...

— Tout juste! C'est Mlle Alix! déclara
glorieusement le fermier. N'aurez-vous pas
là une jolie marraine à escorter, Monsieur
Pierre?

Le jeune homme, sans se presser de ré-
pondre, secoua la cendre de sa cigarette.

— Sans t'offenser, ami Baptiste, eh!
bien, ça ne m'enthousiasme pas! J'eusse
préféré une bonne paysanne avec qui j'au-
rais été grandement à l'aise... Ta demoi-
selle Alix, que je n'avait pas revue depuis
plusieurs années, avant la messe de diman-
che dernier, me paraît raide comme une
infante.

— Elle a été élevée si fièrement! dit
Mme Destraïmes, rompant brusquement
son long silence. Mlle Jaffre ne trouvait
pas d'enfants aux alentours, dignes de
frayer avec sa nièce... Elle l'isolait absolu-
ment du commun des mortels...

— Cependant, Delphine... hasarda Bap-
tiste, interdit par l'effet réfrigérant de sa
révélation.

— Eh! bien, quoi! Delphine? repartit la
femme du minotier de sa voix tranchante.
Delphine n'était que la fille du métayer
de Mlle Jaffre et elle jouait néanmoins
avec Alix Maurevel, c'est là ce que tu veux
dire?... Mais, au Tertre, la ferme touche
presque la maison de maîtres; de là, des
relations forcées entre les enfants... Puis
elle ne pouvait vivre absolument comme
une sauvage, cette petite!... Mlle Jaffre
d'ailleurs devait quelque considération à
une honnête famille tenancière de la sien-
ne depuis quaranté ans; au surplus, la châ-
telaine du Tertre se règle sur l'exemple
des nobles, tout affables avec les petites
gens, et écrasant de leur morgue ceux qui
pourraient, pensent-ils, rivaliser avec eux.

Elle a toujours été arrogante, et ce ne sera pas sa faute si sa nièce ne le devient pas autant qu'elle.

L'accent de Mme Destraimes trahissait l'acrimonie d'une longue rancune. Dans ce coin de pays tranquille, en effet, les moeurs, restées stationnaires, laissent intactes les différences de castes. Il existait, entre Mlle Jaffre, maîtresse du manoir qui appartenait à sa famille depuis plus d'un siècle, et les Destraimes du Moulin-Blanc, presque la même distance sociale qu'entre ceux-ci et Baptiste Paumier, le fermier de Champignette.

Mme Destraimes, reléguée à la seconde place dans la paroisse, dès l'apparition de Mlle Jaffre sur le domaine où elle résidait seulement la belle saison, s'exaspérait sourdement en observant la servilité de manières et de langage avec laquelle chacun s'adressait à cette bossue, qui gardait un air si aristocratique, malgré sa taille déviée et sa longue figure anguleuse.

— Et cependant, poursuivit-elle avec amertume, qu'est-ce que Mlle Maurevel pour paraître si altière? Sa grand'mère était simplement l'institutrice de Marie-Louise Jaffre quand elle épousa le père de celle-ci... Ah! je me rappelle toute cette histoire, quoique je fusse bien jeune à cette époque! Je vois encore les yeux de Marie-Louise, pendant la noce. J'ai aperçu depuis un aspic en colère: c'était cela, absolument... L'institutrice était une belle fille, tout le portrait d'Alix; mais il ne lui servit de rien d'avoir tourné la tête du père Jaffre, car toute la fortune appartenait à la fille... Et la mère d'Alix n'eut qu'une très maigre dot, lorsqu'elle se maria au capitaine Maurevel...

— Elle a du galbe, Mlle Alix, bâilla Antonin en s'étirant. Mais il est certain qu'elle paraît mépriser la terre qui la porte...

— Oh! La mine ne signifie rien, allez! fit Baptiste avec ardeur.

Et cherchant désespérément dans l'hon-

nêteté de son coeur un argument convaincant en faveur d'Alix:

— Elle est si gentille quand on la connaît!... Dire qu'elle est arrogante, tenez, Monsieur Pierre, c'est comme si on vous accusait de fierté parce que vous êtes peu parlant et que vous portez haut le menton...

Du coin de la fenêtre où elle venait de s'installer, une pile de serviettes sur les genoux, Mme Destraimes susurra ironiquement, tout en enfilant son aiguille:

— Eh! eh! l'accusation tomberait-elle si à faux?

Antonin serra la bouche pour dissimuler un sourire. Les yeux bleus de Pierre lancèrent une rapide étincelle, puis reprirent aussitôt leur calme sérieux. Céline, passant derrière son frère, le frôla d'une caresse ingénue comme pour le consoler du sarcasme.

Baptiste, devant le piètre résultat de sa plaisanterie, se sentit de plus belle embarrassé de sa personne. Il se leva, comprenant qu'en prolongeant sa visite, il s'empêtrait davantage encore.

— Enfin, Monsieur Pierre, ça tient tout de même, n'est-ce pas? demanda-t-il avec une certaine inquiétude.

— Mais c'est promis, dit brièvement l'officier, se levant pour accompagner son ami.

Sur le seuil de la maison, ils échangèrent une dernière et cordiale poignée de mains.

— Ah! que je suis content! répéta le fermier avec un soupir de soulagement. Vous verrez que vous n'aurez point de regrets, Monsieur Pierre!...

— Je n'en doute pas, fit le jeune homme, cachant sous un sourire son manque de conviction.

Louvoyant à travers les charrettes qui encombraient la cour, Baptiste Paumier eut bientôt gagné le grand porche qui ouvrait sa baie cintrée sur le chemin. Pierre s'assit sur un banc, situé devant la fenêtre

du bureau. Il ralluma une seconde cigarette et contempla un instant, avec des yeux distraits, le spectacle des allées et venues incessantes.

Cette vision était familière au jeune homme, et il la considérait avec un sentiment singulièrement incertain flottant de la sympathie à l'aversion. Certes, il aimait la maison natale; néanmoins une tristesse s'émanait d'elle et lui serrait le coeur.

Les voix qui dialoguaient derrière la croisée, à l'intérieur du logis, s'élevèrent soudain à un diapason de querelle; l'une, plaintive et insolente comme celle d'un enfant gâté qui raisonne, l'autre, chagrine et grondeuse... les voix facilement reconnaissables d'Antonin et de M. Destraïmes. Quelques mots firent comprendre à Pierre qu'il était encore question de dépenses et de maladresses commerciales, commises par son frère, épisode banal d'une lutte journalière où le minotier stimulait inutilement l'insouciance et la paresse de son fils aîné.

Un pli se creusa entre les sourcils du lieutenant, durcissant la figure blonde, virilisé déjà par la sévérité du profil droit, et le bronze du hâle sur lequel la moustache dessinait un parafe clair, d'or soyeux. Quel triste auxiliaire, le père, déjà âgé et fatigué, rencontrait dans Antonin, toujours prêt à s'échapper dans quelque équipée folle! Tout jeune déjà il montrait une rare indiscipline, au collègue comme à la maison. Une affection légère de la vue l'avait fait échapper malheureusement à la règle militaire. Et partout et toujours, dans ses escapades d'enfant, comme dans ses frasques actuelles, Antonin avait rencontré dans sa mère une alliée, aveuglément zélée...

— Il est peut-être léger, mais il a tant de coeur! disait d'ordinaire Mme Destraïmes. Sa prédilection pour lui ne pouvait se dissimuler... Antonin était le premier-né, le seul enfant qu'elle eût nourri de

son lait; elle se sentait deux fois sa mère. L'intimité devait rester forcément plus étroite et plus tendre avec ce fils privilégié qu'avec le cadet qui, né dix-mois plus tard, fut confié à un métayère du voisinage.

Nonchalant, menteur, vaniteux, frondeur et câlin, Antonin possédait d'ailleurs toutes ces qualités de charmant polisson qui trouvent les femmes si indulgentes. Avec une cajolerie, une embrassade, quelques larmes opportunes, il savait tout obtenir et tout racheter, — tandis que Pierre, de nature plus concentrée, n'avait jamais été compris par la mère qu'il adorait silencieusement, dans le secret de son âme fermée.

— Pierre Tête-de-Fer! grondait fréquemment Mme Destraïmes, encolérée par l'impassibilité du garçonnet sous les réprimandes ou les punitions... Elle ne réfléchissait pas que c'était d'elle-même qu'il tenait cette obstination et cette énergie presque farouches. En entendant attribuer ses actes ou ses paroles à des mobiles absolument opposés à ses sentiments, l'enfant demeurait comme pétrifié par l'excès du désespoir et de la stupeur devant l'injustice. Il savait mal se défendre de ces allégations erronées; on ne le croyait pas. Alors, dédaignant de protester davantage, il s'enferma dans un orgueilleux silence.

Le malentendu alla toujours s'accroissant. Aux yeux de la mère, Pierre resta un égoïste, un sournois, un outrecuidant. Rien ne put fléchir ce parti-pris. Les éloges des maîtres, vantant la gravité attentive, la raison précoce de l'écolier, ne purent prévaloir contre l'opinion établie dans l'esprit de Mme Destraïmes. Si le cadet travaillait avec tant d'application et de vaillance, c'était, pensait-elle, pour éclabousser l'aîné de ses triomphes. S'il annonçait le désir d'entrer dans l'armée, c'était moins par vraie vocation que par vaniteuse gloriole... Et jalouse pour Antonin, que les succès de son plus jeune

frère semblaient amoindrir, elle laissa percer une sorte de satisfaction inconsciente quand Pierre échoua à son premier examen pour l'École Polytechnique.

Il semblait que ce fût là une revanche pour le favori et que la fierté de Pierre eût besoin de mortification.

M. Destraïmes, trop souvent amené à morigéner Antonin, n'osait prendre ouvertement la défense de son autre fils dans la crainte de sa voir accuser de partialité. D'ailleurs, comme tous les hommes très laborieux, il avait besoin de la paix domestique et redoutait de la voir troubler. Pierre comprenait les bonnes intentions de son père dont l'affection éclatait dès qu'ils étaient en tête-à-tête. Mais le jeune homme ne se plaignait jamais. Il eût considéré comme une honte d'être une cause de dissentiment entre son père et sa mère. Il abandonnait ce lamentable privilège à Antonin qui l'exerçait sans vergogne.

... Justement, le verbe de Mme Destraïmes se mêlait maintenant à la discussion, sans doute pour pallier encore les torts du fils chéri. Le visage contracté par une subite souffrance, Pierre se leva en sursaut, et quittant la cour, s'en alla droit devant lui, au long de la rivière... Cette injustice de sa mère, c'était là, sans qu'il se l'avouât, la cause qui lui rendait le séjour du moulin si pénible et qui, aux heures d'adolescence où la vocation se détermine, lui avait fait désirer l'éloignement de la famille et choisir la carrière militaire.

Aujourd'hui, si la situation demeurait toujours aussi pénible, aggravée même par les sottises d'Antonin qui suscitaient à tout instant des démêlés dans un ménage longtemps uni, du moins, Pierre puisait-il une force dans le sentiment de son indépendance. L'armée où s'absorbait son individualité l'affranchissait vis-à-vis de sa famille, et soudain, il lui tarda de retourner au régiment pour retrouver le calme d'esprit dans l'exercice d'un devoir nettement indiqué. Dans trois jours, il repar-

trait... Cette pensée d'espoir soulagea son oppression. La marche calmait aussi son énervement et, à son insu, Pierre se laissait pénétrer par la sérénité riante et printanière des choses.

Lentement, il revint sur ses pas. De l'autre côté de l'Oudon, presque en face du moulin, une châtaigneraie couvrait la pente, enserrée au bord du chemin par mur bas. Des grappes roses et blanches commençaient à pointer parmi les bourgeons vert tendre, mais les frondaisons encore ténues laissaient apercevoir un pignon ancien, une tourelle carrée, de hautes cheminées. C'était le Tertre. Les regards du jeune homme s'arrêtèrent sur le petit manoir, et l'idée de la solennité du surlendemain s'imposa à lui.

— Il m'en donne là, une corvée, ce brave Baptiste, pour mon dernier jour de congé! murmura-t-il avec une grimace soucieuse.

Telle qu'il l'avait entrevue à la messe de Pâques, l'image de la future marraine s'évoqua: grande, le buste plein et la taille fine, un visage ambré, des yeux noirs, tranquilles et fiers qui effleuraient les objets sans s'y arrêter. Une belle fille certainement, et, à coup sûr, une *vraie demoiselle*, comme disait Baptiste, avec la dignité de sa démarche, la distinction sobre de sa toilette. Alors Pierre se sentit subitement très inquiet à la pensée de faire peut-être sottise figure en la circonstance et de prêter à sourire à cette imposante personne. Les jeunes filles sont de terribles moqueuses. Et lui ignorait complètement le protocole de pareilles cérémonies.

Après réflexion, il se décida à rentrer au moulin, et le petite Céline, qui brodait dans la fenêtre de la grande salle, fut tout à coup surprise et charmée de voir son frère s'asseoir à ses côtés, et d'entendre cet artilleur s'enquérir gravement de choses puérides, intéressant spécialement les jeunes demoiselles, telles que journaux de modes, par exemple... D'un air négligent

et dédaigneux, le grand Pierre feuilleta la collection posée sur l'étagère, et s'attacha à lire certains paragraphes avec une attention que trahissait son front plissé. Et soudain, il laissa échapper cette phrase étonnante qui décelait le genre d'étude auquel il se livrait depuis un instant.

— Diantre! le parrain doit offrir un cadeau à la marraine... éventail, coffret, bibelot quelconque. Où vais-je trouver cela?

Antonin et M. Destraïmes venaient d'entrer dans la pièce, pour le goûter de quatre heures; les hommes prenaient ce court repas, debout dans la cuisine, ou éparpillés sur les marches du perron. Le frère aîné cueillit au vol la réflexion de Pierre.

— Je puis me charger de ta commission! proposait-il en s'installant à califorchon sur un siège. Je vais à Angers demain, justement.

M. Destraïmes sursauta.

— Encore? Et pourquoi?... Je ne vois aucune affaire t'appelant là-bas?

— Pardon, mon père! répliqua Antonin du ton le plus calme. Il y a urgence, au contraire... Mon vieil ami Karsac, — vous savez, Karsac, le fameux chauffeur, qui vient de gagner la course de Nice, — m'avise de son passage à Angers demain soir. On prépare un banquet pour le recevoir... Je ne peux y manquer, moi, l'intime de Karsac... Je compte partir en bécanne après déjeuner... Les routes sont déjà roulantes, et quatre-vingts kilomètres, aller et retour, n'effraient pas un recordman! ajouta le jeune homme en riant. Pierre aura son bibelot demain soir ou plutôt après-demain matin, ma mère n'aimant pas que je voyage la nuit...

Une flamme de colère anima le visage mince de M. Destraïmes. Il avait les traits fins, les yeux noisette, et la carnation délicate de ce fils qui le bravait, tandis que Pierre était grand, robuste et blond comme sa mère. Une seconde, le minotier demeura silencieux, suffoqué par le courroux qui éclata enfin avec violence:

— Tu n'iras pas!... Je ne le veux pas!... Je suis le maître. A la fin, tu l'oublies trop!

— Pardon, mon père! répéta Antonin de la même voix douce, et tout en défiant M. Destraïmes de son regard tranquille. Mes amis m'attendent. J'ai promis, j'irai.

— Tes amis?... Parlons-en!... Tous les cancre et tous les viveurs du département! Tous ceux qui sont incapables d'une occupation sérieuse!... Assez de fêtes!... Tu n'as pas la fortune nécessaire pour vivre en oisif!... J'ai peiné toute ma vie! Il est temps qu'à ton tour tu te tiennes assidûment au travail.

— Le travail? Chacun l'entend à sa façon! marmonna Antonin.

— J'aimerais à connaître la tienne? riposta ironiquement M. Destraïmes.

— Le métier que je mène ici est abrutissant.

— Etais-tu capable d'en faire un autre? répliqua le père, hors de lui. Ne devrais-tu pas t'estimer heureux, au contraire, de trouver une situation qui ne demande qu'un peu d'énergie et de persévérance pour devenir florissante.

Antonin, le front têtue, garda une seconde le silence.

— Enfin, d'autres ont pu choisir le genre d'existence qui leur plaisait! fit-il brusquement, avec un rapide regard vers son frère, pour appuyer l'allusion. Laissez-moi au moins la compensation de quelques distractions inoffensives... Ma course à la ville obligera Pierre, d'ailleurs...

Pierre n'intervenait jamais dans ces scènes fréquemment répétées. Ainsi mis en cause, il proféra de sa place, d'une voix brève et sans lever les yeux.

— Merci... j'irai moi-même faire mon choix.

— Oh! oh! sifflota moqueusement Antonin, Monsieur ne se fie pas à mon goût! Eh! mon cher, je suis probablement plus compétent que toi, en cette matière délicate?

Et regardant son père d'un air railleur, il ajouta :

— Défendrez-vous aussi à Pierre ce petit voyage d'agrément ?

— Pierre est en congé. Il est libre d'employer son temps comme il lui convient ! répliqua le minotier, profondément agacé.

— Alors, toutes les rigueurs pour les uns, toutes les licences pour les autres !... fit une voix amère.

De la cuisine, Mme Destraimes avait entendu en partie la discussion.

Elle possédait l'art essentiellement féminin de renverser les questions, d'intervertir les rôles, et de substituer l'attaque à la défense. Sa grande tactique peut-être irraisonnée consistait à accuser son mari de partialité envers Pierre.

En la voyant se mêler au débat, le minotier recula devant un conflit pénible et épuisant, où il se voyait d'avance vaincu. Il soupira profondément, et ne dit plus un mot. Encore une fois, la paisible impudence d'Antonin triomphait...

... Pierre, sans s'occuper des projets de son frère, partit dès le lendemain matin pour la ville, et revint sagement par le train, suivant, rapportant des dragées, un groupe de Saxe, et surtout une abominable migraine, gagnée dans ses laborieuses conférences avec les demoiselles de magasin sur le choix d'un projet gracieux, — propre à satisfaire une jeune fille du monde, — et à donner bonne opinion du goût de l'acquéreur.

II

Dig don !... Dig don !... A toute volée, la cloche un peu fêlée par l'âge, s'agitait dans la vieille tourelle, en l'honneur des nouveaux petits chrétiens. Les bambins des deux sexes se pressaient devant l'église, attendant la sortie du cortège, et surtout la pluie de dragées qu'on espérait abondante.

Les grands parents, guillerets et glorieux, suivaient leur jeune postérité. Der-

rière eux apparurent enfin la robe claire et l'uniforme qu'on épiait. Et les curieuses chuchotèrent, béantes d'admiration, devant la fière tournure et la jeunesse éclatante de la jolie fille brune et du beau grand gars blond.

— Un couple bien assorti ! dit à demi-voix une vieille.

Pierre Destraimes perçut l'exclamation de naïf enthousiasme à travers la rumeur des vivats enfantins. Il rougit et regarda furtivement sa compagne. Il se rassura en la voyant sereine, occupée de la bousculade des mioches, et se hâta de rentrer dans son rôle de parrain.

L'entrain du grand-père Paumier pouvait lui servir d'exemple. D'un geste large de semeur, le bonhomme jubilant lançait à la ronde des poignées de dragées sur lesquelles se ruait la bande piaillante. Et quand le grand artilleur arriva à la rescousse avec de nouveaux renforts de bonbons et de sous, alors ce fut une vraie mêlée de filles et de garçons se vautrant dans la poussière.

— Si cela vous amuse, Mademoiselle ? dit Pierre, présentant un sac à la marraine.

— Pour les timides ! accepta-t-elle avec son sourire calme. Et s'écartant du cortège, Mlle Alix se dirigea vers les petiots qui, trop faibles ou craintifs, n'avaient osé se jeter en pleine bataille. La jeune fille, ouvrant les menottes ou les pochettes, y versa des bonbons à pleins bords, tout en rassurant les effarouchés d'un mot ou d'une caresse.

— Quelle grâce elle met à tout ce qu'elle fait ! pensait Pierre. Ils n'avaient encore échangé que bien peu de paroles, et déjà il se reprochait ses premières préventions. Si Mlle Maurevel marchait comme une reine, cette dignité d'allure lui était naturelle et s'alliait quand même à la simplicité la plus aimable. Décidément, la journée s'annonçait charmante, et le jeune homme, excité par la gaiété ambiante et le

soleil d'avril, se sentait tout disposé à en profiter.

Néanmoins, il lui fallut traverser une épreuve fort désagréable à son avis, dès la sortie de l'église. Processionnellement, la petite troupe se dirigea vers le Tertre. Selon Baptiste, cette visite à Mlle Jaffre, ex-maîtresse des parents de Delphine, et mère adoptive de la marraine, s'imposait comme une preuve de déférence. Pierre ne pouvait, sans inconvenance, se soustraire à cette démarche collective. Il contint donc son impatience et son ennui pendant qu'Alix présentait gentiment à sa tante les deux héros de la fête, endormis, poings fermés, sous leurs voiles blancs.

Destraïmes, élevé dans un milieu plutôt hostile à la demoiselle du Tertre, n'éprouvait pas à son égard des dispositions particulièrement favorables, et la personne de Mlle Jaffre, telle qu'elle lui apparut dans la bergère du grand salon, ne pouvait inspirer à vue une bien ardente sympathie. Tout chez elle était incertain, équivoque, presque impossible à définir : son âge, son sourire, sa taille sans forme, la teinte de ses cheveux rouillés, la couleur même de ses prunelles. Pendant qu'elle recevait ses visiteurs avec une affabilité condescendante, de ses yeux sans cils s'échappait un regard singulièrement incisif, souligné par le pincement sarcastique des lèvres. Pierre, mal à l'aise, essayait d'éviter la rencontre de ces yeux inquiétants, en examinant, autour de lui, les boiseries blanches, fouillées de ciselures, les meubles de soie aux teintes passées attestant un luxe d'ancienne date et de bon goût, les trumeaux peints et surtout, — irrésistiblement attirant, — le grand portrait où la mère d'Alix souriait, belle et douce comme sa fille, les épaules épanouies entre les dentelles d'une robe de bal.

Elle était morte tragiquement, morte avec son mari dans une catastrophe de chemin de fer. Une émotion apitoya le jeune homme en se rappelant confusément

le drame qu'il avait jadis entendu raconter, lorsque Alix Maurevel, fillette de dix ans, était arrivée au Tertre.

... Il tressaillit soudain. On venait de prononcer son nom. Le moment fatal était arrivé... Il lui fallut s'avancer, saluer, sortir de sa passivité, trouver quelque chose à dire, présenter une bonbonnière, tout cela sous le regard déconcertant...

— Vous êtes le second des fils Destraïmes? demanda Mlle Jaffre. Je ne me trompe pas, ce me semble?... C'est bien l'aîné qui reste à la minoterie... Car on se fait meunier de père en fils, dans votre famille. Mais aujourd'hui, vous êtes des meuniers pour rire, presque des messieurs; tandis que votre grand-père Sergent faisait les délices de ma petite enfance, avec son bonnet et ses sabots...

Elle acheva ce petit discours avec une bonhomie légère, comme si, réellement, elle se fut laissée aller au plaisir des vieux souvenirs, sans intention blessante pour le jeune homme.

— Mon grand-père avait raison, dit froidement Destraïmes. Le bonnet et les sabots sont très pratiques, et j'endosserais cet uniforme du vrai meunier si j'embrasais quelquefois cette profession, traditionnelle dans notre lignée. Mais présentement j'ai une autre vocation.

— M. Pierre veut faire son chemin dans l'armée, expliqua Baptiste, empressée à glorifier son ami d'enfance.

— Ah! bah? modula Mlle Jaffre sur le ton de la plus impertinente surprise, comme étonnée qu'un petit manant pût concevoir une telle ambition. Et après une pause, elle ajouta, entre haut et bas: Après tout, pourquoi pas?... Les chemins sont ouverts à tout le monde aujourd'hui.

En ce moment, plus que jamais, avec ses yeux demi-fermés et son sourire caustique, elle semblait la fée Carrabosse réincarnée. Pierre ressentait le bouillonnement de colère impuissante que doit éprouver le teneur sous la piqure irritante des bande-

rilles. Heureusement, les rites étant consommés sous forme de rafraîchissements, on se levait pour le départ. Alix embrassa sa tante qui la retint affectueusement comme ne pouvant se décider à s'en séparer.

— Tiens-tu beaucoup à ce dîner de baptême à Champignette? lui demanda-t-elle à demi-voix.

— Oh! tante, vous savez combien cette pauvre Delphine serait peinée si j'y manquais! fit vivement la jeune fille.

— Alors, va, mon enfant... Et ennue-toi le moins possible... D'ailleurs, c'est toujours assez amusant de sortir de son monde et de ses habitudes... pour quelques heures...

Les doigts de Pierre se crispèrent nerveusement, maltraitant son képi. Quel soulagement il eût éprouvé à casser quelque chose! Et combien, à cette heure, il comprenait l'antipathie de sa mère contre la persifleuse bossue!

... Enfin, après le clair-obscur du vieux logis, on retrouvait la gaité du soleil et du plein air. Pierre eut un grand soupir, comme après une longue oppression. Tout le monde, y compris Alix Maurevel, paraissait éprouver une sorte d'allégeance. Bientôt les dernières maisons du village furent dépassées, le chemin filait maintenant à travers le bois de Coudres, entre deux bandes vertes fleuries de pâquerettes. Et comme le sentier était étroit et qu'on marchait deux par deux à la file, Baptiste et Céline en arrière-garde, Pierre fit comme les autres, et un peu timidement, offrit son bras à sa compagne qui l'accepta sans minauderie.

Les pas sonnaient sur la terre à peine raffermie; les rires s'envolaient; tout le monde était un peu grisée par la clarté et l'odeur printanières. Et voilà qu'à l'orée du bois, sortit d'une cahute en torchis, un long bonhomme, coiffé d'une casquette pelée, vêtu d'une houppelande jaunâtre, tenant un violon sous son bras. C'était un

ancien ménétrier, un peu innocent, qui vibrail là, comme un ermite, d'aumônes et de racines. Sa bouche édentée s'ouvrit jusqu'aux oreilles dans un rire enfantin, devant le défilé.

— Hé! Banot! cria Baptiste extravagant de bonheur, prends la tête, mon vieux, comme dans les noces du temps jadis, et joue-nous de jolis airs jusqu'à la maison pour pour que nous entrions en mesure.

Le grand nez gourmand de Banot flairait déjà le régal du baptême. Aussi le bonhomme ne se fit-il pas prier. Sans prendre même le temps de fermer sa porte, il accourut en deux enjambées, le crin-crin sous le menton, et flic et floc!... l'archet râcla les cordes, faisant vibrer des airs caducs et charmants. Les pieds se levèrent en cadence; la ritournelle entraînait si vivement l'esprit qu'on n'avait plus le loisir de penser. Et Pierre, dans l'étourdissement des sensations agréables que lui causaient le soleil, la musique, et surtout le bras tiède, en contact avec le sien, eût marché ainsi au bout du monde, si ce petit chemin verdissant eût mené jusque-là.

Mais tout à une fin, même les petits chemins verts. Les toits de Champignette apparurent à travers le lacis des branches. Les flonflons du violoneux s'accéléchèrent, et ce fut sur un temps de galop triomphal que les jumeaux et leur escorte effectuèrent leur entrée à la ferme.

Le plafond aurait été doré au lieu d'être formé de poutres enfumées, que la poule au pot n'eût pu être meilleure, les convives plus enjoués, le cidre plus pétillant! Il coulait à flots, le blond jus de la pomme! Une petite servante, chargée d'un pichet de grès, n'avait pas d'autre office que de circuler autour des bancs, pour remplir les gobelets chaque fois qu'il s'y produisait le moindre vide. Et au dessert, on devait faire sauter les bouchons des bouteilles et boire le vin d'or, — le glorieux vin d'Anjou! — à la santé des enfants et

de la mère, qui, de son lit de repos, dans la pièce voisine, s'éjouissait au spectacle de la longue tablée animée.

L'oie rôtie succédait à la gibelotte, la millièrre au lait remplaçait l'oie; puis viendraient encore la tarte aux pommes, les fruits secs, les confitures!... Un banquet royal, qui rappelant à Banot les belles noces d'antan qui durèrent trois jours, trois jours de festins, de sauteriès et d'indigestions!

— Ah! disait-il en s'empiffrant, la figure extasiée... C'était le bon temps!... Aujourd'hui, on ne soit plus se marier. Après une ou deux contredanses, tout le monde est essoufflé, rendu!... La jeunesse de maintenant n'est plus solide comme celle d'alors...

Et il pleurait d'attendrissement, en plongeant son long nez tordu dans son verre, au grand divertissement de toute l'assistance.

Le courant cordial opérait forcément sur Pierre et Alix. Le jeune homme ne se sentait plus embarrassé du tout devant Mlle Maurevel, et il s'étonnait même de la facilité avec laquelle cette aisance lui était venue. Timide par orgueil, comme beaucoup de garçons, Pierre se tenait toujours sur la défensive vis-à-vis des jeunes filles, dont il redoutait le penchant invétéré à la raillerie. Mais il restait agréablement surpris de la simplicité sereine de celle-ci. Elle ne jouait pas à la châtelaine parmi ces gens modestes, comme il se l'était figuré d'abord; elle paraissait très naturellement à l'aise, s'intéressant à leurs affaires, à leurs idées, amicale avec Delphine et son mari, aimable pour les plus humbles. Si Alix parlait peu, on devinait que tout ce qu'elle disait était sincère, qu'elle s'efforçait toujours d'exprimer justement sa pensée, et de penser bien, comme en témoignait le regard franc de ses larges yeux noirs.

— Ne vous offensez pas, avait cru de bronzés la masse de la chevelure.

pas, alors que les sujets de conversation lui paraissaient encore difficiles à trouver, ne vous offensez pas si, l'inverse de la civilité puérile, honnête et ordinaire la servante apporte le plat tout d'abord à Baptiste, lequel se sert le premier sans vergogne. C'est la coutume campagnarde, en témoignage de respect envers le chef de la maison, le maître qui conserve le droit de préséance sur les hôtes, même les plus honorés.

— Je connaissais cet usage, répondit Alix. Et je trouve cela très bien. Le maître de la maison est roi chez lui, comme un capitaine à son bord. C'est de toute justice.

— Voilà des maximes qui ne sont guère en vogue, je crois, parmi les femmes nouvelles dont nous parlent les journaux! fit l'officier en riant. Celles-ci crieraient à l'esclavage si la suprématie du mari était établie partout dans nos fermes. Elles veulent dominer et non pas obéir.

Les yeux de velours s'ouvrirent tout grands, puis lentement et baissèrent. Alix parut méditer.

— Je crois qu'elles ont tort! dit-elle enfin, les pommettes légèrement rosées. Obéir vaut mieux que commander... pourvu qu'on obéisse... avec amour.

Il trouva la pensée charmante, mais encore plus délicieux le battement des longs cils, jetant une ombre légère sur la joue. Pierre s'avoua n'avoir jamais rien vu d'aussi joli que cette frange soyeuse voilant ou découvrant les prunelles calmes et profondes. L'âme d'Alix semblait ainsi tour à tour se montrer dans un élan confiant ou se dérober dans une réserve subite.

Avec une attention de plus en plus intéressée, Destraimes examina le profil doux, le front lisse serré entre les cheveux bouffants, la bouche pure, les lignes molles de l'attache du cou. Une teinte chaude dorait la peau, et patinait de reflets bronzés la masse de la chevelure, simple-

— Elle est belle, vraiment belle ! se dit-il... Mais le reste de la personne fût-il imparfait, elle serait encore belle avec ces yeux superbes !

Il interrompit soudain cette étude attachante en surprenant le regard malicieux de sa jeune sœur posé sur lui. Pierre, contrarié, rougit, fronça des sourcils sévères, et prit son plus grand air d'indifférence.

Heureusement les toasts du dessert lui permirent de rompre cette attitude plutôt gênante. Les souhaits de joie éclatèrent et les verres tintèrent en se heurtant. Les voix s'élevèrent. Le vin généreux et l'attendrissement de la fête pénétraient tous les cœurs d'enthousiasme et de sympathie.

Et entre Pierre Destraimes et Alix Maurevel, la causerie reprit plus abandonnée. Maintenant, ils parlaient d'eux-mêmes, animés de confiance grandissante l'un pour l'autre... Le jeune homme relatait ses souvenirs de Polytechnique et de Fontainebleau, son existence de soldat studieux, coupée de récréations juvéniles et de quelques distractions mondaines... Il révélait aussi ses projets et ses espérances. Pour hâter les chances d'avancement, il essaierait d'entrer à l'École de Guerre... Oh ! le travail ne l'effrayait pas, au contraire. Et son regard bleu s'exaltait comme s'il eût entrevu des perspectives d'avenir éblouissantes.

La petite Céline, ne face de lui, souriait encore, en trempant ses lèvres dans la mousse dorée, mais il dédaignait de la voir.

Alix, elle disait sa vie de jeune fille, plus monotone et plus étroite qu'il ne l'eût supposé : Nantes, l'hiver ; la campagne angevine, l'été ; un mois aux eaux, pour la santé de Mlle Jaffre, toujours précaire. Mais à travers ces changements de résidence, il la devina bientôt retenue près de sa tante dans une quasi-servitude, se dépensant en prévenances et en menus soins, esclave d'un devoir qu'elle s'exagérait

peut-être, dans la sévérité d'une conscience scrupuleuse. C'était au Tertre qu'elle se plaisait le mieux parce que là, elle jouissait d'une liberté relative. Mais elle souffrait d'isolement, élevée à la maison, sans amie de son âge, sans autre société que la compagnie plutôt austère de vieilles personnes contemporaines de Mlle Jaffre... Alix avait assisté à deux ou trois bals ; les res du temps, le piano, la broderie, les lectures sérieuses qu'elle faisait à sa tante, composaient ses seules distractions. Cependant, dernièrement, un grand intérêt avait surgi dans son existence, avec les leçons de catéchisme aux enfants nécessiteux... Et une flamme d'amour et de plaisir éclairait alors ses beaux yeux calmes.

Pendant une buée chaude commençait à alourdir l'atmosphère. Le café et ses succédanés ayant été absorbés, Baptiste proposa une petite sortie dans le jardin et les prairies adjacentes, afin de laisser un peu de calme à la jeune mère.

Le lieutenant se plaça tout naturellement près d'Alix pour cette promenade. Le soleil baissait, et ses rayons obliques allumaient des luisances fauves dans la sombre chevelure de Mlle Maurevel. Ils marchaient lentement dans les étroites allées, bordées de poiriers en quenouilles.

Ils se taisaient maintenant, dominés par une pénétrante et heureuse impression. Au bout du verger, la prairie ondulait jusqu'au couchant rose sur lequel s'estompaient les sveltes silhouettes des arbres encore défeuillés.

— C'est joli, le soir ! dit Alix. C'est l'heure que je préfère.

— Moi aussi ! fit en écho Pierre Destraimes qui n'y avait guère réfléchi auparavant.

• Mais une ritournelle enragée rappela soudain les promeneurs vers la maison. Banot, pour payer à sa façon son écot du festin, s'était hissé sur une charrette acculée au pied du grand noyer, et râclait avec une fougue inexprimable pendant que le

petit bouvier et la jeune servante sautaient comme deux biques folles au milieu des oies glapissantes d'indignation.

— Un tour de polka pour finir la fête! s'écria Baptiste en enlevant vigoureusement Céline. La bonne idée!...

Les vieux, émoustillés par ces airs anciens qui avaient fait danser leurs vingt ans, suivirent cet élan avec la plus belle ardeur. Servantes, valets et voisins formèrent bientôt une cohue tournoyante. Le grand Pierre, hésitant, regarda Alix. Elle souriait. Alors, se décidant brusquement, il l'entraîna.

Il lui semblait être enlevé lui-même dans un tourbillon magique. Ses idées dansaient une sarabande exquise. Jamais il n'avait polké avec tant de plaisir que dans cette cour marécageuse.

— C'est un peu fou, mais bien amusant, ce bal impromptu! disait Alix, riieuse et animée, les yeux éclairés d'une gaieté d'enfant.

Un appel rompit le charme. Le jardinier du Tertre venait chercher Mlle Mancevel. La jeune fille s'arrêta net et s'échappa du cercle. Cendrillon ne s'effara pas davantage en entendant sonner minuit. Evidemment, Mlle Jaffre n'aimait pas attendre et exigeait une soumission prompte à ses ordres.

Alix, en effet, sortit bientôt de la ferme avant d'avoir pris le temps de s'équiper complètement. Elle dit adieu à la ronde, en hâte, tendit sa main encore à Céline, puis à Pierre. — Au revoir, mon compère... Et bonne chance!...

Et le lieutenant, en serrant respectueusement cette petite main, enragea contre lui-même de rester là, bégayant, sans trouver aucune jolie chose à répondre...

... Quelques instants après, Céline et lui prenaient aussi le chemin du Moulin-Blanc. Le jeune homme marchait, le cerveau bruissant d'une foule d'idées incohérentes qu'il eût vainement essayé d'ordonner. Il se complaisait, d'ailleurs, dans cet

état de vertige agréable, et le bavardage de sa soeur l'importunait jusqu'à l'irritation.

— Est-ce drôle, disait Céline, qu'on puisse voir les gens pendant des années et les juger tout à fait faussement? Je n'aurais jamais cru que Mlle Alix fût si simple... Elle est très aimable, n'est-ce pas?

— Oui, dit laconiquement Pierre, le visage fermé.

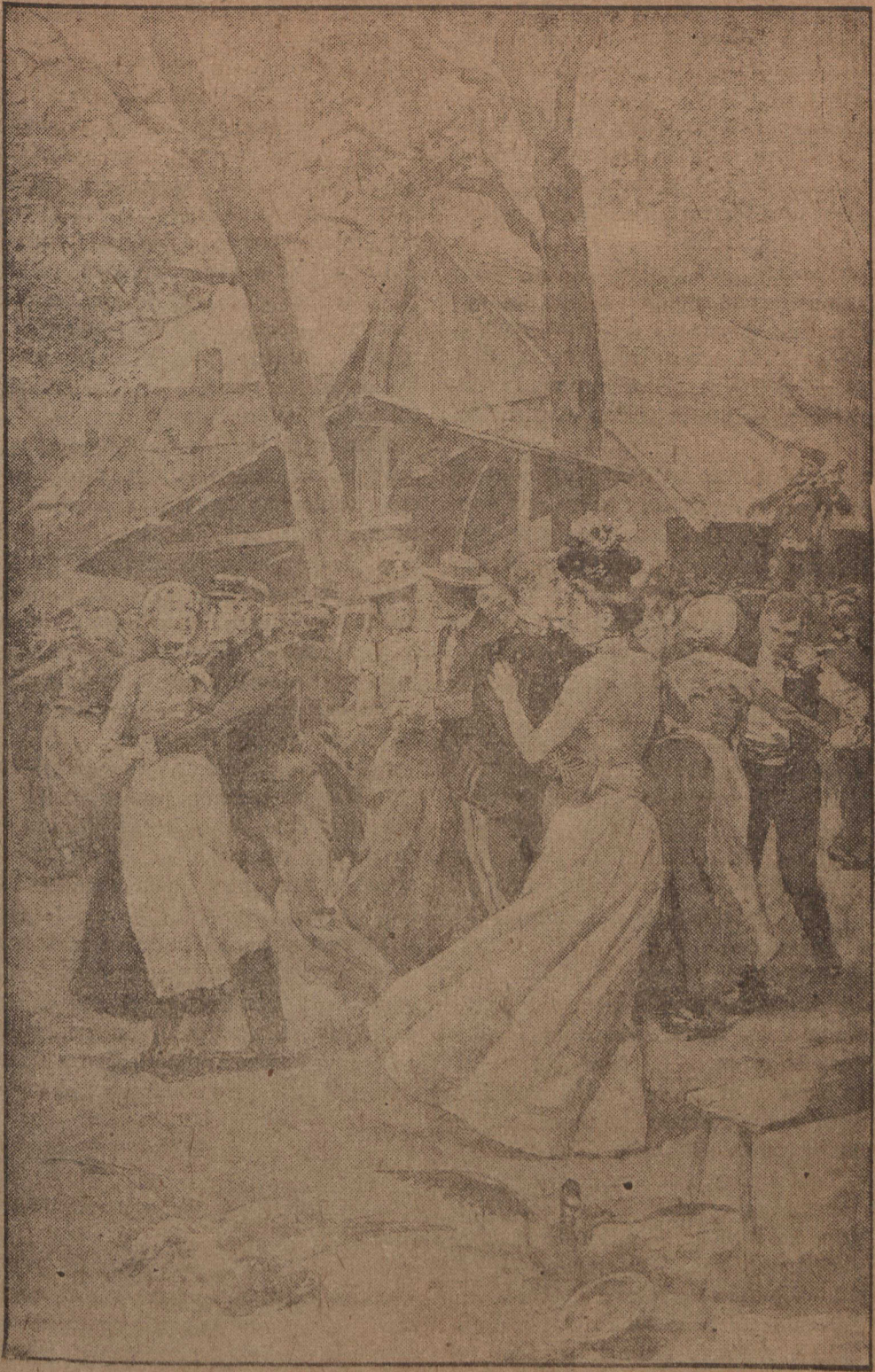
— Vous vous êtes très bien entendus, à ce qu'il m'a semblé?

— Assez... oui!

Et il accéléra le pas instinctivement pour échapper à l'obsession des questions qui troublaient sa songerie. Céline se cramponna à son bras pour l'obliger à ralentir son allure, et la petite patte rouge de la fillette évoqua, par contraste, l'image d'une autre main qui s'était aussi posée sur manche, vraie main de demoiselle, la chose la plus délicate et la plus fine qu'il eut jamais touchée...

Mais, dès son arrivée au logis, Pierre tomba, de sa rêverie poétique, en pleine et mélancolique réalité. Antonin n'était pas rentré. Il venait d'avertir, par dépêche, que son absence durerait encore deux ou trois jours, car il s'était décidé à accompagner Karsac dans une excursion en Poitou, pour expérimenter une nouvelle pétrollette. M. Des traimes, outré par cette désinvolture, tempêtait, au plein d'une de ces courtes et terribles colères qui le brisaient. Mme Destraimes, quoiqu'au fond peut-être elle désapprouvât cette fugue, tenait tête à son mari pour défendre son fils, avec tout l'acharnement qu'on peut apporter à plaider une mauvaise cause...

L'entrée de Pierre lui fournit l'occasion de placer ses arguments ordinaires et déconcertants: pourquoi laisser toutes les libertés aux uns et sevrer les autres de leurs distractions préférées?... Le jeune officier, ainsi replacé brusquement devant les morosités de sa vie familiale, sentit un flot d'amertume submerger ses idées riantes.



Il lui semblait être enlevé dans un tourbillon magique.

— Ma mère! fit-il d'une voix navrée, mon congé expire demain. Vous voulez sans doute me faire souhaiter l'heure du départ, vous avez réussi!...

Jamais sa souffrance fièrement contenue ne s'était ainsi révélée. Les mots avaient franchi les lèvres presque à son insu. Mme Des traimes demeura muette, la bouche serrée, les yeux baissés.

Pierre sortit quelques instants, apaisant dans une marche rapide son effervescence morale. Puis il pensa à son père, à qui il devait cette dernière soirée, à cette affectueuse petite Céline... Il revint vers la maison. Mais la veillée fut brève et silencieuse.

De bonne heure, le lieutenant monta à sa chambre. Il ouvrit sa fenêtre et s'y occupa. La vallée lui apparaissait baignée d'une clarté bleue qui teintait à la fois le firmament, la rivière et les collines. Les détails s'accusaient nettement dans la lumière douce. Le regard errant du jeune homme rencontra la châtaignerie du Tertre, et s'y arrêta.

Les sensations exquisées récemment éprouvées se réveillèrent, alanguies par la solitude et l'heure nocturne. Quelque chose d'inconnu avait pénétré l'âme de Pierre Des traimes. Il eut l'intuition que ce jour serait une date dans sa vie. Et comme il était très jeune, sa rêverie s'orienta bientôt vers l'espérance.

Espérance bien vague, — mais rayonnant cependant comme la lueur d'une phare lointain, — falote, néanmoins visible derrière la brume... Le père d'Alix lui-même, après tout, n'avait pas d'autre fortune que son épaulette... Le scénario d'un délicieux roman s'ébaucha dans son cerveau. Tout à coup, honteux de se surprendre à extravaguer aussi naïvement, Pierre ferma sa fenêtre. Mais, en dépit de ce ressaut de sa raison, il se murmura à lui-même: — Qui peut savoir?... Tout arrive... Et il soupira. Il lui semblait que la destinée s'était montrée assez dure pour lui

ménager quelque belle compensation dans l'avenir...

À la même heure, de l'autre côté de la rivière, Alix Maurevel contemplait aussi la campagne blanche de l'une, et méditait. C'était une silencieuse, non une rêveuse. Le spectacle de la vie lui offrait assez à penser, sans qu'elle éprouvât le besoin d'exercer son imagination, et elle ne cherchait pas, ainsi que la plupart des jeunes filles de son âge, le sens de l'existence dans l'amour, — l'amour qu'elle entendait condamner, narguer, honnir et nier dans son entourage de respectables momies ou de bilieuses vieilles filles.

Alix était triste et mécontente. Avec quelques persiflages, sa tante venait de dissiper toutes les joyeuses impressions rapportées de la fête familiale. Rien n'offensait plus la générosité native de Mlle Maurevel que l'injustice... Elle eût voulu connaître davantage Pierre Destraimes pour savoir mieux le défendre, et convaincre sa tante qu'il n'était ni un *faraud de village*, ni un *bellâtre de cantine*, comme se plaisait à le répéter Mlle Jaffre.

Souvent, la causticité de sa mère adoptive l'affigeait comme une maladie mentale incurable. Mais jamais Alix n'avait éprouvé si vivement le désir de faire réparation aux gens qu'on attaquait avec tant de malice gratuite; jamais elle ne s'était sentie plus différente de la femme à qui elle devait toute sa reconnaissance; jamais sa solitude de cœur et d'esprit ne lui avait paru si absolue... Et énervée, chagrine, vaguement irritée, la jeune fille posa son front dans ses mains, et pleura.

III

— Segré! Tous les voyageurs descendent!

Pierre Destraimes n'attendit pas cet avertissement, hurlé à travers le mugissement des locomotives et le claquement des portières pour sauter sur le quai. L'inquié-

tude le talonnait. Il était pressé d'agir, de rompre sa passivité fiévreuse, de courir où l'appelaient la dépêche reçue la veille, à son quartier, au Mans, dépêche qui lui annonçait une indisposition alarmante de son père, et réclamait sa présence à la minoterie pour affaires graves.

Le temps d'obtenir sa permission et d'effectuer le voyage, assez bref pourtant, lui avait paru mortellement long. A pas rapides maintenant, il arpentait la route qui se contournait blanche et poudreuse, sous le soleil de juin. Il y avait déjà trois mois que Pierre avait passé là; maintenant, les verdurees développées masquaient les lointains; la richesse sévère du plein été remplaçait la grâce indécise du printemps. Mais le jeune homme, le regard en avant, ne s'attardait guère en contemplation, uniquement préoccupé d'arriver vite au but.

A un dernier coude, Destraïmes se trouva enfin devant l'horizon libre, et découvrit le panorama bien connu, la rivière sinieuse au fond de la vallée, entre le coteau boisé et la prairie, et, à droite, l'écluse, le pont et le Moulin-Blanc. Le coeur tremblant d'angoisse, le jeune homme se mit à courir dans la sente rapide, qui tombait presque à pic jusqu'au chemin de halage.

Emporté par son élan, il traversa le pont. Déjà le bruit du moulin en activité soulageait son horrible angoisse. Dieu merci! son appréhension avait été trop loin... Son père vivait.

La cour offrait son aspect ordinaire... Pierre rendit le salut aux travailleurs qui soulevaient leurs chapeaux à son approche. Jetant un coup d'oeil vers les fenêtres et la porte béante de la minoterie, il demanda: — Mon frère est-il ici?

Il n'eut pas le temps de faire répéter les réponses indistinctes, ou de s'étonner des regards fuyantes et des mines gênées. Une forme claire venait de surgir dans l'enfoncement sombre du vestibule. Un geste l'appelaient... Le jeune homme escalada d'un

bond les trois degrés de la porte, et Céline, se jetant à lui, bégaya dans un gros sanglot de détresse enfantine.

— Oh! Pierre, te voilà enfin!... Si tu savais!...

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il, haletant d'inquiétude. Père est-il si mal?

— La crise est passée. Mais hier, nous avons eu grand peur... C'est le coeur qui est très fatigué... Antonin l'a trop souvent contrarié... Et le dernier coup a terrassé le pauvre papa...

— Quel coup?...

— Antonin est parti!... articula la jeune fille avec effort, et un nouveau jet de larmes inonda son visage rose de bébé.

— Parti?... Mais il reviendra... comme les autres fois!... Une nouvelle frasque de quelques jours... On devrait y être habitué, ici.

— Non... Ce n'est pas comme les autres fois... chuchota Céline avec mystère... Nous le croyions à Tours pour une affaire du moulin... Mais, de là, il a écrit qu'il s'ennuyait trop ici, que c'était fini, qu'il ne reviendrait plus, parce qu'il trouvait une nouvelle position plus conforme à ses goûts, et que, s'il emportait actuellement un peu de numéraire, il considérerait cela comme des appointements qui lui étaient dus... Qu'au surplus, il rembourserait cet emprunt, si on y tenait, dès qu'il gagnerait de l'argent, ce qui ne tarderait guère. Enfin il terminait en disant qu'il regrettrait d'être obligé d'agir ainsi, mais qu'il avait horreur de l'existence campagnarde et routinière; que lui, il possédait des goûts et des idées modernes, et qu'alors, vivre à distance les uns des autres était la meilleure façon de vivre en bonne harmonie... On ne m'a rien dit de tout cela, tu penses! ajouta la fillette avec un regard effarouché vers l'étage supérieur... mais j'ai pu voir la lettre une minute, sans qu'on le sache...

Le lieutenant Pierre resta un instant silencieux. Dans l'étourdissement de sa stu-

peur, une seule idée se fit jour. D'une voix basse comme un souffle, il murmura :

— Et notre mère, comment a-t-elle supporté cela?...

De nouveau, Céline regarda le plafond avec crainte.

— Elle avait reçu une lettre pour elle seule! fit-elle hâtivement. Elle a dû beaucoup pleurer en secret... Mais elle n'a pas répondu un mot aux reproches de papa... Elle ne le quitte pas depuis qu'il est malade... Monte vite, car il t'attend avec impatience, mon grand Pierrot, et demande tous les quarts d'heure si tu vas bientôt arriver.

Déjà, du haut de l'escalier, la vieille servante appelait le jeune homme par des signes réitérés, entremêlés de gémissements, de haussements d'épaules et de regards au ciel. Pierre gravit les marches d'un pas involontairement ralenti par son émotion. Il lui était impossible d'activer ses jambes, soudain amollies. A l'inquiétude de cette heure troublée, s'ajoutait l'émoi puissant qui le saisissait toujours dès son entrée sous le toit familial.

Dès le seuil de la chambre, il reçut un nouveau choc en rencontrant les yeux anxieux du malade, surveillant la porte. Dès qu'il y vit apparaître la haute stature du soldat, un grand soupir de soulagement s'échappa de ses lèvres :

— Enfin, te voilà donc!

Ce cri révélait une si longue angoisse que le cœur du fils en fut bouleversé. Pierre se pencha vers la pâle figure, aux traits pincés par les affres de la crise récente.

— Je ne pouvais venir plus tôt, père... J'ai même craint qu'on ne voulût pas me donner congé, à la veille de l'inspection. Enfin, j'ai obtenu une permission de trente-six heures.

— Seulement! gémit tout bas le vieillard.

Avec une imperceptible hésitation, Pierre se tourna vers Mme Destraïmes, qui, assise dans un fauteuil au pied du lit, restait

immobile dans sa pose accablée :

— Bonjour, mère! fit-il d'une voix légèrement voilée.

Et, comme il l'avait fait pour son père, il posa ses lèvres sur la joue blanche que Mme Destraïmes lui tendait, sans un mot.

Après ce cérémonial d'arrivée, si froidement accompli, un silence pénible tomba. Le minotier, levant la main, prononça tout à coup, dans un éclat de colère douloureux :

— Eh! bien, le sais-tu?... Il est parti!...

L'officier baissa la tête, et murmura avec embarras :

— Un simple coup de tête, sans doute... Il reviendra, père, tranquillisez-vous...

— Non, la vie honnête lui pesait trop! fit le vieillard, d'un ton d'amère ironie...

Les paupières fanées de Mme Destraïmes eurent un battement rapide; ses lèvres remuèrent, mais aucun son n'en sortit. Se haussant sur ses oreillers, le malade poursuivit avec la même âpreté.

— Va, je devine bien ses projets quoi qu'il ne me les ait pas confiées à moi (et il eut un regard significatif vers sa femme pour souligner ces deux mots.) Son fameux ami de collège, ce Karsac, lui avait tourné la tête avec ses récits. Cette existence de casse-cou et de bohème fascinait Antonin. Il croit, parce que, dans les réunions cyclistes de la région, on le dénomme pompeusement champion de l'Ouest que, lui aussi, comme Karsac, pourrait gagner des sommes fabuleuses, tout en menant une fête perpétuelle... Paris attire tout ce qu'il y a de bon et de mauvais... Le voilà là-bas... Qu'il y resté!... Mais quel avenir présagerai-je pour lui, en le voyant débiter dans la vie comme un voleur?... Car tu sauras qu'Antonin a emporté trois mille francs, qu'il a touchés chez notre courtier de Tours comme subsides de roue...

Mme Destraïmes ne put y tenir plus longtemps. Elle se leva, et dit, raidie en face de son mari, la voix étranglée de sanglots contenus :

— Tu es sans pitié... Antonin a eu tort de partir ainsi, mais c'est le dégoût et l'ennui qui l'ont mené là... les jeunes gens ont des idées différentes de nous autres vieux. Il en voyait d'autres embrasser le métier de leur choix (Pierre eut un léger mouvement), et se désespérait. J'aime mieux qu'il soit parti que de l'avoir vu se tuer...

Elle jeta précipitamment ces derniers mots et sortit de la chambre. Le malade retomba sur ses oreillers, les yeux voilés de tristesse.

— Pauvre abusée!... Elle le défend encore!... Il fut la seule cause de nos dissensions...

Il ferma les paupières. Son front se serra, comme si sa pensée se concentrait péniblement. Puis les prunelles reparurent, appuyant sur le fils un regard sérieux et profond qui pénétra celui-ci jusqu'à l'âme.

— Pierre, je suis touché mortellement... Non, non, ne proteste pas... Je connais ma maladie... Mon père est mort de la même affection cardiaque. Toutes ces colères, occasionnées par les sottises d'Antonin, et le tourment d'autres graves soucis m'ont épuisé... Je vivrais peut-être quelques années encore si ma tranquillité d'esprit était assurée... Et me voilà tout seul pour conduire le moulin... tout seul à me débattre. Et j'ai deux fils...

Un froid soudain se glissa dans les veines de l'officier. Il détourna la tête avec une sorte de frayeur pour échapper à l'obsession du regard rivé au sien.

— Pierre assieds-toi... là... près de mon lit et écoute-moi...

— Vous allez vous fatiguer, père, dit faiblement le jeune homme.

— Non, je souffre, au contraire, de contenir toutes ces idées... Pierre, ta mère a raison contre moi quand elle me reproche d'avoir été partial à ton égard... Tu désirais être soldat. Je m'en suis attristé secrètement, mais je n'ai pas voulu te contrarier. Je n'avais jamais eu un reproche à t'adresser, mon fils, et je savais que tu

marcherais toujours droit...

Pierre, touché, pressa avec émotion la main qui se tendait vers lui, main maigre et déliée d'honnête homme et de travailleur.

— Alors, poursuivit M. Destraimes, je comptais encore sur Antonin. J'espérais que sa légèreté d'esprit guérirait avec l'âge; qu'il consentirait, à la longue, à appliquer sérieusement au commerce son intelligence d'ailleurs assez vive. Je me disais aussi que dans peu d'années Céline se marierait, et que je trouverais peut-être un nouvel associé dans son gendre... Ainsi la minoterie se serait exploitée et ton patrimoine eût prospéré sans que tu y prisses peine... Tu vois, j'arrangeais l'avenir à mon gré.

De nouveau, Pierre, trop troublé pour répondre, serra la chère main restée dans la sienne.

— Et me voici là, brisé par la maladie... et les circonstances contraires... poursuivit la voix navrée. Antonin déserte, toi tu vas retourner là-bas... Comment suffirai-je seul à la besogne?... Mes forces sont détruites et la lutte est rude... Le Moulin-Blanc traverse une phrase critique qui nécessite justement un redoublement d'énergie et de prudence... Il y a trois ans, tu le sais, j'ai complètement transformé l'agencement de l'exploitation, modernisé tout le matériel de fabrication en remplaçant les meules par des cylindres, acquis une machine à vapeur dont la force motrice s'ajoutera à celle de la rivière. L'antique moulin à eau du père Sergent est devenu la plus grande minoterie de l'arrondissement... Ces améliorations onéreuses doivent produire plus tard un rendement considérable, grâce à l'extension qu'elles me permettent de donner aux affaires. Mais j'y ai engagé toute notre fortune, plus même, puisque j'ai été obligé alors de contracter un emprunt qui n'est pas encore libéré.

Une suffocation lui coupa la parole...

Pierre, effrayé, voulut appeler... Mais, avec une énergie surhumaine, le père lui fit signe d'attendre; il reprit bientôt de cette voix brisée qui ébranlait si douloureusement la sensibilité du jeune homme:

— Si je viens à manquer, on profitera de cette situation pour vendre le moulin à vil prix... Et alors que deviendront ta mère, ta soeur? Quitter le Moulin-Blanc où elle a été élevée, où elle est née, ah! Pierre, ce serait la fin pour ta mère!... Et toi, avec quelles ressources leur viendrais-tu en aide?...

Le lieutenant baissa le front, humilié de son impuissance, atterré devant ces menaçantes conjectures... L'angoisse d'un cauchemar lui serrait la gorge.

— Ma vie se prolongerait avec un peu de sécurité morale, continua M. Destraïmes, dans un effort dont il haletait... Quelques années encore et les embarras actuels seraient aplanis, les dettes liquidées, un actif suffisant réalisé. Céline se marierait, et ton beau-frère et toi, vous seriez les seuls maîtres du Boulin-Blanc. Pierre, Pierre, me comprends-tu?... Il faudrait un homme de ferme volonté ici pour me seconder, pour me suppléer au besoin...

Brusquement, le jeune homme redressa la tête, presque hagard. Il s'était débattu jusque-là contre l'évidence, mais maintenant ce que son père espérait de lui s'affirmait trop clairement...

— Pierre, Pierre, ne t'en va pas... Pense à ta mère, à ta petite soeur qui resteront isolées... Plus personne de mon côté... Ton grand-oncle André brouillé avec ta mère depuis notre mariage... Nous ne l'avons plus revu qu'à de grands événements de famille... Je connais à peine son petit-fils Philippe, qui doit être ton aîné de cinq ou six ans... Nous ne pouvons compter sur leur secours... Pierre, tu ne pourras rien pour elles si tu restes dans l'armée... Et tout irait si bien si tu demeurais ici...

Le lieutenant passa la main sur son front, avec une impression d'irrésistible

vertige... La voix du père, si poignante dans sa prière, le prenait aux entrailles... Son coeur battait lourdement contre les parois de sa poitrine.

— Laissez-moi... quelques minutes!... balbutia-t-il, échappant aux doigts amaigris qui voulaient le retenir...

Et se cachant le visage dans sa main, il ferma les yeux. Il eût voulu s'enfoncer dans le noir absolu, perdre conscience de la réalité, de même qu'il supprimait sa perception visuelle.

Mais, impitoyablement, le sentiment de la situation persistait à harceler sa pensée. Rentrer au moulin, au moulin qui gardait tant de souvenirs mélancoliques, et y passer toute sa vie! Voilà la résolution formidable qu'on attendait de lui!... Mais c'était pour sa mère, pour sa soeur... Son père l'en suppliait!... Et la lucidité et la justesse des raisonnements invoquées s'imposaient à son esprit, malgré son désordre actuel...

... Sa mère, sa soeur!... Le père lui léguait, pour ainsi dire, le soin de leur bien-être, la tutelle de leur avenir, lui confiait une mission de générosité et de protection. C'était le devoir... Pour l'exécuter, il lui faudrait abandonner les ambitions ancrées en lui depuis des années. Mais c'était le devoir encore une fois!... Et si pénible qu'il lui parût d'y obéir, Pierre sentait qu'il ne vivrait plus jamais en paix avec lui-même s'il y résistait.

La pauvre voix brisée s'éleva encore:

— Pierre, c'est un grand sacrifice que je te demande... Mais je ne te crois pas égoïste, mon fils... Penses-y... C'est pour elles!...

Le jeune homme sentit tous ses nerfs tendus vibrer cruellement. Il fit un effort colossal pour tirer les paroles de son gosier contracté.

— Puisqu'il le faut, père...

Il n'acheva pas... Il entrevit, dans un éblouissement, les espérances dispersées par cette simple parole... Un gémissement

raouque coupa sa voix...

— Mon pauvre garçon, je te cause bien de la peine!...

Les larges épaules frémirent. La tête blonde rasée s'inclina davantage, mettant le visage dans l'ombre... Puis, brusquement, le grand corps s'abattit sur le lit, secoué de courts et violents sanglots, sous la main caressante du père... Une minute seulement... Et Pierre se redressant, répéta, dans une reprise virile de son énergie, en écrasant de la main ses dernières larmes :

— Puisqu'il le faut, je reviendrai... Comptez sur moi, père!

— Ah! Pierre, mon brave enfant!...

Mme Destraïmes entra. Elle entendit cette exclamation de son mari, considéra tour à tour le malade transfiguré, le jeune homme tremblant encore d'émotion intense, et pressentit qu'une scène grave venait de s'accomplir. Le minotier surprit ce coup d'oeil :

— Embrasse-le, va! fit-il avec exaltation, en lui désignant Pierre. C'est un grand coeur... Il consent à démissionner et à se faire meunier, pour rester avec nous...

Le visage rigide s'amollit une seconde... Le fils put surprendre dans les yeux maternels, une expression d'étonnement et de joie, presque une tendresse... Pierre subissait une de ces crises intimes où les plus forts ont besoin d'épanchement et de sympathie. Frissonnant, attendri, prêt à se laisser aller aux pleurs et aux caresses comme un enfant il se pencha vers sa mère, qui, de son côté, fit un mouvement vers lui. Mais la voix du malade que le contentement enfiévré, résonna encore, triomphante :

— Oui, embrasse-le! Celui-là ne faillira pas... Ce ne sera jamais un ingrat et un voleur... comme l'autre.

Un rapide sursaut rejeta Mme Destraïmes en arrière et Pierre, ne voyant plus devant lui que des yeux sombres, une fi-

gure durcie, presque hostile, se redressa, le coeur navré, sans achever le baiser esquissé...

... Un instant après, il gagnait sa chambre, avec la hâte de se trouver seul. D'une encoignure du couloir, la petite Céline lui sauta au cou.

— J'ai écouté à la porte quand maman est entrée... Vrai, Pierre, tu nous resteras? Que je suis contente!...

Il la repoussa presque durement. Cette grande enfant gauche, c'était pour elle en partie qu'il renonçait à l'avenir si longtemps rêvé, et il en ressentait une rancune inconsciente :

— Laisse-moi, au nom du ciel!

Interdite par ce ton farouche, elle s'écarta. Il ouvrit sa porte, se jeta dans l'appartement, et s'enferma à double tour. Quelques minutes, il marcha de long en large, la tête vide, les jambes flageolantes, si las qu'il se laissa bientôt tomber sur un siège, près de sa petite table de travail. La stupeur du fait accompli l'écrasait. Il demeurait consterné devant cette modification imprévue de sa destinée. Et dans le premier moment où se dérobaient les espérances qui le guidaient depuis si longtemps, Pierre éprouvait le désarroi, l'éffarement d'un aveugle dont le bâton vient de se rompre.

Tout haut, il prononça ironiquement : Et voilà!... Il eut un rire de pitié pour lui-même!... Voilà!... Il n'avait pas assez de force d'âme pour se soustraire aux entraînements de sa conscience; toujours, il resterait bêtement, naïvement, un homme de scrupules, soumis à l'antique loi morale... C'est ainsi... Il ne pouvait changer sa nature... Et alors, parce que son frère était indigne, lui, l'honnête garçon devait sacrifier ses goûts personnels au bien commun!... On lui saurait bon gré vraiment, de son sacrifice?... Et il eut un frémissement de souffrance en se représentant le dernier regard de Mme Destraïmes, entré, brûlant, au plus sensible de son âme.

La tête posée sur ses bras, il s'engourdit dans une torpeur... Des instants, des heures s'écoulèrent. Plusieurs fois, il entendit Céline gratter à sa porte et l'appeler tout bas, mais il n'eut pas le courage de rompre sa prostration pour lui répondre. La voix de la petite soeur s'éleva plus hardiment :

— Pierre, papa te demande...

— C'est bien, j'y vais tout de suite, se décida-t-il à répondre enfin.

En ouvrant sa porte, il la trouva tapie contre le mur, levant vers lui ses yeux bruns inquiets. La pâleur de son frère l'effraya, mais elle n'osa l'importuner de ses consolations ou de ses caresses. Elle s'en alla, tête baissée et bras ballants, reprendre sa place près de son père. Pierre entra bientôt aussi dans la chambre.

La satisfaction ranimait le malade. Il lui avait tardé de revoir son fils, d'en prendre pour ainsi dire possession. Déjà, il investissait le jeune homme de son nouveau rôle, le mettait au courant de la situation avec de minutieux détails techniques. Beaucoup de choses du métier étaient d'ailleurs familières à Pierre depuis son enfance. Il concentrait toute son attention pour suivre et comprendre les discours de son père, mais la fatigue et la tristesse acblaient son esprit et se trahissaient dans son attitude affaissée. Tout à coup, sans bruit, avec la mine tendre d'un chien affectueux qui craint d'être rudoyé, Céline glissa un guéridon devant son frère et y déposa une tasse de bouillon qu'elle était allée chercher à la cuisine. Cette attention ingénue toucha le coeur meurtri du soldat. Sans cesser d'écouter le père, il posa sa main sur les cheveux de soie. Cette petite soeur était plus vigilante et plus douce pour lui qu'une mère...

Le reste du jour passa, toujours avec l'impression d'un mauvais rêve. Seul, le babillage puéril de la vieille bonne anima le dîner et la soirée. Enfin, Pierre se retrouva seul, dans cette petite chambre où

il avait tant passé d'heures pénibles, depuis ses bouderies d'enfant jusqu'à ses rêveries moroses de jeune homme.

Il s'assit devant la fenêtre, comme il l'avait fait, trois mois auparavant. La lune brillait, blanche et froide, parmi les nues amoncelées; la rivière, livide, dormait au pied du coteau noir; la prairie se déroulait, morne, mystérieusement estompée dans les lointains.

Avec un amer regret, il vit passer en une hallucination le mirage de l'avenir désiré, les brillants et glorieux hochets convoités, épaulettes et croix...

Adieu à tout ce qui lui avait servi d'idéal!... Derrière l'Oudon, la châtaigneraie du Tertre étageait sa masse moutonneuse. Pierre évoqua la charmante figure féminine qui allumait ses rêves depuis plusieurs mois... Il allait vivre près d'elle, mais plus loin d'elle que là-bas... L'uniforme seul eût pu compenser leur inégalité sociale... Adieu, espérances folles... Pour la seconde fois de la journée, ses yeux s'humectèrent...

Et pendant ce temps, le moulin continuait son imperturbable bourdonnement; bruyantes dans la paix nocturne, ses trépidations ébranlaient le logis. Ces vibrations se répercutaient dans l'âme douloureuse du jeune homme. Et il lui sembla que c'était son coeur même qui se pulvérisait dans l'infatigable et dévorant engrenage.

IV

... Encore quelques mois d'activité militaire, et, en dernier lieu, la fébrile agitation des manoeuvres où Pierre se grisa de mouvement comme s'il eût voulu dépenser toute sa fougue d'un coup, puis ce fut le retour définitif au Moulin-Blanc. Retour morne... Il semblait au jeune homme vieillir subitement de plusieurs années.

Il évita de revoir Alix. D'ailleurs, les fenêtres du Tertre se fermèrent peu après

son arrivée. L'automne, précocement froid, après un été humide, accéléra l'installation hivernale de Mlle Jaffre à Nantes.

Tout de suite, avec une résolution rageuse, Pierre se jeta en plein travail, outrant l'austérité de sa nouvelle vie, cherchant à trouver l'oubli de soi-même dans l'abnégation absolue et le labeur forcené.

Afin ne se mettre plus promptement au courant des affaires et s'en rendre un compte exact, le jeune homme voulut compulser les livres. Mais il y rencontra un désordre qui l'obligea à de longues veilles et à une révision minutieuse. Il lui fallut toute son application entêtée pour se débrouiller dans ce fatras de vieilles créances et de dettes négligées.

Le gâchis datait de loin. M. Destraïmes, forcé de vaquer toujours au plus pressé, avait, en tous temps, manqué de méthode. Antonin ne marquait son passage à la comptabilité que par un redoublement de confusion — sans doute intéressée, le cadet en acquit bientôt la certitude. Il garda pour lui cette découverte. Se faire l'accusateur de son frère, triompher de sa mère en lui démontrant les fautes du préféré, c'était, aux yeux de Pierre, une basse besogne, qu'il dédaigna.

Que de fois il fut tenté, néanmoins, de crier la vérité, dans la révolte sourde où le jetait l'attitude de Mme Destraïmes, pendant ces longs silences rêveurs où la mère devait suivre en esprit le cher absent!... Des heures, elles restait ainsi muette, penchée sur son ouvrage, son profil sévère se découpant sur le clair de la fenêtre, la même idée serrée sous son front plissé. Souvent aussi, elle demeurait enfermée dans sa chambre, écrivant à Antonin ou lisant les lettres qu'elle en recevait secrètement; ainsi, du moins, le supposait Pierre, en la voyant descendre les paupières enflamées, le regard atone, comme fatiguée d'avoir trop pensé. Jamais elle ne s'était autant désintéressée du gouvernement domestique, abandonné désormais à la vieille

bonne, la mère Fouché, une de ces bavardes intarissables qui ont coutume d'expliquer tous leurs actes à haute voix, fut-ce à leur crémaillère ou à leur marmite, faute d'autre auditeur. Ce ronronnement continu animait seul la maison en même temps que le halètement monotone du moulin. Car Céline retournait encore à la pension, cette année-là, son père désirant qu'elle obtînt son second brevet. Il eût fallu cependant cette jeunesse chantante et vive pour secouer d'une gaieté la paix morose qui régnait au logis, depuis que la présence d'Antonin n'y fomentait plus de querelles.

Tout le monde était dominé par la préoccupation d'éviter des émotions et des ennuis au père et de lui créer même des distractions. Les membres de la famille Destraïmes ne redoutaient rien de plus que d'être réduits à eux-mêmes. Aussi la porte de la maison s'ouvrait-elle plus largement que d'ordinaire; on accordait plus aisément une place au feu ou à la table à l'hôte de passage dont la venue faisait diversion. Et Banot lui-même, enhardi par cette complaisance, pénétra du seuil où il quémandait des restes, jusqu'à la cheminée où la mère Fouché s'habitua à la tolérer, contente, au fond, de trouver un interlocuteur qui fournit quelques répliques à son long monologue. Le bonhomme, cherchant à se faire bien venir de tous par quelques menues obligeances, ou des propos aimables, s'empressait, dès qu'il apercevait le jeune maître, de lui servir quelque plaisanterie agréable.

— Hé! hé! gloussait-il de sa voix chevrotante, en frottant ses mains noueuses, il ferait moins bon aujourd'hui danser sur le pré!... La jolie demoiselle prendrait froid... Hé! hé! Monsieur Pierre!

Aussi le jeune homme évitait-il le vieil innocent. Ces allusions l'irritaient comme des piqûres d'épingles, et il sentait qu'il lui fallait garder toute sa force morale pour les difficultés prochaines, sans l'a-

moindrir par des souffrances inutiles.

En effet, il pouvait maintenant se convaincre à quel point son ingérence dans les affaires était nécessaire pour rétablir l'ordre au sens le plus étendu du mot. Tout avait marché à la débandade depuis la maladie de M. Destraïmes. Ces derniers mois, la discipline s'était relâchée parmi les ouvriers qui, trop souvent, traversaient le pont pour monter jusqu'au cabaret. Puis le minotier, terrassé au moment décisif où il préparait ordinairement son année commerciale, l'époque de la récolte, avait dû remettre à des intermédiaires le soin de conclure les achats de grains, et les contrats qui assureraient la livraison de la farine à ses clients jusqu'au *blé nouveau*, l'an suivant. Mais l'oeil du maître avait fait défaut et ces opérations s'étaient bâclées sans la prévoyance habituelle de M. Destraïmes.

Le rendement du blé en France était maigre, cette année-là; les marchés mal fournis. La provision de grain du Moulin-Blanc allait très vraisemblablement se trouver insuffisante. Le minotier comptait sur les arrivages américains pour se pourvoir et achever de se couvrir. D'ailleurs, de parti-pris, le vieillard, afin de ne pas aggraver son mal, s'abstenait de trop approfondir une situation qui lui eût causé autrefois de vives inquiétudes, avant l'apathie mentale qui résultait de son état de santé.

Pierre, plus novice dans les affaires, ne pouvait deviner toutes les conséquences d'une telle imprudence, mais il se tourmentait dans son for intérieur, depuis qu'une conférence secrète avec le médecin de son père, en lui démontrant le péril permanent, lui avait prouvé aussi la nécessité pressante, harcelante, d'affermir la position pour garantir l'avenir de la famille.

De tout son zèle, il concentrait donc ses forces pour l'accomplissement de sa tâche. Il surmonta l'ennui que lui causait le côté extérieur du commerce, courut les marchés

et les foires avec son père, visita les correspondants et les courtiers en sa compagnie. La joie d'emmener son garçon remettait sur pied le pauvre vieillard. Il avait une façon victorieuse d'annoncer aux gens: Mon fils Pierre! qui couvrait celui-ci de confusion tout en l'émotionnant... Le jeune homme s'efforçait de vaincre sa taciturnité; il apprit à supporter les propos oiseux et à prononcer des mots sans portée, tout en poursuivant un but. Néanmoins sa belle prestance, son air fier et timide lui gagnaient les femmes, tandis que ses façons sérieuses et loyales lui valaient la confiance des hommes. Et tout surpris de ces sympathies imprévues qui l'accueillaient, ébahi de mener à bonne fin quelques entreprises, Pierre eut l'étonnement de se découvrir des aptitudes de négociant qu'il ne se soupçonnait guère.

D'autre part, il surveillait la besogne matérielle de la minoterie, raffermissait l'autorité, stimulait les ouvriers par l'exemple de sa propre activité. Passionné pour la mécanique, doué d'un esprit réfléchi et patient, éclairé par ses études antérieures, Pierre s'instruisit, dans les plus petits détails, de l'organisation délicate et compliquée de ces dix cylindres qui, mus par la force hydraulique ou la vapeur, non seulement pulvérisaient le grain, mais encore triaient les diverses qualités de farine, séparaient les sons, les semoules et les gruaux, comme s'ils eussent été doués de vie intelligente.

Bien lui prit d'avoir poursuivi cette initiation. Un accroc se produisit, un beau matin, dans le mécanisme; le mouvement s'arrêta... Les ouvriers durent chômer deux jours. Mais Pierre eut l'immense satisfaction de découvrir lui-même la cause de l'anicroche et de réparer le mal, aidé seulement du chauffeur et du forgeron du village.

Ce matin-là, d'ailleurs, s'annonçait comme le prélude d'un de ces jours blancs où toutes choses se présentent sous un aspect

propice. M. Destraïmes venait de conclure marché avec une importante société de boulangerie tourangelle. Pierre emportait l'acte définitif qu'il devait jeter à la poste de Segré; Mme Destraïmes l'accompagnait. Elle devait ramener Céline qui passerait l'après-midi et la soirée au Moulin-Blanc pour fêter l'anniversaire de naissance du père.

Une détente se produisit dans la compression morale que le jeune homme subissait depuis des mois. Tandis que la charrette anglaise filait sur la route, au trot vif d'un solide cheval, Pierre respira avec délices l'air froid et pur qui fouettait son jeune sang. Son âme s'amollit dans une impression de bien-être. Pris d'un désir d'effusion et d'apaisement, il se tourna vers sa même assise près de lui, et lui dit avec une douceur de voix inaccoutumée :

— Si vous vouliez me fixer un endroit où je puisse vous rejoindre ainsi que Céline, nous reviendrions ensemble.

Le léger tressaillement, comparable aux ondulations d'un voile, qui agitait parfois le visage impénétrable de Mme Destraïmes, se produisit. Mais les lignes, un instant troublées par une fugitive impression, reprirent vite leur rigidité, et ce fut de son ton ordinaire qu'elle répliqua :

— Je te remercie. Nous avons une foule de courses, et une séance d'essayage qui nous prendra beaucoup de temps. Je ne veux pas abuser de ta patience.

Mais cette patience était poussée jusqu'à la longanimité ce jour-là, car Pierre insista :

— Je vous attendrai. J'ai d'ailleurs moi-même beaucoup de commissions.

Elle répliqua assez vivement :

— Merci. L'idée qu'on m'attend m'est insupportable. Je manquerais toutes mes affaires. D'ailleurs, par ce froid, l'exercice à pied est plus agréable qu'en voiture. Ne te préoccupe donc pas de nous.

— A votre gré! dit Pierre, froissé par cette indifférence à ses avances.

La lueur allumée en lui s'éteignit aussitôt... Il n'eut plus de regard pour les lointains mauves, et les bois roux, et retomba dans l'âpreté de ses pensées habituelles. Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'au moment où Mme Destraïmes descendit de voiture :

— A tantôt! fit-elle d'un ton presque aimable, comme pour racheter sa rebuffade récente.

— A tantôt! répondit-il froidement.

Dès que son cheval fut remis à son hôtel, Pierre passa à la poste, puis courut les quatre coins de la ville, afin de s'acquitter des divers messages dont son père l'avait chargé. Il se cogna à un détour justement à l'un des personnages qu'il cherchait, un gros marchand de blé, le père Lerou, fin commerçant sous son air bonasse, et vieil ami de M. Destraïmes. Corpulent et congestif, Lerou semblait plus que jamais, à cette heure, sous le coup d'une apoplexie imminente. Le jeune homme remarqua la préoccupation qui hérissait ses gros sourcils au-dessus de ses yeux en vrille, et allongea sa bouche lippue en une énorme moue :

— Mon petiot, dit le marchand de blé, familier avec le fils Destraïmes qu'il avait vu gamin, et tutoyant d'ailleurs tout le monde, savez-vous les nouvelles là-bas, dans votre trou de loutre? J'ai été sur le point d'aller vous voir, hier soir, à la Chapelle vous les dire!

— Qu'y a-t-il donc? demande Pierre, vaguement inquiet. J'ai été retenu ces deux jours au moulin par une réparation urgente. Nous n'avons pas eu les journaux hier, par suite d'une erreur de direction qui se produit quelquefois... Et je suis parti ce matin, avant le passage du facteur...

Le père Lerou jura entre ses dents.

— Eh bien, mon gars, ce qui peut vous consoler, c'est que vous ne serez pas seuls à boire un bouillon.

— Que voulez-vous dire!...

— Ce que je veux dire?... C'est que ton

père, moi, tous ceux qui ont cru à la baisse du blé, grâce aux blés américains, se sont mis le doigt dans l'oeil... Les accapareurs d'Amérique vont nous tenir la dragée haute... Le blé vaut actuellement quarante francs aux Douze Marques, sur le marché parisien... Et la hausse n'est pas terminée... Où s'arrêtera-t-elle? Je n'en sais rien... Ce n'est pas drôle pour vous... Ton père m'a conté ses affaires pendant sa maladie. Je lui ai donné des conseils, non pas de négociant, mais de camarade. Vois-tu, le commerce, avec leurs diables de télégraphe et de téléphone, n'est plus ce qu'il était dans notre jeune temps... Nous mollissons, nous n'avons plus la même sûreté de coup d'oeil... J'engageais ton père à la prudence; l'année s'annonçait comme hasardeuse: il eût pu agir comme d'autres qui se contentent de gagner le prix de leur monture, en se couvrant, au fur et à mesure, par des achats à terme à la Bourse du Commerce... Mais le pauvre vieux, avec l'idée de son emprunt à payer, voulait un plus gros morceau... Eh! bien, les minotiers qui ne sont pas couverts actuellement pour toute l'année vont écoper, et rudement... Ton père sera forcé de racheter le grain plus cher probablement qu'il ne vend sa farine, d'après le taux fixé dans ses engagements...

Le visage de Pierre s'était décoloré pendant ces terrifiantes informations.

Livrer la farine à un prix inférieur à celui du froment, subir la diminution de poids occasionnée par la monture qui donne cent cinquante-cinq kilos de farine pour deux cents kilos de grain, supporter en pure perte les frais de main-d'oeuvre fort onéreux! mais alors la campagne commerciale serait désastreuse! Le moulin ne travaillerait, cette année-là, que pour appauvrir ses maîtres...

Et tout de suite l'idée de ce dernier contrat, dont se félicitait M. Destraïmes comme une bonne affaire, élargissant la clientèle et assurant à la minoterie un débou-

ché considérable, saisit l'esprit du jeune homme.

— Ah! fit-il avec désespoir, pourquoi n'êtes-vous pas venu hier...

Et, rapidement, il exposa l'ecas...

— Sapristi, mon petit, vous voilà dépassés!... Ce sera une ruine, cet engagement-là... Mais ne peut-tu redemander ta lettre à la poste, ou envoyer un télégramme?

— J'y cours! fit Pierre, s'élançant à travers l'enfilade de rues étroites, et bousculant les passants qui se trouvaient sur sa voie.

Hors d'haleines, les oreilles bourdonnantes, il vit enfin apparaître le bureau de poste, et s'y précipita, tête baissée, possédé par une seule pensée, ne voyant, n'entendant rien. Il ne prit pas garde à la personne qui abandonnait vivement le guichet à son approche, et, s'adressant à la receveuse d'une voix entrecoupée par son essoufflement et son alarme intime.

— Mademoiselle, je suppose que vous me connaissez: Pierre Destraïmes, de la minoterie. J'ai jeté par mégarde, dans la boîte, une lettre d'affaires à laquelle il manque une note essentielle. Pouvez-vous me la redonner?

La receveuse qui avait écouté la requête avec un sourire complaisant, leva doucement les épaules.

— Avec la meilleure volonté du monde, impossible, Monsieur! La levée a été faite et votre lettre portée au train qui doit partir en ce moment même.

— Envoyez une dépêche alors! fit Pierre griffonnant en hâte sur le bulletin qu'on lui tendait: "Considérez lettre qui suit comme non-avenue..." Au près de lui, sur le plateau du guichet, des billets bleus et des pièces d'or éparses attirèrent alors machinalement son attention. Son regard tombant sur une enveloppe placée devant la receveuse, y reconnut une écriture familière, la structure même de son nom: Destraïmes, suivi de cette indication: Paris... En un choc soudain, il prit conscien-

ce de la présence d'un tiers, devina que ce tiers n'était autre que sa mère et prévit ce qu'elle venait faire là... Elle expédiait de l'argent à Antonin, parbleu!... Et c'était pour effectuer cet envoi qu'elle désirait tant garder sa liberté d'action, cette matinée... Un sourire amer plissa les lèvres du jeune homme, en apercevant Mme Destraïmes, acculée dans le fond de la pièce, déconcertée et tremblante... Il tendit son télégramme à l'employée, salua gravement sa mère et sortit...

Dominé par les émotions qui bouillonnaient en lui, Pierre marcha au hasard, fébrilement... Ainsi, pendant qu'il s'évertuait à la besogne pour le relèvement de la maison, sa mère ne songeait qu'à soutenir l'oisiveté d'Antonin et à lui fournir des subsides pour ses plaisirs... Toute son affection à celui-là, toujours... Et pour le cadet, rien, qu'une réserve méfiante. Alors, à quoi bon chercher à bien faire? Pourquoi lutter davantage, puisque ses efforts, matériellement et moralement, étaient frappés d'impuissance?... La malchance s'acharnait... Il fallait se résigner et sombrer...

Sans se rendre compte comment il y était arrivé, il se trouva au sommet de la colline assez escarpée sur laquelle s'élève la chapelle de l'hôpital. Une gracieuse perspective s'étendait devant lui, sans ombres ni lumières, en teintes plates comme un décor japonais, sous la clarté voilée de décembre. En face, les dômes blancs de Péglise neuve, couronnant le coteau opposé, puis des pentes couvertes de vignes et de jardins, de maisons et de toitures pressées, dégringolant jusqu'à la rivière, moitié d'azur pâle. La vue de l'eau ramena l'esprit du jeune homme vers le Moulin-Blanc, le fatal moulin qui allait peut-être devenir un instrument de ruine! Comment, dans son état de nervosité malade, son père supporterait-il ce nouvel assaut?

L'anxiété filiale domina toutes les préoccupations personnelles et toutes les révol-

tes. Incapable de détourner sa pensée de ce point fixe pour s'occuper d'aucune affaire étrangère, Pierre redescendit aussitôt vers l'hôtel en cherchant sans relâche le moyen d'atténuer l'effet des menaçantes nouvelles qu'il devait transmettre.

Aussitôt le cheval attelé, Pierre reprit donc le chemin de la Chapelle. Avant qu'il fût sorti de la ville, un appel le tira de son pénible rêve. Céline accourait, suivie de loin par Mme Destraïmes:

— Quelle chance Pierrot, que la couturière n'ait pas été prête! Tu vas nous ramener! Hein! c'est gentil de rentrer ensemble!

La charrette stoppa. La petite escalada lestement la banquette d'arrière, pendant que la mère, plus lente, s'installait près de son fils. Le jeune homme ne put retenir une ironie:

— Enfin, vous avez pu vous acquitter de vos... commissions les plus urgentes...

La brève réponse de Mme Destraïmes se perdit dans le haut collet du manteau qu'elle remonta jusqu'à ses yeux. Et le dialogue en resta là, pendant le court trajet.

Dès que la voiture s'immobilisa dans le cour de la minoterie, les arrivants discernèrent des éclats de voix, des glapissements de femme, plaintifs et irrités, sortant de la maison.

Pressentant quelque scène ennuyeuse pour son père, Pierre jeta les rênes à un garçon, et entra vivement. Il aperçut, parlant avec M. Destraïmes et gesticulant avec fureur, une femme en deuil, une boulangère d'une petite ville voisine, à laquelle il venait d'envoyer une facture retardée.

— Heureusement que je l'ai retrouvé! criait-elle en brandissant un papier, et puisque j'allais à Segré, j'ai voulu vous la montrer moi-même. Bien m'en a pris de conserver mes reçus et mes notes acquittées, car il y a trop de gens disposés à abuser des embarras d'une pauvre veuve pour se faire payer deux fois...

— Croyez bien, Madame, riposta M. Destraïmes devenant poupre à cette aigre insinuation, que nous n'usons point de pareils procédés. L'erreur a été commise de bonne foi, je vous en présente toutes mes excuses, ainsi que mon fils Pierre qui revise les livres en ce moment, et a commis involontairement cette méprise.

La vue du beau grand garçon qui la saluait avec une froide dignité radoucit la veuve courroucée, autant que les explications de M. Destraïmes.

— Je vous demande pardon aussi, Messieurs... de m'être ainsi emportée... Mais voyez-vous, j'étais si sûre de mon droit... si certaine d'avoir soldé la facture à M. Antonin lui-même... Je le vois encore comme je vous vois...

Le père et le fils échangèrent un rapide regard. Mme Destraïmes ferma brusquement la porte de la salle sur le seuil de laquelle elle stationnait. Le minotier reconduisit quelques pas la boulangère qui se confondait maintenant en amabilités loquaces, puis il revint très vite, courbé, le visage convulsé par l'émotion. Il poussa son fils dans le bureau, et tomba, comme accablé, dans le grand fauteuil...

— Pierre, quand donc n'entendrais-je plus parler de ces gredineries?...

— Ce n'était qu'une omission... Tout le monde peut oublier... tenta d'expliquer le jeune homme...

M. Destraïmes eut un haussement d'épaules.

— Non, n'essaie pas de le disculper... Il a dû se livrer à cet expédient plus d'une fois... Tu l'avait constaté déjà... peut-être?

Incapable de mentir, Pierre détourna la tête, rougissant pour son frère... M. Destraïmes gémit tout bas, puis, posant son doigt sur un journal ouvert :

— Les tristesses vont par groupe, dit-il d'un accent plein d'amertume... Je lisais ce bulletin quand cette femme est entrée... Connais-tu la hausse?... C'est...

Il hésita devant le mot terrible, qui éclata

enfin.

— C'est la ruine, mon pauvre ami...

Un spasme lui coupa le souffle. Et livide, les yeux fermés, il se renversa sur son siège. Son fils s'avança vers lui...

— Va chercher ta mère... bégaya le minotier, épuisé... Elle... sait... ce qu'il faut faire... pour ces malaises...

Pierre ne fit qu'un bond jusqu'à la salle. Mais Mme Destraïmes était remontée dans sa chambre... En une minute, le jeune homme l'y rejoignit.

— Venez tout de suite ! fit-il, dans l'excitation de sa frayeur, mon père vous demande.

Elle avait tressailli à l'entrée de son fils, mais elle continua méthodiquement à ranger son chapeau et son vêtement à ranger dans l'armoire, tout en demandant avec une tranquillité simulée :

— Que me veut-on ?

Evidemment, elle appréhendait des reproches au sujet d'Antonin. Cette impassibilité, en opposition avec l'angoisse qui agitait son propre cœur, bouleversa le jeune homme. L'indignation lui fit perdre la mesure, et c'est avec violence qu'il répliqua :

— Mon père a une crise... résultat de la scène de tout à l'heure... J'ai caché le plus longtemps possible les exactions d'Antonin... Mais la vérité devait percer quelque jour... Vous allez en voir les conséquences.

Tremblante, elle s'appuya à une chaise. Puis, dans un ressaut de sa forte volonté, elle se dirigea hâtivement vers la cheminée, prit une fiole, et marchant vers la porte, passa silencieusement devant son fils. Mais, comme elle mettait le pied sur la première marche, elle leva vers Pierre son visage blêmi où les yeux brillaient fiévreusement.

— Qui donc, jeta-t-elle d'une voix étouffée, qui donc aurait-il pour le défendre, s'il ne lui restait pas sa mère ?

Puis, elle descendit d'un rapide élan, sans tourner la tête.

V

— Ni émotion, ni préoccupation d'aucune sorte! avait dit le médecin, appelé le jour même près de M. Destraïmes. Pourquoi diantre vous tracasser maintenant que vous avez là un excellent suppléant! ajouta le docteur en frappant amicalement l'épaule de Pierre.

Mais, sous cette jovialité exagérée, tous comprenaient la gravité de l'avertissement.

Après le départ du docteur Breton, Pierre médita longtemps, assis devant le feu de la cuisine, les pieds sur les landiers, les coudes sur les genoux, le menton dans sa main, sourd au caquetage de la mère Fouché... Il lui faudrait donc se débattre seul dans les difficultés complexes qui s'abattaient sur la maison. Il se sentit comme écrasé par la lourdeur de cette tâche.

Lentement enfin, il se leva, monta l'escalier, pénétra dans la chambre de Céline, contiguë à celle des parents. De là, il aperçut le lit, le vieillard assoupi par l'effet des calmants, la fillette en prière, et la mère, assise au chevet, en face de la porte. Pierre saisit le moment où Mme Destraïmes dirigeait le regard de son côté, et l'appela d'un signe.

Une courte hésitation, — et elle se leva, traversant la pièce à pas silencieux. Elle s'arrêta devant lui, dans l'embrasement de la porte. Leurs regards s'évitaient. Ceux de la mère restaient rivés au lit du malade. Pierre parla, froidement, posément, comme s'il conférait avec un homme d'affaires.

— Ma mère, vous avez entendu le docteur. Mon père doit s'abstenir de toute fatigue morale. La maison reste privée de direction...

— N'es-tu pas là? dit-elle. Tu es suffisamment au courant, ce me semble...

— Pensez-y, ma mère... Pour mes débuts, je vais me trouver aux prises avec une situation des plus périlleuses... La

hausse inattendue du blé nous cause le plus grave préjudice. La crise peut aboutir aux pires conséquences. Dans l'état actuel des choses, puis-je me charger d'une telle responsabilité pour encourir plus tard des reproches immérités?

Sa voix s'était élevée, sévère. Les lèvres de Mme Destraïmes tremblèrent. Un flot de rouge monta à ses joues pâles.

— Personne ne te fera de reproches! articula-t-elle avec effort.

— J'ai besoin d'autre chose qu'une acceptation muette des faits, où je verrais peut-être un blâme tacite, répliqua-t-il rudement. Il faut, pour trouver le courage de la lutte, que je me sache en possession de toute la confiance de... ceux pour qui je travaille.

— Sois tranquille à cet égard, dit-elle faiblement. En levant vers lui un rapide regard; je sais que tu feras tout pour le mieux et que... (elle acheva très vite et très bas) et que personne ne fera mieux que toi...

Précipitamment, comme si elle craignait qu'il la retînt davantage, elle s'écarta et rentra dans la chambre du malade, laissant Pierre incertain, étourdi par la brièveté de la scène. Une fois encore, le voile du visage de sa mère avait bougé, mais tout de suite, la physionomie fugitivement émue s'était refermée, avant que le jeune homme pût rien y déchiffrer... Et il se retrouvait de nouveau déçu et triste, après un espoir d'une seconde.

Dominé par son pessimisme, il s'ingénia à interpréter désavantageusement les paroles et l'attitude de Mme Destraïmes. Elle ne pouvait, parbleu! lui refuser une attestation de banale estime!... Il n'avait pas volé, lui!... Un honnête régisseur, voilà tout ce qu'il représentait pour elle!...

Pierre s'était réfugié dans le bureau pour y abriter sa rêverie douloureuse. Le froid crépuscule du décembre l'enveloppa bientôt d'ombres flottantes. La fenêtre s'illumina au reflet des lumières de la mino-

terie; ce demi-jour et ces clartés se confondirent mélancoliquement. Et le jeune homme, dans son immense fatigue, s'irrita jusqu'à l'exaspération de ne pouvoir goûter une seule seconde le repos du silence. Le clapotis de l'eau, la trépidation continue du moulin, ce monstre qui broyait maintenant — en même temps que le grain — la fortune et la vie de la famille, martelaient son cerveau d'une obsession cruelle dans sa ténacité.

Toute vaillance l'abandonnait. Il ressentait une impression accablante de désespérance, de découragement. Il se voyait d'avance terrassé par le destin inéluctable. De nouveau, il conclut: A quoi bon combattre?...

Quelqu'un ouvrit la porte. La pièce s'éclaira, Pierre leva des yeux éblouis vers la forme jeune qui s'inclinait vers sa table pour y déposer la lampe. Deux bras se nouèrent à son cou, deux lèvres tièdes posèrent sur son front un gros baiser d'enfant, et tout enrouée d'émotion, la voix de Céline murmura:

— Mon grand Pierre chéri, ne te fais pas tant de chagrin.

Le front du jeune homme ne se déroba pas. Avec son intuition féminine, la fillette comprit que sa caresse était la bienvenue et qu'elle arrivait à l'heure propice. Une sympathie apitoyée gonfla son cœur. Elle se pencha sur le bras du fauteuil, et se blottit contre son frère, ainsi qu'un petit chat câlin.

— Ne te fais pas de peine pour moi, Pierre, surtout... Ça m'est bien égal de devenir pauvre... D'abord, je ne vais pas retourner à la pension... Ça sera toujours une économie. Le brevet ne me servirait à rien... j'aime mieux apprendre le métier de ménagère, à la maison... J'ai déclaré cela à maman... Et, après avoir réfléchi, elle m'a dit:

— Oui, tu as raison... tu peux être utile, ici...

Où, elle serait utile, la chère petite, ne

fût-ce que pour montrer incessamment à Pierre, par le seul fait de sa présence, un noble but d'efforts! Instinctivement, il eut un geste de protection et de défense en entourant Céline de son bras. Toute pensée égoïste s'effaça dans l'attendrissement qui pénétrait son cœur d'homme, à l'idée de cette faiblesse, appuyée sur lui... Ce fut comme l'investiture de sa charge de chef de famille. Et son courage se réveilla, généreusement stimulé...

Céline pencha vers lui son visage rond et frais, encadré d'une buée dorée, et lissa du bout des doigts les cheveux drus et blonds du grand frère...

— Tu verras, Pierrot, comme ta petite Linette va devenir sérieuse...

— Oh! pas trop! fit-il en souriant faiblement, malgré lui... Reste longtemps ce que tu es...

Elle rougit de plaisir et d'orgueil. Et elle repartit avec ardeur, heureuse d'exercer cette mission consolatrice, chère à toutes les femmes.

— Vrai? tu ne me trouves pas trop insupportable?... Que je suis contente!... Car vois-tu, mon grand, c'est toujours toi que j'ai aimé le plus, malgré que tu ne sois pas toujours commode... Je pourrai t'aider au bureau pour des copies... Et quand nous serons bien pauvres, je fabriquerai la cuisine, je serai ta petite servante... et celle de ta femme aussi... Je me ferai toute menue, pour ne pas la gêner...

Soudain, Céline eut la sensation désagréable d'avoir trop parlé. Les sourcils de Pierre, rapprochés, formaient une barre qu'elle connaissait bien, et la main du jeune homme froidissait dans la sienne. La voix altérée, il ordonna avec une douceur contrainte:

— Laisse-moi un peu, Céline, veux-tu?... Je suis fatigué...

Habitée à ces sautes d'humeur chez le grand frère qui était le héros de son enthousiasme enfantin, docilement elle sauta à terre, effleura d'un baiser le front

contracté du jeune homme, et sortit de la pièce. Et Pierre ressentit alors pleinement l'acuité d'une souffrance d'amour brusquement éveillée.

Depuis des mois, il lui imposait silence, se surmenant de travail pour éviter de penser... Mais aux paroles étourdies de sa petite soeur, c'était comme l'élançement d'une vieille blessure qui venait de traverser son être endolori. Son âme, aujourd'hui, avait subi un trop formidable ébranlement. Toutes les douleurs cachées au fond devaient en surgir...

Et avec un amer sentiment de l'impossible, Pierre revécut les souvenirs inoubliables d'un jour de printemps, et revit la figure délicieuse qui avait hanté son imagination, symbolisant pour lui l'idéal. Il rêvait alors de s'en approcher, par un patient et fier debout... Rêve insensé, absurde... mais qui laissait après lui l'existence dénudée, froide, hostile!...

Il se leva, cherchant à échapper à ces réminiscences désolantes. Il se dirigea vers la cuisine, mais, au coin de l'âtre, il aperçut la silhouette falote de Banot. Alors coupant court, avec la promptitude d'une fuite, Pierre ouvrit la porte du jardin et sortit.

Les fenêtres du moulin brillaient comme des yeux flamboyants dans les ténèbres. Le jeune homme s'éloigna de la région éclairée et descendit jusqu'à la charmille qui dominait la rivière, élargie par la crue. Le ciel et l'eau étaient peuplés d'étoiles. Tout le reste du paysage disparaissait devant cet éblouissant scintillement. Pierre alluma une cigarette et demeura là, insensible au froid piquant, fasciné par la magie de la nuit.

La contemplation des astres entraînait sa pensée et lui communiquait le vertige de l'infini. Pierre n'eût pas su rimer un vers, mais ses vingt-quatre ans, sa peine et son amour le rendaient sensible à la poésie de l'heure. Il en vint à penser avec douleur à cet amour impossible qui planait

sur sa vie morose, comme ces étoiles, si hautes et si loin, dont le reflet tombait jusqu'à cette eau noire.

VI

Le morne, le désespérant hiver!... Le ciel bas pesait sur la terre et les eaux. Les brouillards accumulait leurs vapeurs glaciales dans la vallée. La joie du soleil semblait à jamais perdue. Seule, la flamme du foyer domestique pouvait susciter des impressions heureuses. Aussi partout, la vie de famille se concentrait, — plus étroite et plus cordiale. — autour des grandes cheminées rustiques.

Mais le feu, chez les Destraïmes, n'éclairait que des fronts soucieux et las. Le minotier ne pouvait plus s'occuper du commerce, mais il pressentait les embarras de la position actuelle, sans que personne lui en parlât; d'autres questions, encore plus hautes et plus graves, absorbaient sa pensée tandis qu'appuyé au dossier de son fauteuil, ses mains d'ivoire posées sur ses genoux, il contemplait fixement le feu. En face de lui, sa femme, vieillie et pâle, demeurait murée dans le silence dont elle essayait parfois de sortir avec un accent dégagé qui sonnait faux. Céline était une charmante mignonne, pleine de courage, — et de courage gai, — mais tant de tristesse finissait par l'abattre aussi, et son rire semblait souvent dans des larmes vite refouées...

Aussi Pierre évitait-il le logis, car dans cette atmosphère mélancolique, il sentait se dissoudre ses dernières forces morales. De temps à autre, comme un caissier fidèle, il rendait des comptes à Mme Destraïmes, et ils étaient navrants, ces comptes!... De jour en jour, le gouffre se creusait. La perte quotidienne était énorme et se solderait, sans doute, au bout de l'année, par une soixantaine de mille francs... Comment satisfaire aux engagements pris et aux dépenses nouvelles? Comment sorti-

rait-on de cette impasse?... La mère et le fils ne formulaient pas tout haut cette interrogation permanente dans leurs esprits tourmentés. L'âme forgée de la même trempe virile, ils n'exprimaient ni craintes, ni récriminations, préoccupés seulement de résoudre les problèmes à mesure qu'ils se présentaient, soit en souscrivant des billets à échéances échelonnées, soit en hypothéquant la métairie du Bas-Pré, voisine de la minoterie. Tous deux évitaient de parler de l'avenir. Car, si prochain que fût l'orage, hélas! quelqu'un de cher ne le verrait pas éclater... Et cette angoisse poignante dominait encore toutes les autres...

A Noël, une lettre d'Antonin tomba au Moulin-Blanc. En bon fils, respectueux des traditions, le jeune homme adressait ses vœux à sa famille et se félicitait lui-même de la nouvelle vie où il devait certainement trouver le succès, cumulant deux métiers: chauffeur et journaliste. Mais le présent était encore modeste. Pour réussir, il faut savoir et pouvoir attendre: aussi, loin de parler de rembourser son ancien... emprunt, Antonin implorait-il un petit secours pécuniaire.

Céline lisait cette missive à haute voix, dans le bureau, devant la mère et le fils, silencieuse. A ce dernier passage, Pierre eut un mouvement surpris. Mme Destraimes avait-elle donc interrompu ses envois d'argent pour qu'Antonin se décidât à cette démarche éhontée?... Puis il réfléchit qu'effectivement elle ne sortait plus, confinée près du malade auquel elle consacrait toutes ses heures et ne paraissait confier de mission mystérieuse à personne...

Comme si elle voulait lui faire prévoir ce que devait être sa réponse, ce fut Pierre lui-même que Mme Destraimes chargea, deux jours plus tard, de jeter à la poste la lettre destinée à Antonin, — lettre légère, qui ne comportait qu'un affranchissement ordinaire et ne semblait pas contenir de valeurs.

Vers la même époque, un camarade de

régiment, maintenant intéressé principal dans une fabrique d'automobiles de Neuilly, fournit à Pierre des renseignements supplémentaires sur les faits et gestes de son frère aîné. Le jeune homme, en effet, bientôt lâché par Karsac, s'était lancé dans les bas-fonds d'un certain journalisme, cohue grouillante et équivoque qui vit d'expédients, de pots de vin et de reportages hasardés. Mais, selon l'expression de l'ex-artilleur, Destraimes (avec une apostrophe, s'il vous plaît), ne possédait pas encore l'aplomb suffisant pour ces besognes canailles. Il paraissait maintenant avoir trouvé sa voie dans la carrière de chauffeur-professeur à l'usage des gens du monde... et du demi-monde...

Ces informations corroboraient précisément les conjectures de Pierre. Il s'abstint de les communiquer à sa mère.

Le renouvellement de l'année s'opéra. La vie poursuivait son chemin ordinaire. Comme d'habitude, aux dimanches de janvier, les visiteurs affluèrent au Moulin-Blanc. Car, à la campagne, ces devoirs de politesse ne s'effectuent guère que le jour dominical, après les vêpres. Ce serait un scandale d'arborer la grande tenue, *sur la semaine*.

Pierre fuyait religieusement la maison ces heures-là, et s'en allait au hasard, un fusil au bras. Un après-midi, le temps se montra si inclément que le jeune homme revint plus tôt que de coutume. Comme il arrivait sous le porche, un cabriolet qui en sortait l'obligea à s'effacer contre la muraille. Trois voix s'exclamèrent. Le fils Destraimes reconnut alors dans le gros homme enveloppé d'une peau de bique, assis sur le siège, un riche marchand de bois de Segré, le père Charlot, et dans les deux femmes qui avançaient des têtes souriantes et empanachées, l'épouse et la fille du susdit Charlot.

— Comment! fit celui-ci, tendant au jeune homme sa large main d'un épais tricot, voilà maître Pierre en personne.

C'est une rareté... Vous négligez vos amis!

— Oui, oui, vous vous faites bien rare appuya Mme Charnot d'un ton de doux reproche qui étonna le jeune minotier, car il n'avait jamais eu que des relations assez passagères, et fort banales, avec cette famille. Vous venez à Segré souvent, pour tant.

— On vous voit passer, acheva Mlle Clémence.

— Pardonnez-moi, Mesdames!, dit Pierre, serrant la main cuir-rouge de Mme Charnot, puis le gant de chevreau blanc que la jeune personne lui présentait avec un sourire timide. Je suis toujours terriblement pressé... depuis la maladie de mon père...

Les trois figures exprimèrent une sympathie contristée.

— Nous venons de le voir! fit M. Charnot, soupirant et hochant la tête.

— Nous désirions justement vous inviter tous à célébrer les Rois avec nous, dimanche prochain, annonça Mme Charnot. Destraines a accepté pour vous et pour Céline...

— Ce serait si gentil! supplia Mlle Clémence, avec un regard d'agneau, en rougissant très fort.

— Je ne sais... je ne crois pas pouvoir... essaya de dire Pierre, fort ennuyé de se trouver pris au piège.

— Mais oui, mais oui... vous pourrez! déclara Mme Charnote d'un ton léger... Il ne faut pas vivre en sauvage... Et votre aimable petite soeur a besoin de distractions... A dimanche. Nous y comptons!...

Le dernier argument décidait Pierre. Il pensa, en effet, aux dix-sept ans de Céline, et répondit d'un accent affirmatif:

— A dimanche!

— A dimanche! répéta la voix douce de Clémence.

Le jeune homme enleva son béret dans un dernier salut. Le chapeau blanc de Mlle Charnot et la capote scintillante de sa maman rentrèrent sous l'auvent du ca-

briole qui s'ébranla enfin, laissant le passage libre.

Pierre en venant suspendre son fusil dans la salle, trouva tout son monde réuni autour de la cheminée. Quelque chose d'extraordinairement animé dans les visages et dans les attitudes le frappa, dès l'abord.

— Tu as rencontré les Charnot! demanda Céline, relevant son nez mutin, incliné sur un album de timbres-poste.

— Oui... Eh bien, tu t'imposes là une expédition amusante! fit Pierre avec humeur.

— Mais certainement, ce sera amusant! protesta la jeune fille, en frappant vigoureusement du poing un timbre réfractaire au collage. On tirera la galette des Rois...

— Charmant! Quand la fève vous échoit, on a l'air d'un idiot!

— Bêta! Tu n'auras qu'à l'offrir à Mlle Clémence qui sera ravie, n'en doute pas!...

Pierre, saisi d'un soupçon, regarda la railleuse, puis le père qui tisonnait de ses mains débiles, un sourire mystérieux aux lèvres, la mère, penchée sur un livre, les pommettes rouges d'émotion.

— Moi, je l'estime, Clémence! poursuivit Céline avec sang-froid! Elle veut se marier, m'a-t-elle dit, selon son goût, avec celui qui lui plaît. Et ses parents ne la contrarieront pas... Seulement trouvera-t-elle réciprocité de sentiments chez celui qui l'a subjuguée, la pauvre!

— Elle a quatre-vingt mille livres de dot! déclara M. Destraines tout à coup, d'un ton étonnement excité. Et le père Charnot possède plus de deux cent cinquante mille francs!

Mme Destraines ferma son livre et regarda le feu. Un silence tomba. Pierre comprenait. Il rougit comme une fillette.

— Quatre-vingt mille francs!... c'est une somme! répéta M. Destraines, enflant la voix sur le chiffre fatidique.

... Quatre-vingt mille francs!... Ces mots bruissaient aux oreilles de Pierre, impérieux, taquins, emphatiques, tandis que,

seul dans sa chambre, il quittait son costume de chasse boueux. Quatre-vingt mille francs! C'était le salut, la solution de toutes les difficultés qui enfiévreraient ses nuits d'insomnie... Les dettes acquittées, le Moulin-Blanc libéré, travaillant désormais joyeusement, en bon ouvrier pour accroître les revenus de ses maîtres... Quatre-vingt mille francs!... Et la voix de M. Destraïmes sonna dans sa mémoire l'émouvant d'un attendrissement. Pauvre père, quel soulagement lui apporterait pareille aubaine!

Pourquoi pas, après tout?... Il regarda les hautes toitures du Tertre, émergeant de la demi-obscurité... Dans son envolée de dévouement, il n'avait pas mis en balance le sacrifice de ses sentiments intimes...

— On ne vit pas de songes... Tôt ou tard, il faudrait en venir là... se dit-il le cœur serré. Quelques minutes encore, il s'attarda à la contemplation évocatrice. Mais en même temps, courageusement, il reconnaissait l'inanité de sa folie... Soit, il rentrerait dans la prosaïque réalité. "A partir d'aujourd'hui, je m'interdis de rêver!" proféra lentement Pierre, avec la solennité d'un serment. Et quand il redescendit, sa résolution était arrêtée, et tout de suite, il donna aux siens la joie de l'espérance.

Comme il le supposait, la conversation ne cessa de tourner autour des Charnot, et ne s'en écarta que pour y revenir par quelque crochet, comme il arrive quand les esprits des causeurs sont remplis d'une même idée. Et les lutins familiers durent s'étonner en entendant vibrer les voix, ce soir-là, avec une gaieté inusitée dans la triste maison.

Les Charnot avaient perdu beaucoup d'enfants. Aussi Clémence, la seule survivante, avait été élevée avec des précautions tremblantes. Nonobstant cette éducation indulgente et les adulations inévitables, Clémence était une charmante en-

fant! affirmait M. Destraïmes. Pierre cacha un léger sourire dans sa moustache. Naturellement, le père devait trouver charmante la jeune fille ayant le bon goût de s'éprendre de son garçon.

Tous les membres de la famille du marchand reçurent, au surplus, de flatteuses épithètes. La fille, charmante; la mère, une excellente femme, pleine de dévouement; le père, un malin, dont on pouvait vanter le flair commercial, et, en outre, la première fourchette et le plus joyeux luron de l'arrondissement!... Tous les Charnot, la ronde petite maman, le papa à la mine fleurie, et la fille, blonde et grasse comme une jolie petite caille, donnaient d'ailleurs à Pierre l'impression de gens heureux de vivre, et ne s'ennuyant pas à table.

Cette opinion se justifia le dimanche suivant, devant un dîner pantagruélique, dont la maîtresse de la maison avait, elle-même, mijoté la plupart des plats fins. Mlle Clémence ne dédaignait pas, non plus, en telle occasion, de mettre la main à la pâte, comme elle l'avouait, en étalant gentiment sur la nappé une menotte potelée, trouée de fossettes, d'une blancheur de lis.

Pierre prenait plaisir à voir sa jeune soeur s'amuser à coeur-joie. Céline était assise près d'un jeune dadais, employé chez le marchand de bois, bonne tête de nigand, faites exprès pour servir de cible aux moqueries. Le père Charnot se vantait des tours qu'il ne cessait de jouer à la simplicité du pauvre Thomas, de façon que toute l'assistance s'en trouvât divertie, — sans que le jeune niais se doutât qu'on riait à ses dépens.

Pierre riait avec les autres. Il se laissait aller à une détente, bienfaisante et reposante après les perplexités qui ne cessaient de le harceler depuis des mois... Dans cette salle, tiède et lumineuse, où flottaient le relent délicat des coulis, le parfum des truffes et l'odeur fine des vins,



Comme il arrivait sous le porche un cabriolet en sortait.

il éprouvait une sensation de bien-être matériel où s'épanouissaient toutes ses facultés. Quand il se tournait vers sa voisine, qui était naturellement Mlle Clémence, il apercevait une figure un peu poupine, des yeux un peu pâles, une bouche un peu grande, des frisons un peu roux, un cou un peu court, mais tout cela d'agréable couleur, avec de jolis reflets sur la peau satinée et de tendres langueurs dans les prunelles d'un bleu lavé. Tout cela, plaisant à voir en somme, surtout quand Pierre songeait que, sous le corsage de soie azur, un jeune cœur battait pour lui. Quel homme peut rester indifférent à pareille pensée?

— Qu'as-tu donc ce soir ? Tu ne manges pas, ma poulette ? demandait de temps à autre Mme Charnot, avec sollicitude, à la grande gêne du jeune homme, car alors le trouble de Clémence devenait trop éloquent, et lui-même se sentait rougir aussi.

A l'apparition de l'immense galette des Rois, saluée par un ban formidable, Pierre ne douta pas un instant de sa destinée. Ce qu'on redoute arrive toujours. En effet, soit que le hasard fût vraiment propice, soit qu'il eût été aidé par la main maternelle de Mme Charnot, Destraimes trouva la fève dans son morceau, et se vit forcément obligé de partager la royauté avec sa jeune voisine. Cette cérémonie ne pouvait se dispenser d'un baiser; le roi effleura donc de sa moustache soyeuse la joue de la petite reine, cramoisie comme une fraise, au milieu des acclamations turbulentes des sujets. Heureusement, les toasts fournirent à Pierre l'occasion de puiser, dans le noble vin de la Coulée-de-Serrant, laplomb et la majesté nécessaires à sa nouvelle situation.

Le dessert ne put se passer de chansons, chacun y alla de la sienne les vieux à la bonne franquette, les jeunes se réservant pour le salon où Mlle Clémence fit un peu de musique, c'est-à-dire donna preuve, pendant vingt minutes, d'une énergie ex-

traordinaire dans les poignets, pendant que ses mains couraient d'un bout à l'autre du clavier comme des souris blanches, et que le grand Pierre, fièrement campé près du piano, tournait les feuillets dès que le sourire de la jeune fille l'en avertissait.

Mais M. Charnot et ses amis se sentaient mal à l'aise dans le salon fastueux où ils ne jouissaient pas de leurs coudées franches. Mme Charnot surveillait avec terreur ses fauteuils de peluche, son tapis clair et ses potiches, et ce fut un soulagement inexprimable quand son mari proposa une nouvelle installation dans la salle à manger où il se trouvait mieux chez lui. Et autour de la longue table, une partie de cartes s'organisa. Clémence sortit alors de sa langueur, dominée par un vif intérêt pour le jeu, les lèvres serrées, les yeux aux aguets. A un certain coup douteux, elle ne se gêna pas pour accuser son père de tricherie. Le marchand de bois, qui volait en effet abominablement, tourna la chose de façon plaisante, mais la jeune fille demeura quelque temps boudeuse, la bouche allongée dans une moue qui ne l'embellissait pas, jusqu'à ce que, la voix de Pierre la rappelant à elle-même, sa petite lippe se fondit en un tendre sourire... De nouvelles libations rétablirent la concorde et la gaieté générales... Et tout se brouilla dans une brume dorée, couleur de vin d'Anjou...

VII

Ce fut à travers cette vapeur que Pierre vit flotter ses souvenirs, le lendemain matin. Il essaya de les préciser, et de réfléchir posément...

Certes, — et il en restait quelque peu honteux, — l'impression dominante qu'il emportait de sa soirée était un contentement tout physique... Il ne se le dissimulait pas... Tout ce qu'il avait observé la veille était empreint d'une joyeuse vulgarité; les plaisanteries du père Charnot, les toilettes trop cossues des femmes, le sa-

lon trop doré, le langage de la mère, les traits de la jeune fille. Il ne devrait pas chercher dans ce milieu la satisfaction de ses aspirations supérieures, ni le développement des éléments les plus élevés de sa nature... Mais quoi? puisqu'il fallait résolument fermer la porte aux chimères romanesques, cette prose confortable serait-elle déplaisante?...

Et le bourdonnement affairé du moulin, accompagnant cette conclusion, lui rappela la réalité inquiétante.

— Il le faut! murmura Pierre, en se décidant à s'habiller. Et si elle m'aime, autant celle-là qu'une autre!...

Dans la salle, Céline, fort animée, faisait à sa mère un récit détaillé:

— Cinq verres! Oui, maman, comme à une noce!... Et du chevreuil, des truffes, une bombe glacée!... Et puis, il y avait là un imbécile si drôle!... Par exemple, Clémence joue comme un piano mécanique!... Nous y retournerons à la Chandeleur, et peut-être à carnaval, n'est-ce pas, Pierre?...

— Oui, je crois, dit évasivement celui-ci en dépouillant le courrier que venait d'apporter le piéton.

Il reçut une secousse au coeur. Une de ces lettres le convoquait à Nantes, la semaine suivante, pour une réunion de créanciers. Fataliste comme tous les amoureux, le jeune homme s'émut de cette coïncidence singulière: une mission l'appelant dans la ville où résidait Alix, précisément dans le temps où il voulait détacher sa pensée du souvenir de la jeune fille...

Forcément, les réminiscences qu'il cherchait à proscrire se replaçaient ainsi devant lui... Et, pour garder la fermeté de ses résolutions nouvelles, Pierre décida de conférer ses pouvoirs à un représentant et de se dispenser ainsi du voyage.

Puis il réfléchit judicieusement qu'on n'a pas de meilleur mandataire que soi-même. Il irait donc... L'intérêt de la maison l'y obligeait... Mais il ne s'exposerait

pas à l'épreuve... Il ne chercherait pas à revoir Alix...

A mesure que la date fixée s'approchait cependant, son esprit lui échappait. Et il voyait irradier autour de lui, dans un éblouissant prestige, l'éclat sombre de deux grands yeux doux.

De toute sa volonté, il se raidit contre l'attrait de cette vision qui le poursuivait, jour et nuit...

— Je serai fort! se dit-il en débarquant à Nantes...

Il fut si fort que, trois heures après, ses affaires étant expédiées, Pierre se trouvait dans le quartier même de Mlle Jaffre, au pied même de la maison et maudissait désespérément le brouillard qui interposait son épaisse ouate entre les fenêtres et la rue... La Providence compatissante déjouait la tentation à laquelle il s'était laissé entraîner.

— Je ne la verrai pas! se dit-il, navré, en rebroussant chemin.

Soudain, au coin d'une rue, son parapluie en heurta un autre. Et le grand Pierre vacilla comme sous la poussée d'un coup violent. En face de lui, resplendissaient les yeux profonds et calmes dont il subissait la hantise.

— Monsieur Pierre!

— Mademoiselle Alix!

Il n'en put dire davantage. Elle, croyant à une timidité, sortit la main de son petit manchon, et la lui tendit, avec un joli regard de franchise aimable.

— Mon compère!... Je suis heureuse de vous rencontrer, quoique la rencontre soit un abordage!... Vous allez me donner des nouvelles de notre filleul!... Car vous êtes, je crois, tout à fait un habitant de La Chapelle, maintenant!...

— Oui, dit tristement Pierre, mes projets ont tourné... bien malgré moi... Vous le voyez, j'ai changé d'uniforme...

Il eut un geste méprisant pour désigner ses vêtements civils.

— Delphine m'a dit... répartit Alix.

Elle hésita, puis se décidant tout à coup, dans la générosité brave de sa nature à formuler sa pensée :

— Vous avez bien agi, Monsieur Pierre. ...Il ne faut jamais regretter de s'être dévoué...

Sa voix, aux belles notes basses et chaleureuses, pénétrait le coeur du jeune homme. La surprise de la rencontre lui avait enlevé tout pouvoir de se dominer. Tant de choses s'étaient passées depuis qu'il ne l'avait vue qu'il lui semblait que des ans et des ans s'étaient écoulés. Et il s'oubliait à la regarder avec une humble adoration.

Le manteau aux plis flottants qu'elle retenait de la main, la fourrure touffue encadrant les joues d'ambre, la toque posée sur les épais cheveux sombres, le rouleau de musique même carré dans le pli de son bras, tous les détails de la charmante et fière silhouette se gravaient pour jamais dans sa mémoire. La servante, — quelconque — attendait, à deux pas. Ils étaient comme seuls, clos dans ces amas de vapeurs presque denses, à travers lesquelles les passants se mouvaient comme des fantômes irréels.

Il fût resté là, indéfiniment, mais Alix était sans doute plus sensible à la boue qui leur gelait les pieds et à la brume qui s'infiltrait traîtreusement par les moindres interstices des vêtements, ou peut-être jugeait-elle que ce colloque au coin d'une rue, sous deux parapluies, avait assez duré. Elle tendit de nouveau la main à Pierre, en rougissant un peu.

— Au revoir, monsieur Destraïmes!... Dites à Delphine que nous nous établirons de bonne heure au Tertre, ce printemps... Mon filleul aura ma première visite...

— Au revoir, Mademoiselle! Dès demain, j'irai à Champignette exécuter votre message.

La servante et la maîtresse s'enfoncèrent dans le brouillard. L'ombre chérie s'effaça, comme s'évanouit une vision fan-

tastique. Et Pierre reprit sa route, dans le trouble d'un éblouissement prolongé.

Tous ses actes ultérieurs s'effectuèrent dans un état de demi-somnambulisme. Il se trouva en wagon, sans savoir par quelle série d'opérations il était venu là. Il se tapit dans un coin, ferma les yeux pour s'isoler, et revoir en lui l'apparition enchantée. Quand il eut savouré cette jouissance à loisir, il prit douloureusement plaisir à constater sa propre faiblesse devant la force invincible qui dominait sa volonté... Un charme puissant et doux le possédait. L'évocation d'un mouvement de sourcils familier à Alix, du timbre de sa voix, des plis de sa robe faisait trembler son coeur.

— Je l'aime... Je ne puis empêcher cela... Et ne puis aimer nulle autre!...

Alors l'idée de Mlle Clémence Charnot souleva en lui un violent transport de colère et de remords. Il se méprisa. Ce qui lui avait semblé une concession acceptable par intérêt pour les siens, lui paraissait maintenant un marché avilissant... Non, il n'abdiquerait pas sa dignité... Se marier dans ces conditions, épouser une femme quand on avait l'âme remplie d'une autre, c'était se vendre... C'était une lâcheté, une déloyauté qu'il ne commettrait pas au prix du salut de la minoterie... Il avait déjà lutté, il lutterait encore, de tous ses efforts, de tout son courage, mais avec honneur...

Néanmoins, il lui restait une pitié mêlée de remords en pensant à la jeune fille qui avait manifesté sa préférence et dont il avait encouragé tacitement les rêves...

Destraïmes s'exalta ainsi d'amour et de fureur contre lui-même, jusqu'à son arrivée à Anvers. Là, il devait changer de ligne de chemin de fer, et traverser la ville pour atteindre l'embarcadère de Segré. Sur le quai de la gare de Saint-Serge, Thomas, l'employé du père Charnot, se précipita à sa rencontre.

— Quel plaisir! Nous allons faire la route ensemble! s'écria le candide jeune

homme avec une effusion qui étonna Pierre, car il n'avait rien fait pour obtenir cette sympathie.

Le minotier ne tarda pas à comprendre à son grand amusement secret, que ce n'était point à son mérite personnel qu'il devait ces avances empressées, et les cigares de choix qu'on lui offrait, mais au privilège de posséder la plus charmante des soeurs!... C'était vexant pour sa fatuité, mais flatteur pour sa vanité de grand frère!... Et il ne put s'empêcher de sourire dans sa longue moustache, pendant que Thomas, le train à peine en marche, se lançait dans un lyrique éloge de Céline.

— Quelle agréable personne!... Et les jolies dents!... On voudrait toujours la voir rire!... Si gaie, si simple, si aimable! Ah!... si toutes les jeunes filles lui ressemblaient!...

Et il eut un hochement de tête méprisant qui mettait le reste de l'espèce féminine à cent coudées au-dessous de l'objet de son enthousiasme.

— Mais toutes les jeunes filles sont aimables, Monsieur Thomas! rétorqua Pierre. Comment pouvez-vous en douter?

— Ah! bien non! par exemple! protesta violemment le jeune homme. Il ne faut pas vivre journellement près de celle que je sais bien pour garder des illusions là-dessus!...

— Ce n'est pas de Mlle Clémence que vous voulez parler? demanda Pierre, hésitant, et cependant intrigué.

Thomas garda une seconde le silence, puis, le frère de Céline lui inspirant toute confiance, il donna libre cours à ses sentiments virulents.

— Eh! bien, oui, là!... éclata-t-il... Je ne peux pas la voir en peinture. Avec son air de sainte-nitouche, elle traite sa mère comme un chien, oui, Monsieur, comme un chien... Ça me révolte, moi! J'ai été élevé dans le respect des parents. Mme Charnot est la domestique de sa fille... Elle rage joliment, de ce temps-ci, la belle Clémen-

ce!... Si elle ne se presse, son amie Emilie va être mariée avant elle!... Il y a eu des grincements de dents, des trépignements quand elle a appris la nouvelle... Et justement, il y avait grève de prétendants, à ce moment-là... Alors sa mère lui a dit (je l'ai entendue, j'en suis sûr): Console-toi, va, ma colombe bleue!... Emilie ne se marie qu'en octobre... d'ici là, on te trouvera ce qu'il te faut!... C'est égal! Je me suis fait une pinte de bon sang!...

Le brave Thomas parlait sans arrière pensée ironique, dans l'entraînement d'une cordiale aversion. Evidemment, le voisinage de Céline oblitérant ses facultés, le soir des Rois, il n'avait rien observé, rien soupçonné. Destraïmes ne songea pas à mettre sa bonne foi en doute: la vérité ne sort-elle pas de la bouche des innocents?

Pierre, en écoutant cette diatribe et ses intéressants commentaires, éprouvait une humiliation profonde et une rage contre lui-même pour s'être prêté si bénévolement aux agissements d'une péronnelle. Immédiatement il jeta par-dessus bord tout repentir et tout scrupule au sujet de la jeune fille. Et dans son esprit, la question Clémence Charnot fut liquidée sans retour...

Il hésita longtemps, néanmoins, prolongeant la trêve dont les chers siens jouissaient, avant de leur révéler sa résolution. Puis un jour, profitant du sommeil de M. Destraïmes et de l'absence momentanée de sa mère, il dit à Céline qui cousait une ruche fraîche au corsage rose qu'elle portait à la soirée Charnot:

— Tu penses toujours aller là-bas, à la Chandeleur?... C'est qu'il me sera impossible, à moi, de t'y accompagner?... Ni ce jour-là, ni un autre...

Céline saisie, laissa échapper son ouvrage.

— Tu ne veux pas retourner chez les Charnot, alors?... fit-elle avec stupeur.

Mais Pierre avait repris flegmatiquement sa lecture, jugeant tout autre éclaircissements superflu, et sa pensée suffisant.

ment exprimée. La petite remarqua la barre redoutable des sourcils, la lueur sombre qui filtrait sous les paupières demi-baissées, et n'osa souffler aucune objection.

Une heure après, quand le jeune homme rencontra sa mère, il put voir que sa décision avait été communiquée et comprise... Mais pas un mot ne s'échangea entre eux à ce propos. Mme Destraïmes ne manifesta ni surprise, ni mécontentement. Pierre devina chez elle un respect de sa volonté et de ses sentiments intimes dont il fut touché. Il sut gré à sa mère de ménager ses susceptibilités à cette occasion... Car elle ne reparla jamais des Charnot, et seule, bravement, elle reçut le choc de l'ennemi, quand il se représenta au Moulin-Blanc pour formuler une nouvelle invitation qui fut éludée...

VIII

La gaité du matin, l'enchantement de mai naissant, des poussins fous courant sur le chemin, des brebis paresseuses et des agneaux peureux couchés au revers des fossés, des branches roses et blanches, des hirondelles affairées voletant autour du clocher pour y trouver les nids de l'été dernier; entre les haies d'aubépine, deux jeunes filles revenant de l'église pour animer le décor fleuri et joyeux... Mais, au milieu de cette nature frémissante de vie et d'espoir, les jeunes filles parlaient de tristesses, et leurs yeux restaient gravement songeurs.

Depuis un mois passé, Alix et la soeur de Pierre se rencontraient ainsi à la messe de sept heures. L'intérêt sincère avec lequel la nièce de Mlle Jaffre, dès son arrivée, s'enquit des nouvelles de M. Destraïmes, alla droit au coeur de Céline. Peu à peu, elles prirent l'habitude de s'attendre mutuellement à l'issue de l'office — auquel Alix, cette année-là, avait obtenu enfin la permission d'aller seule, — et de revenir

ensemble jusqu'à l'avenue du Tertre. Puis Mlle Maurevel prolongea sa route pour accompagner plus loin la fille du minotier. De jour en jour, aussi, la causerie s'allongea, se fit plus intime, et la peine de se séparer devint plus grande quand les jeunes filles parvenaient au terme final, la petite porte latérale du parc, au chapiteau recouvert de vigne vierge, sous lequel elles stationnaient quelques instants encore.

La fraîcheur d'âme, la grâce d'esprit de Céline plaisaient, par contraste, à la grave et silencieuse Alix... Puis elle trouvait un plus puissant motif de sympathie dans les inquiétudes filiales de la jeune fille, pendant ces jours accablants, où tout espoir perdu, M. Destraïmes achevait lentement de vivre, usé par les chagrins et les soucis comme un vieillard arrivé aux extrêmes limites de l'âge... Et de poignants souvenirs, échos du désespoir qui avait brisé son enfance, se réveillaient dans le coeur de Mlle Maurevel pour lui rendre plus pitoyable encore l'angoisse de sa petite amie. Ce fut d'un ton presque maternel qu'elle lui dit, ce matin-là en la quittant:

— Prenez courage... Ne vous laissez pas abattre... Vous avez une mère, un frère... admirable, dites-vous, des affections sûres à qui vous aurez le bonheur d'être utile... D'autres sont plus déshérités...

Elle murmura ces derniers mots, d'une voix étouffée, avec une brusque montée de larmes. Puis, attirant le jeune fille vers elle, elle l'embrassa avec émotion:

— Je vais bien prier... C'est tout ce que je puis faire, hélas!...

— Merci, Mademoiselle Alix! balbutia Céline, touchée par cette effusion inattendue chez une personne aussi peu démonstrative que Mlle Maurevel.

Celle-ci disparut derrière les taillis de la châtaignerie, et Céline poursuivit seule la descente du sentier.

Eblouissant de soleil, le Moulin-Blanc remplissait le centre du paysage, prolongeant

gé par l'image renversée de ses murailles et de ses fenêtres reflétées dans la rivière. Le clapotement frais de la chute d'eau s'entendait clairement dans l'air matinal; c'était la grande voix dominante où venaient se perdre tous les bruits joyeux de la vie printanière. Mais Céline, douloureusement opprimée par une seule pensée, fermait son âme à l'allégresse de fête, épandue autour d'elle. Son jeune cœur s'indignait de l'impassibilité de la nature. Elle en voulait aux oiseaux de chanter ce mai-là, comme d'ordinaire, lorsque quelque chose de si triste, — si triste, mon Dieu! — approchait... Et comme elle traversait la passerelle de l'église, le chagrin l'étreignit si fort qu'elle s'arrêta, prise d'un accès de larmes...

— Pauvre papa! murmura-t-elle, cela se peut-il?

Mais une charrette du moulin approchait. Avec la pudeur des courageux et des fiers, Céline essuya précipitamment ses yeux, craignant de se donner en spectacle, et gagna la maison.

Chaque matin, au retour, elle se dirigeait vers le bureau, pour adresser un rapide bonjour à son frère, lui raconter les menus incidents de sa promenade dans la soirée et son entretien avec Mlle Maurevel. D'intuition, elle pressentait que ce babillage de petite fille délassait pour un instant le cher vieux Pierrot — comme elle l'appelait — de ses austères préoccupations.

Elle devinait juste. Cette apparition, jeune et gracieuse, imprégnée, pour ainsi dire, de rayons d'aurore et d'effluves matinales et lui apportant un reflet de l'aimée, éclaircissait, en effet, la tristesse de Pierre, d'une sensation d'obscur plaisir. Malgré le tourment du présent et le péril à venir, il n'avait pas le courage de repousser le bonheur d'entendre parler d'elle.

Il écoutait donc le papotage de la petite soeur avec une indifférence affectée, mais

sans perdre un mot...

— Vrai, mon grand, je trouve Mlle Alix bien à plaindre... Je ne m'étonne pas qu'elle soit si sérieuse... T'imagines-tu ça, dis, n'avoir au monde qu'une Mlle Jaffre à aimer?... Ça doit être joliment maigre!... Je me figure que cette tête de la mythologie qui changeait les gens en pierre... Méduse... devoir avoir des yeux de Mlle Jaffre... Il faudrait à Mlle Maurevel un bon frère... comme toi!... C'est ce que je lui dis!... ajoutait-elle, non sans malice.

— Vraiment! tu ne te gênes pas! disait alors Pierre s'inclinant sur son registre comme pris d'une myopie subite.

— Mais voilà, on n'adopte pas un frère! Dieu! mon grand Pierrot, que je suis heureuse de t'avoir!... ajoutait l'aimable fille avec un baiser bruyant qui servait toujours de conclusion à la conférence.

Mais, ce jour-là, quelqu'un avait devancé la visite de Céline, et était assis devant le bureau de Pierre. La jeune fille reconnut la jaquette usée, la nuque massive et les cheveux de crin d'un certain Roytel, un agent d'affaires qui jouissait d'une réputation peu estimable. Sans bruit, elle referma la porte. Elle n'était d'ailleurs guère disposée à jaser.

Elle monta à la chambre de son père. Après une nuit affreuse, le malade était tombé dans un lourd sommeil; Mme Destraimes, brisée par ses longues veilles, somnolait dans le fauteuil. Céline, encore pénétrée de la fraîche lumière du dehors, sentit un froid sinistre tomber sur ses épaules en entrant dans la pièce grise et silencieuse.

Un léger bruit, et Mme Destraimes s'éveilla, tout de suite lucide, prête à l'action. Pierre parut dans le cadre de la porte, si défait, si décoloré qu'une frayeur surgit dans les yeux dilatés de la mère. D'un mouvement de lèvres plutôt que de la voix, il l'appela. Elle se leva et alla vers lui.

— Venez dans le bureau, si vous voulez

bien, fit-il tout bas, personne ne nous entendra...

Subjuguée par un secret émoi, elle descendit sans demander d'autre explication. Dès que la porte du petit réduit se fut fermée derrière eux, Pierre dit d'une voix rapide et saccadée :

— Pardonnez-moi d'être allé, encore une fois, vous relancer là-haut... J'ai reculé jusqu'au dernier moment afin de ne pas ajouter ce surcroît d'anxiétés à vos peines... Mais je ne puis plus attendre... Je suis à bout de combinaisons, d'expédients... honnêtes... absolument aux abois... L'échéance de deux billets arrive dans huit jours... Et je n'ai rien... pas un sou...

— La banque te consentira cette avance... La somme est-elle si considérable?...

— Six mille... Mais je n'ai pas le courage de demander... Je crains qu'on me refuse crédit... Je dois déjà à Lerou... La situation vraie commence à se soupçonner...

Mme Destraïmes baissa la tête en tressaillant.

— Je viens d'avoir la scène la plus pénible... Roytel, — vous connaissez cette bête de proie qui flaire le malheur, — est venu me faire une proposition d'achat du moulin.

— Ah! exhala-t-elle sourdement, comme sous un coup.

— Oui, poursuivit Pierre, la voix amèrement ironique, il voulait absolument parler à mon père. Quand je lui eus assuré qu'il était hors d'état de l'entendre, alors Roytel s'est ravisé... Il m'a insinué, avec la plus cruelle insolence, qu'il était, en effet, inutile d'insister actuellement, car si les choses en étaient là, l'occasion qu'il désirait se présenterait d'elle-même.

Il vit, au regard trouble de sa mère, qu'elle ne comprenait pas ou n'osait pas comprendre.

— Mais oui, expliqua-t-il avec une tranquillité navrée, Céline n'est-elle pas mineure, et n'est-ce pas depuis votre mariage que mon père a acquis le terrain et les

bâtiments du Moulin-Blanc, exploité par le grand-père Sergent?... Si quelqu'un de nous réclame sa part d'héritage, les biens devront être vendus.

Et comme Mme Destraïmes redressait la tête avec une indignation douloureuse : — C'est la loi! dit Pierre. Et il ajouta plus bas : — Je vous prie de croire — et j'espère que vous ne supposez pas — que j'aurai jamais pareille exigence.

Lentement, sous le regard loyal plongé dans le sien, la mère baissa le front... Non, depuis qu'elle voyait celui-ci à l'oeuvre, elle se refusait à lui imputer aucune petitesse méprisable... Mais l'autre, le fils chéri, sa faiblesse et son amour, éprouvait-elle la même confiance, instinctive et ferme, dans son désintéressement?

— Vendre le moulin! répéta-t-elle dans un gémissement... Le moulin où son mari, son père et le père de son père, avaient dépensé tout l'effort de leurs existences laborieuses, le moulin où elle était née, où ses enfants avaient eux-mêmes grandi, où son époux allait mourir, où se concentraient tous les souvenirs de sa vie, peines et joies!... Son âme fort vaincue dans une subite faiblesse, elle se laissa tomber sur une chaise et cacha sa figure dans son mouchoir...

— Ah! fit Pierre, frappant la table de son poing avec la rage du désespoir, faire office d'ouvrier, de manoeuvre toute ma vie!... Tendre toutes ses forces, mais sentir du moins que cet effort produit un résultat... Tandis que rester là passif, impuissant, c'est à se consumer le corps et l'âme!... Et quoi faire?... A moins de devenir voleur pour me procurer ces six mille francs!... Et tous ces tiraillements odieux dans la tristesse de pareils jours!... acheva-t-il en désignant d'un geste brusque la chambre haute, pendant que sa voix se brisait subitement.

Ses dents mordirent avec violence ses lèvres tremblantes pour refouler un sanglot rauque, et une buée obscurcit ses prunel-

les d'un bleu brillant. Mme Destraïmes considéra cette jeune et mâle figure bouleversée par l'émotion. Puis elle dit tout haut, dans un sursaut qui devait clore une lutte intime :

— Ecoute, ces six mille francs... je puis peut-être te les procurer...

Pierre la regarda avec stupeur.

— Mon oncle Sergent, peut-être, hasarda-t-il.

Les sourcils de Mme Destraïmes se rejoignirent.

— Non ! fit-elle en secouant la tête... je n'irais là qu'à la dernière extrémité. D'ailleurs, ce serait en vain. L'oncle André serait trop content de me voir humiliée et à sa merci...

— Non, c'est à Mlle Fanchette que j'ai pensé.

— Mlle Massier ? répéta Pierre surpris.

Et, dans son esprit, surgit la forme très caduque d'une vieille demoiselle, assise immuablement dans l'encadrement d'une fenêtre fleurie, près de l'église... Petit garçon, il avait joué maintes fois dans le parterre de l'antique maison, et jamais il ne passait devant la croisée, sans saluer la bonne vieille qui lui souriait avec des yeux candides et gais de petite fille.

— Oui, poursuivit Mme Destraïmes, — et sa voix entrecoupée révélait quelle peine lui coûtaient ses paroles, — oui, Fanchette Massier... Je n'ai jamais rien sollicité de personne, mais demander là me coûtera moins que partout ailleurs... Je suis certaine d'un bon accueil... Mlle Fanchette m'aime... Elle m'a vue enfant, jeune fille... elle a connu tous les miens... Je l'ai un peu négligée depuis quelques années... J'avais entendu insinuer que je convoitais son héritage. Tu sais que mon caractère se plierait mal à de pareilles intrigues. Je n'ai pu supporter cette interprétation de ma conduite, et me suis tenue désormais sur la réserve... J'ai eu tort, je le reconnais aujourd'hui... Mlle Fanchette me préférerait, en effet, à tout le monde... Je l'ai contris-

tée inutilement... Puis, je suis mère... Je devrais penser à votre intérêt à tous avant de m'indigner sottement.

Pierre écoutait, abasourdi. Jamais Mme Destraïmes n'avait ainsi pris la peine de lui expliquer ses actes !... Et comme cette humilité contrite différait de son autorité d'accent accoutumée !... Mais, mieux que tout autre, il comprenait et appréciait les mobiles de sa mère — scrupules extravagants pour les esprits moyens, qui jugent avec le simple bon sens ; — très fondés et très dignes pour certaines âmes altières.

— J'aurais fait comme vous, dit-il simplement. Et cette communauté d'orgueil les haussa dans l'estime l'un de l'autre.

Il objecta, timoré par une longue succession de mécomptes.

— Croyez-vous que Mlle Fanchette puisse disposer d'une telle somme ?

— Elle est plus riche que tu ne penses ! répliqua vivement la femme du minotier. Fanchette possédait deux mille huit cents francs de rentes, à la mort de son père, il y a quarante ans. Que faut-il pour une pauvre petite souris comme elle ?... La vache, le jardin, les ruches, le poulailler suffisent amplement à sa nourriture et à celle de sa bonne. Je suis sûre qu'elle ne dépense pas douze cents francs par an — y compris ses aumônes — et cela, non par avarice, mais par accoutumance. Enfin, à tout hasard, je vais essayer. Et tout de suite.

Elle partit, en effet, sur le champ, coiffée d'un chapeau de jardin, qu'elle posa sur sa tête tout en traversant la cour. Elle se hâtait, sans doute par méfiance d'elle-même, avant que sa résolution ne se refroidit. Pierre, harcelé par l'angoisse, monta et descendit plusieurs fois, du bureau à la chambre de son père, et de là, à la minoterie, incapable de se livrer à aucune occupation suivie, dans l'énerverment de l'attente. Quoi qu'il fit, son esprit restait attaché à une seule idée, le doute paralysait son espérance, il ne voulait rien

conjecturer. Mais il se surprit le visage collé à la vitre, épiant impatiemment le retour de sa mère.

Enfin celle-ci apparut, dans l'arche du porche. Pris de peur, il recula, n'osant interroger la physionomie de Mme Destraïmes et préjuger ainsi du résultat de sa démarche. D'une volée la porte s'ouvrit, et la haute silhouette se dessina vigoureusement sur le mur blanc du vestibule. Elle avait pleuré, ses yeux et ses joues gardaient des traces enflammées; mais sa figure exprimait l'exaltation et la délivrance du pénitent qui vient de soulager son cœur dans une dure confession.

— Tiens! fit-elle à Pierre en lui mettant une enveloppe dans la main. Il y a quatre mille francs là-dedans... Tu auras le reste après-demain, au plus tard. Est-ce bien ainsi?

Pierre, le grand et robuste Pierre, fléchit. Il eut le regard ébloui, effaré, avec lequel on contemple un miracle... Les lèvres de la mère frémirent.

— Mlle Fanchette ne veut pas entendre parler de reçu, continua-t-elle. Seulement elle elle serait heureuse si tu voulais bien aller la voir... Et après un tel service, il me semble...

— C'est trop juste! interrompit Pierre avec élan. Je le désire aussi... J'irai dès tantôt.

Elle rouvrit la porte, et dit d'une voix basse et douloureuse:

— Maintenant, tu seras du moins en paix de ce côté pendant les tristesses vers lesquelles nous allons... Monte près de ton père... Il est heureux quand tu es là... Et le souvenir de ces heures fortifie plus tard.

IX

De sa fenêtre, Mlle Fanchette aperçut la grande ombre arrêtée devant sa porte, et s'agita d'aise, enchantée de la distraction qui allait rompre la monotonie de son exis-

tence casanière. Dans son impatience de le voir, elle serait accourue à la rencontre du jeune homme, sans la faiblesse de sa jambe gauche... Mais elle n'attendit pas qu'il fût rentré dans la salle pour le saluer de paroles cordialement enjouées:

— Le voilà donc, ce fameux garçon dont on dit tant de bien! cria-t-elle de sa voix grêle, aux notes argentines un peu faussées par l'usure.

— Qui donc vous a dit tant de bien de moi, mademoiselle Fanchette? Ce sont des gens qui ne me connaissaient pas beaucoup sûrement! répliqua Pierre, s'asseyant en face du fauteuil de paille aux coussins d'indienne où trônait son bon ange, une petite vieille, frêle comme une poupée déteinte et rattatinée, dont la porcelaine se serait écaillée sous les griffes du temps.

A la question du fils Destraïmes, Mlle Fanchette secoua son blanc bonnet garni de choux mauves.

— Si... Si... C'est quelqu'un qui te connaît parfaitement, parfaitement... Personne n'est mieux placé pour te connaître...

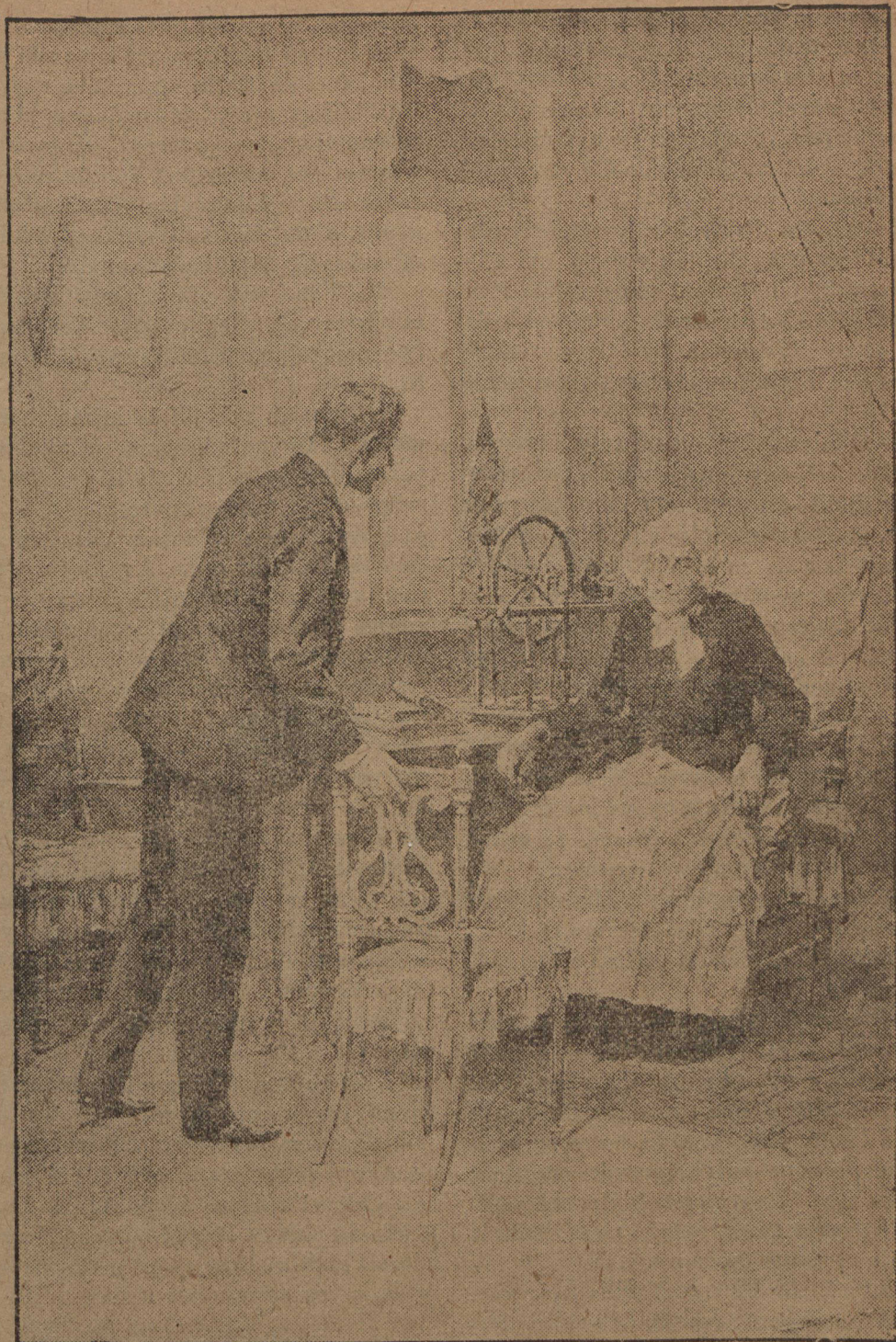
Elle eut un petit rire taquin. Une violente rougeur monta aux joues de Pierre. Une pensée éblouit son esprit... Ce quelqu'un mystérieux serait-il sa mère?... Lâche devant la déception probable, il n'osa interroger davantage.

— Il y a longtemps que je ne t'ai vu à cette place? reprit-elle... Je ne puis plus t'attirer avec des pastilles comme quand tu étais bambin.

— Vous trouvez mieux! fit le jeune homme ému.

Et, profitant de la parenthèse, il entama des remerciements fort empêtrés, mais dont les balbutiements étaient plus éloquents que de grandes phrases.

— Bon! Bon! Voilà qui est bien! interrompit Mlle Fanchette, agitant derechef ses rubans mauves. Ne parlons plus de cela... Ta mère a eu tort d'attendre si longtemps... C'est là ce qui me fâche... Ton



“Qui donc vous a dit tant de bien de moi?”

arrière-grand-père Sergent a sauvé la vie de mon aïeul à moi, dans les temps... pendant la chouannerie... Les Massier, quoi qu'ils fassent, seront toujours redevables aux Sergent... Et je suis toute seule chargée de la dette... Ça ne s'oublie pas, de tels services...

Les choses d'autrefois lui étaient plus familières que celles du présent, qui n'intéressaient plus autant son extrême vieillesse. Elle n'avait jamais quitté son village, et en possédait à fond la chronique, ainsi que la généalogie de toutes les familles.

— Il m'a semblé, quand tu es entré entré tout à l'heure, que je voyais ton grand oncle André Sergent, tel qu'il m'arriva un jour, pour me conduire aux noces de Mathurin Lorient, où il était mon cavalier. Seulement, ne t'en déplaise, il était bien mieux mis que toi : son gilet de velours à fleurs, son habit de drap bleu à boutons dorés et son chapeau gris faisaient meilleur effet que tes vêtements couleur poussière. Les modes d'alors étaient plus jolies, ce n'est pas ta faute... Mais tu as son port de tête, sa taille, ses yeux bleus. D'ailleurs, tous les Sergent étaient de beaux hommes et tu es un vrai Sergent...

— Merci du compliment, Mademoiselle Fanchette!... Vous allez me rendre fat!...

Un bon rire creusa la petite bouche sans dents...

— Beaux hommes, oui, mais des têtes de granit... Ta mère l'a bien éprouvé quand elle a voulu épouser ton père... C'est à ce moment-là que son oncle André se fâcha contre elle, et qu'ils ne se revirent jamais plus que dans les grandes occasions solennelles... Car vous êtes toujours brouillés, je pense?... Les Sergent ne reviennent jamais sur leurs décisions.

L'intérêt de Pierre s'éveillait, comme s'il eût fouillé les archives de sa famille.

— Je n'ai entrevu qu'une fois mon grand-oncle, dit-il, à l'enterrement de mon aïeul. Il habite le pays de sa femme, dans

la Mayenne. Je sais qu'il a perdu son fils et sa bru et qu'il demeure avec son petit-fils. De ci de là, j'ai appris que mon cousin Philippe avait fait son droit, puis était revenu vivre sur ses terres... Nous ne nous sommes pas rencontrés depuis cette circonstance déjà lointaine. J'étais alors un gamin d'une dizaine d'années... Philippe devait avoir quatorze ans environ...

Mlle Fanchette, penchée en avant, écoutait avec une attention dont l'ardeur enflammait ses pommettes fanées. Elle reparut :

— Ta mère m'a dit la même chose ce matin... Depuis longtemps, je n'osais lui parler de tout cela, mais il y a des moments où le cœur s'ouvre mieux, et, aujourd'hui, elle a volontiers causé de l'ancien temps. Ton oncle André (et l'émotion presque tendre qu'elle mettait à prononcer ce nom, souvent revenu dans son radotage, trahissait un émoi, un sentiment fermé dans son vieux cœur comme une fleur sèche dans un livre), ton oncle André avait un fils beau et grand comme lui, comme toi, qui s'éprit follement de sa cousine. Ta mère était alors la plus jolie fille des alentours; on l'appelait la belle Rose du Moulin-Blanc. Ton père était employé aux ponts et chaussées. Il vint plusieurs fois à la minoterie. Il avait des yeux bruns, ceux de Rose étaient bleus... C'est toujours ainsi... Toi, tu t'amouracheras sûrement de quelque fille aux cheveux noirs.

— Est-ce vraiment une loi absolue? fit Pierre, rougissant un peu.

— Tu verras, tu verras... Donc, ton oncle André voulut marier son fils et sa nièce... Celle-ci résista. Alors André monta la tête du père de Rose. Pourtant, Sergent adorait sa fille, Rose ayant perdu de bonne heure sa mère, était maîtresse au logis, habituée à faire en tout ses trente-six volontés. Elle se cabra devant la résistance de son père et de son oncle, jura qu'elle n'aurait point d'autre mari qu'Antonin

Destraïmes, et qu'elle attendrait... Elle attendit quatre ans... Personne ne savait ce qu'elle souffrait, sauf moi... Que de fois elle est venue pleurer là, sur cette chaise basse où tu es assis ! A tout le monde elle montrait une figure impassible... Une vraie Sergent encore, celle-là, pour l'entêtement et l'orgueil !... Mais quel bonheur, un soir, quand je la fis se rencontrer ici, avec son ami, fidèle comme elle !... Enfin, elle triompha... André rompit avec son frère. Mais Rose épousa Antonin. Seulement, il y avait des fils blancs dans ses bandeaux dorés.

Elle allait, elle allait, emportée par ses souvenirs, heureuse d'être écoutée par ce beau grand garçon dont la vue excitait ces réminiscences. Pierre ne perdait pas un mot, captivé par un intérêt pieux et puissant. Cette voix fêlée qui semblait venir de très, très loin, rendait plus saisissante encore l'évocation du passé de sa mère et du mélancolique roman sur lequel il n'avait que de vagues données. L'idée qu'elle avait tant aimé son père, tant souffert pour cet amour, suscitait en lui une reconnaissance attendrie...

Tout s'éclairait, se justifait, ainsi qu'il arrive lorsque les causes nous sont révélées. Il s'expliquait maintenant que dans sa lutte pour soutenir cette noble constance, Mme Destraïmes eût développé les côtés inflexibles et hautains de sa nature. Il comprenait aussi le principe de la préférence accordée à Antonin, le premier-né, ressemblant physiquement à l'époux aimé, tandis que Pierre, lui, rappelait trait pour trait, ce despote de la famille contre lequel la mère avait dû se révolter...

Et, hélas ! entre ces chers êtres chers qui avaient tant combattu pour s'appartenir, attachés l'un à l'autre par les souvenirs de leur jeune tendresse et des années vécues en commun, la séparation était imminente ! Le cœur du fils se fondit de compassion et de douleur à cette idée, et mû par le désir impérieux de se retrouver près

d'eux au plus vite, il se leva.

— Quoi ! tu pars déjà ! exclama Mlle Fanchette saisie.

Il eut un geste qu'elle comprit.

— C'est vrai ! On a besoin de toi là-bas... Mais reviendras-tu, au moins ?

— Oui, je reviendrai certainement... Vous ne savez pas comme vous m'avez fait du bien... de toute façons...

— Alors, au revoir, André Sergent ! dit-elle, comme par distraction, pour avoir encore une fois l'occasion d'articuler ce nom qui la hantait.

Il devina quelle lointaine image, secrètement adorée, il représentait à la bonne vieille. Et il lui vint une délicate inspiration dont il sourit un peu, malgré les sombres idées qui écrasaient son esprit. Comme tous ceux qui aiment, il était pitoyable aux souffrances d'amour. Le grand Pierre inclina galamment sa tête blonde découverte :

— Mademoiselle Fanchette, c'est bien le moins que vous me permettiez de vous embrasser.

La moustache soyeuse effleura ses fines rides. Le vieux cœur s'émut et les joues flétries s'empourprèrent en songeant au baiser qu'aurait pu donner soixante ans auparavant, André Sergent l'insensible.

X

Un silence inusité sur la rivière, dans l'apaisement de la chute du jour : M. Destraïmes venait d'expirer. Et le Moulin-Blanc, s'immobilisant aussitôt, avait paru mourir avec son maître.

Sans cris, sans gémissements, le drame s'était dénoué. L'heure la plus cruelle, dans une longue maladie sans espoir, n'est pas l'heure suprême, pour ceux qui entourent le cher être aimé, enfin délivré des souffrances terrestres. Un sanglot de Céline troubla seul le calme de cette fin paisible. L'énergie de Mme Destraïmes, trempée par la continuité de son angoisse, sem-

bla redoubler au lieu de s'abattre. Secondée par Pierre et par la religieuse de Saint Charles qui avait veillé les dernières nuits, elle accomplit tous les rites pieux et les funèbres besognes. Puis, toujours droite et muette, elle revint prendre sa place au pied de ce lit d'où ne l'élèverait plus la voix faible et douce, familière à son oreille...

En bas, c'était le dîner des commensaux de la maison. Les femmes emmenèrent Céline. On avait essayé de décider la veuve à descendre aussi. D'un signe de tête lent et résolu, elle répondit: Non... Et Pierre, sans rien dire, demeura près d'elle.

Elle ne semblait pas s'apercevoir de la présence de son fils. Livide, le regard fixe sous ses paupières meurtries, elle s'absorbait dans la contemplation du visage d'ivoire, éclairé par les cierges dont les vacillantes clartés donnaient parfois l'illusion du mouvement et de la vie.

Pierre, assis un peu à l'écart, considérait tristement la forme pour jamais immobile et la veuve hautainement concentrée dans son affliction.

Pas une plainte... pas une larme... Et cependant, à n'en pas douter, elle subissait une véritable agonie intime. Un spasme parfois serrait sa gorge, arrêta la prière qui agitait ses lèvres blanches... Mais, sans qu'elle en eût soupçon, Pierre suivait en partie sa songerie navrée. Les confidences de la vieille Fanchette permettaient au fils de voir plus clair dans l'âme de sa mère. Plein de pitié, il l'accompagnait en pensée dans son lamentable pèlerinage aux souvenirs lointains de son bonheur et de sa jeunesse.

Et le déchirement abominable de la séparation s'accroissait pour elle d'un autre tourment qui devait la torturer au plus sensible de son être. M. Destraïmes, pendant son lent déclin, n'avait jamais demandé à revoir son fils aîné. Et sa femme, craignant de provoquer chez le vieillard une émotion funeste, ne chercha pas

à lui en suggérer le désir. Seul, le prêtre,, dans l'effusion des dernières entrevues, osa parler en faveur de l'enfant prodigue. Le moribond, comme s'il eût manqué de force pour prononcer ce nom, répondit seulement par un signe affirmatif. Immédiatement, Pierre partit pour Segré et expédia à son frère un télégramme pressant qui resta sans réponse. Une autre dépêche, envoyée le lendemain, n'obtint pas de meilleur résultat. Ce ne fut qu'après la troisième, le lundi matin, qu'on apporta enfin cette réplique: Etais absent de Paris. Chagrin fou, Arriverai aujourd'hui!

Mais la mort, plus prompte, avait devancé le fils...

... Le bruit d'une voiture dans la cour... Un court tressaillement agita les membres de Mme Destraïmes... Elle avait reconnu, ainsi que Pierre, le roulement de la carriole envoyée au-devant d'Antonin à la station.

Pierre eut envie de quitter la chambre pour laisser plus de liberté aux premiers épanchements de la mère et de l'enfant idolâtré qu'elle n'avait pas revu depuis près d'un an... Une âpre curiosité, — quelque chose comme le besoin invincible d'irriter le mal réveillé en lui, — le retinrent à sa place... Certes, il ne détestait pas son frère; sa jalousie n'avait rien d'hostile contre le préféré, mais il appréhendait néanmoins comme une épreuve pénible la venue de celui par qui il souffrait depuis l'enfance...

Son pas dans l'escalier, puis la porte s'ouvrit. Antonin parut, et derrière lui, la petite Céline, visiblement inquiète. Au premier coup d'oeil, il sembla à Pierre plus grand et plus pâle, avec son ample redingote noire, sa haute cravate, et ses cheveux plus longs qu'autrefois, partagés derrière l'oreille, et rejetés au-dessus du front. Mme Destraïmes s'était levée. Antonin, toujours prompt à s'attendrir, s'élança vers elle avec un sanglot:

— Pauvre chère maman!...

Sans ouvrir les bras pour le recevoir comme il s'y attendait, d'un geste d'autorité, elle lui désigna le lit mortuaire et celui qui y reposait pour jamais, le front tranquille et les mains jointes sur le crucifix :

— Lui, d'abord ! fit-elle avec une force presque tragique.

Antonin, saisi, presque tremblant, effleura d'un baiser peureux la tempe glacée, puis s'éroula sur les genoux, secoué par une crise de larmes... Mme Destraimés retomba sur sa chaise et se couvrit le visage, comme si la tension de ses nerfs se relâchait enfin dans l'émoi de cette scène. En effet, Pierre vit filtrer entre ses doigts des gouttes brillantes qui tombaient ensuite sur sa robe... Un élan aigu lui transperça le coeur... Isolée jusque-là dans le chagrin qu'elle ne communiquait à personne, il avait suffi que le fils adoré parût pour que sa sensibilité se manifestât enfin entièrement. Lui seul avait le don d'émouvoir cette âme rigide, d'en tirer des pleurs ; avec lui seul, elle consentait à partager sa désolation... Et Pierre, dans l'effervescence de sa douleur, ressentit intimement un soulèvement de haine presque furieuse contre son frère.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémissait Antonin, abîmé sans doute dans son repentir.

Peu à peu cependant, ses violents sursauts s'apaisant, il redressait son attitude prostrée, puis après un temps, il se releva en s'essuyant les yeux. Il y eut un instant de silence. Le jeune homme paraissait assez embarrassé de sa contenance devant ce lit funèbre qui évidemment le terrifiait, et sur lequel il n'osait arrêter le regard. Il sembla enfin revenir à lui-même, donna une poignée de mains à son frère dont il se trouvait plus proche, puis allant à sa mère, il se pencha pour l'embrasser. Elle n'écarta pas ses mains ; il ne put toucher que son front sans qu'elle relevât la tête à ce contact...

— Si vous saviez quel désespoir m'a

causé ce funeste contretemps !... Quel voyage... avec la crainte affreuse de ne pas le retrouver vivant !... Et arriver en effet trop tard... Quel regret abominable ! Pauvre, pauvre père !...

— Pauvre père ! Oui ! murmura-t-elle sourdement, avec un accent indéfinissable.

Il lui prit les poignets, essaya câline-ment de lui découvrir le visage.

— Voyons, maman, je vous en prie !... Ne vous laissez pas abattre ! supplia-t-il de ce ton caressant avec lequel il parvenait toujours à la persuader... C'est un grand chagrin... une perte irréparable ! ! Mais pensez à vos enfants... Ne sommes-nous pas là pour vous consoler ?

— Tu reviendras donc au Moulin-Blanc ? demanda-t-elle, relevant soudain la tête et scrutant de son regard profond les prunelles enjôleuses qui se troublèrent.

— Oh ! ce n'est pas tout à fait cela ce que je veux dire ! bégaya-t-il, gêné. Mes intérêts m'appellent ailleurs, maintenant plus que jamais... Mais de loin comme de près...

Elle baissa les yeux sans répondre, sans retirer ses doigts, inertes et froids entre ceux de son fils. Un nouveau silence tomba. Antonin, malgré sa faconde, ne trouvait plus rien à dire, et devenait de minute en minute plus contraint dans sa pose de sollicitude filiale, mal à l'aise devant ces témoins muets dans lesquels il sentait peut-être des juges, — son frère, Céline, la soeur en prière, — et surtout, surtout, ce visage de marbre, là-bas, derrière le rideau...

Mme Destraimés, tout à coup, se tourna vers Céline.

— Va achever de dîner, mon enfant, dit-elle avec une inflexion douce dans sa voix blessée... Tu iras ensuite te reposer... Tu feras servir ton frère... Sa chambre doit être prête... Tu y veilleras...

— Oui, maman ! fit docilement Céline, accablée, en effet, par la fatigue et les émotions de cette journée.

Mais en se voyant ainsi traiter en hôte dont on veut assurer le bien-être au milieu des circonstances les plus difficiles, Antonin rougit et jugea urgent de s'indigner.

— Ah! non, ma mère... J'entends veiller avec vous... Et, d'ailleurs, Céline m'a dit que vous n'aviez pas encore dîné... Je ne descendrai qu'en même temps que vous et je prendrai rien moi-même si vous ne consentez pas à vous reconforter.

D'un signe de la main, elle coupa court à ces démonstrations de tyrannie affectueuse.

— Ces questions ne doivent pas se débattre ici... *Nous* irons plus tard... Tu as besoin de te restaurer après ton voyage... Va dîner, va... et dors ensuite...

Il hésita encore, inquiété par l'insaisissable ironie de ces derniers mots. Mais Mme Destraïmes avait repris son maintien méditatif; son chapelet roulait entre ses doigts. Refroidi par une singulière timidité, toute nouvelle chez lui devant sa mère, Antonin n'osa insister davantage et suivit sa soeur. Pierre demeura...

...Une à une, les heures sombres s'égrenerent. La tête vide, le corps alourdi par l'insomnie, Pierre vaqua à tous les grands et petits devoirs que comportaient les préparatifs de la cérémonie du lendemain. Céline le secondait de son mieux, si désireuses, la dévouée fillette! d'éviter à sa mère des fatigues superflues et des détails importuns.

Tout le jour, la maison fut pleine de visiteurs, venant dire adieu au défunt: voisins, amis, parents et alliés, tout le monde cousinant un peu dans ce coin du Craonnais angevin.

De son côté, le bon Baptiste était accouru dès la première heure se mettre à la disposition de son frère de lait. Tandis que les employés de la minoterie se répandaient aux alentours, afin de porter les invitations dans les habitations dispersées dans *le fond des terres*, vers Louvaines, Aviré, Audigué ou Vern, Paumier était

délégué aux missions de confiance. Ce fut lui qui effectua les démarches les plus importantes, qui télégraphia à l'oncle et au cousin Sergent, de Meslay-en-Maine, pour les convier aux obsèques, et qui fut chargé d'aller les chercher à la gare de Segré, dès qu'ils eurent annoncé leur arrivée..

Antonin éprouvait un bizarre malaise au milieu de cet affairément général et silencieux, sur lequel planait l'idée solennelle qui faisait baisser les voix et étouffer le bruit des pas... Pour les ordres à recevoir ou les compliments sympathiques à donner, il voyait tout le monde s'adresser naturellement à Pierre. Lui se sentait mis à l'écart. Une dépêche qui lui parvint dans le courant du jour, détermina chez le jeune homme une recrudescence de méchante humeur. Sous prétexte de faire prendre l'air à sa migraine, il s'en alla, d'un pas flâneur, tout le long de l'Oudon, dans la direction de la ville, et il ne reparut qu'à la soirée, une heure après le débarquement de l'oncle et du cousin attendus.

Pierre appréhendait quelque peu sa première rencontre avec le doyen de la famille, ce terrible André Sergent, de volonté si autoritaire, dont il ne gardait qu'une nébuleuse image, dans ses souvenirs d'enfant. Dès qu'il entendit le bruit des roues, il descendit le perron pour aller au-devant des voyageurs. Confusément aussi pensait-il à l'obligation d'aider à descendre de voiture un vieillard de soixante-seize ans.

Destraïmes arriva justement dans la cour au moment précis où s'accomplissait cette opération, et resta ébahi devant l'agilité déployée par le septuagénaire qui, très droit, très ingambe, d'un pas vif et décidé, s'avancait vers lui.

— Mon oncle André!

— Mon neveu Pierre, probablement?

Sans en dire davantage, ils s'examinèrent, stupéfaits, ne se dissimulant pas leur curiosité et leur surprise. Rarement — tous deux si grands — ils avaient occasion

de rencontrer un autre regard à hauteur de leurs propres yeux. Cette seconde d'arrêt les conquit l'un à l'autre. Cette jeunesse en pleine vigueur et cette vieillesse alerte s'admirent réciproquement. Ils s'offraient une mutuelle et flatteuse vision de leur passé et de leur avenir. André retrouvait dans son neveu la beauté juvénile et mâle qui avait été sienne. Pierre ne pouvait désirer rien de mieux que de ressembler, dans cinquante ans, à ce magnifique vieillard, à l'œil brillant, à la bouche fine, dont les rides accentuaient les traits sans les déformer.

L'oncle regarda son neveu avec la satisfaction du roi de Prusse considérant un superbe grenadier.

— Tu es un Sergent, toi, dit-il brusquement en lui frappant sur l'épaule, assez fort pour que le jeune homme sentit la dureté de sa main.

— On le dit, fit Pierre.

Puis il ajouta promptement, jaloux de rendre justice à la mémoire de son père :

— Je suis Destraimes aussi, par plus d'un côté.

L'oncle André n'eut pas le loisir de commenter ces dernières paroles. Céline, se haussant sur la pointe des pieds, lui offrait sa joue rose. Le regard du grand vieillard s'éclaira en se posant sur ce doux visage d'enfant.

— Voilà la pouponne ! fit-il, en lui prenant le menton. Tu as grandi, petiote, depuis que je ne t'ai vue...

— Ah ! mon oncle ! fit Céline, souriant malgré elle, il y a douze ou quatorze ans ! Si je n'avais pas grandi depuis ce temps-là !...

Dans le même instant, Pierre échangeait une courtoise poignée de mains avec Philippe Sergent, enfin dégagé de l'ombre gigantesque de son aïeul, près duquel il paraissait fluet et petit, quoique sa taille fût en réalité de proportions honnêtement moyennes et plutôt gracieuses.

Mais il y avait quelque chose de timide

et hésitant dans toute sa personne, aussi bien dans ses manières et dans sa démarche que dans son visage aux traits fins, un peu noyés dans une barbe châtain-chair, et dans l'expression voilée de ses yeux gris. Philippe donnait l'impression d'une nature délicate, nonchalante, d'ailleurs sympathique, mais préférant le rêve à l'action. Et Pierre comprit le regret et l'envie qui teintaient l'exclamation du grand-père, voyant d'autres hériter de la robustesse et de l'éclat de la race :

— Toi, tu es un vrai Sergent !

— Mon cousin ! dit le jeune homme d'une voix remarquablement douce, je suis désolé que ce soit dans une si triste épreuve que nous renouions connaissance, car je le désirais depuis longtemps...

La phrase était bégayée, mal construite, mais l'accent sincèrement ému. Des traînes remercia son parent par un nouveau serrement de mains.

— Bonjour, mon cousin ! fit Céline, renouvelant l'aimable cérémonial d'accueil employé pour son grand-oncle.

Cette formalité du protocole à l'usage des cousins et cousines cousinant, était sans doute peu familière à Philippe, car il resta surpris, presque effaré devant la joue ronde tendue vers lui, et qu'il frôla à peine du bout des lèvres, comme s'il eût craint de froisser cet épiderme velouté.

— Excuse la gaucherie de ce sauvage, fillette ! dit l'oncle André, avec un sourire narquois à l'adresse de son petit-fils. Il n'est pas exercé à embrasser de jolies cousines...

Puis, se détournant, il suivit son neveu qui l'introduisait dans la maison pour le conduire près de Mme Destraimes. Le vieillard monta l'escalier, s'arrêtant presque à chaque marche pour observer les changements opérés dans la demeure familiale, depuis quatorze ans qu'il n'y était entré... Là, on avait pratiqué une fenêtre : ici, abattu une cloison... Sa voix nette se troubla, son pas s'alourdit insensiblement.

C'était dans ce logis même qu'il était né.

Soudain, en arrivant sur le palier, il se trouva devant une porte ouverte, laissant voir le cercueil entouré de lumières, et couvert de fleurs. Le vieux Sergent entra en se découvrant, et courbant sa hautaine tête blanche, il pria sur la bière de celui qu'il avait détesté, et qui était mort.

Son menton rasé tremblait, ses prunelles d'acier s'étaient voilés; des impressions du très ancien passé s'émanaient de ces murs, et le pénétraient jusqu'au cœur. Puis il la devinait là, près de lui, *elle*, cette nièce jadis chérie au point de la désirer pour fille, et à qui il avait gardé rancune mortelle de son refus... Et les deux hommes qui aimaient Rose, son propre fils et Antoine Destraïmes, cause du dissentiment, étaient morts... Ils restaient seuls de cet autrefois, *elle* et lui, — gardant une foule de souvenirs communs sur les gens et les choses du temps écoulé, — ce temps vers lequel l'esprit des vieilles gens retourne avec complaisance... Il osa enfin diriger les yeux vers sa nièce. Il l'aperçut à deux pas de lui, debout, pâle, les cheveux blanchis, flageolante d'émotion. Alors il n'y tint plus. La rudesse de son orgueil s'amollit. Un sanglot monta de sa poitrine: — Ma pauvre Rose!... Elle se jeta vers lui et éclata en larmes.

— Ah! exclama-t-elle d'une voix déchirante, vous seul pouvez m'appeler ainsi maintenant!... Il vacilla... Elle se rappela alors, malgré son désarroi, que son appui était un vieillard, à qui un ébranlement moral trop violent pouvait être funeste. Se dominant par un effort puissant, elle le conduisit à un fauteuil et s'assit près de lui. Ils demeurèrent quelques minutes sans parler, s'habituant au miracle de se retrouver l'un près de l'autre, la main dans la main.

— Je n'osais espérer que vous viendriez, dit-elle très bas. Merci...

— Je ne me suis jamais soustrait à un devoir de famille, répliqua-t-il. D'ailleurs,

n'êtes-vous pas venus, toi et ton mari, quand ma bru est morte... et plus tard, mon fils, et ma femme?

Ils se turent encore, puis l'oncle André chercha du regard autour de la pièce.

— J'ai vu Pierre, j'ai vu ta fille, prononça-t-il gravement. Mais où est l'autre?

Mme Destraïmes connaissait trop son vieux parent pour ne pas supposer que, même brouillé avec les habitants du Moulin-Blanc, il avait toujours dû s'enquérir minutieusement de ce qui leur advenait. Elle comprit, à son accent, qu'il était édifié sur le compte d'Antonin, et baissa la tête... Il lui en coûtait trop d'avouer que l'autre, en ce jour de deuil, désertait la maison dont la tristesse lui pesait.

Peu de temps après, l'ainé des Destraïmes se montra enfin. En le voyant entrer, les yeux de l'oncle André et de Philippe se heurtèrent dans une surprise.

— Voici mon frère, dit Céline, mon frère Antonin.

— Mais nous l'avons déjà entrevu tantôt, à la gare! répliqua le vieux Sergent, la voix incisive. Seulement, je ne pensais pas, non, je ne pouvais penser que ce fût là un de mes neveux!...

Et Pierre, étonné, ne s'expliqua ni l'accueil presque méprisant de l'oncle, ni la froideur de Philippe, ni la mine penaude de son frère...

XI

Le maître venait de franchir pour la dernière fois le seuil de sa maison. Maintenant, le cortège de deuil défilait sur ce pont où tant de fois M. Destraïmes s'était arrêté pour jouir de la splendeur des couchants ou du charme des matins, en contemplant son cher Moulin-Blanc.

Le cortège contourna le coteau, s'engagea dans la pente escarpe en haut duquel attendaient les prêtres en vêtements sacerdotaux. Et la montée du cercueil vers la croix d'argent étincelant au sommet of-

frit l'éloquence frappante d'un symbole.

Et pendant que les voix aigrettes des enfants de chœur se mêlaient aux barytons et aux basses des chantres, dans la sévère harmonie des psalmodies, Pierre se demandait s'il était vraiment possible que ce fût l'office mortuaire de son père qui se célébrait là... Toutes les circonstances extérieures lui présentaient à la fois l'incohérence et le réalisme de certains rêves. Sa personnalité lui semblait se dédoubler. Son être physique subissait l'impulsion donnée, accomplissait machinalement les actes voulus; sa pensée, au contraire, se dégageait de cette torpeur corporelle, acquérait une lucidité extraordinaire, s'élançait au delà du lieu et du temps...

En sortant de l'église, le convoi traversa la place, et remonta la route jusqu'au portail du cimetière. De chaque côté, ondulaient les flots vers des blés déjà hauts, parsemenés de nielles et de marguerites; les haies se couvraient de roses sauvages. A chaque pas, dans le champ, on écrasait des fleurs. La terre et l'air frémissaient de vie intense et d'amour éperdu. Des milliers d'existences mystérieuses s'agitaient, ardemment vouées à leur but de fécondité et de travail. La moindre petite parcelle du sol fournissait la sève nourricière à une quantité innombrable d'êtres organisés. Des papillons voltigeaient par couples, les abeilles s'affairaient de corolle en corolle. Partout des chants, des vols, des parfums. L'oeuvre de création se poursuivait, exubérante, dans le rayonnement printanier.

Et au milieu de cette fermentation universelle, Pierre sentit une excitation étrange griser son esprit, ivre de douleur, et l'enlever à l'heure accablante. Tandis que le cercueil de son père reposait au bord de la fosse ouverte et que le prêtre prononçait les dernières bénédiction, le jeune homme s'affirmait à lui-même, dans une exaltation surnaturelle, que la mort n'était qu'un vain mot, une séparation apparente. L'immortalité l'éblouissait de sa splendide

espérance. Il l'apercevait, — suivant ses croyances de chrétien, — dans le séjour bienheureux et mystique de l'éternelle paix. Il voyait aussi la continuité persistante de la vie dans ce monde physique, où rien ne périt mais se transforme, où les fleurs jaillissent des tombeaux... Et moralement encore, l'existence des morts ne se prolonge-t-elle pas par celle de leurs descendants, qui peuvent perpétuer leur influence et leur souvenir et poursuivre leur oeuvre? Le fils, héritier de la pensée du père, ne devait-il pas assurer cette survie au cher disparu, en accomplissant la même tâche, en marchant dans les mêmes pas, sur le même chemin, en faisant, comme lui, métier d'honnête homme dans la même sphère d'action, avant de s'endormir comme lui, avec la sérénité d'un bon ouvrier qui a bien rempli sa journée de travail?...

Pierre entrevit toute l'étendue du devoir assumé, son existence, entièrement tracée devant lui, et il accepta son destin avec un sombre enthousiasme, en couvrant d'un regard de tendre protection le groupe désolé des femmes en pleurs.

— Je le ferai! Père, je te le promets!... dit-il mentalement, en jetant l'eau bénite sur la bière... Une sérénité vivifiante se répandit alors en lui, et raffermir son coeur pour la consommation de l'épreuve, tandis qu'Antonin, nerveusement impressionné, se courbait en deux, avec de bruyants sanglots.

Maintenant, ils étaient de retour au Moulin-Blanc. Les parents, les cousins les plus proches, les amis les plus intimes, ceux qui devaient prendre part au banquet funèbre dans la grande salle les accompagnaient.

Ce déjeuner, pourtant rapide, ne parut pas, à Pierre, la moins pénible des obligations de cette dure journée. Peu à peu, en effet, comme il arrive toujours, les convi-

ves, après avoir gardé, tout d'abord un ton mesuré et grave, s'oubliant, dans la satisfaction des appétit repus... Au bout de la table, deux d'entre eux concluaient un marché pour une coupe de bois, d'autres discutaient, les derniers votes du député, les tarifs des alcools, le règlement de la pêche. Partout les intérêts personnels et vulgaires reprenaient le dessus. Pierre en arriva à un état d'exaspération sourde qui lui inspirait la tentation de jeter tout le monde dehors; le tintement même des verres ou des fourchettes lui blessait l'oreille comme un scandale dans cette maison endeuillée, et il se révoltait, à part lui, de voir Antonin, calmé et presque souriant, avec sa mobilité habituelle, se mêler à la conversation d'un air dégagé.

Le regard noir de reproche que le cadet dirigeait involontairement sur son aîné, se choqua en route à des yeux gris observateurs qui, après avoir considéré Antonin, se tournaient vers le second des Destraimes avec une sympathie attristée. Et Pierre comprit que Philippe Sergent sentait et pensait comme lui.

Enfin, les importuns quittèrent le Moulin-Blanc. Quelques vieilles amies demeurèrent seules près de la veuve, l'accaparant avec une sollicitude pleine d'excellentes intentions. Certes leur empressement, leurs petits soins, leur commisération loquace fatiguaient Mme Destraimes, mais il valait mieux qu'en un tel jour on ne lui laissât pas le temps de se replier sur elle-même...

Discrètement, Pierre s'assura de cette situation, et, tranquilisé en voyant sa mère affectueusement entourée, il jugea qu'il lui était permis de rejoindre leurs hôtes, l'oncle et le cousin, avec qui il avait eu à peine le loisir de prendre contact.

Ils venaient d'abandonner la maison aux rangements des servantes, et de descendre au jardin. Pierre découvrit bientôt le vieux Sergent, allant et venant par les allées droites bordées de fraisiers une main

sur l'épaule de Céline qui l'escortait dans cette lente promenade.

— Je ne vous dérange pas, dit le jeune homme en approchant.

Il venait d'entendre couler son nom dans le babil de sa soeur.

— Si, si, mon garçon!... Ce que nous disons ne te regarde pas!... répliqua l'oncle André en clignant de l'oeil d'un air de malicieux mystère. Voilà le côté des jeunes gens là-bas! ajouta-t-il en désignant la terrasse où Philippe et Antonin causaient.

Pierre, avec un demi-sourire arraché à sa mélancolie, laissa en tête-à-tête la fillette et le vieillard. Il constatait avec plaisir que Céline avait conquis le grand-oncle... N'ayant jamais eu de fille ni de petite-fille, André Sergent ignorait la douceur des caresses innocentes et ne se trouvait que plus sensible à leur charme, tout nouveau pour lui. Il éprouvait une satisfaction délicieuse à s'appuyer sur une jeune et tendre épaule, à entendre bruissier une voix argentine, à rafraîchir ses yeux en les posant sur un visage candide, sur une chevelure couleur de miel. Et Céline, ravie d'avoir acquis quelqu'un de plus à aimer, se prodiguait en prévenances et en gentillesses affectueuses envers ce vieux parent qu'elle se représentait jusque-là comme un être farouche, inflexible, — un Cromwell ou un Bismarck campagnard, — et qui ne lui paraissait pas terrible du tout, en réalité...

Il ne se reconnaissait plus lui-même, le rude et volontaire Sergent!... Une foule de sensations, jointes à l'attrait de cette jeune tendresse montant vers lui, contribuaient à mollir son âme: la senteur de l'air natal, respirée avec bonheur, la joie secrète de sa réconciliation avec sa nièce, la gloire de rétablir son autorité de patriarche sur la lignée rebelle. Il avait cédé sans peine aux sollicitations de Mme Destraimes, le priant de demeurer quelques jours au Moulin-Blanc afin de veill-

ler au réglément de la situation, et il consentait d'avance à devenir le tuteur de sa petite-nièce. Cette ingérence dans les affaires de la famille flattait son goût pour la domination. Et dans cet épanouissement intime, avec le triomphe de sa belle santé, André Sergent, par une générosité retrospective, se sentait disposé à l'oubli complet du passé. Il n'en voulait plus à Antoine Destraimes, puisque celui-ci avait eu le bon esprit de partir avant lui.

L'intrus, une fois congédié, Céline et le grand-oncle reprirent leur va-et-vient de navette et leur causerie.

— Nous disions donc que ce fameux Pierrot avait donné sa démission d'officier pour revenir ici, et alors?...

Et Céline, ainsi remise sur la voie, se lança avec une nouvelle ardeur dans le récit des faits et gestes du grand frère chéri, tandis que le héros de cette narration épique gagnait docilement l'endroit où le renvoyait le vieux Sergent.

A cette heure où tous les ressorts de sa volonté se détendaient, Pierre eût d'ailleurs obéi à l'impulsion d'un enfant. Il s'assit près de Philippe et s'accouda au mur, dans une pose accablée. Et languissamment, il se mêla à la conversation qui l'intéressait néanmoins. Les jeunes gens, unis par le sang, mais si longtemps éloignés les uns des autres, s'expliquaient mutuellement leur passé, leur genre d'existence, leurs goûts et leurs idées générales.

Philippe, mis sur la sellette par Antonin, parlait de lui-même d'une voix retenue, aux modulations extrêmement harmonieuses, et revenait encore sur la pensée qu'il avait exprimée dès son arrivée au Moulin-Blanc.

— Il y a bien longtemps que je souhaitais connaître mes cousins d'Anjou... Vous êtes ensomme mes parents les plus proches; ma mère étant elle-même orpheline, sans frères ni soeurs; il ne me reste à peu près personne de son côté.

Dans la tristesse de Pierre, un souvenir

gai passa: les plaisanteries de son père sur l'habileté du vieux Sergent à dénicher des héritières. L'oncle André avait lui-même épousé une riche veuve de la Mayenne dont il alla exploiter les propriétés; et, pour consoler son fils du refus de la belle Rose du Moulin-Blanc, il sut lui trouver un dédommagement doré, cette petite orpheline bien rentée qui fut la mère de Philippe et mourut après deux années de mariage.

— Je devinais le même désir inavoué chez le grand-père, poursuivit le jeune homme. Mais il est bien trop fier et trop opiniâtre pour convenir d'un sentiment qu'il regarderait comme une faiblesse. Seulement, à soixante-seize ans, on se reporte volontiers vers le passé. Et il saisissait le moindre prétexte pour en arriver à parler du pays, des gens et des choses qu'il y avait connus.

— Ah! bien, si j'humecte jamais mes larmes en regret de la grenouillère natale, c'est que je serai en plein gâtisme! observa Antonin sarcastique. Mais ce qui m'épate, ajouta-t-il en passant la main sur le genou de Philippe, c'est que vous, assez chanceux pour être fils unique et maître de votre fortune, vous vous enterriez dans un trou de la Mayenne, en tête-à-tête avec votre ancêtre... qui ne doit pas folâtrer tous les jours?... Mais, après tout, c'est peut-être lui qui vous impose cette retraite champêtre et cénobitique!...

De nouveau, Pierre se sentit choqué du ton inconsideré de son frère; de nouveau, ses yeux rencontrèrent les prunelles grises de Philippe.

— Mon grand père ne m'a nullement imposé mon existence actuelle! répliqua celui-ci avec un flegme, marqué d'une certaine fraîcheur. Je l'ai choisie librement, et plutôt contre sa volonté, car il désirait avoir un homme de loi dans la famille, avocat ou avoué... Et dans ce but, il m'expédia à Paris pour y faire mon droit...

— A Paris! exclama Antonin émerveil-

lé, vous en avez de la veine!... Vive l'oncle Sergent. C'est un homme de progrès! Mais comment diantre cette riche idée a-t-elle pu lui venir?... Car pour tous les ruraux, Paris ne représente-t-il pas une vaste chaudière infernale?...

— Ils ont peut-être raison, riposta Philippe avec tranquillité... Une vaste chaudière où fermentent les cerveaux, où se consomment les énergies, où le bien et le mal se brouillent dans un mélange effervescent... Pour en revenir à mon histoire, mon grand-père subit seulement l'influence du docteur dont le fils émigrerait en même temps que moi dans la capitale... Il a d'ailleurs l'esprit beaucoup plus ouvert que vous ne le pensez... Et il comptait qu'un séjour à Paris me corrigerait de mon apathie naturelle et de ma sauvagerie, défauts déplorables chez un futur avocat!... Son espérance a été trompée: J'ai bien obtenu mon parchemin de licence, tout comme un autre, mais je ne suis pas avocat, et je demeure sauvage...

Pierre sourit. La voix et les yeux de ce sauvage lui plaisaient.

— C'est égal! vous êtes un phénomène!... opina Antonin. Lâcher Paris sans regrets!... Votre cœur avait donc bien à se plaindre des Parisiennes?...

Philippe lança en l'air une bouffée de fumée, les yeux foncés de nouveau par nuance de mécontentement. Sa nature le portait peu à peu à l'expansion, et cet interview prolongé, auquel il s'était prêté d'abord pour faire preuve d'amabilité et de confiance envers ses jeunes parents, le fatiguait maintenant horriblement.

— Les Parisiennes qu'on peut observer au Quartier-Latin sont toutes d'excellentes personnes! répliqua-t-il un peu sèchement. Et elles ont eu la bonté de laisser mon cœur intact.

A ce moment, Pierre se levait en sursaut. Son esprit, assoupi par une torpeur, venait de s'éveiller brusquement, dans une inquiétude... A la fenêtre bien connue du

premier étage, la silhouette de sa mère était apparue une seconde... La laissait-on seule déjà?... Il ne voulut pas troubler la quiétude de Céline, et l'enlever au grand-oncle qui semblait se complaire dans la société de la jeune fille... Tant mieux s'il s'intéressait à elle!... La pauvre petite n'aurait jamais trop de protecteurs!

Le jeune homme quitta donc la terrasse, et se dirigea vers la maison. Comme il l'avait prévu, les amies étaient parties, et les servantes prenaient le café dans la cuisine, trop absorbées par cette passionnante occupation pour prendre souci de leur maîtresse. Pierre monta l'escalier, résolu à arracher sa mère à cet isolement qui serait si poignant les premières heures.

Il la trouva debout et se tordant les bras, au milieu de la pièce déjà transformée par quelques rangements, et dont le vide était plus impressionnant que le lugubre appareil des derniers jours.

— Antoine, appelait-elle d'un accent navrant, Antoine, mon ami!... C'est fini! Tu n'est plus là!...

Pierre s'approcha, hésitant, presque effrayé... Comment son intervention serait-elle acceptée?... Cependant il ne pouvait supporter qu'elle demeurât ainsi, livrée à toutes les affres de la souffrance solitaire.

— Ma mère, supplia-t-il...

Elle tourna vers lui des yeux étranges, des yeux qu'il ne lui avait jamais vus, hargnards et tragiques... Elle posa les mains sur les hautes épaules qui tremblèrent d'émoi, et dit d'une voix rauque, jaillissant d'un sanglot profond:

— Pierre, mon fils, tu lui as donné ses dernières joies!...

Eperdu, il referma ses bras et ils s'embrassèrent. Pour la première fois de sa vie, il sentait battre contre lui le cœur de sa mère.

Malheureusement, cette minute d'amer bonheur fut brève... La porte se rouvrit, et la mère Fouché entra, en compagnie

d'une autre matrone, pour continuer le nettoyage interrompu...

XIII

— Alors, il n'y a pas de rivière, dans votre pays?...

— A quelques kilomètres, serpente seulement un mince ruisseau bordé de peupliers, c'est tout...

— Mais pas une rivière comme la mienne, une vraie rivière où il y a des vagues! dit Céline avec orgueil.

Philippe sourit en regardant les petits flots mutins, soulevés par la brise contraire au courant, qui venaient danser contre le mur de la terrasse.

C'était le matin du lendemain, Céline, descendue de bonne heure au jardin pour la cueillette des fraises y avait rencontré le cousin Philippe qui lui proposa son aide, comme il se devait. Et maintenant, la récolte achevée, ils causaient en se reposant, — accompagnés par le ronflement du moulin, remis en branle, — le cousin, assis sur le banc, la cousine, grimpée sur le parquet, son panier rempli de fruits rouges sur les genoux.

— C'est si joli, l'eau! poursuivit la jeune fille... Ça bouge, ça vit, c'est plein d'images d'arbres, de nuages: c'est le double du ciel... J'aurais beaucoup de peine à quitter ma rivière.

Elle s'arrêta, comme frappée de ses propres paroles, et ajouta dans un soupir: — Il faudrait pouvoir rester toute la vie au Moulin-Blanc!...

Les lèvres à la pulpe tendre comme la chair des fraises se contractèrent, et les yeux noisette qui avaient tant pleuré ces derniers jours se brouillèrent encore: une goutte brillante glissa sur la joue légèrement pâlie. Cette larme et la robe noire sévère formaient avec le visage enfantin et la grâce indécise du jeune corps une antithèse qui toucha fort le cœur du sauveur Philippe Sergent.

Céline essayait vivement ses yeux, ne voulant pas importuner personne de son chagrin. Elle se sentait vaguement le devoir de rendre le séjour de la maison supportable à ces parents qui avaient répondu à leur appel et les assistaient dans les plus pénibles circonstances. Et la petite s'efforçait de suivre l'exemple de fier courage que lui offrait Pierre, Pierre, qui, après tant de veilles, était debout depuis la pointe du jour, pour surveiller la reprise du travail à la minoterie...

Elle se retourna inopinément vers Philippe, par un de ces mouvements brusques et capricieux, familiers aux enfants et aux oiseaux...

— Vous peignez, je crois, mon cousin?

— Oui, un peu... c'est-à-dire beaucoup, mais pas bien...

— Sauriez-vous peindre des arbres, de l'eau?... C'est très difficile, assurait toujours la maîtresse de dessin du pensionnat.

— Je crois qu'à la rigueur j'arriverais à produire quelque chose qui ressemblerait vaguement à des arbres ou à de l'eau, répliqua Philippe, amusé.

Elle ouvrit des yeux émerveillés.

— Et peut-être seriez-vous capable de représenter cela aussi? ajoutait-elle en désignant le ciel vapoureux, les prairies humides de rosée et la futaie, étagée sur le coteau.

— Je vous peindrais vous-même si vous le désiriez, dit Philippe, frappé de l'harmonie des tons et de l'heureux arrangement des lignes... Dans cette pose, avec ce fond vert frémissant et cette bourriche remplie de fraises...

Elle rougit de plaisir.

— Oh! mais alors vous êtes très fort!...

Et la jeune diplomate ajouta hésitante et presque anxieuse:

— Seulement, le Moulin-Blanc, lui, serait probablement trop compliqué?...

Evidemment, dans sa candide admiration pour son moulin, Céline considérait la

reproduction de l'énorme bâtisse comme beaucoup plus difficile que sa propre portraiture. Philippe, devant le sérieux de sa petite cousine, resta très grave :

— Je pense que je m'en tirerais, à la condition que vous comptiez les fenêtres pour moi auparavant...

D'enthousiasme, elle bondit à terre, et, joignant les mains, suppliant des yeux :

— Oh ! mon cousin, si j'osais vous demander?... Le Moulin-Blanc avec son barrage, la rivière, le pont ne ferait-il pas un joli tableau ? Ma pauvre maman serait si contente !... Dites, que vous seriez gentil ! Et je vous aimerais bien !...

— Oh ! la récompense promise me décide ! dit Philippe, dans un rire un peu embarrassé. Marché conclu, mais donnant, donnant...

— Mais je vous aime déjà ! protesta Céline avec élan. Un cousin, c'est un petit peu frère...

Quelle impression désagréable obscurcit les prunelles grises où elle plantait bien droit son regard ingénu ? Philippe lui-même n'eût pu définir ce revirement... Pourquoi, à cet instant, se trouvait-il subitement agacé par le souvenir de cinq ou six cheveux blancs pointant sur ses tempes, auxquels il n'avait jamais accordé une pensée jusque-là ?...

— Et moi, je constitue à tout le moins un frère vénérable ?... dit-il avec une rougure.

— Pas beaucoup plus qu'Antonin et que Pierre...

— Je suis beaucoup plus âgé que Pierre... et même qu'Antonin. J'ai vingt-huit ans... C'est terriblement imposant...

Céline, un pied sur la marche, son panier sur la hanche, examina son cousin d'un air connaisseur.

— C'est cette grande barbe qui vous vieillit ! déclara-t-elle enfin, d'un ton entendu. Si j'étais ministre, je défendrais aux hommes de porter la barbe avant qua-

rante ans au moins. C'est bien plus gentil de laisser voir le menton, avec une jolie moustache, comme celle de Pierre. Essayez. Vous verrez que ça vous ira bien.

Sur le prononcé de ce jugement, elle descendit les degrés, et Philippe pensa devoir l'escorter. Au portillon du jardin, ils rencontrèrent l'oncle André qui, parti dès l'aube en reconnaissance dans le pays, rentrait, frais et de belle humeur, tout ragouillard par son excursion matinale.

— Hé ! fit le vieillard en embrassant Céline, tu n'en as pas l'étréne, ma petiotte, quoiqu'il soit de bonne heure... J'ai déjà embrassé quelqu'un, ou plutôt quelqu'une... une ancienne *bonne amie* qui m'a gardé cinquante ans de fidélité... Cela valait bien un baiser... A nos âges maintenant, c'est permis !...

— Cinquante ans ! exclama la fillette avec stupeur, et vous riez !... Ah ! mon oncle, vous avez le cœur bien dur... Ça doit être si terrible pourtant d'aimer sans espoir...

— C'est au moins de Fanchette Massier qu'il s'agit ? dit Pierre, apparaissant à la porte de la minoterie et s'approchant du groupe.

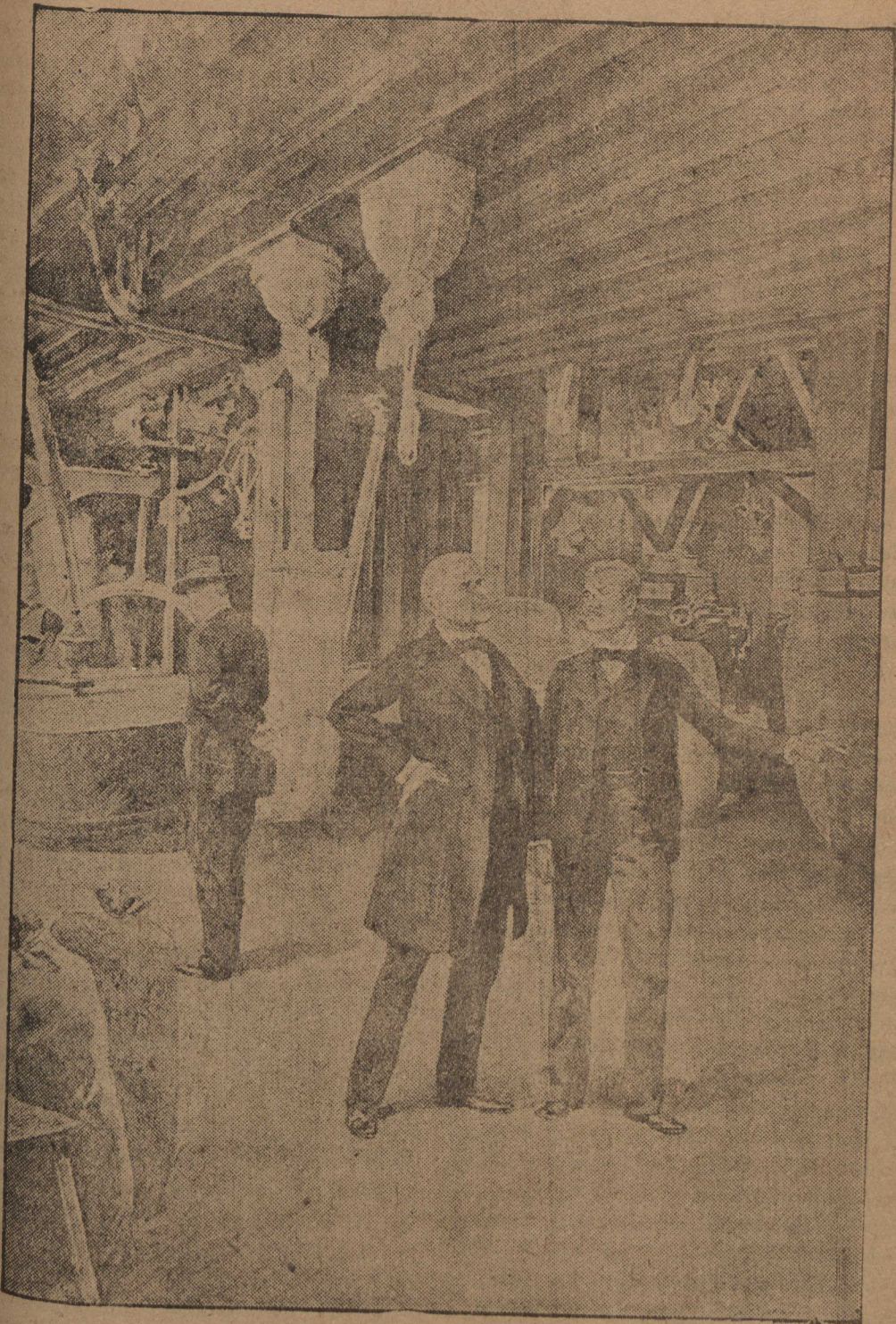
— Parbleu ! oui ! avoua le grand-oncle avec une malice, un peu attendrie néanmoins. Mais nous sommes en rivalité, toi et moi, garçon !... Elle m'a chanté tes louanges tout le long de la séance !...

— Elle me parlait sans cesse de vous, répliqua Pierre. Il paraît que nous nous ressemblons si fort que l'un fait penser à l'autre.

Le vieux Sergent se redressa, et considéra son jeune sosie avec une orgueilleuse satisfaction.

— Vous plaît-il de visiter le moulin, maintenant qu'il manoeuvre ? proposa Pierre à l'aïeul et au petit-fils.

Tous deux le suivirent. Dès les premiers pas, l'oncle André qui avait aidé jadis son frère dans l'exploitation du Moulin-Blanc jusqu'à son immigration dans la Mayenne,



Il restait ébloui devant l'outillage nouveau.

eut une exclamation ébahie :

— Bigre! quel luxe!... On se croirait dans un château!... Ton grand-père ne s'y retrouverait plus...

Il restait ébloui comme intimidé devant l'outillage nouveau, les ateliers frottés comme des salons de danse, la puissante machine à vapeur, et tous ces cylindres cannelés, enfermés dans leurs gaines d'étable verni, joujoux coquets plus profitables à la besogne que les lourdes et primitives meules de grès d'antan. Son esprit pratique de paysan avisé ne s'attardait nullement dans des préjugés routiniers; il professait un respect pour les merveilleuses inventions modernes dont il admirait les applications, sans en comprendre très bien la technique. Aussi écoutait-il religieusement son neveu dont les démonstrations captivaient aussi l'intérêt de Philippe, qui, minutieusement, interrogeait, observait, examinait.

Et Pierre, emporté par son sujet, s'emballait, sans s'en apercevoir, dans un chaleureux éloge du Moulin-Blanc, dépeignant les avantages d'une situation qui permettait de disposer une force hydraulique excellente, et de réaliser ainsi une notable économie sur les minoteries actionnées seulement par la vapeur, à laquelle on ne recourait ici qu'à l'époque des crues et des grandes eaux. Une force motrice pouvant suppléer à l'autre, le fonctionnement restait ainsi assuré, pourvu qu'on fournît de la pâte aux blutoirs et aux cylindres... Mais la clientèle s'agrandissait constamment... Et le moulin ne paraissait pas devoir chômer de sitôt...

Tout à coup Pierre entendit résonner sa propre voix avec cet accent convaincu, et s'interrompit, saisi d'une émotion... Il répétait les paroles mêmes de M. Destraïmes, vantant son cher Moulin-Blanc... Décidément, l'esprit de son père passait en lui, inspirait et dirigeait ses pensées et ses actes...

Et d'ailleurs lui-même devait se l'a-

vouer. Il se sentait maintenant attaché à l'oeuvre pour laquelle il luttait depuis des mois. N'affectionne-t-on pas plus spécialement les gens et les choses par qui l'on a souffert?

— Vraiment, mon cher, je t'admire! fit Antonin, qui était venu les rejoindre vers la fin de sa visite. Ça te va absolument, ce métier-là!... D'abord, Pierre est un nom prédestiné... Point de bon meunier qui ne se dénomme Pierre... Mais te voilà saupoudré comme un gardon prêt à frire!...

Un nuage de fine poussière blanche couvrait en effet, les vêtements du cadet, estompant ses moustaches et ses sourcils.

— J'ai remplacé là-haut, aux blutoirs, un ouvrier qui manquait ce matin! répondit Pierre, sans s'émouvoir de la raillerie. Et il ajouta simplement:

— Une autre fois, je passerai une blouse!...

— Alors, tu seras complet! gouailla Antonin... Enfin, tout de même, mon vieux, j'aime mieux que tu aies pris ma place dans la farine. Garde-la; je ne la réclamerai pas!...

L'oncle André contempla alternativement le blond géant, poudré à frimas, et la figure mièvre dont la lumière matinale accusait les ternissures. Et mettant sa main sur l'épaule d'Antonin, il proféra d'un ton goguenard:

— Je crois, mon beau gars, que le moulin a plutôt gagné au change... Toi, tu dois préférer la poudre de riz des parfumeurs à la bonne farine de froment!...

Pour la seconde fois, Pierre eut l'étonnement de voir son frère se troubler devant le grand-oncle et de nouveau, conçut le soupçon d'un petit mystère.

Mais avec l'élasticité de sa nature féline, Antonin surmonta vite ce malaise, et regardant son vieux parent de côté avec un sourire câlineur:

— Allons, mon grand tonton, vous qui êtes un homme sensé, vous savez bien qu'il ne faut pas juger sur de vaines apparen-

Il envoyait en même temps un coup d'oeil d'intelligence à Philippe, qui n'y répondit pas. Pierre n'eut pas le temps d'approfondir l'énigme. Céline venait prévenir que Mme Destraimes, enfin descendue de sa chambre, les attendait tous dans le bureau...

XIV

... Elle était assise derrière le pupitre. La pâleur de son visage rétréci, de ses cheveux décolorés, ressortait entre le noir de sa robe et de son bonnet de veuve. Une tristesse infinie s'émanait d'elle. Sa bouche aux plis abaissés trahissait le découragement des douleurs inconsolables, mais ses yeux bleus gardaient leur regard pénétrant, rayonnement de cette énergie vivace qui survit aux pires amertumes.

Elle se leva en voyant entrer ceux qu'elle convoquait, présenta son front à l'oncle Sergent, dans un geste de jeune fille touchant chez cette femme aux bandeaux blancs, et répondit au baiser de ses enfants. Puis, tout de suite, elle alla droit au fait.

— Mon oncle, dit-elle, Pierre vous a montré le moulin et vous avez pu apprécier le bel instrument de travail que nous possédons. Maintenant, avant que les hommes de loi n'interviennent, je désire que la situation vous soit expliquée. Pierre va vous en rendre compte dans les moindres détails, preuves et chiffres en main.

En même temps, elle indiquait à son fils cadet le siège posé près du sien, comme une place réservée à un mandataire ou à un associé. En termes précis, avec cette netteté que donnent les études mathématiques, Pierre raconta les traverses subies et les complications qui en résultaient; puis, en regard, il exposa les combinaisons qui pouvaient obvier au mal, et que sa mère et lui, la veille au soir, avaient hâtivement concertées, en conciliabule avec le père Lerou, — un habile homme qui, presque reti-

ré du commerce, ne leur refuserait pas le service de son expérience spéciale dans les affaires concernant la meunerie.

Pour combler en grande partie le déficit, résultat de la mauvaise campagne engagée, Mme Destraimes proposait de vendre la métairie du Bas-Pré, qui lui appartenait en propre. Le reste se solderait par des annuités, sagement distribuées, avec lesquelles on amortirait ainsi l'emprunt. On ne se lancerait plus dans des spéculations hasardeuses, en achetant, au début de l'année, d'énormes amas de blé qui engageaient ainsi une grosse somme, et subissaient les fluctuations de la hausse et de la baisse. On se couvrirait seulement au fur et à mesure des marchés par des achats à terme à la Bourse du Commerce. Avec cette méthode prudente, le bénéfice serait plus restreint, mais assuré; on ne risquerait plus d'aléas ruineux et angoissants. Le moulin gagnerait uniquement sa monture, et cette rémunération d'un excellent outil serait encore fort avantageuse.

— Ainsi, vous le voyez tous, conclut Mme Destraimes, comme péroraison du rapport de Pierre, ce mauvais cap franchi, nous naviguerons ensuite en eau calme. L'avenir peut devenir florissant, à la condition que nous restions unis. La dissension amènerait la ruine. Avec de la concorde, tout sera sauvé...

Mais, malgré l'autorité de sa voix, son inquiétude se trahissait dans son insistance même sur les mots significatifs, et dans le regard d'anxiété dont elle surveillait Antonin.

L'oncle Sergent, par égard pour le chagrin de sa nièce, résista au désir de blâmer les imprudences du défunt. D'ailleurs, le mal était fait: à quoi bon récriminer? Puis ce grand Pierre, d'intelligence si claire et de raison si ferme, qui ne dédaignait pas de mettre la main à l'ouvrage, lui inspirait confiance, décidément! Un instant, le vieillard se tut, ruminant les idées émises, calculant tout bas...

— Oui, fit-il enfin, je crois que tout peut se sauver... Et tout se sauvera parce que rien n'est impossible à qui possède des bras solides et une bonne tête. Va donc de l'avant, garçon!... A ton âge, j'étais comme toi! j'aurais bravé le diable!...

Son opinion sur la situation se résumait donc en un témoignage d'estime pour Pierre. Antonin, qui restait immobile, les yeux à terre, le front sombre, la lèvre allongée en une moue déçue, serra davantage les sourcils. La prépondérance accordée au cadet qu'il était habitué à voir s'effacer, exaspérait l'irritation des aigres sentiments qui s'agitaient en lui; convoitises dépitées, mécontentement des autres et de lui-même...

— Mais mon intérêt à moi est complètement séparé de ceux du moulin! observait-il, sans cesser d'effiler sa moustache brune entre ses doigts aux ongles bien taillés.

Pierre sentit le violent tressaillement qui remuait sa mère de la tête au pied, ainsi qu'au passage d'une décharge électrique.

— Ton intérêt se confond avec ceux de l'exploitation dont la prospérité accroîtra ton patrimoine, répartit-elle vivement, la voix saccadée par l'angoisse.

— Oh! modula railleusement Antonin, cette prospérité future me semble quelque peu problématique... Les chiffres possèdent une éloquence brutale... Et l'administration des derniers mois se traduit, somme toute, par une perte de soixante mille francs... C'est un passé peu engageant.

Pierre, les yeux étincelants, bondit sur sa chaise. Mais la main de sa mère pesa sur son épaule et le contint...

— Tais-toi!

Dressée dans son étroite gaine noire, un nuage violacé couvrait sa face pâle, elle écrasait l'insulteur d'un regard de colère indignée.

— Comment oses-tu?... Tu n'as donc pas compris tout à l'heure?... La vigilance et la prudence de ton frère ont seules pu

enrayer la ruine. C'est à moi de le dire et de rendre justice devant nos parents les plus proches à celui qui a fait plus que son devoir, dans de mauvais jours... et qui a été un bon fils...

Sa voix âpre se brisa sur ces derniers mots dans un tremblement ému. Pierre vit trouble. Il baissa la tête pour cacher son émotion.

— Vous n'avez pas toujours pensé ainsi, ma mère, permettez-moi de vous le dire! répondait amèrement Antonin.

La rougeur de Mme Destraïmes s'effaça instantanément; ses yeux ardents eux-mêmes semblèrent pâlir. Mais, brave comme toujours, elle répliqua encore:

— J'avais tort! A l'oeuvre, on connaît l'ouvrier!...

Antonin serra les dents avec rage. Seul avec sa mère, il n'eût pas désespéré de la reconquérir par quelque comédie de sentiment; il y comptait en arrivant au Moulin-Blanc. Mais Mme Destraïmes, absorbée par sa douleur, ne lui avait pas fourni l'occasion d'un tête-à-tête. L'idée de mort qui remplissait alors la maison paralysait d'ailleurs les facultés du jeune homme. Et maintenant, voici que non seulement sa mère échappait à son influence, mais qu'elle lui infligeait une leçon et glorifiait Pierre devant la famille assemblée!... La fureur l'emporta et lui fit négliger toutes les ruses avec lesquelles il espérait atteindre son but...

— Eh! bien, je vous répondrai par un autre proverbe, ma mère: Un bon *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras*... Quel que soit l'avenir de l'exploitation, je préfère tirer mon épingle du jeu tout de suite... et disposer, comme il me convient, de ma part d'héritage...

Ces paroles, brutalement lancées, s'éteignirent dans un silence absolu. Les physiologies demeurèrent muettes comme les voix... Et le ronflement du moulin, plus distinct, remplit la pièce de son ronron martelant les pensées soucieuses.

— Ainsi, tu vas nous forcer de mettre les biens en vente!... Tout va se disperser aux enchères!... murmura Mme Destraïmes d'un accent navré.

La violence n'était pas coutumière à la nature souple d'Antonin; il restait quelque peu interdit lui-même de son coup d'Etat, et il lui paraissait extrêmement désagréable de rencontrer sur tous les visages la réprobation et la froideur. Poussé par l'instinct de sa coquetterie presque féminine, toujours envieux de produire une impression flatteuse, il tenta de mitiger le défavorable effet de ses paroles, et de se ramener quelque sympathie. De sa voix devenue insinuante, il s'excusa, expliquant ses projets, son désir de se créer une position unique... Un ami, inventeur d'un moteur nouveau, qui lui offrait une part dans son affaire... Puis, enfin, à vingt-six ans, il pouvait se marier d'un moment à l'autre... Il s'empêtrait, barbotait, troublé par les regards posés sur lui, et redoublait de chaleur dans ses protestations pour éclaircir ces figures dont la sévérité l'énervait.

Cette éloquence creuse ne semblait plus persuader Mme Destraïmes, mais Philippe Sergent s'y laissa prendre et crut qu'Antonin écouterait volontiers un conciliateur. Avec l'intention d'être utile à ses cousins, il prêcha la bonne entente; tout le monde y trouverait son compte; la mise en vente par licitation pouvait amener une dépréciation du moulin dont chacun subirait le contre-coup par un amoindrissement de patrimoine. Pourquoi Antonin n'accepterait-il pas un partage amiable, réglé par une expertise, qui déterminerait sa quotité, dont la famille pourrait lui servir les revenus en attendant que les circonstances permissent de lui verser tout le capital? Le jeune homme écoutait pacifiquement, avec de graves hochements de tête, mais dérobaient ses regards et réservait ses paroles. Au moment où Philippe le pressait,

croquant l'avoir convaincu, la grosse horloge de la cuisine tinta onze coups... Antonin tira sa montre et se leva en sursaut.

— Je vais réfléchir mûrement à toutes les excellentes choses que vous venez de me dire... Mais pardonnez-moi de vous quitter... J'ai promis à un ami, de passage à Segré, d'aller déjeuner avec lui ce matin...

— Est-ce l'ami de la gare? demanda le vieux Sergent, tranquille.

— Non, non, mon cher tonton! répondit le neveu avec un rire léger. C'était là simple rencontre... toute fortuite... A tantôt!... Nous reprendrons la discussion, pour la clore de façon satisfaisante, j'ai tout lieu de le croire...

Il déploya toutes ses grâces pour prendre congé de tous, embrassa sa mère avec de tendres effusions, se montra presque amical pour son frère, délicieusement cordial pour Philippe et le grand oncle, puis s'esquiva comme dans une fuite, sans prendre le temps de revenir sur ses pas pour donner un baiser à sa soeur qui, du perron, lui criait: Au revoir!

Mme Destraïmes passa la main sur son front et se leva avec un profond soupir. Tous comprirent ce qu'elle pensait: Pauvre Moulin-Blanc! Quel caprice allait décider de son sort!...

.. .. .

Avec cette alarme vive au fond d'elle-même, la veuve dut encore subir la fatigue des visites qui se succédèrent une partie du jour. Dans ce défilé de personnalités indifférentes ou sympathiques, elle eut tout à coup l'étonnement de voir surgir la courte et large Mme Charriot qu'elle était en droit de croire fort refroidie à son égard. La femme du marchand de bois démentit cette hypothèse par des démonstrations touchantes et s'informa avec sollicitude de toute la famille Destraïmes. Le nom de Pierre lui tordit bien la bouche comme si elle venait de mettre une dent malade

en contact avec de la confiture, mais elle se répandit en éloges sur l'élégante tournure et le *cachet parisien* d'Antonin. Elle exprima même le désir de lui serrer la main et parut fort déçue en apprenant que l'objet de son intérêt était absent momentanément. Sa conversation languit alors jusqu'au moment où quelques départs laissèrent les deux dames en tête à tête.

— Chère amie, dit alors confidentiellement Mme Charlot en se penchant vers Mme Destraïmes pour lui dire de plus près ce grand secret, j'ai une importante nouvelle à vous transmettre... Le jour n'est guère propice, hélas! je le sais, mais je serais désolée si vous appreniez cela par d'autres... Vous devinez un peu... Ma Clémence se marie... Oh! un mariage digne de son mérite! Un chaufournier puissamment riche, et qui est fou de ma chère petite colombe... Il est un peu plus âgé qu'elle: il ne l'en aimera que mieux... Les jeunes gens sont trop souvent des fats, des inconstants et des sans-coeur, acheva-t-elle avec un reniflement agressif, où s'exhalait sans doute sa rancune.

— C'était cela qu'elle voulait me décocher! pensa la veuve, qui, malgré sa dépression morale, soupçonnait bien un but caché à cette interminable visite.

Un coup frappé à la porte dérouta les félicitations qu'elle préparait.

La mère Fouché tendit une lettre:

— De la part de M. Antonin! Y a-t-il un p'tit gas qu'attend une réponse...

Le pressentiment d'un nouveau chagrin fit trembler la main de Mme Destraïmes en recevant le papier.

— Alors, il faut renoncer à voir votre fils aîné, quel dommage! exclama avec désappointement Mme Charlot, se décidant à se lever, et se dirigeant vers la sortie avec un roulis de toute sa personne ronde, froufroulante de soie.

— Excusez-le! fit distraitemment la veuve reconduisant sa visiteuse jusqu'au perron... Il a été retenu sans doute par son ami de

Paris...

— Ah! oui, *Tami*, qui porte une si grande quantité de fleurs et de plumes sur son chapeau!... Quel chapeau!... Il révolutionne Segré!... articula la femme du marchand de bois, du ton innocent qui doit assaisonner une parfaite méchanceté.

Elle n'obtint pas de réponse, et n'insista pas autrement sur les adieux. Que lui importait maintenant!... Sa perfidie était accomplie, et elle s'en allait allègrement, dans le triomphe de la vengeance, laissant Mme Destraïmes clouée à sa place, sur le seuil de la maison.

— Je le savais, ma fille! dit la voix grave du vieux Sergent. J'ai vu... à la gare...

La veuve tourna vers lui des yeux de détresse.

— Ne te désole pas... ajouta le vieillard en lui mettant la main sur l'épaule, tu as Pierre...

Elle frémit et murmura avec une étrange expression:

— Oui, en effet, il y a Pierre!...

Dans le vestibule, à deux pas d'eux, le gamin qui avait servi de messenger à Antonin, attendait les événements en s'essuyant le nez à sa casquette poudreuse. Voyant que les choses tiraient en longueur, il jugea à propos de manifester sa présence.

— Madame, c'est pour le panier?...

— Quel panier? demanda Mme Destraïmes, tirée de son rêve.

— Dame! on m'a dit d'attendre une *varice*, un panier, je ne sais pas au juste, moi?

Elle se rappela alors la lettre qu'elle gardait à la main, et rentra dans le bureau pour la lire. Avant de la parcourir, elle en devinait le sens, à la souffrance instinctive qui lui tenaillait le coeur... Antonin y annonçait, en effet, sans plus de ménagements, que les bons comptes font les bons amis, et qu'en conséquence, après avoir pris conseil, il confiait ses intérêts à un avoué, pour obtenir sa part intégrale

de la succession paternelle. Les choses suivraient donc leurs cours normal. Il envoyait ses adieux affectueux à toute la famille, ne pouvant retourner à la Chapelle; ses affaires le rappelaient immédiatement à Paris.

— Le capon!... Il n'a osé soutenir sa décision en face! gronda l'oncle André quand sa nièce lui passa silencieusement la lettre.

Terrassée, elle restait inerte, ouvrant très grands ses yeux secs qui semblaient dilatés par la terreur des choses effroyables qu'ils contemplaient... Ainsi, elle l'avait donc choyé, adulé aveuglément, pendant toute son enfance et toute sa jeunesse, pour arriver à cela: faire de lui un ingrat!... Et l'autre! L'autre, qu'elle avait méconnu, jusqu'à le malmené presque, c'était de celui-là qu'elle espérait tout maintenant!... Douleuruse ?dérision!... Ah! elle en deviendrait folle!... Mais non, en y réfléchissant, la stricte justice n'exigeait-elle pas que le châtement lui vint par l'enfant même pour qui elle avait péché contre la justice!... Et penser qu'à cause de lui, — elle en gardait l'amère conscience, — elle avait tourmenté le pauvre mort, qu'elle aimait cependant de toute son âme!...

Ce souvenir demeurerait encore sa plus cuisante punition...

Un grand frisson la parcourut toute, suivi bientôt d'une montée de colère qui la galvanisa... Eh! bien! qu'il s'en allât donc et qu'on ne gardât rien de lui!... Violentement, Mme Destraïmes se dressait, ouvrait la porte, commandait d'un accent impérieux qu'on préparât la valise attendue, qu'on fouillât la chambre sans y rien laisser. Puis, l'idée lui revint d'une lettre apportée par le piéton, et elle fourrageait elle-même dans la liasse déposée sur le bureau, cherchant la missive adressée à Antonin, afin de la lui retourner. C'était simplement une circulaire, sous enveloppe ouverte. Ses mains se crispèrent si furieusement en la touchant que le fragile papier

se déchira, un fragment de journal en jaillit. Machinalement, elle y jeta les yeux, relut avec apreté, sa pensée tourbillonnant dans un vertige; après quoi, elle s'abattit sur le bureau, la face dans ses bras en croix.

Le vieux Sergent, stupéfié, ramassa le papier fatal, essaya de lire, mais n'en saisissant pas clairement le sens, le remit à Pierre qui entra, et lui expliqua tout bas l'incident.

Rapidement, le jeune homme prit connaissance de l'imprimé. C'était une coupure d'un article du *Grelot parisien*, envoyée par l'*Argus* de la presse. Cette chronique relatait une fête cycliste organisée par le *Grelot*, et citait: " parmi les plus jolis véhicules de la parade fleurie, la charmante voiturette d'une de nos plus séduisantes théâtrales, Mlle Ida des Troisièmes-Variétés, conduite par l'expert-chauffeur, Antonin Destraïmes..."

Et cette réunion avait eu lieu le dimanche précéant, — ce funèbre dimanche où Antonin se prétendait absent de Paris, et pendant lequel, Pierre, affolé, expédiait dépêche sur dépêche à son frère!...

Le jeune homme rejeta le papier dans un mouvement d'indignation et de dégoût... Puis il regarda Mme Destraïmes, et son coeur s'emplit d'une compassion infinie. Il alla vers elle, essaya doucement de relever la forme pitoyablement affaissée:

— Ma mère, revenez à vous!...

Elle entendit la voix, reconnut la main de son fils, la saisit entre les siennes, y appuya son front enfiévré:

— Pierre, Pierre, pardon!...

Et elle se renversa dans ses bras, les nerfs secoués par une crise effrayante.

XV

Mme Destraïmes dut s'aliter pendant une semaine; usée par un long effort, son énergie s'écroulait tout à coup. Alarmé du

marasme où elle s'anémiait, le docteur conseilla un changement d'air qui serait encore plus favorable au moral qu'au physique. L'oncle Sergent, rappelé justement dans sa terre par les travaux d'été, invita sa nièce à partir avec lui. Elle résista mollement; il lui parla avec autorité, elle se soumit: l'obéissance est parfois un repos pour les volontés fortes, lasses d'agir.

Céline accompagnait sa mère. Il fut convenu que Philippe les ramènerait à la Chapelle, et qu'il s'y installerait quelque temps pour goûter les distractions offertes par la rivière; la chasse aux halbrans et aux canards, la pêche et le canotage, tous plaisirs impossibles à Meslay. Et dans ses *moments perdus*, comme disait la petite cousine, le jeune homme entreprendrait le grand oeuvre dont elle avait conçu l'idée: la représentation picturale du Moulin-Blanc.

D'ici là, Pierre resterait donc seul. A l'heure des adieux, une grande tristesse tomba sur eux tous.

— Que vas-tu devenir, mon pauvre Pierrot! Comme tu vas t'ennuyer? dit Céline, le coeur gros d'abandonner ainsi son frère, et toute disposée à renoncer à ce déplacement pour demeurer avec lui.

— Tu te crois donc bien nécessaire à l'agrément de mon existence, jeune vaniteuse? fit le jeune homme, se forçant à sourire. Je travaillerai beaucoup. Rien de mieux pour me sauver de l'ennui!

— A quoi bon? murmura Mme Destraïmes avec un geste accablé. Travailler... pour que d'autres, — des étrangers — en profitent!

— Qu'importe! répliqua Pierre résolument. En laissant aller tout à vau-l'eau, une diminution d'affaires entraînerait une déperdition sur le prix de vente. Il faut donc travailler encore et quand même... comme si nous devions rester là éternellement... Et qui sait d'ailleurs?... Je crois aux miracles, moi!...

Cette assertion optimiste fut accueillie

par Mme Destraïmes avec un hochement de tête découragé.

— Mon cousin, je vous admire! ne put s'empêcher de dire Philippe, dans l'effusion cordiale qui accompagnait la dernière poignée de mains. Votre activité fait honte à ma mollesse. Jamais je ne me suis senti si inutile qu'en vous voyant toujours alerte, toujours dévoué, infatigablement...

— Ah! je vous en prie, ne gardez pas un pareil sentiment... répliqua Pierre avec un enjouement un peu factice. Je serais navré d'être admirable! C'est trop gênant pour ceux qui admirent et pour celui qui est admiré... Demandez plutôt à Céline. Elle vous édifiera sur mon caractère bourru, grincheux, fantasque...

— Oui, fit la jeune fille en lui passant son bras autour du cou câlinement, — mais les chiens de Terre-Neuve aussi sont des êtres insupportables, rogues, hautains, grognons... tout comme toi... Mais comme toi aussi, ils se conduisent magnifiquement... à l'occasion.

— L'occasion, interrompit Pierre avec un rire nerveux, voici le mot juste!... Les mystiques disent qu'il y a des grâces d'état; les physiologistes déclarent que la fonction crée l'organe... Qu'on l'explique comme on voudra, la force des choses nous contraint à nous adapter aux circonstances. Vous éprouverez vous-même cette vérité, le cas échéant, mon cousin...

— Vous essaieriez vainement de rebaisser votre mérite, dit Philippe.

Mais la locomotive hurlait. Sergent sera les doigts de Destraïmes à les écraser, comme si ce déploiement de vigueur devait attester la vivacité de sa sympathie, et il escalada le wagon où tous avaient déjà pris place, l'oncle André prudemment casé le premier. Les portières claquèrent, le train s'ébranla. Pierre crut voir des gouttes brillantes mouiller le voile de sa mère. Céline agita son mouchoir... Et tout disparut au coude de la voie.

... Le jeune homme fit comme il l'avait

annoncé. La besogne ne lui manqua pas. Une ordonnance du président du tribunal civil l'avait chargé de la direction de la minoterie jusqu'à la vente... Et il s'évertuait à se surmener pour abattre chez lui la pensée. Mais, malgré tout, il éprouvait le malaise déprimant de l'incertitude, l'anxiété permanente de l'avenir, et, avant d'engager chaque effort, quelle que fût sa vaillance, il devait vaincre l'impression désespérante de cet : "A quoi bon?" formulé par sa mère et qui s'imposait aussi à lui.

Le logis lui paraissait odieusement vide. Pierre y restait le moins possible, courant la campagne dans ses heures libres, pendant les longues soirées de juin, mangeant à la première auberge venue, recherchant la moindre compagnie qui put le distraire de l'idée fixe implacable. Et en se rapprochant ainsi des paysans, le jeune homme fut surpris et souvent vraiment touché d'entendre ces hommes frustes, avec un tact que ne donne pas toujours l'éducation, rappeler, en termes respectueux, le souvenir de son père, et exprimer par des allusions discrètes et délicates à la situation actuelle du Moulin-Blanc, l'intérêt qu'elle suscitait dans toute la contrée. Le campagnard est toujours hostile aux changements, et personne ne verrait de bon œil s'installer des étrangers à la place d'une famille estimée, depuis longtemps enracinée dans le pays.

La volonté de Pierre fléchissait devant ces témoignages de sympathie. Lui aussi, sentait à la souffrance causée par l'idée de l'exil, quelles attaches plus profondes et plus vivaces qu'il ne l'eût présumé, le liaient à cette terre où il était né, où les siens avaient leurs tombeaux. Et ressaisi par l'inquiétude des perturbations probables, il se levait brusquement pour échapper à la désolante obsession.

Chez Fanchette, non plus, le jeune homme ne trouvait pas le soulagement de l'oubli momentané. A diverses reprises, il cé-

da à l'invitation de la vieille demoiselle, désireuse de le retenir, — et alors c'était un événement, toute la maison en l'air, les serviettes fines et les meilleures confitures tirées des armoires, des petits plats mijotés comme pour M. le curé!... Il lui semblait festoyer dans le monde ingénu des poupées et des dînettes... Mais Fanchette ne tardait pas à tracasser sur le sujet qui la poursuivait jour et nuit, et se répandait en lamentations éplorées : — Le Moulin-Blanc en vente ! Non, pouvait-on admettre une abomination pareille?... Voir à la minoterie d'autres maîtres que des Sargent ! C'était impossible, inadmissible, invraisemblable. Cela ne serait pas!... Elle continuait sur ce ton, jusqu'à ce que Pierre, à bout de courage, prît congé. Alors l'antienne changeait de note :

— Quand donc, mon Dieu, ta mère reviendra-t-elle enfin?... — Envoie-la moi dès son retour, tout de suite, tout de suite, tu m'entends!... Pierre promettait, s'esquivait, et recommençait à errer comme une âme en peine.

Fréquemment, son vagabondage l'amena à Champignette. C'était encore là le meilleur refuge. Le jeune homme se plaisait entre ces humbles amis qui lui offraient inconsciemment le symbole de la vie saine et le résumé du bonheur humain. Il aimait voir la bonne figure de Baptiste, toute brûlée de soleil, et la ménagère, accorte et vive, s'activant entre ses chaudrons, ses seaux de lait et ses deux marmots qui trimbaient à grand fracas, sur le sol, l'appareil roulant les maintenant debout sur leurs jambes potelées.

Et quels souvenirs mélancoliques et doux se ranimaient, dès qu'il s'asseyait à cette table, à la place occupée jadis près de MILLE MAUREVEL ! Pierre revivait en esprit tous les détails inoubliables de cette journée. Et sa peine amoureuse sembla acquérir le pouvoir magique de l'évocation, car, à deux reprises, celle à laquelle il songeait éperdument lui apparut.

Chaque dimanche, il l'apercevait à la messe, dans ce banc quasi-seigneurial dont la demoiselle du Tertre avait orgueilleusement exhaussé le niveau pour dominer l'assistance. Mais revoir la reine aux yeux noirs dans le cadre familial de leur première rencontre, c'était le conte de fées réalisé, le prodige d'un enchantement qui suscitait chez lui une angoisse sourde et exquise!...

Alix entra suivie d'une bonne et chargée de quelques babioles pour les enfants. Chacun de ses mouvements ravissait le jeune homme comme une merveille. Ils n'échangeaient que des propos insignifiants. L'innocente tête de leur filleul servait de pivot à leur entretien; Destraïmes eût d'ailleurs été incapable de poursuivre une conversation, car le sens et la valeur exacte des mots lui échappaient absolument.

Puis, l'espoir troublant de ces rencontres lui échappa. Mlle Jaffre et Alix partirent pour Evian. Elles ne devaient réintégrer le Terbe que dans deux mois, mais, en revanche, leur séjour à la campagne se prolongerait jusqu'à Noël. Pierre n'osa se réjouir de cette compensation. Hélas! Qu'advierait-il d'ici cette date...

Antonin et son mandataire pressaient, en effet, si bien les choses que le jugement ordonnant, en termes barbares, la liquidation et la licitation de la succession du minotier fût rendu le jour même où la veuve rentrait au Moulin-Blanc.

Pierre alla attendre sa famille à la gare. Son visage reflétait les réflexions pénibles concentrées durant ce long mois de solitude. Céline, en l'apercevant, eut un cri de compassion:

— Pauvre cher Pierrot, comme tu as maigri! Tu parais encore plus grand!

— Tu as eu des ennuis? demanda vivement Mme Destraïmes. Je m'en doutais... Mais on ne voulait pas me laisser revenir de là-bas...

Elle le considérait avec anxiété. Il ré-

pondit, irrésistiblement entraîné par la joie que lui causait ce regard vraiment maternel et les lèvres fraîches de la petite soeur sur sa joue creusée:

— Vous voilà!... Tout ira mieux maintenant!

— Ah! tu l'avoues! Nous te manquions tout de même, n'est-ce pas, mon Pierre! exclama Céline, triomphante et attendrie. La mère baissa son voile et se détourna.

Pendant cette scène rapide, Destraïmes n'avait eu d'yeux et de pensée que pour les chères femmes qui revenaient à lui. Il vit tout à coup Céline se retourner brusquement vers le wagon d'où elles descendaient.

— Ce pauvre Philippe, qu'on laisse se débattre tout seul avec les bagages! Pourvu qu'il n'oublie rien! s'écria-t-elle impétueusement en s'élançant vers un jeune homme, surchargé de colis de toutes natures, dans lequel Pierre, au premier regard, ne reconnut pas du tout son cousin.

— Ah! ça, je deviens donc myope! fit-il en clignant des yeux avec une certaine inquiétude.

Et éclatant de rire soudain:

— Eh! non, c'est bien lui!... Mais il a coupé sa barbe!... Vous voulez donc dépister la police, mon cher ami?

— N'est-ce pas que cela lui va bien mieux? fit Céline victorieusement, tandis que Philippe, rouge et souriant, déposait une valise et deux ou trois paquets, afin de dégager une main destinée au vigoureux cordial shake-hands de son cousin.

Ainsi dépouillé de sa végétation touffue, le visage du jeune homme apparaissait affiné avec des linéaments délicats, et des lèvres fermes et bonnes, dont il eut été vraiment dommage de masquer plus longtemps les contours.

— Si tu as donné ce conseil, petite, il était bon, ma foi!... Philippe semble maintenant mon cadet! déclara obligeamment Pierre. Puis, toisant son cousin avec gaieté, il ajouta:

— Eh! bien, mon cher, je crois que vous connaissez actuellement dans toute sa plénitude le plaisir de vous rendre utile?...

— Oh! je ne m'en plains pas, au contraire! se hâta de répondre le cousin Sergent qui, un fusil gainé de cuir en bandoulière, une boîte de peinture, un cheval-pliant et une canne à pêche dans les bras, des sacs, des parapluies et des ballots quelconques suspendus alentour de sa personne, offrait assez l'aspect encombré de l'homme-orchestre ou d'un trappeur émigrant.

Changeant d'accent et de physionomie sans transition, Philippe demanda, les sourcils froncés, la voix acerbe:

— Mon cousin, savez-vous quel est ce baroque personnage?

Pierre suivit le regard irrité des yeux gris, seul moyen d'indication dont Sergent pût actuellement disposer, et reconnut le jeune Thomas qui les observait à distance d'un air assez effarouché.

— Ça? dit flegmatiquement Destraïmes, répondant au salut timide de l'employé, mais c'est l'adorateur en titre de Céline. Un parfait et inoffensif idiot, d'ailleurs.

— Cela se voit aisément! riposta Philippe, d'un ton âcre. Quel être énervant! Nous avons voyagé l'espace d'une station avec lui. Il s'était précipité sur la portière en y apercevant ma cousine, et s'empres-sait d'une façon si ridicule que j'ai été obligé de le rembarrer... Mais je crois qu'il ne reviendra pas s'y risquer!...

— Diable? pensa Destraïmes, étonné de cette virulence, je ne supposais pas le cousin Philippe tellement irascible!... Il prend vraiment au sérieux son rôle temporaire de protecteur de l'innocence!

Et un peu après, comme Sergent aidait sa cousine à caser les bagages dans le break, une idée soudaine illumina l'esprit de Pierre: — Je m'abuse peut-être!... Cependant, ce zèle complaisant, cette barbe sacrifiée!... La petite soeur aurait-elle domestiqué notre sauvage?...

Cette observation servit de point de départ à une méditation abstraite, qui, pour un instant, mit une lueur gaie dans les yeux du jeune homme...

... Ce fut un moment solennel que celui où ils rentrèrent dans leur vieux logis... Quand ils se retrouvèrent dans cette grande salle où tant de fois la famille s'était rassemblée, alors le vide des places désertées apparut plus béant... Les regrets du passé, l'alarme du lendemain, se ravivèrent, plus intenses et plus amers, chez chacun d'eux... Céline essaya de secouer cette impression accablante, et de remplir le silence par son habit. Elle raconta, avec entrain, dans quel désarroi, elle et sa mère, avaient trouvé l'habitation Sergent.

— Quelle pitié, mes pauvres amis! disait-elle, levant les épaules et regardant moqueusement son cousin et son frère, quelle pitié qu'une maison où il n'y a que des hommes!... Le grand-oncle a beau se montrer vigilant et houspiller ses deux vieilles servantes, le désordre est extraordinaire!... Pas une serviette qui n'ait des trous!... Maman a passé des journées entières à ravauder des bas et à reprendre des trous de mites!... Oui, Monsieur, certifiait-elle à Philippe avec un mouvement de tête mutin, si vos tibis rencontrent aujourd'hui des boutonniers, c'est à notre aiguille que vous le devez!... En êtes-vous au moins reconnaissant, et nierez-vous encore que les femmes soient bonnes à quelque chose?

— Je n'ai jamais dit pareille hérésie!... affirma le jeune homme chaleureusement.

Pierre, à son tour, dut communiquer les nouvelles bonnes ou mauvaises — celles-ci beaucoup plus nombreuses que les autres... Le front de Mme Destraïmes s'assombrit davantage... Pour faire diversion le jeune homme parla de Fanchette, et transmit à sa mère le message de la vieille fille... La veuve garda quelque temps le silence, — puis, comme dans le sursaut d'un réveil, dit tout à coup d'une voix si forte

et si résolue que ses enfants la considérèrent avec étonnement: — J'irai dès demain!...

XVI

— Mon Dieu! que c'est joli! exclama Céline électrisée. Tout se reconnaît déjà: le moulin, le pont, le barrage!... Vous êtes vraiment très habile, mon cousin!...

Assise sur l'herbe, près du chevalet que Sergent avait planté dans les roseaux de la rive, la jeune fille, depuis une heure, épiait avidement le fusain barbouillant la toile blanche, et s'extasiait chaque fois que le dessin des lignes devenait lisible. Chose bizarre! Philippe qui, d'ordinaire, recherchait farouchement l'isolement et le mystère pour y perpétrer ses ébauches artistiques, ne semblait nullement obsédé par la surveillance opiniâtre des yeux noisette. L'enthousiasme de sa contemplation lui communiquait, au contraire, une ardeur inusitée. Et il éprouva un singulier désappointement lorsque Mme Destraïmes traversa le pont et que Céline se leva pour suivre sa mère au village.

— Oh! restez! supplia-t-il... Cela marchait si bien!... Vous m'aidez à travailler...

— Impossible! déclara sérieusement la jeune fille. Je ne puis me dispenser d'accompagner maman... Vous devinez qui doit avoir notre première visite... et cette gerbe de glaïeuls... En sortant du cimetière, maman ira voir Mlle Fanchette... Je l'attendrai à l'église... Oh! ce ne peut être long!... Et tenez, pour vous faire prendre patience, Pierre va venir à son tour vous tenir compagnie!

Elle s'échappa là-dessus et rejoignit la veuve qui envoyait, en passant, un signe amical à l'artiste. Pierre sortait, en effet, de la minoterie et ne tarda pas à se diriger vers son cousin.

— Eh! bien... tout va-t-il à votre gré? demanda-t-il en l'accostant.

— Voyez vous-même! répondit insidieu-

sement le peintre, en jetant de côté un coup d'oeil complaisant vers son esquisse, tout en apprêtant sa palette. Je vais, à l'instant, commencer l'ébauche.

Pierre se pencha vers la toile. Afin de prêter un relief pittoresque au paysage, Philippe avait choisi l'heure charmante où les teintes roses du soleil déclinant adouçissaient le blanc cru et les arêtes vives de l'énorme et géométrique bâtiment, qui représentait, pour tous les Destraïmes, le plus beau monument du monde. Son croquis très sobre laissait dans le vague certains détails, devant rester enveloppés dans la demi-teinte crépusculaire. Cette largeur de dessin déconcerta quelque peu l'ancien officier, habitué à la minutie et à la rectitude des épures.

— Vous allez peindre... déjà? questionna-t-il, hésitant. Cet ensemble vous suffit? Philippe sentit la réticence.

— Que voyez-vous de défectueux? demanda-t-il vivement... Dites-le-moi! Vous m'obligerez.

Ainsi exhorté, Destraïmes se laissa aller avec candeur à quelques légères critiques. Les ellipses des arches et les lignes fuyantes du toit offraient-elles une perspective rigoureusement exacte? Les fenêtres exigeaient, à son sens, plus de régularité... Les arbres... Philippe, énervé, fit jaillir sur sa palette le contenu entier de son tube de vermillon.

— Voilà bien le sens esthétique d'un Polytechnicien! s'écria-t-il avec impatience. Mais, mon cher, un tableau ne se dessine pas comme un relevé topographique! Attendez un peu, artilleur tatillon... Vous verrez l'effet quand la couleur y sera!... Il ajouta d'un ton docte:

— Pour l'instant, je puis seul me retrouver dans mes points de repère...

Cette confiance toute nouvelle en ses propres moyens, l'artiste-amateur ne la devait-il point aux suffrages flatteurs de la petite cousine, qui déjà gâtaient sa simplicité habituelle?...

Pierre, ahuri de trouver ce garçon modeste si étonnamment susceptible, se hâta de vanter les mérites qui s'annonçaient déjà, l'heureux choix du point de vue, le bon arrangement du sujet... Il n'eut pas de peine surtout à trouver des termes sincèrement reconnaissants pour remercier le cousin de son aimable intention.

— Vous causerez un réel bonheur à ma mère... Pauvre Moulin-Blanc! grâce à vous, nous le posséderons du moins encore en peinture!...

Hélas! tout aboutissait promptement à cette fatale conclusion! La morne expectative jeta sa mélancolie sur les deux jeunes gens; ils demeurèrent quelque temps silencieux, Philippe, massant avec fougue les dessous de son tableau, Pierre, à demi-couché dans l'herbe, le regard allongé pensivement vers l'horizon.

Pierre, sous l'influence de cette heure impressionnante qui incite à la méditation et aux confidences, parla tout à coup à demi-voix, d'un ton pénétré:

— Vous êtes bon d'être revenu, cousin, et d'apporter la consolation de votre présence à des gens que l'adversité rend nécessairement de morose compagnie.

— C'est moi qui vous suis infiniment redevable de votre hospitalité!... repartit Sergent, la voix changée. Si vous saviez combien ma vie ordinaire est monotone, et comme je me trouve heureux parmi vous!

Son interlocuteur se souvint inopinément que, cinq semaines plus tôt, ce sauvage affirmait son intransigent amour pour la solitude!...

— Au reste, j'aime ce pays, continua Philippe. Effet d'atavisme, sans doute!... J'en ai tellement entendu parler à mon père et à mon aïeul! Sa lumière et son air me plaisent.

Il ajouta plus bas, avec une brusque montée de rougeur:

— Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que nous vinssions nous y fixer. Nous trouverions un régisseur pour nos propriétés de

la Mayenne. Le grand-père commence à se fatiguer de la culture, et désire, je le sais, revenir terminer ses jours ici.

— Pourquoi faut-il que nous autres, nous soyons condamnés à nous éloigner! dit tristement Pierre.

Une exclamation de l'artiste, qui, tout en brossant avec zèle, ne cessait de guetter à la dérochée, rompit le fil de la causerie:

— Voici ma tante!...

Mais il remarqua aussitôt, avec une promptitude d'observation toute particulière:

— Comme elle paraît agitée!... Et Céline n'est pas avec elle!... Serait-il arrivé quelque chose?

En même temps, Philippe dressa une tête effarée au-dessus du chevalet. Pierre, ainsi mis en éveil, s'étonna à son tour des allures étranges de Mme Destraimes qui arpentait le chemin à pas précipités.

En apercevant les deux jeunes gens, elle leur envoya des signaux bizarres, accéléra encore sa marche saccadée, et sauta au bas du talus que formait le rivage, afin de parvenir plus vite auprès d'eux.

— Qu'avez-vous? demanda Pierre, vaguement alarmé par cette exubérance anormale.

— Qu'est devenue Céline? questionna Sergent anxieux.

La veuve s'arrêta court.

— Au fait, c'est vrai!... Céline!... Pauvre petite, je l'ai oubliée à l'église!

Elle éclata d'un rire nerveux. Les deux cousins la considérèrent avec stupeur. Une crainte indéfinissable traversa l'esprit du fils. Mme Destraimes rejeta son voile en arrière. La vue de ce visage enflammé, de ces yeux étincelants, redoubla la frayeur instinctive qui glaçait le jeune homme...

— Je l'ai oubliée, reprit-elle. Nous l'enverrons prévenir... Une seule idée me dominait: revenir au plus vite ici.

Elle saisit le bras de son fils,

— Pierre! proféra-t-elle avec exaltation. Je t'annonce un cadeau... Un cadeau

de cinquante mille francs!... Ne me regarde pas ainsi!... Je ne suis pas folle... C'est bien réel!...

Il restait immobile, presque hébété, assommé comme sous un coup, les yeux démesurément ouverts. Sa raison se troublait. Soudain, la vérité se fit jour.

— Fanchette, n'est-ce pas? balbutia-t-il. Ce ne peut être qu'elle.

— Oui, avoua Mme Destraïmes avec véhémence, Fanchette!... Cinquante mille francs à toi!... La donation sera libellée dès demain!... Et comprends-tu tout?... Avec cette somme, augmentée de ta part d'héritage, complétée par l'appoint que te fournira un associé ou un commandataire que Lerou te trouvera facilement, tu rachèteras la minoterie...

Et toute noire sur le fond laiteux du ciel apaisé, elle étendit le bras dans un large geste de victoire, vers la masse claire des bâtiments.

— Tout sera à toi, Pierre!... Tu seras enfin le maître du Moulin-Blanc!...

Ce cri de triomphe roula comme une acclamation dans le silence du soir et se prolongea en vibrations qui s'éteignirent lentement. Pierre n'osait croire encore. Tremblant et pâle, il demeurait comme insensible, sans une parole, sans une idée, foudroyé par la joie trop-subite.

— Oh! mon ami, que je suis heureux!... Ségayait Philippe, très ému, lui pressant les mains. Je cours chercher moi-même votre soeur... pour qu'elle sache plus tôt la bonne nouvelle...

Et laissant à la débandade palette, toile et pinceaux, il s'esquiva en hâte, comme s'il s'appréhendait qu'on le retînt. La mère et le fils n'y songeaient guère... Face à face, ils se regardaient, les yeux dans les yeux. Ceux de Mme Destraïmes sourirent et se troublèrent. Pierre passa la main sur son front.

— Ah! c'est fabuleux! dit-il.

Et le timbre de sa voix était voilé comme s'il parlait en rêve.

— Tant de luttes, tant d'angoisses!... Et voilà que tout va s'aplanir et se calmer!

Il se sentait plus faible qu'un enfant après une telle secousse. Puis, un choc se fit dans sa pensée.

— Mais pourquoi est-ce à moi-même que Fanchette fait ce don?...

— Parce que je l'ai voulu! articula Mme Destraïmes, presque violemment...

Elle continua, haletante de la rapidité de son explication:

— Fanchette désirait me léguer la moitié de sa fortune; l'autre part étant destinée des fondations pieuses ou charitables. Mais, devant le péril pressant, elle m'a proposé de changer ces dispositions en une donation immédiate pour nous permettre de racheter le moulin, préférant, la bonne fille, jouir de notre bonheur pendant qu'elle vit encore. Il lui faut si peu de chose pour subsister! Ces cinquante mille francs, épargne de quarante années, représentent pour elle du superflu. D'ailleurs, elle a toute confiance dans notre gratitude. J'ai accepté son offre, mais en lui conseillant de te faire ce don et elle y a consenti avec plaisir, car elle a compris mes raisons.

Il la regarda encore d'un air indécis. Elle acheva avec une sorte d'emportement:

— Je l'ai voulu, parce qu'il est nécessaire que tu sois le maître ici, comme ton père le désirait!... Parce que je veux te confier la garde de la fortune familiale, dans l'intérêt de tous... Parce que je te sais loyal, probe et juste, et que ce dépôt sera en sûreté dans tes mains...

Un sanglot étouffa ces dernières paroles... Des ouvriers passaient en causant sur le chemin, tout près d'eux. Mme Destraïmes prit le bras de son fils.

— Viens! dit-elle, en l'entraînant par le sentier vers les prairies.

Ils marchèrent quelques minutes, palpitants et muets. Ils atteignirent bientôt un coin abrité par le taillis où des troncs

d'arbres abattus invitaient à une halte. Mme Destraimes s'assit et le mouvement par lequel elle rangea son châle invita son fils à prendre place auprès d'elle. Pierre obéit à cette suggestion.

— Ecoute... Sache bien, avant tout, que je t'aimerai toujours. Les fautes qu'il a commises, celles qu'il commettra, ne peuvent détruire ma tendresse... Je suis d'ailleurs la première cause de ce qu'il est aujourd'hui... Depuis longtemps, je ne m'aveuglais plus comme vous le croyiez tous. Je voyais où je t'avais amené par ma faiblesse, par mon affection... trop partiiale... Mais je lui croyais du coeur... Je pensais que l'expérience l'amenderait... Pouvais-je l'abandonner, alors qu'il s'aliénait tout le monde?... Ne devais-je pas lui ménager, par mon indulgence, un moyen de retour? Hélas!... toutes ces concessions ont été inutiles... Il n'est pas méchant, mais faible, c'est encore pire!... Et quel remords pour moi en me représentant toutes les conséquences lamentables de sa conduite, ce jour de chagrin où il arriva trop tard!...

Elle eut une suffocation, puis reprit d'un accent désespéré:

— J'ai mal compris mon devoir maternel... J'ai été coupable envers lui, coupable envers toi... Tu as souffert... par ta mère... Oh! Pierre, Pierre, peux-tu me le pardonner?...

Bouleversé par une émotion indicible, en la voyant s'humilier ainsi devant lui, il l'enveloppa subitement de ses bras, l'attira contre sa poitrine:

— Vous êtes trop dure pour vous-même! Calmez-vous... Je vous en prie... Maman!

Pour la première fois, depuis de longues années, le vocable enfantin et caressant s'échappait des lèvres du jeune homme. La tête blanche s'abattit contre la large épaule, et ils restèrent ainsi quelques secondes, unis dans cette étreinte éplorée et tendre où leurs âmes se fondaient enfin.

La première, Mme Destraimes se redressa, s'écarta d'un effort doux, mais tenace:

— Laisse-moi, je veux tout dire. Cela me soulage tant... Depuis si longtemps, je renferme ces pensées qui me rongent... Pierre, je me hais moi-même pour avoir méconnu un fils tel que toi!

Il voulut encore interrompre l'aveu douloureux.

— Si! si, écoute-moi... C'est quand tu démissionnais, que je commençai à revenir de mes préventions... Je te connaissais mal... Le collège, les Ecoles t'avaient enlevé de bonne heure à moi... Et je me montais contre toi, pour me persuader que tu valais moins que *lui!*... Quelle amertume aujourd'hui d'y resonger!

De nouveau, il essaya de l'interrompre; de nouveau, elle lui résista, décidée à poursuivre sa confession jusqu'au bout:

— Crois-le bien, Pierre, ce n'est point en raison de son indignité seulement que j'ai été amenée à te rendre justice... Non, ta supériorité morale s'affirma d'elle-même... D'abord j'eus peur de m'abuser: je t'observai attentivement... avec angoisse... Ton caractère se révéla jour après jour, forçant mon estime, captant ma confiance... Insensiblement, je m'habituai à compter sur toi en toutes choses... Et quand il fut question de ce mariage où l'appât de l'argent nous séduisait tous — nous étions si besogneux — alors! j'appris moi-même quelle haute opinion j'avais conçue de ton mérite, à la répulsion que m'inspirait l'idée de donner à une Clémence Charnot, mon beau, mon noble et grand garçon!...

Cette fois, ce fut Pierre qui appuya son front contre le sein maternel...

— Et cela alla toujours croissant! continua Mme Destraimes, d'une voix amoilie... Mais je ressentais maîtressée par le regret, la honte de ma longue injustice... Ma contrainte devant toi grandissait à mesure que tu prouvais davantage ton désintéressement, ton généreux oubli de toi-même, ton dévouement filial... Quand j'allai voir Fanchette, pour cet emprunt, mon coeur trop gonflé s'épancha irrésistible-

ment... Le récit des faits ne pouvait être qu'un éloge de toi... Et je constatai alors, Pierre, non seulement combien j'étais fière de mon fils, mais combien je l'aimais!...

Il se laissa glisser dans l'herbe; à demi-agenouillé devant sa mère, il baisa frénétiquement les mains amaigries qu'il avait gardées enfermées dans les siennes.

— Pauvre chère maman!... Ne parlons plus de tout cela... Nous allons être heureux!...

Il fût resté là des heures, dans la béatitude de ces effusions et de ces caresses, si nouvelles pour lui et que ses désirs d'enfant avaient éperdument souhaitées. Mais la brise fraîchit. Mme Destraïmes frissonna légèrement. Avec une sollicitude de jeune époux, Pierre resserra le châle de sa mère.

— Vous allez prendre froid... Rentrons, voulez-vous?...

Elle le retint, en appuyant ses mains sur les épaules de son fils, et les yeux graves, les lèvres frémissantes, elle prononça lentement:

— Pierre, en souvenir de cette minute, promets-moi, quoi qu'il arrive, de te rappeler toujours qu'il est ton frère?...

Sans détourner le regard, il répondit très bas, mais très fermement:

— Je le promets!

— Pierre, tu seras maître de la fortune... Tu ne le laisseras pas dans le besoin, tu le secourras dans la misère où il tombera infailliblement tôt ou tard?

— Oui, ma mère...

— Tu lui viendras en aide, même si dans sa détresse il n'osait recourir à toi... même s'il se dégradait... s'il était pour toi un dés-honneur?

Pâli par la violence de son émotion contenue, et la solennité de l'engagement, il répéta encore, sans hésiter:

— Je vous le promets...

— Merci, mon fils! dit-elle simplement. Je mourrai tranquille!...

Elle lui effleura le front d'un baiser, et

se levant, s'appuya à son bras avec le tendre abandon de l'amour avoué. Ils remontèrent la sente qui côtoyait la rivière, à pas retenus, sans se hâter, comme pour prolonger la douceur de l'instant béni.

Sur le pont, deux ombres stationnaient, appuyées au parapet; deux silhouettes facilement reconnaissables, l'une souple et désinvolte; l'autre mince et plus raide d'attitude.

— Céline... et Philippe! annonça Pierre, en espaçant expressivement les deux noms.

Il ajouta plus bas, — et son sourire se trahit dans sa voix:

— Mère, avez-vous remarqué?...

Elle lui pressa le bras, puis dit:

— Je ne m'étais donc pas trompée... Tout ne serait-il pas bien ainsi?...

— J'aimerais Philippe comme frère, répondit le jeune homme.

— Ah! le bon Dieu nous prend en pitié! murmura la mère avec un long soupir.

Céline accourait, se jetait dans leurs bras:

— Ah! maman! mon Pierre!... Que je suis donc contente!...

Et naturellement, cette joie excessive acheva de se traduire par d'abondantes larmes.

Les deux femmes prirent les devants et rentrèrent au logis. Pierre s'arrêta sur le pont pour fumer une cigarette en compagnie de son cousin. Tous deux demeurèrent quelques moments côte à côte, dans ce silence coutumier aux intimités, quand les esprits s'accordent tacitement sans avoir besoin de se répandre en paroles... Les étoiles semaient de points blancs l'immensité du ciel; la rivière brillait comme une lame d'acier entre les rives estompées.

— Pierre, dit Sergent, la voix assourdie et hésitante, ma tante parlait tantôt d'une association... Avez-vous quelqu'un en vue? Sinon, accepteriez-vous un adjoint très nul, très indolent, très maladroit qui vous

laisserait volontiers toute la besogne?

— Vous en dites trop de mal! fit Pierre avec un rire ému, ce doit être vous! Ah! Philippe, que me proposez-vous là?...

— Vous ne voulez pas? exclama le jeune homme, d'un ton contristé. C'est vrai... Il vous faut un coadjuteur habile, versé dans les affaires, tandis que moi, je suis inapte...

Destraïmes lui frappa vigoureusement l'épaule.

— Sauvage!... Comment ne devinez-vous pas le plaisir que j'éprouverais — si ce projet se réalise — à trouver dans mon collaborateur un parent, mieux que cela, un ami!... plutôt qu'un étranger?... Je crains seulement que vous ne regrettiez cet entraînement généreux... Songez-y bien avant de rien décider?

— C'est tout réfléchi répliqua résolument Sergent... Il me sera facile d'opérer un virement de fond... Et vous me rendrez un réel service en me tirant de mon inertie, et en me fournissant un but d'activité.

— Mais êtes-vous sûr de pouvoir faire bon ménage avec mon caractère bizarre, et surtout de tolérer mes idées philistines sur la peinture? demande le minotier, s'efforçant de badiner pour réfréner l'attendrissement qu'il sentait soudre en lui.

— Oh! Pierre, vous ne savez pas à quel point je vous estime!... Je serai heureux de tout ce qui pourra nous rapprocher l'un de l'autre... et nous lier davantage... répondit Philippe, dont la voix se voila d'un enrouement subit...

— Moi aussi, soyez-en sûr! déclara Destraïmes, d'un ton grave.

Et sans rien dire de plus, ils se serrèrent fortement la main.

XVII

Attirée au milieu de la pièce, couverte d'une nappe éblouissante, la table ovale dont les battants ne se déployaient plus que pour servir d'étal aux guirlandes de

gaze des reposoirs, supportait, ce jour-là, sur sa plate-forme, les porcelaines à filets dorés des galas, la soupière à fleurs et les compotiers les plus vastes de la maison. Il ne s'agissait plus de dinettes de poupées, mais d'un vrai festin! Depuis près d'un demi-siècle, le Sarrazin Maleh-Adel et son infortunée amante n'avaient vu tant de gens assemblés!

Mlle Fanchette traitait ses amis, pour célébrer le mémorable événement qui venait de s'accomplir... On était en novembre. Trois jours auparavant, la vente, attendue avec tant d'anxiété et retardée par les innombrables formalités judiciaires, s'était opérée dans les conditions désirées par tous. Le projet d'association entre les deux cousins, en s'ébruitant, avait quelque peu déconcerté les compétiteurs. Du moment que la famille prétendait conserver la minoterie, elle ne reculerait évidemment devant aucun sacrifice; on savait les Sergent obstinés, et assez riches pour soutenir leur entêtement. Aussi, malgré les efforts de Roytel, les concurrents se découragèrent vite, les enchères mollirent, et, *au dernier feu*, Pierre Destraïmes se trouva finalement adjudicataire.

Le jeune homme devenait donc réellement le Maître du Moulin-Blanc, avec Philippe Sergent pour premier ministre, un ministre qui, à l'inverse de ce qui se produit dans les Etats constitutionnels, prétendait garder un rôle purement passif et abandonner l'autorité et l'initiative à son chef.

Néanmoins afin de poursuivre sur place des études industrielles et commerciales indispensables, le cousin Philippe ne quittait plus guère le Moulin-Blanc. Et dès que les mesurées et les récoltes de pommes furent achevées dans les fermes de la Mayenne, l'oncle André s'empressa de regagner aussi La Chapelle; — l'air natal, — et surtout l'aimable compagnie de sa petite nièce, devenant de plus en plus nécessaires au vieillard.

Pour Fanchette elle-même, tout d'abord, quelle satisfaction de trôner entre André Sergent Pierre Destraïmes, de recevoir les attentions gentilles de celui-ci, les taquineries amicales de celui-là!... A la gauche de Pierre, était assise Mme Destraïmes... Fanchette ayant délicatement discerné qu'elle ne devait pas séparer ce fils et cette mère, qui possédaient tant de tendresse arriérée à échanger. Puis de l'autre côté de la veuve, Philippe, et, (c'était là que toutes les fines rides de l'amphitryonne s'épanouissaient d'innocente malice), encadrée par les deux Sergent, cette mignonne Céline, fraîche comme un bouton de rose, qui rendait avec usure au vieil oncle les prévenances dont l'accablait le jeune cousin!

La petite masque! Un gros nuage l'avait pourtant assombrie au début... Philippe, parti la veille pour Château-Gontier, afin de régler quelques affaires personnelles, devait rentrer par le train du matin, et arriver ainsi juste à point pour le déjeuner.

Cependant les douze coups fatidiques sonnèrent, une grande demi-heure s'écoula encore, le jeune homme ne paraissait pas... Nothon bougonnait dans sa cuisine; Mlle Fanchette, perplexe, enrageait tout bas; on parlait de découvrir la soupière sans attendre davantage... Il fallait voir alors la mine allongée de Céline, sa bouche froncée, ses yeux inquiets et ses allées et venues exaspérées de la fenêtre à la porte et de la porte à la fenêtre... Tout le monde finit par remarquer son mustisme et son air pitieux... Pierre regarda sa mère qui observa l'oncle André, lequel reporta les yeux sur la jeune fille avec une curiosité souriante. Et quand Philippe arriva enfin, Céline jeta un si beau cri: Oh! le voilà! qu'elle en demeura ensuite toute confuse...

— C'eût été si triste de se mettre à table les uns sans les autres!... expliqua-t-elle alors, rouge jusqu'à la racine blonde de ses cheveux... Et puis, il pouvait lui être arrivé malheur!...

— Oh! un simple retard du train seu-

lement! déclara Philippe en s'asseyant, avec une visible satisfaction entre sa tante et sa cousine.

Celle-ci retrouva immédiatement sa verve pour questionner le jeune homme sur les menus incidents de son court voyage, et lui raconter elle-même en détail ce qui était advenu au dehors et au dedans du moulin pendant ces trente-six heures dernières. C'était inouï combien ces puérilités semblaient les intéresser prodigieusement, l'un et l'autre!... Leur enchantement intérieur rayonnait autour d'eux comme un fluide bienfaisant, propageant une joie communicative.

Pierre et Mme Destraïmes demeuraient recueillis néanmoins. Leurs âmes étaient à peine remises des transes qui les avaient profondément ébranlées. Tous deux, malgré leur angoisse allégée, malgré la consolation et la douceur de leur mutuelle affection, sentaient que le bonheur resterait incomplet pour eux. La mère ne pouvait perdre le souvenir du douloureux passé. Le jeune homme, dans la satisfaction de la réussite, éprouvait cependant une insurmontable mélancolie. Devant ce juvénile amour, il comprenait mieux quelle lacune serait toujours ouverte dans sa vie, pour empêcher la félicité absolue.

— A propos, dit tout à coup Philippe, jugeant enfin convenable de généraliser la conversation, j'ai appris, à Château-Gontier, une nouvelle concernant La Chapelle.

— Qu'est-ce donc? questionna Fanchette aguichée.

— Il s'agit, reprit le jeune homme indifféremment, d'un domaine que la propriétaire cherche à vendre. Ce n'est pas une cliente habituelle de Me Bailly, mon Notaire. Aussi m'a-t-il demandé quelques renseignements touchant le Tertre et Mlle Jaffre.

Des exclamations s'élevèrent.

— Le Tertre?... Comment, c'est le Tertre qui est à vendre?... Pas possible!...

Pierre ne proféra pas un mot. Mais sa

respiration s'arrêta, et ses yeux se fixèrent avidement sur le discoureur.

— Mais, oui, le Tertre! affirma tranquillement le cousin Sergent. Dois-je compléter ma révélation par les hypothèses du notaire?... Eh! bien, devant le mystère dont s'entoure la vendeuse qui lui semble d'ailleurs quelque peu timbrée, Me Bailly suppose qu'elle a dû être éprouvée par les derniers kracks, et qu'elle désire trouver acquéreur et quitter le pays avant que sa ruine y soit connue.

Les interjections redoublèrent.

— La ruine! répéta Destraïmes d'une voix altérée... L'histoire est, en effet, sensationnelle.

Naturellement, cette communication suscita des commentaires sans nombre et sans fin. Mme Destraïmes elle-même sortit de son apathie pour émettre l'idée qu'il serait utile, si les circonstances le permettaient d'acheter la pièce de terre enclavée dans les champs du Bas-Pré, — affaire qu'en temps ordinaires la veuve n'eût jamais essayé de proposer à Mlle Jaffre. L'ambition de l'oncle André alla plus loin. Regardant expressivement son petit-fils, il énonça lentement l'opinion que le Tertre, dominant la rivière et proche du Moulin-Blanc, offrirait une résidence agréable...

L'orgueil du vieillard s'exaltait devant cette perspective triomphante: les Sergent, maîtres au manoir... Et tous les esprits s'échauffèrent de plus belle, Fanchette, plus enflammée que tous les autres à l'espoir d'une telle apothéose pour la famille amie.

Chacun songeait donc, déjà à tirer parti de la décadence annoncée, et personne ne s'attardait trop à plaindre l'acérbie châtelaine, qui, en tous temps, s'était attiré plus d'inimités que de sympathies par la morgue de ses manières et l'aigreur de son esprit. La biographie de Marie-Louise Jaffre, reconstituée d'après les détails connus, n'offrait que des exemples de colère haineuse et de rancune sournoise. On rap-

pela avec quelle fureur — alors fillette de treize ans — elle avait accueilli le mariage romanesque de son père et de son institutrice, — et l'hostilité qu'elle témoigna constamment à l'enfant née de cette union, et son dépit rageur quand, plus tard, son cousin maternel, le capitaine Maurevel, s'éprit de cette jeune soeur dont la beauté et le charme formaient un si frappant contraste avec la disgrâce de l'ainée, et s'en fit aimer quoiqu'il fut beaucoup plus âgé.

L'oncle Sergent, avec sa finesse gauloise, observa que néanmoins Marie-Louise avait fait comme le vin qui *s'enbonnit* en vieillissant, puisqu'elle élevait près d'elle la fille de cette soeur abhorrée, et manifestait ouvertement l'intention de la doter et d'en faire son héritière...

— Eh bien, au prix d'une fortune, je ne voudrais pas mener l'existence de Mlle Alix! déclara carrément Céline. Mlle Jaffre ne lui donna pas une épingle sans lui représenter son incomparable générosité. De sorte que la pauvre jeune fille s'évertue à lui prouver sa gratitude par un véritable servage... Elle est si bonne et si douce!... Je serais bien fâchée qu'elle eut à souffrir de la pauvreté...

— Bah! dit Philippe, empressé à consoler sa cousine, les présomptions de Me Bailly sont peut-être mal fondées. Les présomptions d'un notaire peuvent être aussi erronées que celles d'un simple mortel... Et, depuis un instant, nous dépensons probablement beaucoup d'imagination en pure perte!...

Sergent, en plaisantant ainsi dans l'innocence de son coeur, ne supposait guère à quel point ces dernières paroles s'appliquaient exactement à son cousin, et quel travail fiévreux bouleversait l'esprit de Pierre Destraïmes, tandis qu'il restait là, silencieux et immobile, en contemplation rêveuse devant son assiette. De tumultueuses pensées se heurtaient dans son âme, faisant tout à tour monter une effervescence à son front, où le blémissant soudain. Tout

ce qui était latent chez lui, depuis des mois, s'éveillait impétueusement. Ses aspirations, sévèrement comprimées jusque-là, reprenaient leur essor...

Si c'était vrai, pourtant?... Si les conjectures émises se confirmaient, quel bonheur imprévu pouvaient surgir pour lui... Alix, pauvre, devenait accessible... Était-il défendu à Pierre de songer à son propre bonheur, maintenant que les difficultés les plus inextricables se dénouaient, que le rachat du moulin, l'intervention de Philippe, le mariage presque assuré de la petite sœur, préparaient la sécurité de l'avenir?

Alors il se perdit dans des divagations délicieuses... Aussitôt que ses doutes seraient fixés sur l'état de fortune de Mlle Joffre, il essaierait de rencontrer Alix, — à Champignette ou ailleurs, — pour lui confesser tout ce qu'il éprouvait pour elle, depuis leur première rencontre... Que répondrait-elle?... L'anxiété l'arrêtait un instant, puis il reprenait confiance, rapprochait mille indices encourageants, se rappelait certain trouble des prunelles de velours, ou de la voix si mélodieuse... Son cœur battit follement... Ah! Dieu! penser qu'elle pouvait être sienne!... Il essaya de se figurer le miracle: Alix, l'aimée, la chère, la vénérée, entrant dans sa maison, partageant son intimité, traversant la vie à ses côtés... Ses yeux se mouillèrent d'extase.

Une brusque intuition avertit Pierre que quelqu'un l'observait. Il releva la tête. Le regard scrutateur de Mme Destraïmes s'appuyait sur lui, fixement. Il eut le sourire embarrassé et la rougeur révélatrice d'une jeune fille, surprise en flagrant délit de méditation amoureuse.

En ce moment, par l'interstice de la porte, Mme Baptiste Paumier montra sa frimousse éveillée, toujours agréablement éclairée comme si elle venait de se barbouiller les joues de framboises fraîches.

— Je ne vous dérange pas! dit Delphine, en introduisant sans plus de façon le

reste de son alerte personne, encouragée à cette hardiesse par la cordialité de l'accueil général.

— Bonjour, Delphine de Champignette! Bonjour, la mère aux jumeaux! s'écria Mlle Fanchette avec pétulance. Comment vont-ils, ces surprenants enfants?... Entre, entre, ma bonne fille!... Tu arrives à point pour prendre le café avec nous...

— Ma foi, ce n'est pas de refus! répondit rondement la jeune femme, en se coulant à la place que Céline lui ménageait vivement, au moyen d'un rapprochement vers Philippe... Je viens pourtant de déjeuner au Tertre.

— Tu viens du Tertre? exclama Mlle Fanchette, dont le pompon mauve fit un soubresaut. Ah! tu vas peut-être pouvoir nous renseigner?... N'as-tu rien remarqué là-bas... toi qui n'es pas sotté?...

Immédiatement tout le monde comprit à la façon majestueuse dont la petite fermière remuait sa cuiller pour accélérer la diffusion du sucre qu'elle détenait des nouvelles de premier ordre dont elle ne se dessaisirait qu'à bon escient. Mais la tentation d'agiter une langue turbulente — jointe à l'intention charitable de satisfaire la curiosité de l'auditoire sympathique, — engagèrent enfin Delphine à rompre cet imposant silence après lequel éclata avec fracas la bombe qu'elle lança soudain:

— Ah! mon Dieu, oui, il y a du nouveau au Tertre... et du fameux!... Mlle Alix se marie!...

Le sucrier Empire que Pierre présentait à Mme Destraïmes faillit trouver sa dernière heure, par suite du tremblement convulsif qui secoua la main du jeune homme. Il tourna vers Delphine des yeux égarés... Si l'on attendait du nouveau, ce n'était sûrement pas celui-là... Au milieu d'une rumeur d'étonnement, la femme du Baptiste poursuivit:

— Oui, elle se marie... Avec le parent d'une amie de Mlle Joffre, un M. Briandy, qui a une grosse place dans les finances, à

Marseille, je crois... Personne n'en sait rien encore ici... puisque le mariage s'est arrangé pendant le voyage de Suisse, et que ces dames ont séjourné quelque temps à Nantes avant de revenir, samedi dernier. Les accordailles se feront dans un grand dîner au Tertre, à la fin de la semaine, aussitôt après le retour du prétendu qui repart dès demain pour Paris, à ses affaires... Puis il s'en ira encore et ne rappliquera ensuite que pour les noces... De sorte que Mlle Alix aura peut-être vu son futur cinq ou six fois en tout...

— L'as-tu aperçu, toi, Delphine, ce M. Briandy?... interrogea âprement Céline, mordant pour ainsi dire avec rage dans ce nom qui semblait lui inspirer une antipathie agressive.

— Oh! Parguienne! oui, fit la jeune métayère avec une nuance de dédain, je l'ai vu... Un monsieur qui a une raie au milieu de la tête, large et ratissée comme une allée de jardin, avec un binocle d'or, un faux col raide comme du zinc qui doit lui écorcher les oreilles... Et puis, il est vieux déjà; trente-quatre ans, à ce qu'on dit... Il en paraît bien quarante... C'est-y pas trop âgé pour une jolie fille de vingt et un ans? D'ailleurs, Mlle Maurevel n'a pas l'air bien gai... Et tenez! continua-t-elle, épanchant complètement le trop plein de son âme, les demoiselles sont moins heureuses que les simples filles, comme moi et mes pareilles... On s'est pris, Baptiste et moi, parce qu'on se sentait du goût l'un pour l'autre, tandis que, dans ce monde-là, on cherche à accorder les bourses plutôt que les cœurs... Et si Mlle Alix avait été libre dans son choix, m'est avis, à mon sens, que son idée se serait portée ailleurs...

En parlant ainsi, Delphine tenait les yeux fixés dans le vide, droit devant elle, avec une obstination qui devait faire comprendre à tout le monde que l'objet mystérieux de cette préférence se trouvait parmi la société environnante, et qu'elle voulait éviter de le regarder. Les veines du

front de Pierre se gonflèrent, dans l'effort violent qu'il faisait pour se contraindre à un calme apparent.

— Si elle ne l'aime pas, pourquoi l'épouse-t-elle? fit la voix grave de Mme Destraïmes.

— Mlle Alix ne peut pourtant pas aller chercher par la main celui qui lui plaît, vous pensez bien! riposta la fermière. Alors, puisqu'il faut se marier, un jour ou l'autre, autant accepter celui que sa mère adoptive lui présente... D'ailleurs ne dépend-elle pas entièrement des a tante, la pauvre jeune fille!... Et croyez-le bien, — telle que je la connais, — si Mlle Maurevel a si grand'peur de déplaire à Mlle Jaffre, c'est bien moins dans la crainte de perdre son héritage que de se montrer ingrate pour tous les bienfaits qu'on ne cesse de lui reprocher!... Comme si Mlle Alix ne s'était pas acquittée cent fois déjà par son inépuisable complaisance envers cette vieille capricieuse!...

Une sonnerie de glas emplissait les oreilles de Destraïmes. Les mots qui lui parvenaient s'incrustaient douloureusement dans son cerveau sans qu'il en comprît immédiatement le sens. Dans le désordre de ses sensations, une seule pensée restait stable, inflexible, désespérante: Alix perdue pour lui!... Et avec elle toute la joie dont il s'illusionnait, à l'instant même...

Puis, la conscience des choses lui revenant, en un éveil de son orgueil ombrageux, il perçut l'abaissement des voix, dans la conversation ralentie, et pressentit que sa douleur secrète était pénétrée par ceux qui l'amaient. Pierre avait la pudeur de sa torture, et voulait qu'on le laissât seul dans sa souffrance. La barre sévère, formée par le rapprochement des sourcils, durcit inopinément son visage.

Heureusement, une discussion mêlée de rires, éclatant dans la cuisine, occasionna une diversion opportune au malaise qui planait.

— Que se passe-t-il donc dans votre la-

boratoire? demanda l'oncle Sergent à Nothon.

— C'est-y pas ce vieux fripon de Banot! répartit la cuisinière avec un haussement d'épaules. Le chenapan flaire toujours les bonnes sauces d'une lieue. A présent qu'il a nettoyé deux ou trois fonds de plats et de bouteilles, le voilà lancé. Et j'ai toutes les peines du monde à l'empêcher de venir ici vous régaler de son râclage.

— Pourquoi pas? observa Philippe, qui sentait le besoin d'une réaction pour ranimer la gaieté. Comment, Mademoiselle Fanchette, vous avez des musiciens à vos gages?... Mais c'est d'un raffinement babylonien!... Vos diners n'ont rien à envier aux festins de l'Elysée!...

— Allons, que Banot entre puisqu'on le désire!... dit Mlle Fanchette, se forçant à l'enjouement.

Cet ordre était à peine formulé que le violoneux glissait subrepticement son long corps de belette dans l'entrebâillement...

— Un petit air de musique à dessert!... Salut, compagnie!... fit poliment Banot, en soulevant son lambeau de casquette et en le reposant sur son crâne autant de fois qu'il comptait de personnes à saluer...

En reconnaissant le fils Destraimes, son rire édenté s'élargit jusqu'à ses oreilles pointues.

— Hé! hé! notre jeune maître!... Je vais vous jouer quelque chose qui va vous plaire? dit le ménétrier, en fermant à demi ses petits yeux vairons. Un air que la jolie demoiselle chantait l'autre jour à son piano... comme j'écoutais contre la fenêtre!...

Pierre changea de couleur. Chacun évita soigneusement de tourner les yeux vers lui.

Banot épaula son crinrin, et battant du pied pour marquer la cadence, fredonnant pour activer l'archet rétif, se tremoussant d'une manière extravagante, pendant que les poils blancs de sa grotesque figure se hérissaient comme électrisés, il essaya de rattraper la mélodie entendue.

Pierre n'y tint plus... Son courage succomba... Ce fantoche, risible pour tous, lui paraissait lugubre... Trop de souvenirs se déchaînaient irrésistiblement, évoqués par cette ritournelle chevrotante... Les notes aigres lui agaçaient les nerfs à en crier. Il se leva tout à coup.

— Pardonnez-moi de vous fausser si vite compagnie! dit-il à Fanchette, avec une contraction pitoyable qui voulait ressembler à un sourire... Mais j'ai un rendez-vous à la minoterie... Que personne ne bouge surtout... Continuez de vous abreuver de liqueurs et d'harmonie...

Il savait qu'ils n'étaient point dupes et qu'il livrait ainsi à tous le mystère de son âme... Mais sa fierté fléchissait sous la cruauté du supplice... Les forces étaient à bout... Et coupant court aux doléances amicales de Fanchette, Pierre s'enfuit comme un homme pourchassé.

XVIII

De l'autre côté de la rivière, les fenêtres du Tertre, éclairées par les lustres, illuminaient la nuit. C'était le soir des fiançailles d'Alix Maurevel et les préparatifs du grand dîner mettaient tout le voisinage en rumeur. Banot, enthousiasmé par la bombance en expectative, n'avait quitté de tout le jour l'office du manoir que pour venir à la cuisine du Moulin-Blanc confier ses émerveillements à la mère Fouché, dont le bavardage répondait ensuite les nouvelles dans toute la maison.

Pierre s'était claquemuré dans son bureau et retiré de bonne heure dans sa chambre, afin d'échapper aux fastidieux racontars et se soustraire au martyre de la contrainte, — non seulement devant les importuns indifférents mais encore devant les siens. Dans le silence attristé de sa mère et de sa soeur, ou dans la caresse de leurs voix qui, en s'adressant à lui, s'amollissaient comme pour parler à un malade, il devinait une compassion tendre qui

froissait sa nature hautaine ou irritait sa sensibilité surexcitée. Et il cherchait la solitude pour y enfouir sa peine.

En dépit de son vouloir, il s'approcha de la fenêtre, se blessa encore une fois les yeux et l'âme aux clartés de réjouissance, trouvant les ténèbres... Puis le jeune homme se jeta sur son lit, le visage enfoncé dans son oreiller, désirant éperdument ne plus voir et ne plus entendre... Mais il ne parvint pas à calmer l'activité insupportable de sa pensée, et surtout à perdre le sentiment odieux que ce tourment intolérable se perpétuerait par le voisinage du Tertre... Constamment, il garderait ainsi en face de lui le souvenir qu'il voulait fuir : Alix mariée à un autre!...

Pierre perdit enfin conscience de tout dans un sommeil court et troublé. Il se leva au jour gris, les membres lourds et la tête creuse. Les allées et venues matinales remplissaient déjà le logis. Et comme il descendait les dernières marches de l'escalier, le jeune maître se trouva vis-à-vis de Mme Baptiste Paumier qui pénétrait dans le vestibule, son panier de beurre au bras, apportant la provision hebdomadaire.

— Eh! là! Monsieur Pierre! exclama Delphine, en retirant prestement ses pieds de ses sabots mouillés, vous voilà joliment paresseux ce matin, soit dit sans reproche! ...Mais ça se trouve bien pour moi que vous ne soyez pas encore en route; j'ai justement un petit service à vous demander et quelque chose à vous raconter.

Ce disant, elle pénétrait dans la cuisine, saluait Mme Destraimes et déposait son panier de beurre sur la table, l'abandonnant avec une indifférence remarquable à l'examen de la mère Fouché, sans se chauffer avec la vieille femme, comme d'ordinaire, sur le prix et la qualité de la marchandise.

Mais la cuisinière du Moulin-Blanc, non moins étonnante, et possédée d'autres soucis, n'accorda pas même un regard à la

corbeille, couverte de serviettes, et fondit sur Delphine, les mains au ciel:

— Hein!... petite, sais-tu l'événement?... En v'là une affaire!... De mémoire d'homme, a-t-on jamais vu ici pareil esclandre!...

— Si on le sait! parguienne, oui, on le sait! déclara tranquillement Delphine, avec un mouvement d'épaules altier...

Mais, malgré ce calme dédaigneux, ses joues fraîches, flambant cette fois comme si elles venaient d'être souffletées, ses yeux brillants ainsi que des charbons de forge plissés par l'effort visible de contenir une langue impatiente, attestaient une animation anormale.

La mère Fouchée, ainsi rebutée, s'empara immédiatement d'un autre auditeur:

— Ah! Monsieur Pierre, on voit bien que vous sortez du lit pour n'avoir point encore entendu jaser là-dessus. Vos ouvriers ne causent que de ça, ce matin; la nouvelle a fait le tour du bourg... Les violons du Tertre n'ont pas dû vous empêcher de dormir cette nuit. Pensez donc! A dix heures, tout était clos, les chandelles éteintes, les voitures parties!... Le bon ami de Mlle Alix n'est point venu!... D'aucuns racontent qu'elle n'est pas aussi fortamée qu'il croyait, et qu'il l'a appris au dernier moment... Pauvre petite demoiselle!... En v'là un affront et un chagrin!...

Pierre, blanc comme le col de sa chemise, écoutait avec stupeur...

— Un affront peut-être!... Un chagrin, non je peux vous l'affirmer! releva la fermière d'un ton péremptoire. Mlle Alix a le cœur trop haut pour regretter un monsieur comme celui-là... Et si vous ne savez que ça, la mère Fouché, il resterait bien des choses à vous apprendre si l'on voulait!...

Delphine tourna le dos à la bonne femme pour lui montrer qu'elle ne perdrait pas son temps à l'instruire, et, interpellant le minotier:

— Monsieur Pierre, dit-elle, auriez-vous l'obligeance de me prêter une brouette et

un de vos hommes pour deux heures seulement, parce que Baptiste est parti à la foire, que notre valet est malade et que cette besogne presse?

Son accent emphatique prêtait une mystérieuse importance à ces paroles toutes simples. Ayant ainsi éveillé la curiosité générale, la métayère ajouta, avec un coup d'oeil de méfiance vers la mère Fouché :

— Si vous voulez bien me donner cinq minutes, Madame Destraimes, je vous expliquerai le pourquoi de ma commission.

La veuve, intriguée par ces façons énigmatiques, conduisit Delphine vers le bureau avec une certaine hâte.

— Venez aussi, Monsieur Pierre, s'il vous plaît? dit vivement la métayère de Champignette, voyant que le jeune homme restait en arrière. J'ai idée que ces histoires de femmes pourront vous intéresser.

Destraimes comprit qu'il allait être encore question d'Alix. Une émotion sourde lui poigna le coeur. Il entra donc, et la porte dûment fermée, Mme Baptiste proféra avec une véhémence vraiment tragique :

— Telle que vous me voyez, je m'en vas de ce pas chercher les hardes de Mlle Alix, et surtout les choses qui lui viennent de ses parents... Elle ne rentrera pas au Tertre... Et savez-vous où elle se trouve, à cette heure?... A Champignette, habillée dans une de mes robes; car elle s'est sauvée avec sa toilette de soirée, par la pluie et dans le noir, la pauvre petite!... Même qu'elle a fait une peur atroce à ce vieux fou de Banot qui, en voyant courir cette forme blanche, s'est cru poursuivi par un des fantômes qui reviennent à la Croix-des-Trois-Demoiselles! Le plus fort, c'est que Mlle Alix n'était pas moins effrayée par l'ombre dégingandée et par les geignements du bonhomme... C'est bien la première fois, on peut le dire, que cet innocent Banot épouvante quelqu'un.

Et Delphine ne put s'empêcher de rire tout en essuyant ses yeux :

— Enfin, ils ont fini par se reconnaître, et c'est sous l'escorte du violoneux que Mlle Maurevel est arrivée chez nous, dans le haut de la nuit, trempée, morfondue, à moitié évanouie...

Pierre s'était laissé tomber sur une chaise. Il écoutait avec un visage immobile, les yeux à terre.

— Ah! reprit la jeune femme, poursuivant son récit avec une mimique violente, je ne suis jamais allée au théâtre que deux fois, à Angers, pendant la foire de la St-Martin. Mais on n'y voit pas des aventures plus extraordinaires que celle-là!... Figurez-vous que tout ce grabuge de mariage manqué a été mijoté par Mlle Jaffre... afin de peiner sa nièce et de lui causer une mortification... Elle lui réservait cela depuis des années, la vieille taupe!... Elle haïssait cette pauvre demoiselle qui est plus douce qu'un agneau, et pourquoi, je vous le demande? D'abord parce qu'elle jalouse tout ce qui est beau et jeune, et puis parce que Mlle Maurevel ressemble à sa mère et à sa grand'mère, et qu'elle porte leur nom... Comme si c'était sa faute!... Enfin Mlle Jaffre n'a pas voulu que sa nièce profite de sa fortune. Une vraie vengeance de bossue, quoi!... Elle s'est ruinée tout doucement sans que personne le sache, en plaçant à viager ce qui lui était nécessaire pour assurer largement sa pension dans une communauté. Elle a attendu, pour plus de scandale, la dernière heure afin de prévenir le prétendu, sachant bien qu'il lâcherait Mlle Alix dès qu'il la saurait sans dot...

Vous voyez d'ici quel triste repas, hier soir, après que Mlle Jaffre eût averti qu'on ne devait pas attendre le fiancé!... Tout le monde s'est dépêché de battre en retraite au plus tôt... Et quand la mère et la tante sont restées seuls, vous voilà Mlle Jaffre qui part d'un rire, mais d'un rire à vous refroidir le sang! et qui se vante de sa traîtrise, en débitant un tas d'horreur :

— Je te déteste! criait-elle à sa nièce...

Ta grand'mère m'a volé le coeur de mon père; ta mère m'a pris l'homme que j'aurais pu épouser... Tu paieras pour elles!... Tu souffriras de l'abandon et de la pauvreté... Toutes les filles sans le sou n'ont pas la même chance que ton aïeule.

Alors, Mlle Maurevel, révoltée, s'est redressée devant la vieille sorcière :

— Vous avez bien fait d'agir ainsi, lui a-t-elle dit... Votre méchanceté me délie de toute obligation envers vous... Et comme je suis majeure, je profite de ma liberté pour ne pas demeurer une heure de plus chez vous...

Mlle Jaffre s'est précipitée sur elle, les griffes tendues, comme une furie, mais Alix, plus leste, lui a échappé et est accourue chez nous d'une traite, sans prendre même le temps de se munir d'un manteau...

Delphine, à bout d'haleine, se moucha avec attendrissement. Mme Destraïmes et Pierre gardaient le silence. Cette attitude réservée décontenança la jeune métayère, qui attendait un tout autre effet de son éloquence démonstrative :

— Qui l'eût cru jamais? conclut-elle avec un gros soupir... Voilà Mlle Alix aussi pauvre que moi, à peu près, et bien plus à plaindre, car il ne lui reste point de famille... Et Mlle Jaffre l'isolait de tout le monde, pour l'empêcher de se créer des amis.

— Que compte-t-elle faire? demanda gravement Mme Destraïmes.

— Elle n'a encore rien arrêté... Elle retournera sans doute à Nantes, pour chercher à y gagner sa vie... Et rougissant soudain de confusion à l'idée qu'elle avait peut-être compromis la dignité d'Alix dans une démarche inutile, la petite fermière ajouta, dans un élan sincère :

— Elle ne se doute pas que je suis là, pour sûr! Et elle serait bien mécontente si elle savait que j'ai raconté ainsi ses affaires!...

Encore un silence... Puis les yeux de Pierre et de la veuve se joignirent. Mme

Destraïmes eût un léger frisson, et posa le bout de ses doigts sur l'épaule de son fils.

— Va t'acquitter de ta mission, Delphine! dit-elle posément à la jeune femme, et demande à Martin ou Jean de t'accompagner.

Mais Mme Paumier avait saisi le coup d'oeil échangé et le mouvement caressant... Un espoir joyeux reconforta son brave petit coeur...

— Oui, Madame Destraïmes, vous avez raison, j'y vais tout de suite! Et qu'elle ne vienne pas me chercher noise, la vieille coquine!... ou je lui dirai son fait en face... Peut-on être assez abominable pour se venger de deux mortes sur une innocente fille!...

Elle sortit là-dessus, avec un geste menaçant à l'adresse de Mlle Jaffre... La mère et le fils demeurèrent seuls, vis-à-vis l'un de l'autre. Pierre s'empara des deux mains de la veuve, et il appuya lourdement son front suppliant :

— Maman! balbutia-t-il.

Ce seul mot de prière et la fièvre qui brûlait son visage étaient plus explicites que cent paroles...

— Tu veux que j'aille là-bas, n'est-ce pas? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Il ne répondit qu'en pressant plus fort les doigts qu'il enserrait.

Quelques secondes, elle luttait encore, puis un gémissement passionné lui échappa. Elle lui arracha ses mains, et saisit la puissante tête blonde qu'elle leva vers elle.

— Ah! fit-elle douloureusement, quelle amertume, y penses-tu, Pierre? Pour toutes les mères, ce moment où les fils s'écartent d'elle est une cuisante épreuve... Mais combien plus déchirante pour moi que pour toute autre!... Te posséder depuis si peu de temps, et te céder déjà!...

Il protesta, avec toute l'ardeur de son double amour :

— Mère, rien ne sera changé pour vous... rien ne peut altérer ma tendresse... Suis-je

homme à varier dans mes sentiments?

Elle secoua tristement la tête.

— Malgré tout, ce ne sera jamais la même chose.

Il comprit l'inquiétude jalouse qui déjà lui montrait une adversaire dans sa belle-fille future, et insista, la voix persuasive:

— Réfléchissez, maman! Songez combien elle est douce et dévouée... Songez qu'elle ne connaît plus depuis longtemps la douceur d'être entourée d'une famille! Comme il lui semblera bon de trouver *une mère!*...

La veuve tressaillit profondément, puis resta rigide, les yeux fixes, paraissant contempler des choses lointaines... Plus de famille, plus de mère!... C'était vrai pourtant! Orpheline, dénuée de tout, Alix ne serait pas entraînée dans un courant d'affections rivales; elle adopterait vraiment pour siens les parents de son époux... C'était une nature droite et élevée. Mme Destraïmes, en s'appliquant à se faire aimer, pouvait espérer en retour de la jeune femme une tendresse et une confiance vraiment filiales, — au lieu de cette méfiance hostile qui caractérise trop souvent les rapports de bru à belle-mère.

Ces considérations la frappèrent, et consolèrent un peu son émoi... Elle desserra l'étreinte dans laquelle elle affirmait instinctivement son désir de retenir son fils, et dit simplement:

— Tranquillise-toi... J'irai!

Il se leva, brusquement ranimé, ~~l'embras~~ bras avec une fougueuse gratitude:

— Oh! chère maman, merci!... Mais ce sera bientôt, dites!...

— Ce matin même!...

...Quelques instants après, Mme Delphine Paumier entra en coup de vent pour rechercher son panier, rendre compte de sa mission — et constater surtout comment marchaient certaines choses — pendant que Martin et la brouette, chargée de la malles d'Alix, prenaient les devants sur la route de Champignette.

La petite fermière n'avait pas eu occasion de dépenser la réserve de courage agressif, accumulée pour cette expédition, Mlle Jaffre étant demeurée invisible. Cet excès d'énergie inutilisée se déversa dans le récit coloré par lequel elle acheva de relater les perturbations survenues au Ter-tre.

— Tout est dans l'ahurissement là-bas! déclara-t-elle... Les domestiques ont reçu avis de leur prochain congé. Le logis est à vendre avec tout ce qu'il renferme. Mademoiselle emportant seulement son mobilier de Nantes, dans la maison de retraite où elle va s'installer sous peu... Il paraît que sa pension viagère est assez forte pour lui permettre de vivre à l'aise, dans le plus bel appartement du couvent. Bien sûr, les pauvres religieuses ne savent pas le *tabou* qu'elles se préparent. Oh! là là!... En voilà une retraite qui ne tardera pas à devenir un purgatoire!...

Mme Destraïmes interrompit ces récriminations.

— Delphine, ordonna-t-elle de son ton calme, ne t'attarde pas, ma fille... Mlle Maurevel doit être anxieuse de te revoir... Préviens-la qu'avant une heure, elle recevra une visite.

— J'y cours! Madame Destraïmes!... Je ne vais pas flâner en chemin, je vous le promets!

Elle allait sortir, il la retint par sa robe.

— Ma mère! suggéra le grand Pierre avec une timidité de petit garçon, si vous vouliez me permettre?... Je vous conduirais moi-même... Je vous attendrais à l'intersection du chemin?... Que voulez-vous que je devienne, tout seul ici, à me consumer dans l'incertitude

— L'incertitude? repartit vivement Mme Destraïmes, mais la réponse n'est pas douteuse?... Quelle jeune fille ne serait fière d'être distinguée par mon fils!...

Elle eut le tact de ne pas jouter: Surtout dans la situation critique où se trouve celle-ci désormais.



"Attends et espère", dit-elle à son fils.

Mals l'orgueilleuse assurance maternelle ne rassura pas la modestie pessimiste de Pierre.

Ils furent bientôt en route. Le court trajet s'effectua en silence. Trop de pensées les absorbaient pour qu'il leur fût possible de parler... Au carrefour, la voiture stoppa. Mme Destraïmes descendit.

— Attends et espère! dit-elle à son fils.

Et elle s'engagea à grands pas dans le chemin défoncé d'ornières.

Pierre rangea l'équipage au ras du fossé, et resta sur le siège, les rênes en main, son capuchon rabattu sur le front. La pluie tombait, fine comme une poussière humide. L'appel d'un oiseau transi, le crépitement monotone des gouttes sur les feuilles tombées, le craquement d'un rameau brisé dans le taillis, troublaient seuls la morne solitude.

L'absence de Mme Destraïmes se prolongeait au-delà des calculs qu'il avait établis mentalement. Était-ce bon ou mauvais présage?...

L'inaction lui devint insupportable... Il descendit de voiture, marcha de long en large, surveillant le chemin. Enfin l'ombre noire de Mme Destraïmes se dessina dans l'éloignement. Pierre arrêta l'élan qui le jetait vers elle, apeuré subitement, lâche devant l'évidence prochaine.

Devinant son angoisse, elle agita triomphalement son mouchoir. Alors il comprit qu'elle était une messagère d'allégresse, — et tout tournoya autour de lui. Le grand Pierre se vit sur le point de défaillir comme une simple femmelette.

Elle accourut à lui, l'enlaga avec un rire apitoyé et tendre:

— Mon pauvre Pierrot!... Doutais-tu que ce put être autre chose qu'un oui!...

Puis d'une voix profonde, la veuve ajouta...

— Je suis contente... Elle est digne de toi... Sa première parole a été un refus! Elle craignait, en acceptant un tel bonheur dans sa détresse actuelle, au lende-

main d'un cataclysme qui change si violemment sa destinée, de paraître céder à la force majeure, à la nécessité... Elle veut que tu le saches bien, ce n'est pas pour profiter du secours que nous lui offrons qu'elle consent à t'épouser, mais parce qu'elle t'aime, Pierre, et depuis longtemps! Elle n'acceptait ce mariage que par lassitude, par désespérance de voir jamais réaliser son rêve. Et elle se reproche avec amertume d'avoir eu la faiblesse d'y donner son consentement...

— Que vous êtes bonne, de me répéter ces choses!... Oh! mère, je n'osais en demander tant!... Comme nous vous aimerons pour tout cela!...

Doucement, elle le guida vers le chemin.

— Allons, va!... J'attendrai mon tour!... Ne te presse pas trop de revenir... Nubien et moi, nous sommes heureusement des gens patients! ajouta-t-elle en flattant l'encolure du cheval résigné.

... Pierre ne courait pas: il planait, comme si des ailes lui eussent poussé aux talons. En un instant, il se trouva dans la cour de Champignette. Il poussa la porte basse, ne s'aperçut même pas de la fuite de Delphine, qui s'engloutissait discrètement dans la pièce voisine, emportant sous chaque bras un marmot happé à la hâte... Il ne vit que la forme chère dressée tout à coup devant lui, que ses yeux noirs, purs et doux qui, depuis tant de mois, hantaient ses rêves... Il saisit la main qu'elle lui tendait:

— Alix!...

— Pierre! fit-elle très bas.

Ce fut le seul aveu de leur long amour silencieux. Avec une intense ferveur, leurs regards se confondirent... Il lut dans les prunelles veloutées des choses indicibles et tendres... Brusquement, il l'entoura de ses bras, et ils restèrent, coeur contre coeur, dans l'extase du premier baiser...

.. .. .

— Nous aurons bientôt un mariage au

Moulin-Blanc! annonça au retour Mme Destraïmes à l'oncle André, — Pierre demeurant quelques minutes en arrière, retenu à la minoterie.

Le vieillard accueillit l'information avec un froncement mécontent de ses lèvres fines.

— Je devine! fit-il. Céline m'a mis sur la voie... Ce n'est pas brillant!... Pierre valait mieux qu'une fille sans dot...

La veuve connaissait les idées positives du doyen de la famille; elle avait pris les devants pour éviter à son fils le désagrément du premier choc.

— Pierre eut été malheureux toute sa vie! répondit-elle simplement. Dans ces choses-là, je suis d'avis de suivre son goût!

C'était sa première allusion à leur démêlés d'autrefois... L'oncle Sergent, dont l'ardeur belliqueuse s'amortissait avec l'âge, resta coi et s'abstint prudemment de toute nouvelle réflexion... Mais après une pause pendant laquelle il fit mentalement le sacrifice de ses ambitions pour son neveu, il dit en relevant la tête, les yeux pétillants de malice rusée:

— Pendant que nous y serons, hein, Rose?... si nous faisons coup double?... Le dérangement ne serait pas pire... Si mes lunettes me sont utiles pour lire le journal, je n'en ai pas besoin pour apercevoir certaines choses!...

Céline, flamboyante comme un pavot, sortit précipitamment. Philippe, non moins rouge que sa cousine, eut cependant le courage de demeurer et dirigea vers Mme Destraïmes un regard suppliant qui rencontra un sourire.

— Céline est bien jeune... Elle n'a pas encore dix-huit ans! objecta la mère... Je voudrais la garder encore... Voulez-vous me les enlever tous à la fois?

— Bah! bah! ne vas-tu pas acquérir une autre fille? dit allègrement le vieillard... Et nous, n'est-ce pas, Philippe? nous avons besoin d'une femme chez nous?... D'ailleurs, si nous achetons le Tertre, vous

ne serez séparées que par la rivière... et il y a un pont...

L'avènement des Sergent au mariage le double mariage des enfants D ont fourni une péroraison éblouissante aux annales inscrites dans la mémoire de Fanchette Massier.

— Il ne faut vraiment jamais désespérer de rien! conclut l'excellente demoiselle, experte à tirer une moralité de n'importe quelle histoire. Et elle répète gaiement la docte sentence devant les assiduités quotidiennes par lesquelles André Sergent rachète aujourd'hui son indifférence passée.

Mlle Jaffre, selon les pronostics de Delphine, a trouvé dans sa nouvelle existence l'emploi de ses rares facultés de malignité et de despotisme. Elle affole, par ses exigences, les infatiguées converses attachées à son service, et se complait avec béatitude à entretenir savamment la discorde parmi les autres dames pensionnaires...

Antonin a promptement dilapidé sa part d'héritage. Il navigue, comme il peut, sur l'océan parisien où sa petite barquette chavirera un jour ou l'autre. Sa famille n'entendra vraisemblablement parler de lui que lorsqu'il sera ainsi jeté à la côte.

Mais les taches noires du passé, les nuages de l'avenir s'absorbent dans le rayonnement de la félicité présente... Le Moulin-Blanc ronfle jour et nuit, son bourdonnement, jadis importun, entretient maintenant chez le jeune maître le sentiment agréable d'une prospérité grandissante.

Banot se console de n'avoir pu jouer du violon pendant les noces — trop g pour qu'on s'y permit le divertissement d'une danse — en faisant sauter les enfants de Céline et d'Alix, qui s'ébattaient péle-mêle, comme les poussins de deux couvées amies, sur les pelouses du Tertre ou dans le pardin du Moulin-Blanc.

L'aîné des garçons d'Alix est un vigoureux diable de quatre ans, blond, râblé et volontaire, qui, par ses opiniâtres, donne

souvent, à Mme Destraïmes et aux autres, l'occasion de lui décerner le surnom de *Pierre-Tête-de-Fer*, infligé au père lui-même, dans son enfance.

L'autre matin, le jeune dauphin du Moulin-Blanc a préféré se voir priver de dessert que de renoncer à une fantaisie — et, impassible devant la punition, il a déclaré orgueilleusement, d'un air de satisfaction supérieure, dédaigneux des douceurs dont sa petite soeur Rose se bourrait avec délices :

— Ça fait rien!... Pierre est bien content! Pierre a fait *qu'a voulu!*...

C'est ce gaillard obstiné, — si ressemblant à son père de caractère et de visage, — que la grand'maman chérit plus volontiers, entre tous les autres qu'elle adore néanmoins.

— Mère, vous le gâtez trop! dit fréquemment le minotier en trouvant le bambin douillettement établi sur les genoux de l'aïeule.

Et Mme Destraïmes a répondu un jour, en embrassant passionnément les cheveux blonds de Pierre-Tête-de-Fer :

— Je paie à celui-là ce que je dois à l'autre!

— F I N —

LES DEUX LANGUES

Le capitaine Manion, au cours d'une conférence devant le Club de Femmes de Montréal, au Ritz-Carlton, a prêché l'harmonie parmi les citoyens et dénoncé les rivalités de race et de religion. Ce député ontarien, qui a passé des années au front, recommande l'enseignement des deux langues: "La connaissance du français et de l'anglais, dit-il, est un bienfait, non seulement pour les individus, mais encore pour une nation". Nous avons besoin de plusieurs capitaines Manion, dans l'Ontario et l'Ouest!

— : o : —

COMMENT EVITER LES CHOCS ELECTRIQUES

Les fils électriques mal posés sont une des plus fréquentes causes d'accidents.

Ils occasionnent plusieurs incendies et exposent la vie des occupants de la maison à toutes sortes de blessures, quelquefois fatales. Le posage des fils électriques ne devrait être confié qu'à des ouvriers compétents et consciencieux.

Une protection suffisante est assurée par l'emploi d'une couche de fibre ou tissus sur les isolants des fils portatifs.



Les fils électriques passant dans les cuisines ou les buanderies, enfin dans tous les endroits humides, doivent être hors de portée de la main; on ne doit pouvoir allumer l'électricité qu'à l'aide de commutateurs. Il faut toujours se rappeler qu'il est très dangereux de toucher des interrupteurs électriques, quand on a les mains humides.

— : o : —

Un célibataire court après une jeune fille jusqu'au moment où il l'a; après il court après une autre et ainsi de suite jusqu'aux rhumatismes.

— : o : —



CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes



Le plus grand exploit scientifique moderne. — La traversée de l'Atlantique en quelques heures, en aéroplane. — Progrès accomplis depuis le voyage des caravelles de Christophe Colomb.

Si vous avez suivi, jeunes amis, la série de la "Revue Populaire", surtout depuis les quelques derniers mois, vous avez pu vous convaincre aisément que notre magazine fut l'une des premières publications à vous entretenir de la possibilité de la traversée de l'Atlantique en aéroplane.

Nous étions alors en guerre, et les nouvelles angoissantes qui nous arrivaient d'outre-mer nous empêchaient de porter toute l'attention voulue aux développements de la science de l'aviation.

Il nous souvient cependant d'avoir publié une photographie ainsi qu'une étude sommaire au sujet d'un aéroplane qui devait faire la traversée de l'océan en trente heures. Seulement, à cette époque, aucune date n'était fixée.

Or, voici qu'au moment où nous écrivons ces lignes, — quelques semaines avant leur publication, — le problème de la traversée de l'Atlantique en aéroplane est probablement résolu, puisqu'à l'instant même, un aviateur, Wood, est parti d'Irlande, a été recueilli en mer, à douze milles des côtes, se proposant de reprendre son expérience dès que sa machine aura été réparée, et que deux autres aviateurs sont prêts à s'envoler, de Terre-Neuve, pour gagner le prix du "Daily Mail", et n'atten-

dent que la température favorable. Et chose plus extraordinaire, chacun des hardis aviateurs est convaincu de faire la traversée de cette immense étendue d'eau en moins de 20 heures.

Il y a même plus, puisqu'on parle en France d'un hydro-avion dont la vitesse possible est d'environ 200 milles à l'heure, ce qui réduirait la traversée de l'Atlantique à une quinzaine d'heures au plus, comme durée.

Et, lorsqu'on songe que quelques mois seulement avant la guerre, nous trouvions prodigieux l'exploit d'une "géant des mers", genre *Titanic*, capable de traverser l'océan en cinq jours, il est bien permis de s'émerveiller du pas gigantesque accompli par la science, au cours de la dernière guerre seulement.

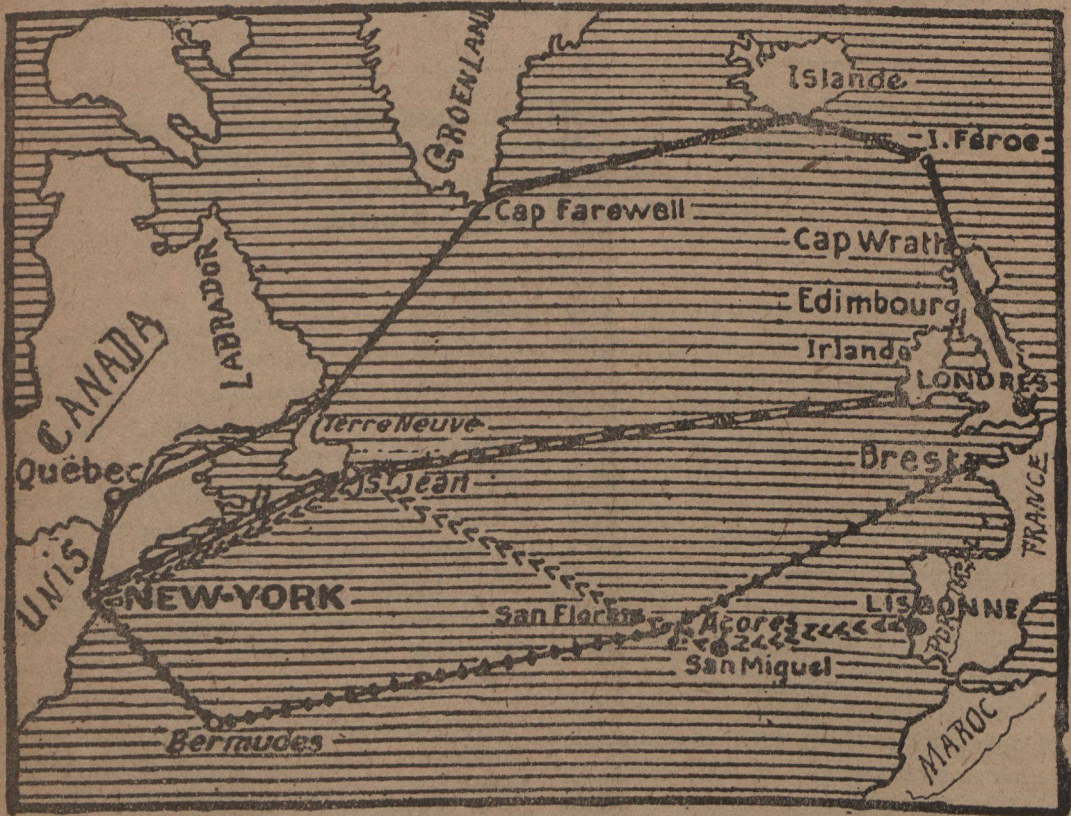
* * *

La traversée de l'Atlantique en aéroplane ne doit pas être considérée comme un simple exploit phénoménal. Il y a plus.

Songez qu'un aéroplane qui traverse l'océan en quelques heures seulement, peut apporter avec lui un courrier, et livrer à son destinataire, à 3,000 milles et plus de

vous, une lettre que vous auriez écrite, à peine quelques heures plutôt. Multipliez cette unité par autant de machines que vous le désirez et vous vous trouvez en face du service postal aérien le plus perfectionné qui soit.

Enfin, une fois cet exploit merveilleux, fantastique et presque incroyable accompli, qui nous dit que la science de l'aviation ne se développera pas encore au point de nous faire traverser tout l'océan en sept ou huit heures à peine?



Carte montrant clairement quelques unes des différentes routes adoptées pour la traversée de l'Atlantique.

Allez plus loin; augmentez la force de chacun de ces navires aériens plus lourds que l'air, le principe restant toujours le même et vous voilà en mesure, dans un cas pressé, de vous rendre auprès d'un parent mourant à des milliers et des milliers de milles de distance, en quelques heures seulement. L'affaire la plus importante peut se conclure d'un continent à l'autre, en quelques heures également, et cela personnellement, sans qu'il soit besoin d'une procuration par câble.

C'est en face de tels exploits, dont nous ne nous étonnons pas encore assez qu'il faut bien nous incliner et reconnaître que, quoi que l'on dise, la science n'a pas encore fait faillite.

* * *

Et, quand nous songeons aux siècles d'ignorance, alors qu'un Galilée fut jugé et condamné pour avoir prétendu que la terre tournait sur son axe autour du soleil;

qu'un Christophe Colomb eut toutes les peines du monde à obtenir trois misérables caravelles pour se rendre "aux Indes", alors qu'on lui affirmait qu'il n'existait rien de par là l'immense étendue d'eau qu'on apercevait des côtes de l'Europe, nous pouvons bien nous demander pourquoi tant de voix nullement prophétiques mais autorisées n'ont pas été écoutées lorsqu'elles prétendaient qu'il existait tout un monde derrière le grand voile de l'inconnu. Et ce monde, c'était l'Amérique, l'Amérique qui a tant aidé à gagner la dernière guerre.

Et, il n'y a pas encore si longtemps, et plusieurs d'entre vous jeunes amis, avez dû en entendre parler par vos père ou vos grands-pères, que la navigation océanique était toute une affaire des plus problématique. Il y a à peine trente ans, nous avons encore des voiliers prenant parfois jusqu'à trente jours et plus, pour traverser l'Atlantique. Pourtant l'on considérait que ces navires étaient ultra rapides comparés aux anciens navires de Colomb et Jacques-Cartier qui prenaient jusqu'à 90 jours pour faire le même trajet. Il y a à peine quinze ans, même dix ans, plusieurs navires pourtant considérés comme modernes, prenaient de dix à douze jours pour se rendre en Europe. Ce sont là des dates excessivement rapprochées de nous, et il est vraiment fantastique de songer qu'à si peu d'intervalle, en utilisant la voie des airs, non par des "plus légers que l'air", mais par des plus "lourds que l'air" on puisse franchir la même distance, et presque avec autant de sécurité, en quelques heures à peine.

Celui qui, il y a à peine quinze ans, aurait prédit une telle chose, aurait été considéré comme un visionnaire ou un détraqué.

C'est que la civilisation marche à pas de géant et que pour peu que la paix soit définitivement établie sur la terre, nous assisterons encore à bien d'autres miracles

stupéfiants de la science.

Naturellement, la traversée de l'Atlantique ne s'accomplit pas sans relais, même pour les aviateurs, mais ceux-ci ne descendent à ces relais que juste le temps de renouveler une provision d'essence, réparer un rouage surchauffé ou dérangé, et ils repartent, fiers et magnifiques albatros, au-dessus de l'abîme liquide, porter l'heureuse ou la sombre nouvelle sur les rives éloignées et si difficilement accessibles, il y a quelques années à peine.

La carte ci-contre indique clairement le tracé des différentes routes adoptées avec leurs relais, par le ministère de l'Air de la Grande Bretagne, pour la traversée de l'Atlantique, et à l'heure où ces lignes sont écrites, la route allant de Terre-Neuve en Irlande est probablement officiellement reconnue. Voici le détail explicatif des différentes routes indiquées sur cette carte, détail qui sera certainement fort clair pour vous, jeunes amis si vous avez pour quelques sous seulement de géographie. Etudiez-là soigneusement, mettez-vous la bien dans la tête, et lorsque vous lirez les dépêches ces jours-ci, vous vous rendrez facilement compte du voyage qu'ont dû faire, à travers les nuages, les merveilleux hommes-oiseaux qui ne craignent pas de s'aventurer dans les fabuleuses randonnées aériennes qu'on eut cru irréalisables, il y a quelques mois seulement.

Quatre routes conduisent d'Europe aux Etats-Unis, et vice-versa :

1. — Londres-New-York par Edimbourg, cap Wrath, île Ferroé, Islande, Groenland, Terre-Neuve nord et Québec.
2. — Irlande-New-York par Terre-Neuve (St-Jean).
3. — Brest-New-York par les Açores et les Bermudes.
4. — Lisbonne-New-York par les Açores et Terre-Neuve (St-Jean).

Il ne semble pas qu'actuellement un avion puisse franchir sans atterrir, pour faire le plein d'essence, la voie directe Ir-

CULTURE SCIENTIFIQUE

lande-Terre-Neuve d'une distance de 1800 milles environ; mais cette route pourra être suivie sans danger par un dirigeable géant. Il reste donc aux avions la route de l'Islande et du Groenland, accessible à première vue mais impossible en hiver, et la route des Açores-Terre-Neuve. C'est vraiment à l'heure actuelle, la seule possible. Elle offre cependant quelque danger, car il ne faut pas — la dérive aidant — manquer les Açores et la fréquence des brouillards qui règne autour de Terre-Neuve serait peut-être un obstacle jusqu'au moment où les appareils aériens pourront être dirigés par télégraphie sans fil.

De son côté, le lieutenant Jean-Pierre Fontan, du corps d'aviation français, a projeté de faire la traversée de l'Atlantique, de Dakar (Sénégal) à Pernambouc (Brésil), avec escale aux îles du Cap-Vert.

Le lieutenant Fontan s'est envolé dernièrement, de l'aérodrome de Villacoublay, en route pour Casablanca (Maroc). De là, il se rendra à Dakar (Sénégal) puis aux îles du Cap-Vert d'où il tentera son périlleux volage.

La distance des îles du Cap-Vert à Pernambouc est 1616 milles. Si le temps est propice il pourra affectuer cette traversée en une vingtaine d'heures, et peut-être moins.

À l'heure où ces lignes sont écrites, les différents projets ci-dessus sont en voie de réalisation, mais il est plus probable qu'à la date de la publication de cette revue, le grand problème de la traversée des grandes mers, par l'air, sera un fait accompli et admis par tous.

N'est-ce pas vraiment prodigieux, jeunes amis? Attendez-vous pourtant à d'autres découvertes non moins stupéfiantes. Nous vous tiendrons au courant, au fur et à mesure que seront résolus les plus grands problèmes scientifiques et d'intérêt général.

—:o:—

Le collège d'agriculture de Guelph, Ontario, a fait depuis neuf ans diverses expériences, en vue d'immuniser la semence du blé d'hiver contre la nielle puante; ces expérimentations ont produit de bons résultats. Pendant une période de cinq années, le grain de semence non traité au préalable, a produit 4.2 pour cent d'épis nielleux. Au contraire, le grain plongé pendant vingt minutes dans une solution, préparée avec une chopine de formaline, délayée dans quarantedeux gallons d'eau, a donné une récolte virtuellement exempte de nielle. Un tel traitement s'opère sans difficulté, est peu coûteux, élimine la maladie de la nielle et contribue beaucoup à augmenter le rendement du grain.

Les résultats de douze essais séparés, faits par le collège, accusent une augmentation moyenne de 6.8 boisseaux par acre avec de la semence de gros grain au lieu de petit, de 7.8 boisseaux avec du grain plein au lieu de grain rabougri, et de 35.6 boisseaux avec du grain entier au lieu de grain haché. La semence de blé bien mûr produit un rendement supérieur en grain et paille à celle du blé imparfaitement mûr.

Huit expériences séparées ont démontré qu'un sol, engraisé avec des pois en guise de fertilisant vert, produit 6.5 boisseaux de plus de blé par acre que celui où le sarrasin avait servi d'engrais. Le blé d'hiver semé sur un terrain, qui venait de produire du trèfle, a donné un plus fort rendement que celui semé sur un champ ayant donné une récolte de fléole.

—o—

Le travail est le bouclier de l'âme.

OH! CAMILLE!

Comédie

Le théâtre représente un salon, porte au fond.—A droite de la scène un fauteuil—A gauche une table avec chaises de chaque côté.—Sur la table ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE

Gontran (seul)—Il est évident que, tôt ou tard, il faudra que j'avoue ! Comment prendra-t-on la chose ici ? Ma femme d'abord... Oh ! ma femme... ma femme est charmante... elle comprendra!... Mais mon beau-père... le bonhomme à principes!... Et ma belle-mère donc?... Car il n'y a pas à dire je les ai tous trompés... ou plutôt Camille, mon cousin, le notaire, les a tous roulés comme des cigarettes espagnoles... (Thérèse entre et descend doucement vers Gontran.) Alors qu'arrivera-t-il?... (Il s'assied à droite de la table.) Il arrivera...

SCENE II

Gontran, Thérèse

Thérèse (les mains sur les yeux de Gontran).—Coucou!

Gontran.—Hein?

Thérèse.—Ah! la voilà!...

Gontran (se levant).—Thérèse?... c'est toi?...

Thérèse.—Bonjour mon chéri! (ils s'embrassent.)

Gontran.—Tu as été longtemps!...

Thérèse.—C'est vrai! on n'en finit pas dans ces études!...

Gontran (interdit).—Ah! tu viens?

Thérèse.—Je viens de chez le notaire!...

Gontran.—De chez le notaire?... Oui!... Pourquoi faire?

Thérèse.—Tu sais bien!... Pour la maison de campagne!...

Gontran (gêné).—La maison de... Ah! oui!... oui!... Eh bien?

Thérèse.—Eh bien! vraiment ce serait délicieux!...

Gontran.—Ah! ce serait?...

Thérèse.—Absolument délicieux!... Et puis ce serait une bonne affaire!...

Gontran.—Vraiment? Tu crois que ce serait une si bonne affaire?

Thérèse.—Comment! quatre-vingt-deux hectares de bois, de jardins, de prés, d'étangs, et le tout pour cent quarante mille francs... tu trouves que ce n'est pas une bonne affaire?

Gontran.—En effet, cent quarante hectares, pour quatre-vingt-deux mille francs...

Thérèse.—Non! quatre-vingt deux hectares...

Gontran.—Pour cent quarante mille francs!... Evidemment c'est pour rien!... Cent quarante mille francs, c'est un souffle... une paille... un rien!... Mais sur quoi prendrons-nous cette somme?

Thérèse.—Sur ta dot!...

Gontran (à part).—Sur ma dot!... Oh! Camille! Camille!...

Thérèse.—Hein?

Gontran.—Je dis: "Sur ma dot!... c'est très facile!..."

Thérèse.—Dame ça ne peut être sur la mienne puisque mon père ne nous en sert que la rente, vingt-cinq mille francs!... Tu sais... il a peur! (souriant). Il disait que tu étais trop prodigue... que tu avais eu une jeunesse trop orageuse!... Pauvre papa! A propos, a-t-on apporté le plan?

Gontran.—Quel plan?

Thérèse.—Le plan de la propriété!

Gontran.—Ah!... Je ne sais pas!...

Thérèse.—Je vais demander à la bonne. (Elle sort.)

SCENE III

Gontran.—Sur ma dot!... C'est très simple!... C'est on ne peut plus simple!... La difficulté, c'est que je n'en ai pas de dot... ou à peu près!... Et ma femme qui croit que j'en ai deux cent cinquante mille francs... Alors que je n'ai eu que vingt-cinq mille francs!... Il y a un zéro de trop! Malheureusement il est à droite! Oh! ce beau père à principes!... C'est sa faute après tout!... Cette manie de vouloir un gendre avec deux cent cinquante mille francs au moins! Est-ce assez idiot!... Et j'étais amoureux fou de ma femme!... Et je le suis encore!... Et elle était charmante, ma femme!... Et j'étais très embêté! quand mon cousin Camille, le notaire, m'a tiré d'embarras et s'est arrangé, je ne sais comment, pour faire gober au beau-père à principes que j'avais les deux cent cinquante mille francs de dot. Et maintenant me voilà aux prises avec ma femme qui veut acheter une maison de campagne et la payer sur ma dot!... Alors chaque fois qu'elle m'en parle... je ne sais que dire... je bafouille... ça me prend sur les nerfs!

Je me mets à bégayer que c'est une bénédiction!... Oh! Camille!... Camille!...

SCENE IV

Thérèse, Gontran

Thérèse (apportant le plan)—Voilà.

Gontran (à gauche)—Quoi donc!

Thérèse—Eh bien! mais le plan!

Gontran.—Le plan? Le plan de l'exposition?

Thérèse.—T'es bête! Non le plan de la propriété!...

Gontran.—La propriété?... Ah! oui, la campagne!...

Thérèse (ouvrant le plan)—Oui, tu vas voir, ce serait délicieux! Tiens assieds-toi. (Il s'assied à gauche de la table). Tu vas voir. (Thérèse s'assied à droite.) Regarde!...

Gontran.—Oh! que c'est beau!... que c'est beau!...

Thérèse.—Ne blague pas, voyons!... (lui expliquant le plan). Tu vois ici, c'est la maison.

Gontran.—La maison!... Oui!

Thérèse.—Une maison très confortable!... Devant la maison, une pelouse!...

Gontran.—Où ça la pelouse?

Thérèse.—Ici!...

Gontran.—Ce carré vert?

Thérèse.—Oui!...

Gontran.—Ah! c'est une pelouse! Tiens je prenais ça pour un pare d'épinards.

Thérèse.—Méchant!... Là, au fond un bois!

Gontran.—Un bois!

Thérèse.—Et devant une belle pièce d'eau, avec du poisson!

Gontran.—Avec du poisson!... Voyez vous ça!...

Thérèse.—Là à droite, bien caché le

potager! Le tout d'une contenance de quatre-vingt-deux hectares!

Gontran (machinalement) — Quatre-vingt-deux hectares!...

Thérèse — Pour cent quarante mille francs!...

Gontran (après un petit temps) — Cent, quarante mille francs!...

Thérèse — Eh bien?

Gontran — Eh bien?

Thérèse — Qu'en dis-tu?

Gontran — J'en dis... j'en dis... que je ne dis rien!...

Thérèse — Je le vois bien! Et je me doute que cela ne te plait guère!

Gontran — Si!... Oh! si!... Mais... seulement!... Laisse-moi étudier le parc d'épinards.

Thérèse (se levant, à part) — Il faut absolument que je le décide! Je l'aime tant!... Or comme il a eu une jeunesse très orageuse... à Paris je craindrais toujours pour mon bonheur!... Tandis qu'à la campagne... je serai plus tranquille, (haut.) Eh bien?

Gontran — Eh bien! oui! c'est très bien!... Mais voilà!... Cent quarante mille francs...

Thérèse — On les prendrait sur ta dot.

Gontran (à part) — Aïe!

Thérèse — Sur les deux cinquante mille francs que tu as apportés!

Gontran (à part) — Oh! Camille!...

Thérèse (venant s'appuyer sur le dossier de la chaise où est assis Gontran) — Et nous aurions une belle campagne dans une contrée merveilleuse, à une demi-heure de la mer!... Là nous pourrions cacher notre tendresse... être heureux à nous deux!... nous dirions notre amour aux fleurs, aux arbres, à la nature entière! Ou bien nous irions passer quelques heures à la mer!... Nous écouterions,

ravis, la grande voix mélancolique et terrible des océans!... Nous serions seuls, toujours seuls à nous aimer! Dis, mon chéri... ce serait si gentil. (Elle prend son mari par le cou).

Gaston (à part) — Oh! la! la! la!... Je fléchis!

Thérèse — Dis, en veux-tu de ce bonheur?

Gontran (à part) — Du nerf, ou je suis perdu!...

Thérèse — Eh bien?

Gontran (se levant) — Eh bien, non! c'est impossible!... je ne puis... non!

Thérèse — Pourquoi?

Gontran (à part, passant à droite) — Une raison, mon Dieu, une raison!... (haut) Pourquoi?

Thérèse (descendant à gauche) — Oui, pourquoi?...

Gontran — Parce que... parce que tu es belle, parce que tu es jeune... et que je tiens à ta beauté... et à ta jeunesse!...

Thérèse (souriant) — Eh bien!... Je ne vois pas ce que la campagne...

Gontran — Comment! tu ne vois pas!... Mais on vieillit bien plus vite à la campagne!

Thérèse — Quoi?

Gontran — D'abord, les années de campagne comptent double!

Thérèse — Tu es fou!

Gontran (bafouillant) — Et puis, à la campagne il y a du vent, du soleil, de la poussière... On devient rouge, gris, jaune, de toutes les couleurs!... Et les taches de rousseur, donc! Bing! bing! bing!... On a des petits morceaux de pain d'épices sur toute la figure!... Oh!... Et les yeux... les yeux qui se rapetissent, fatigués par... le reflet de la poussière et les flots de soleil... soulevés par le vent! La campagne... la campagne... (à part et passant). Je crois que je la bats en

plein la campagne!...

Thérèse.—Mon cher ami, il est complètement inutile de te débattre comme tu le fais!... Tu barbottes, tu barbottes!...

Gontran (à part)—Oui, c'est vrai!... Je n'ai pas été très brillant!

Thérèse—Mais vous feriez bien mieux de me dire tout de suite que vous refusez parce que vous voyez que ça me fait plaisir.

Gontran—Mais non!

Thérèse—Mais si!...

Gontran—Non, mille fois non!...

Thérèse—Alors pourquoi?

Gontran—Eh bien! mais parce que... parce que...

Thérèse — Cherchez!... Vous ne trouverez pas une bonne raison! J'ai apporté largement de quoi subvenir à tous nos besoins!... Vous de votre côté, vos deux cent cinquante mille francs...

Gontran (à part)—Est-ce idiot, un zéro de trop!...

Thérèse—Vous permettant de satisfaire mes fantaisies!... Et quelles fantaisies! Est-ce que je veux la manger votre dot?

Gontran (à part, gagnant la gauche)—Ce serait pourtant vite fait!

Thérèse—Au contraire!... Je veux augmenter votre capital!...

Gontran (à part)—Eh bien, ça ne ferait pas mal!...

Thérèse (à la table, regardant le plan)—Car enfin, il me semble que quatre-vingt-deux hectares pour cent quarante mille francs... C'est plus qu'une bonne opération, c'est une véritable trouvaille!... (gagnant la droite). Mais non!... Monsieur refuse! Monsieur ne veut pas!... Ah! vous savez je m'en souviendrai!... Ah! quelle triste chose que le mariage! Ah! vous vous êtes bien gardé de vous montrer

tel que vous êtes quand vous me faisiez la cour! Vous vous êtes bien gardé de me dire que vous me refuseriez une maison de campagne... Ah! vous avez bien caché votre jeu!... Il n'y a que mon père! mon pauvre père qui a vu clair!... Il me disait: "Méfie-toi, c'est un avare!..."

Gontran—Au contraire, il disait que...

Thérèse—Pauvre papa!... S'il s'avait cela... Il en ferait une maladie!... Et maman donc!...

Gontran—Oh! elle... elle en ferait deux maladies!...

Thérèse (se montant)—Il y a des femmes qui courraient bien vite confier à leurs parents leurs chagrins, leurs déceptions... mais je ne suis pas de celles-là, moi!... Non, je ne soufflerai mot!... Je garderai cela pour moi... Je me rongerai... mais, je ne dirai rien!... Ah! vous êtes un fier égoïste... Seulement je vous dirai que l'égoïsme, c'est le privilège des vieux garçons et que lorsque l'on a ce terrible vice (les pleurs la gagnent) il faut rester vieux garçon et ne pas se marier pour exposer la plus heureuse des jeunes filles à devenir la femme la plus malheureuse qui jamais ait existé! (elle passe, en sanglotant, à gauche.—Gontran sanglote à droite.—Tous deux se tournent le dos).

Gontran (prenant une résolution). —Thérèse!...

Thérèse—Laissez-moi!...

Gontran—Ecoute-moi!...

Thérèse—Non!...

Gontran—Un mot!...

Thérèse—Non!...

Gontran—Si!... Je vais chez le notaire.

Thérèse (radieuse)—Pour la propriété?

Gontran (bégayant)—Pour la po-

po... pi... pi... Oui.

Thérèse (lui sautant au cou)—Ah! que tu es gentil'...

Gontran—A tout à l'heure! (à part) Oh! Camille! Camille!... (il sort).

SCENE V

Thérèse—Pauvre Gontran!... Je lui ai fait de la peine!... J'ai été dure pour lui! Je le regrette! Mais aussi c'est sa faute!... Pourquoi refuser? C'est si simple ce que je demande! Et je ne comprends rien à son refus! Son refus? il y a une raison! Laquelle? J'ai dit qu'il était avare... ce n'est pas vrai... C'est l'emportement qui m'a fait dire ça!... Au contraire, il est très généreux... Il donnerait tout ce qu'il a!... C'est la bonté même! Alors je n'y comprends rien!... Est-ce qu'il aurait une liaison? Oh! non! non, je suis folle!... Ce serait infâme après trois mois de mariage... Non, c'est absurde, je ne sais où j'ai été chercher cette idée là?... Non, il refuse... il refuse parce que... parce que... (un temps). Une liaison? Oh! voilà cette bête d'idée qui me tracasse maintenant!... (descendant à droite) Et mon père qui disait que Gontran avait eu une jeunesse orageuse!...

SCENE VI

Gontran, Thérèse

Thérèse—Toi! Déjà?

Gontran (d'un air piteux)—Oui!...

Thérèse—Eh bien!... tu l'as vu?

Gontran—Non!...

Thérèse—Pourquoi?

Gontran—Parce que je n'y ai pas été!...

Thérèse—Je m'en doutais!... (passant à gauche). Ah! dites-le donc,

vous ne m'aimez plus!...

Gontran (sans réfléchir)—Non, je ne...

Thérèse (bondissant)—Vous ne m'aimez plus?

Gontran—Hein? Quoi?...

Thérèse—Vous ne m'aimez plus?...

Gontran—Mais si!...

Thérèse (pleurant)—Vous l'avez dit!...

Gontran—Non! non, non!...

Thérèse (pleurant plus fort)—Si! si! si!... Ah! mon Dieu!...

Gontran (emballé)—Mais la preuve que je t'aime, que je t'adore... c'est que je t'ai trompée!...

Thérèse (interdite)—Hein? Vous m'avez trompée?...

Gontran (anéanti)—Oui!...

Thérèse—Ha!... hi... Papa, trompe!... Maman, trompe... Lui!... Ha! hi!... (Elle se trouve mal et tombe sur la chaise qui se trouve à droite de la table).

Gontran (ne s'apercevant de rien). —Que veux-tu? Je n'avais pas deux cent cinquante mille francs, moi!... Je n'avais que vingt-cinq mille francs. Alors... (il aperçoit Thérèse évanouie) Allons, bon! elle se trouve mal! Thérèse!... Que faire?... (Il lui tape dans les mains). L'aveu a peut-être été un peu brusque!... Ma chérie!... Enfin ça y est!... Ah! c'est bon d'avoir un zéro de moins sur la conscience!... (Il se met à genoux). Ah! elle rouvre les yeux... Elle n'est pas trop pâle!... Ce ne sera rien!... C'est fini!...

Thérèse (soupirant)—Ah!... (Elle rouvre les yeux, promène vaguement un regard ahuri, puis, apercevant son mari à genoux, près d'elle, repart de plus belle). Lui!... Lui!... Papa, trompe!... Maman, trompe... Ha! hi!... ha! ha!...

Gontran—Non, ce n'est pas fini!...

Ça recommence!... Voyons, Thérèse, du calme!

Thérèse (vague)—Oui!...

Gontran (embarrassé)— Il valait mieux tout te dire!...

Thérèse—Oui!...

Gontran—Il ne faudrait pas te rendre malade, vois-tu?...

Thérèse (se levant)—Je vous défend de me tutoyer!...

Gontran (se levant)— Comme tu voudras!...

Thérèse—Vous m'avez trompée!... C'est très bien!... Mais j'y pensel!... Voilà le motif de votre refus!... Voilà pourquoi vous ne voulez pas quitter Paris.

Gontran—Parbleu!

Thérèse—Pourquoi vous ne voulez pas acheter cette campagne.

Gontran—Evidemment!

Thérèse—Ça vous aurait trop coûté.

Gontran— Voilà la vraie raison ! Mais je t'assure que ce n'est pas tout à fait ma faute!

Thérèse—Vraiment?

Gontran—C'est ton père qui m'y a poussé.

Thérèse (indignée)—Mon père?

Gontran—Oui, ton père!...

Thérèse—Vous osez parler ainsi de mon honnête homme de père!... Vous qui... Vous que... (passant à gauche) Mais laissons cela!... Vous m'avez trompée... C'est bien!... Depuis quand?

Gontran—Ça s'est fait la veille de la signature du contrat!

Thérèse—La veille!... Le jour où vous me faisiez tant de serments, où vous me juriez un amour éternel!

Gontran—C'est justement parce que je t'aimais follement que je t'ai trompée.

Thérèse—Le nom de votre compli-

ce?

Gontran—Camille Lamballe!

Thérèse—Une créature du quartier Bréda!

Gontran (naïf)—Oh! non, son étude est près du Trocadéro!

Thérèse (scandalisée)—Il appelle ça une étude!... Et vous avez pu vous laisser aller à cette infâmie!...

Gontran—Hélas!...

Thérèse—Et vous n'avez pas pensé que je le saurais un jour!

Gontran—Si!... Mais toi, que tu le saches, ça ne faisait rien!...

Thérèse.—Oh! c'est trop fort!

Gontran—Et c'est pour cela que tu vas me pardonner!

Thérèse—Vous pardonner?... Oh ! ça jamais! (elle passe à gauche).

Gontran— Mais, voyons, puisque c'était de l'amour!

Thérèse—Jamais je ne vous pardonnerai!... Jamais! Vous entendez, jamais.

Gontran (à part)—Faut-il qu'elle aime l'argent!

Thérèse—Je ne divorcerai pas non plus, soyez tranquille!... Je vous ai... Je vous garde!...

Gontran.—Je l'espère bien!...

Thérèse—Mais vous souffrirez mille morts! Et pour ça j'ai besoin d'une arme! (Elle remonte au-dessus de la table).

Gontran (à part, passant à gauche)—Allons, bon!... Elle va me tuer!...

Thérèse—Asseyez-vous là!... (elle lui indique la chaise à gauche de la table).

Gontran (s'asseyant)—C'est ça!... Je vais mourir assis!

Thérèse—Ecrivez!

Gontran (à part)—Oui, mes dernières volontés!

Thérèse—Ecrivez!

Gontran—Mais je t'assure...

Thérèse—Silence! Vous n'avez plus le droit de parler sans que je vous y autorise.

Gontran—Bon, je me tais!... (à part). Il vaut mieux ne pas la contrarier en ce moment!

Thérèse—Ecrivez!... (dictant) "Je reconnais avoir trompé ma femme, la veille de la signature du contrat, avec une femme..."

Gontran (abruti, regardant Thérèse)—Quelle femme?...

Thérèse—Camille!...

Gontran (plus abruti)—Camille?...

Thérèse—Eh bien! oui! la femme avec qui vous m'avez trompée!...

Gontran (naïf)—La femme avec qui je t'ai trompée... c'est un notaire!...

Thérèse—Une femme notaire?

Gontran—Mais non, Camille!

Thérèse—Eh bien oui!... Camille... une femme!...

Gontran—Mais non, mon cousin!

Thérèse—Votre cousin vous y a aidé?

Gontran—Heureusement!...

Thérèse (descendant à droite).— Oh! mais dans quelle famille suis-je donc entrée?

Gontran—Que veux-tu? il me voyait si désespéré qu'il n'a pas hésité!... Il vous a tous trompés! Je n'avais que vingt-cinq mille francs de dot! Mais ton père voulait un gendre avec deux cent cinquante mille francs! Alors Camille s'est arrangé, jé ne sais pas comment, pour vous faire croire que j'avais la forte somme.

Thérèse (heureuse)—Hein?... Mais alors?...

Gontran—Alors... je n'ai que vingt-cinq mille francs!

Thérèse—Il n'y a pas de femme?

Gontran—De femme?

Thérèse—Avec qui tu m'as trompée?

Gontran—Tu es folle!

Thérèse—Ah! ah! ah!... Papa, pas trompe!... Maman, pas trompe... (Elle tombe sur le fauteuil à droite).

Gontran—Allons, bon! Elle se trouve encore mal!

Thérèse—Non, je me trouve très bien, au contraire!

Gontran—Elle se trouve bien!... Je n'y comprends rien!...

Thérèse (lui sautant au cou)—Ah! mon chéri! Mon bon chéri!...

Gontran—Elle va m'étrangler!...

Thérèse—Alors c'était l'argent qui... Oh! que je suis contente, que je suis heureuse!...

Gontran—Elle devient folle!

Thérèse—Et j'ai pu croire?... Ah! laisse-moi te demander pardon (elle veut se mettre à genoux).

Gontran (l'arrêtant)—C'est moi qu'il faut pardonner!... (il veut se mettre à genoux).

Thérèse (se baissant)—C'est moi.

Gontran (se baissant en même temps que Thérèse)—C'est moi!... (Ils sont tous deux à genoux, en face l'un de l'autre).

Ensemble—Eh! bien, pardonnons-nous!... (Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassent).

Thérèse (se relevant et allant à la table)—Mais alors tu n'as pas de haine pour la campagne?

Gontran (debout)—Pas du tout!

Thérèse (montrant le plan)—Tu veux bien?

Gontran — Oui, mais comment payer?

Thérèse—On s'arrangera!

Gontran—Et ton père, que dira-t-il?

Thérèse—Oh! une idée!... C'est une bonne affaire... On dira qu'on a payé cette campagne deux cent cinquante mille francs. Camille se chargera d'arranger ça.

Gontran.—Alors, tu tromperas aussi ton père?

Thérèse—Eh bien! ça fait que nous serons quittes!

Gontran (avec une moue)— Oh ! Camille!...

Thérèse—Veux-tu te taire!... Ce bon, cet excellent Camille, au contraire!...

Gontran—Tu as raison!... Ce bon, cet excellent Camille, car c'est à lui que nous devons notre bonheur!

—:o:—

LES OCEANS POSSEDENT DE L'OR

Tout le monde soit que l'eau contient de l'or. Chaque tonne d'eau contient environ un grain d'or. Chaque mille cube de l'océan contient 4,205,650,000 de tonnes d'eau et les océans sont supposés représenter 302,000,000 de milles cubes d'eau.

Il y a par conséquent 1,270,106,300,000,000 de tonnes d'eau salée et un simple calcul d'arithmétique nous montre que les océans contiennent 90,000,000,000 de tonnes d'or.

Une petite fortune pour l'homme qui veut aller la chercher!!!!

—o—

POURQUOI LE BEURRE FUT CHER

ON a vendu à Toronto, durant 1916, 766,329 livres de gras de lait sous forme de crème. En outre, 778,479 livres de ce gras ont été converties en crème à la glace, ce qui fait un total de 1,544,808 livres de gras de lait, dépensées de cette manière. Si toutes les grandes villes avait dépensé autant de cette matière que Toronto, on pourrait dire qu'il y avait là de quoi fabriquer au moins 9,620,000 livres de beurre.

LE CHEQUE DU MARECHAL

C'est une historiette que le maréchal Joffre raconte volontiers lorsqu'il évoque ses souvenirs d'Amérique.

Quand il paraissait dans une réunion, il arrivait souvent qu'on lui remit des sommes diverses, en le priant de les faire verser à des oeuvres françaises. Bien entendu, il n'était jamais question de reçu.

A la dernière réception, à Chicago, quelqu'un lui glissa une boîte, en disant:

—Il y a cent mille dollars pour la reconstruction des pays envahis.

Le maréchal mit la boîte dans sa poche.

Le même soir, il prenait le train.

Durant le voyage, il se rappela ce don princier, et, machinalement, s'amusa à ouvrir la boîte. Elle était vide.

Le maréchal pâlit et poussa même quelques jurons.

—Ah ça! s'écria-t-il, est-ce qu'on ne va pas prétendre que j'ai mis l'argent dans ma poche!

Il y eut un moment d'émotion parmi les voyageurs français.

Mais leurs compagnons américains furent bientôt au courant de la question. Ils sourirent.

—Oh! dirent-ils, il n'y a pas de mal. Cela se fait beaucoup ici. C'est un symbole. On donne la boîte sans rien dedans pour éviter les dangers du voyage, mais, après, on envoie un chèque.

Le chèque arriva, en effet.

—o—

En Russie on emploie du drap rose pour couvrir le cercueil d'un enfant ou d'une personne jeune, du drap cramoisi pour celui d'une femme et du brun pour celui d'une veuve. On ne se sert pas de drap noir.



POUR LIRE AUX ENFANTS A
L'HEURE DU COUCHER



JESKINO

(Conte de la côte Gaspésienne.)

La route est sauvage et bordée de champs arides, comme il s'en trouve toujours dans les pays voisins de la mer, comme l'est notre Gaspésie.

Un jeune garçon d'une douzaine d'années marche péniblement. Vêtu d'un pale-tot troué aux coudes, d'une culotte souillée de boue, il va pieds nus: comme il a l'air misérable! Son visage reflète la trace de souffrances prolongées, et il paraît accablé de fatigue.

Le voici qui cherche quelque chose dans une grande besace suspendue à ses épaules.

"Plus rien!" murmure-t-il d'un accent désespéré.

Il s'engage dans un sentier qui longe la falaise, et arrive au-dessus d'une vallée silencieuse, petit coin de terre oublié et perdu.

L'enfant semble heureux de contempler cette solitude, et repose agréablement sa vue sur le gai vallon. Sans doute, il cherche des pays bien peu fréquentés, pour être dans ces parages. Où trouvera-t-il un abri pour la nuit, et de quoi rassasier la faim qui le dévore?

Le soleil baisse à l'horizon, adressant à la terre un éblouissant au revoir; et la brise légère, venant du large, fait frissonner les ajoncs de la falaise.

Se sentant à bout de force, Jeskino, — c'est le nom du voyageur, — se laisse tom-

ber plutôt qu'il ne s'assied au pied d'un talus de gazon.

Le regard, en cet endroit, domine la mer.

Cet enfant, sensible aux beautés de la nature, paraît un instant oublier ses souffrances, et, captivé par le beau spectacle du coucher du soleil, demeure immobile. Il suit ce globe de feu, qui lentement s'apprête à descendre dans les flots, entouré d'un cortège de rayons embrasés.

Il se fait tard.

Donnant un libre cours à ses tristes rêveries, Jeskino laisse échapper deux larmes de ses yeux à demi fermés. Sa peau bistrée, ses longs cheveux, noirs comme l'aile d'un corbeau, indiquent une origine étrangère.

Soudain le grand silence de cette solitude est troublé par un appel.

"Holà! hé, Blanchette! C'est l'heure de rentrer, viens vite."

Cette voix semble surgir du vallon.

Jeskino fait un grand effort pour se relever; au même instant passe près de lui, en le frôlant presque, une gracieuse chèvre, qui bondit dans la sente, comme pour répondre à ce pressant appel.

Le jeune garçon suit du regard l'animal, et remarque au bas du coteau une cabane si bien dissimulée dans le roc, que tout d'abord il ne l'avait point aperçue.

Une fumée légère, sortant de la cheminée, annonce l'heure du repas du soir.

Exténué de fatigue et de besoin, incapable de continuer sa route, Jeskino résolut de descendre pour demander asile aux habitants de la chaumière.

Le voici qui frappe à la porte. Une jeu-

ne fille vient ouvrir.

“Pardonnez-vous de déranger, dit le voyageur avec un accent étranger assez marqué, mais j'ai si faim! Depuis hier je marche sans avoir trouvé de quoi me nourrir; me refuserez-vous un morceau de pain et un peu de paille pour passer la nuit?”

Son humble attitude, son visage pâle, maigre, aux beaux yeux francs et expressifs, préviennent en sa faveur.

“Nous sommes presque aussi pauvres que toi, répondit la jeune fille, mais entre tout de même; quoique orphelins et sans appui, jamais ici nous ne repoussons le malheureux.”



Grand-Pierre

La lueur d'un feu de genêts éclairait seule ce pauvre réduit.

“Tiens, dit Madeleine en approchant du foyer un escabeau de bois grossièrement fabriqué, assieds-toi là en attendant

que je prépare notre souper, le grand frère va rentrer bientôt.”

Le regard s'habitue vite à la demi-obscurité, et Jeskino, entendant de faibles gémissements, put distinguer un enfant couché dans une case en bois, bien mauvais lit. Il était assoupi; mais des mouvements nerveux, de brusques sursauts, indiquaient un sommeil fiévreux.

Une croix, formée de deux bouts de bois rustiquement attachés l'un à l'autre, pendait à la muraille; quelques ustensiles de ménage indispensables et un rouet composaient tout le mobilier de ce pauvre intérieur.

Le nouveau venu n'osait parler. Il suivait les mouvements de la jeune fille, qui tantôt se rapprochait du lit du malade, tantôt écartait les cendres du foyer pour y déposer des pommes de terre.

Madeleine paraissait vingt ans à peine; ses cheveux, roulés en grosses nattes derrière la tête, encadraient un visage doux, mais pâle, triste et fatigué.

A ce moment, un jeune marin ouvre la porte.

“Comment va le petit? demande-t-il avec anxiété.

— Hélas! toujours de même, tout son corps brûle, que faire? Si la sainte Madone ne vient à notre secours, bientôt notre Joseph ira rejoindre nos chers parents.

— Courage, soeur; ne te désespère pas trop vite.

— Ne m'as-tu pas dit la même chose quand notre mère était si malade? Et pourtant, tu vois, elle est partie elle aussi; que nous reste-t-il maintenant?

— Madeleine, Madeleine, c'est mal de parler ainsi; ne suis-je pas là, moi, pour vous faire vivre tous deux? Oublies-tu que j'ai promis à notre mère mourant de veiller sur vous? Courage, tiens, voici ma paye de la semaine, le patron a été généreux; mais il faut dire que sans moi la barque chavirait, alors il m'en a gardé un brin de reconnaissance.”

Grand-Pierre, comme on appelait ce fort garçon taillé en hercule, remit à sa soeur quelques pièces d'argent.

— Vas-tu en mer demain? dit Madeleine.

— Oui. Pourquoi?

— Si tu avais pu rester au logis, cela m'eût fait plaisir d'aller en pèlerinage à Notre-Dame du Salut; je suis sûre qu'alors notre Joseph se serait guéri.

— Hélas! il faut que je parte avant l'aube, car on s'embarque de grand matin pour la pêche au harengs, et je serai plusieurs jours; mais si tu es inquiète, soeur, je resterai.

— Non, ami, il faut gagner son pain; et puis, si tu ne faisais pas régulièrement ton service, le patron serait mécontent et embaucherait un autre matelot à ta place. N'en parlons plus; allons, c'est l'heure du souper. Tiens, au fait, j'ai oublié de te dire que nous avions un convive."

Et, à la lueur de la chandelle que Madeleine venait d'allumer, le Grand-Pierre s'aperçut de la présence de Jeskino.

L'enfant le salua poliment.

— Il est accablé de fatigue, et depuis longtemps n'a rien mangé. Te souviens-tu? Jamais notre mère ne repoussait un voyageur, faisons de même."

Prenant une miche de pain noir, la jeune paysanne en fit trois parts. Jeskino reçut la sienne avec reconnaissance.

Il n'y avait pas de table dans ce triste logis: chacun mangeait sur ses genoux.

Les pommes de terre bien chaudes furent un vrai régal pour le pauvre affamé; puis on versa dans un gobelet d'étain une rasade de cidre. Ensuite Madeleine déroula deux paillasses repoussées dans un coin.

— Tu vas prendre la mienne, petit; dors et repose-toi. Ce soir je ne me coucherai pas, je veux veiller mon Joseph pour lui donner à boire. Pauvre mignon, cela fait pitié de le voir haleter ainsi!"

En effet, la respiration sifflante du pauvre malade semblait lui déchirer la poi-

trine.

— Qu'a-t-il donc, votre frère? demanda Jeskino.

— C'est un refroidissement qu'il a pris voilà huit jours; il est si courageux, ce petit, et travaille souvent au-dessus de ses forces. Si encore nous pouvions avoir un médecin, peut-être le sauverait-on; mais, à moins d'un miracle du bon Dieu, notre Joseph ne tardera pas à s'en aller dans l'autre monde, car moi je ne sais que faire pour le soulager. Voici plusieurs jours qu'il n'a rien pris, et sa faiblesse est si grande, que par moments je crois qu'il va pesser. Seigneur, ayez pitié de nous!"

Et Madeleine pleurait.

Jeskino regardait attentivement le petit malade, qui avait le délire. Ses mains amaigries s'agitaient comme pour repousser le mal qui dévorait sa vie. Par moments ses grands yeux noirs, brillants de fièvre, se fixaient sur sa soeur, puis redevenaient mornes et abattus.

Après un triste bonsoir, chacun commença sa nuit. Jeskino, fatigué d'une longue journée de marche, s'endormit d'un profond sommeil.

Grand-Pierre, lui aussi, reposait; car la mer, très mauvaise ces derniers temps, avait redoublé le pénible labeur des marins.

Seule, Madeleine, assise sur un escabeau, veillait son jeune frère; pourtant, au bout de plusieurs heures, vaincue par la fatigue, elle s'assoupit aussi.

L'aube commençait à se glisser, furtive et blanche, par la petite croisée de la cabane. A cet instant, Jeskino ouvrit les yeux, se leva doucement, et sans bruit, sortit de la maisonnette.

Serait-ce un vagabond? Sous le masque d'une physionomie franche et ouverte, se cacherait-il une âme pervertie?

Pourquoi s'enfuir ainsi comme un malfaiteur, sans dire merci à celle qui l'a si maternellement accueilli?

Longtemps, bien longtemps, marche

l'enfant à la figure hâlée, aux longs cheveux noirs. Il regardait toujours à ses pieds, fouillant des yeux le sol avec persistance, comme s'il eût voulu demander un secret à la terre.

Depuis bientôt deux heures Jeskino errait, ainsi, lorsque tout à coup il pousse un cri joyeux, se baisse, examine une plante, et se met à creuser le sol avec ses ongles pour arracher la racine qu'il venait enfin de découvrir.

En courant cette fois, Jeskino reprend le chemin qu'il venait de parcourir.

Il fait grand jour maintenant.

Comme il arrive auprès de la cabane, il aperçoit Madeleine sur le seuil, occupée à traire sa chvre.

Tout essoufflé et l'air radieux, Jeskino s'approche de son hôtesse.

"Ne m'en voulez pas, dit-il, de vous avoir quittée sans vous prévenir, et ayez confiance en moi; peut-être pourrai-je guérir votre frère."

Alors le jeune étranger s'approcha de Joseph, qui, encore plus abattu que la veille, poussait de faibles gémissements. Déjà la vie se retirait de cette frêle créature.

Celui qui voulait l'arracher à la mort écrase dans ses mains les feuilles de la plante médicinale qu'il a été chercher si loin, et en fait couler le jus entre les lèvres du pauvre malade.

Madeleine, silencieuse, contemplait cette scène.

Le Grand-Pierre n'était plus là, il lui avait fallu regagner la barque de son patron.

Vers le milieu du jour le petit Joseph se trouva un peu mieux; il sourit à sa soeur et demanda à boire. Le soir, les progrès continuaient, et le lendemain le malade réclamait à manger.

Le traitement de Jeskino, bien simple en vérité, consistait à donner son breuvage mystérieux toutes les deux heures. Suivant la coutume superstitieuse des gens de son

pays, Jeskino, chaque matin, avant le lever du soleil, prenait sa course pour aller bien loin dans la campagne, et revenait avec la provision nécessaire de cette plante bienfaisante.

Une semaine s'écoula ainsi, et le petit



Madeleine

Joseph se trouvait presque guéri.

Il serait impossible de décrire la reconnaissance de Madeleine envers le sauveur de son frère.

“Mais qui es-tu? D'où viens-tu?... s'écriait la jeune fille, qui pleurait de joie maintenant; c'est le ciel qui t'a envoyé ici. Oh! que puis-je faire pour celui qui a rendu la vie à mon Joseph? Hélas! nous sommes si pauvre, je n'ai rien à...

— Ne m'avez-vous pas recueilli quand j'allais moi-même mourir de faim et de fatigue? Pauvre enfant de la Bohême, je suis seul au monde; que sont devenus mes parents? Nul ne me l'a jamais dit. Las d'être maltraité par un maître dur et cruel, j'ai résolu d'abandonner la troupe et de fuir.

— Pauvre petit!

— Sans ressource, je suis parti, me cachant le jour, marchant la nuit, croyant sans cesse voir apparaître le chef ou entendre les aboiements des chiens lancés sur ma trace. Mais voici déjà quelque temps d'écoulé depuis ma fuite, et j'ai moins peur maintenant. Avant d'être recueilli par vous, je prenais du travail quand on voulait bien m'en donner, et par-ci, par-là, je trouvais quelques journées; mais faute d'occasion, je n'ai encore pu me fixer nulle part.

“Et puis il y en a qui n'aiment point les gens de notre race; on se méfie d'eux, on les craint, et quelquefois on me chassait sans même me jeter un morceau de pain. J'en ai vu de bien dures, hélas!”

Madeleine a le cœur sensible et généreux. Il lui fait grand pitié ce pauvre enfant!

Elle songe tristement qu'orphelin comme eux, c'est un déshérité du sort; il lui semble qu'elle l'aime déjà. Mais aussi ne lui a-t-il pas conservé ce jeune frère qu'elle chérit si profondément? Et pourquoi tous ne réuniraient-ils pas leur faiblesse, leur souffrance, leur pauvreté et leur courage?

Prenant une résolution subite:

“Petit, dit Madeleine en posant sa main de vaillante sur l'épaule du jeune Bohémien, veux-tu rester avec nous?”

Et lui, levant sur elle ses grands yeux noirs, pris d'un sanglot, murmura:



Sans ressources, je suis parti.

“Quoi! est-ce bien sérieux ce que vous me proposez là?”

— Oui, mais c'est peu de chose que je t'offre: un abri sous notre toit, voilà tout, car bien souvent le pain manque; seulement tu vivras au milieu de cœurs aimants et dévoués; nous te considérerons comme notre frère.”

Jeskino ne put répondre; l'émotion lui étreignit la gorge, et il tomba dans les bras que lui tendait Madeleine.

Jamais encore on ne lui avait parlé ce langage tendre et affectueux; sans cesse battu, repoussé, comme il lui semblait doux de trouver une soeur compatissante!

A partir de ce jour, la pauvre famille

Joseph, après une longue convalescence, de la cabine compta un membre de plus. se trouva tout à fait rétabli. A peu près du même âge que Jeskino, ils devinrent d'inséparables amis. Le frère de Madeleine, d'une nature faible et délicate, était plutôt une charge pour la famille, tandis que l'enfant de la Bohême, fort et vigoureux, pouvait déjà rendre de grands services.

Plus tard, le matelot Pierre demanda à son patron d'employer son frère adoptif. Et à eux deux, à force de travail et d'économie, ils parvinrent peu à peu à chasser la misère du logis.

Maintenant il serait difficile de savoir lequel est le plus heureux des habitants de l'humble et gai vallon.

—:o:—

PRODUITS FORESTIERS

LES rapports du département du Commerce pour l'exercice fini en novembre 1918, montrent que les exportations des produits bruts des forêts canadiennes ont atteint la somme de \$64,281,861; c'est une augmentation de 22 pour cent sur les rapports de l'année précédente. La valeur des produits forestiers exportés a presque doublé celle des pêcheries; elle égale 85 pour cent de celles des mines. En outre des produits bruts des forêts, billes et bois non ouvrés de différentes ormes, le bois de pâte à papier exporté a rapporté la somme de \$32,580,619, lequel bois sous forme manufacturée, aurait donné seulement un total de \$826,551. Ces chiffres sont une indication de l'importance économique des forêts du Canada, dans le développement de son commerce extérieur.

—:o:—

L'amour-propre des sots excuse celui des gens d'esprit, mais ne le justifie pas.

—:o:—

LE PELERINAGE DU TAPIS SACRÉ

CHAQUE année, tout bon musulman va faire un pèlerinage à la Mecque où est le tombeau de Mahomet, le fondateur de l'Islamisme. Pendant les années 1914 et 1915 ce pèlerinage n'eut pas lieu à cause de la guerre mais il recommença quand même les années suivantes.

Le tombeau du "prophète" est recouvert par un tapis d'un travail superbe et dont la valeur est inestimable. On sait que les orientaux sont passés maîtres dans l'art de fabriquer les tapis et celui-ci dépasse tous les autres en richesse.

Lors du pèlerinage, un chameau sacré accompagne la procession et porte un palanquin destiné primitivement à recevoir



Le Tapis sacré de la Mecque.

les dons faites à cette occasion par les musulmans. Ce palanquin avait été fabriqué pour une reine égyptienne au XIII^e siècle mais à force d'ornementations il est devenu d'un tel poids qu'on le transporte vide maintenant.

Après chaque cérémonie annuelle on le remporte au Caire pour attendre le pèlerinage suivant.

LA NAISSANCE D'UN GEANT

Le Wapité des Montagnes Rocheuses est un bel animal; sa taille et son poids le classent parmi les plus beaux spécimens des "grands gibiers" de notre pays et le chasseur qui l'abat d'une balle peut, à juste titre, être fier de son coup de carabine.

Ce géant, toutefois, est bien faible pendant la première partie de sa vie. Pendant plusieurs jours il est absolument incapable de se tenir sur les jambes,



Un jeune Wapité des Montagnes Rocheuses

aussi la mère le veille avec soin; elle monte la garde autour de lui et, à l'occasion le défend féroce-ment à coups de dents et de sabots.

Vers le septième jour, le jeune Wapité se sent plus fort et il commence à suivre sa mère; ses forces se développent ensuite très rapidement et il est bientôt en état de se défendre lui-même contre ses ennemis ou de leur échapper par la fuite.

— : o : —

Il y a dans les eaux douces, comme dans les eaux salées de l'Atlantique, des poissons qui se construisent des nids. De ce nombre sont l'épinoche et la spinachie. Contrairement à ce qui se passe chez les autres animaux, comme les oiseaux, par exemple, l'amour paternel, chez les poissons, l'emporte sur l'amour maternel. C'est en effet le père seul qui prend soin du nid de sa progéniture; c'est lui qui le défend comme c'est lui qui le construit brin à brin.

LES INCENDIES BIZARRES



S'il y a de nombreux incendies qui sont l'oeuvre de la malveillance, il en est quantité d'autres qui se déclarent d'une façon presque mystérieuse et que l'enquête ne dévoile pas toujours.

Diverses poussières, flottant dans l'air et accumulées en quantité suffisante peuvent subitement mettre le feu à une maison. Il se produit même parfois des explosions soudaines comparables à celles du gaz d'éclairage ; le fait a été prouvé dans certaines fabriques de remèdes ainsi que dans des moulins à farine.

Des manufactures de vêtements ont "passé au feu" parce que, par négligence, on avait accumulé des chiffons dans lesquels il s'est produit comme une fermentation accompagnée de chaleur. Un beau jour—ou une belle nuit—le feu éclate dans ces chiffons et se propage avec rapidité à tout l'immeuble.

Les courroies sont à surveiller dans les usines ; leur seul frottement contre une paroi ou une poutre en bois peut causer un incendie. Les installations défectueuses d'électricité sont également très dangereuse et la pose de fils ou d'appareils reliés à ces fils ne devrait être effectuée que par des personnes compétentes.

On cite le cas d'une vitre de fenêtre incendiaire ; cette vitre avait un dé-

faut qui formait une sorte de "lentille" ou verre grossissant dans la masse. Un jour, le soleil passant au travers de cette partie de la vitre se comporta exactement comme au travers d'un verre grossissant ordinaire, ses rayons, réunis à un même point tombèrent malheureusement sur des faux-cols en celluloïd qui s'enflammèrent ; les rideaux prirent feu à leur tour et quand on s'aperçut de l'accident, il était trop tard.

Des feux de forêts sont fréquemment allumés par le vent qui fait frotter deux arbres l'un contre l'autre.

Quant aux feux résultant d'imprudences dont on ne se rend pas compte, ils sont innombrables et chacun devrait prendre les plus grandes précautions à les éviter. On ne répètera donc jamais assez qu'il ne faut pas laisser du pétrole ou surtout de la gasoline à proximité d'un foyer et encore moins allumer son poêle à l'aide de ces liquides.

En ce qui concerne messieurs les fumeurs, ils devraient se rappeler que les crachoirs n'ont pas été inventés uniquement pour marcher dedans mais aussi et surtout pour y vider sa pipe et y jeter les bouts de cigarettes ou de cigares de préférence au panier à papier...

Si chacun voulait y mettre un peu de bonne volonté, il y aurait certainement moins de désastres "incompréhensibles" à déplorer par la suite d'incendies.

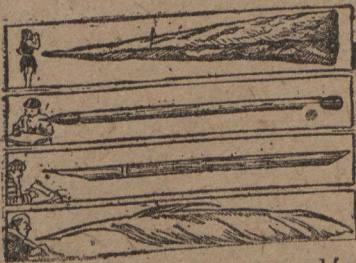
— 0 —



LA PLUME A TRAVERS LES AGES

Les plumes d'acier sont d'invention relativement récente et la première machine pour les fabriquer est due à un américain, Samuel Slocum, né il y a 127 ans. Avant lui, les plumes étaient fabriquées à la main et coûtaient environ 3 dollars la douzaine, mais vers l'année 1830, ce prix baissa à 18 cents, ce qui fut un progrès considérable encore bien dépassé aujourd'hui.

Avant les plumes d'acier, on faisait usage de plumes d'oiseau, principalement d'oie, convenablement taillées, mais rien ne valait, paraît-il, la plume de corbeau pour l'écriture fine et les travaux délicats.



En Egypte, aux temps reculés, on se servait d'un roseau spécial pour écrire sur le papyrus et plus longtemps encore auparavant, c'était une pierre dure, aiguisée en pointe qui servait à tracer sur une autre pierre les caractères bizarres qui traduisaient la pensée de l'homme.

Seuls les Chinois ont toujours conservé leur primitif instrument à écrire et qui est le pinceau. Mais tout se modernise et nous les verrons probablement avant longtemps employer la plume-fontaine si pratique... quand elle va bien.

— 0 —

LE TUNNEL DE GIBRALTAR

IRA-T-ON, un jour, de Londres et de Paris à Dakar et au Cap sans descendre de wagon? Le projet du tunnel sous le détroit de Gibraltar prend corps, et la Compagnie d'Orléans s'est engagé à exécuter les travaux qui, d'Algésiras ou de Tarifa, feraient aboutir le rail à Tanger, malgré les profondeurs marines du détroit de Gibraltar. La demande de concession est déposée pour l'exploitation d'une ligne Paris-Dakar, par Tanger.

Que de facilités seraient ainsi ouvertes aux transports et échanges internationaux! On irait de Bruxelles au Congo en cinq jours; de Paris à Dakar en trois jours; et, avec les tunnels de la Manche et de Gibraltar, permettant l'embarquement à Dakar, Londres se trouverait à neuf jours de l'Amérique du Sud, au lieu de vingt-deux jours. De même, on compterait de Paris à Rio-de-Janeiro, sept jours; de Paris à Buenos-Ayres, huit jours; de Paris à Santiago du Chili, dix jours.

A QUOI SERVENT LES CHEVAUX MORTS



Rien ne se perd dans la nature, tout se transforme; c'est également vrai pour les vieux chevaux

dont la carrière est terminée en ce monde.

Les os des jambes qui sont blancs et très durs servent à faire des manches de couteaux; la queue et la crinière se tissent très bien et font d'admirables dessous de fauteuils ou de chaises de luxe; les côtes, les os du crâne brûlés, fournissent le noir animal et dans cette opération les vapeurs de la cuisson, condensées produisent de l'ammoniaque.

Les poils de la peau sont utilisés dans la bourrure de coussins et de colliers pour chevaux et la peau elle-même constitue un excellent cuir imperméable à l'eau et qui est sans rival pour la fabrication de chaussures de chasse.

Les sabots de l'animal ne sont pas jetés au rebut non plus; on en tire de l'huile et la corne dont ils sont composés est vendue aux manufacturiers de peignes et de cure-dents de luxe.

Il reste la viande. Certains restaurateurs pourraient-ils jurer qu'ils n'en font pas manger à leurs clients?

roi de Rome par la ville de Paris et qui fut emporté à Vienne en 1814.

Ce berceau étant l'oeuvre de Prud'hon pour les dessins, de Rollin pour les figures, de Thomire et d'Odiont pour l'orfèverie.

Pour prix de son travail, Prud'hon avait demandé douze mille francs et les orfèvres 172,831 francs. Mais la joie d'être père ne faisait pas perdre la tête à Napoléon: il fit reviser les mémoires qu'on lui avait présentés, de sorte que Prud'hon reçut seulement six mille francs, et les orfèvres 152,289 francs.

Aujourd'hui, nous sommes plus sévères que Napoléon, et il n'est pas un compte visé par M. Lebureau qui ne comporte des centimes, ce qui doit être une garantie.

— : o : —

LE POISON QUI FAIT RIRE



Le plus étrange poison au monde fut sans doute celui qu'employaient certaines tribus sauvages de la Co-

lombie Britannique. Ce poison a toujours été un problème pour les experts et on n'a encore trouvé aucun remède pour en annuler les effets.

Contrairement aux autres poisons, celui-là produit les effets les plus étranges sur ses victimes. La personne à qui il est inoculé est prise par un rire impossible à maîtriser après quoi c'est une période de mélancolie.

Ensuite c'est le sommeil puis une douleur atroce que la mort termine après quelques heures.

Ce poison était fabriqué avec des herbages inconnus et dont le secret a toujours été fidèlement gardé par les sauvages.

— o —

UN BERCEAU HISTORIQUE

PARMI les "restitutions" dont on est en train de dresser la liste, il en est une qui, pour peu importante qu'elle paraisse en elle-même, sera particulièrement agréable aux Français épris d'histoire napoléonienne. Il s'agit du berceau offert en 1811 au

LA BANQUE DE FRANCE



La Banque de France qui a joué un rôle si important dans les finances alliées durant la guerre a été organisée dans sa forme actuelle par Napoléon Ier il y a 119 ans.

Ce fut à l'origine une compagnie au capital de six millions de dollars et Napoléon lui-même souscrivit pour trente parts. Aujourd'hui les plus grands magasins de France sont intéressés dans la Banque et en outre, il y a trente-deux mille participants ayant une ou deux actions chacun.

La Banque de France a environ deux cents succursales dans les principales villes et ses employés, tous de nationalité française, sont au nombre de sept mille.

UNE FEMME D'ESPRIT

LA fourmi, même très riche, n'est pas prêteuse. Mme de R. de B. possède, en outre d'une brillante éducation littéraire, une belle et nombreuse bibliothèque. Bien que fort peu prêteuse en matière de livres (et comme elle a raison...) elle se laissa pourtant aller un jour à confier à une amie le premier tome d'une édition fort rare, en quatre volumes, de Rabelais.

Leurs jours se passèrent, puis les semaines, puis les mois... L'aristocratique collectionneuse réclamait en vain le petit volume prêté. Elle prit un parti spirituel, elle envoya à son amie les trois autres tomes — et ajouta ce billet : "Comme cela, ma chère, du moins l'une de nous aura l'ouvrage complet... Ce sera toi, puisque tu ne veux pas que ce soit moi, ce qui, pourtant, m'aurait peut-être paru plus naturel..."

A BAS LES PAVOTS

IMPORTER de la graine de pavots de Flandre au Canada serait un danger. Cette plante n'est, en réalité, qu'une mauvaise herbe, une véritable peste en France. Il vaut la peine de rappeler à cette occasion, ce que nous a coûté une telle sentimentalité il y a quelques années. L'aegopode, ou herbe aux goutteux, fut importée autrefois avec l'intention de la cultiver seulement dans les jardins; mais cette plante empoisonne maintenant les champs de l'Est du Canada. Les Flamands sont fiers de leurs pavots et ont fait de la fleur une sorte d'emblème national. Au Canada, ces fleurs n'auraient aucune signification et ne feraient que grossir la liste déjà longue de nos mauvaises herbes.

LE VOL DES ABEILLES



Un savant français, le professeur Marey, qui s'est spécialisé dans l'étude du mouvement des êtres animés, a calculé que les ailes d'une abeille vibrent 190 fois par seconde ce qui permet à l'insecte de voler à la vitesse d'un mille à la minute.

Il a été cependant reconnu que l'abeille dépasse rarement vingt à trente milles à l'heure et tout apiculteur est voué à l'insuccès si les fleurs nécessaires aux abeilles pour la production du miel sont éloignées de plus de deux milles de leurs ruches.

On a observé de ces intéressantes mouches qui ont opéré des vols de sept milles d'une île à la terre ferme mais elles paraissent considérablement fatiguées à leur retour.

UN HEUREUX ANIMAL

C'est assurément le triton. Ce reptile, du genre lézard, se trouve en abondance aux Etats-Unis et a le privilège merveilleux de voir repousser les membres qu'on lui enlève.

Cette faculté, d'ailleurs, n'est pas toujours agréable pour lui car le malheureux triton lui doit de servir fréquemment comme sujet d'expérience aux anatomistes.

On a observé sur l'un d'eux qu'une patte coupée s'était reproduite douze fois en trois ans; l'oeil d'un autre s'est reconstitué en douze mois. Quant à la queue, cela va bien plus vite encore et dans un délai de cinq à neuf semaines, une "toute neuve" remplace celle qu'on a coupée.

— : o : —

LA SURDITE SIMULEE

Il y a des cas où des personnes se prétendent sourdes; cela se voit dans les pays où existe le service militaire obligatoire, cela se rencontre également partout où l'intérêt est en jeu, par exemple pour se faire accorder une indemnité à la suite d'un prétendu accident.

Il existe un procédé très simple et presque infaillible pour prouver la bonne foi du sujet. On fait chanter le malade et on l'accompagne sur le piano. Après quelques instants, le pianiste change de gamme, un demi-ton, un ton ou plus et si le chanteur n'est pas réellement sourd, il continue machinalement dans le nouveau ton ou, tout au moins, fait preuve d'une hésitation qui le trahit.

En jouant avec plus ou moins de force, il est possible de se rendre compte du degré de surdité réelle dont se plaint le malade.

LE LABOUR A LA DYNAMITE

L'UNE des plus grandes fabriques américaines d'explosifs, la *Depont Company*, a, paraît-il, inventé un système permettant de labourer normalement un terrain à l'aide de la dynamite.

Des cartouches d'une dynamite spéciale sont placées de dix en dix mètres. Elles explosent l'une après l'autre, en ouvrant dans la terre un sillon aussi régulier que s'il avait été ouvert à la charrue. On peut en graduer à volonté la profondeur au moyen de cartouches plus ou moins puissantes. Mais ces cartouches mêmes sont à ce point inoffensives que l'une d'elles peut éclater tandis que le laboureur place la suivante sans causer à celui-ci aucun mal.

Ce système, appliqué déjà aux Etats-Unis, y a donné, dit-on, d'excellents résultats.

— o —

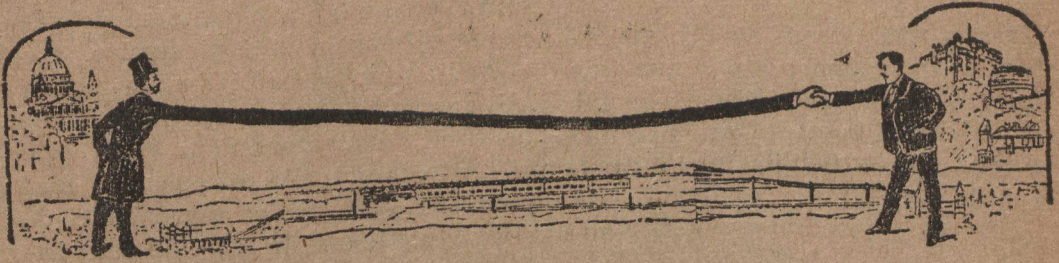
VENTE DU BOIS SELON LA VALEUR ACTUELLE

LE Nouveau-Brunswick vient d'opérer un changement radical au mode de vente de bois sur les terres publiques. Jusqu'à présent, il en disposait sur bail à longue durée, et c'est l'exploitant qui bénéficiait de la plus-value. Désormais le droit d'abattre du bois sera conféré par enchère, suivant la valeur de tant par mille pieds. Le gouvernement provincial mesurera tout le bois abattu. On espère qu'un tel changement aura pour résultat une augmentation notable des recettes provenant des forêts.

Cette province vient aussi d'organiser un service forestier composé d'hommes dûment qualifiés pour cette position.

— : o : —

● Parole de Henri IV: "Il ne faut qu'un verre d'eau pour être propre, et qu'un coup de chapeau pour être poli."



RAPIDE COMME LA PENSÉE

Cela, cependant, n'en modifie pas les résultats et, quoique cela paraisse extraordinaire, il a été prouvé que la vitesse moyenne de la pensée ne dépasse pas cent dix pieds par seconde!

Mettez en regard de ceci que le son parcourt 1060 pieds à la seconde et la lumière 186,660 milles.

Si deux hommes, l'un à Montréal et l'autre à Québec, avaient le bras assez long pour se donner une poignée de main, la sensation perçue de cette action, c'est-à-dire la pensée, ne leur en parviendrait que plusieurs heures après l'acte; il faudrait admettre, pourtant, que les deux hommes ne pourraient pas se voir car la vision est beaucoup plus rapide que la pensée.

La rapidité de penser est variable suivant deux causes: l'état de santé de la personne et la nature de la pensée, simple ou complexe. Quand les sens ont été affectés, les nerfs transmettent cette sensation au cerveau et il faut pour cela un délai d'un centième de seconde ou davantage.

Un psychologue a enregistré les résultats de ses expériences au moyen d'un cadran dont la circonférence composait une seconde et qui était divisé en millièmes de secondes. Il a constaté ainsi qu'il fallait un cinquantième de seconde à la pensée pour

Pour exprimer d'une façon saisissante la plus grande vitesse possible, on dit communément "rapide comme la pensée". Dans l'esprit de l'homme, rien ne va plus vite que l'action de penser et c'est là une erreur que les psychologues ont démontré de façon indiscutable.

Si l'on demandait à quelqu'un ce qui est le plus rapide, de la foudre ou de la pensée, sans aucun doute, cette personne répondrait: "Je sais que l'électricité parcourt un chemin énorme en très peu de temps, sa vitesse est presque instantanée si on la compare à tous les moyens de déplacement qui nous sont connus mais il n'y a pas d'illusion à se faire, la pensée la dépasse et de beaucoup!

Eh bien, c'est le contraire; la pensée, pour si rapide qu'elle soit, va environ "huit millions de fois moins vite" que l'éclair sillonnant la nue...

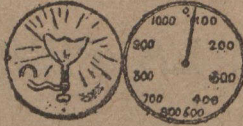
Un demi-siècle d'études, d'observations et d'expériences délicates ont permis aux savants, que cette question intéressait, d'établir certains chiffres qu'il est intéressant de rapporter.

Les méthodes employées pour établir ces chiffres ne sauraient trouver place ici car elles seraient pires que de l'hébreu pour les lecteurs... et le rédacteur de l'article.

reconnaître la lumière d'un bec de gaz ou d'une ampoule électrique ordinaire.

C'est là une vitesse encore appréciable; pour répondre à une question simple, formulée de vive voix ou lue dans un livre, il faut un peu plus d'une demi seconde, ce qui est loin d'être un record de vitesse!

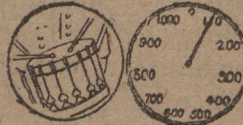
Il faut 1/50 de seconde pour reconnaître une lumière.



1/2 seconde pour répondre à une question.



13/100 de seconde pour percevoir le toucher.



1/10 de seconde pour reconnaître le battement du tambour.



1/5 de seconde pour identifier un portrait connu.



2/5 de seconde pour additionner deux chiffres.



Si l'on a les yeux bandés et qu'une personne vous touche de la main, il se passe 13 centièmes de seconde avant d'en avoir la notion exacte.

C'est à peu près la même intervalle de temps qu'il faut à la pensée pour reconnaître le battement d'un tambour sans le confondre avec quelque autre bruit.

Il faut davantage de temps pour identifier la photographie d'une personne connue; un cinquième de seconde est absolument nécessaire.

Additionner 2 et 2; tout le monde sait que cela fait quatre et on croit répondre "instantanément" à cette question lorsqu'elle est posée; il faut pourtant l'intervalle appréciable de deux cinquièmes de seconde pour cela.

Voilà donc la pensée bien déçue comme réputation de rapidité; que cela ne nous inquiète pas, pourtant car la vitesse n'est pas toujours une qualité; il vaudra toujours mieux penser bien que penser vite.

— 0 —

LE CIGARE DU SAMMY

UN jour, dans une tranchée de première ligne, une solide recrue du Missouri fumait furieusement un de ces énormes manilles, noirs comme de l'ébène, et que l'argot yankee, avec assez d'a propos, a dénommés "stinkers" ou cigares-puants.

A côté du fils de la Libre Amérique se tenait un soldat français:

— Hello!... "vieux", fit tout à coup l'Américain, en se tournant vers notre compatriote, gardez cette cigare ioune petite moment pendant que je lance ioune grenade sur les sales Boches!

Et là-dessus, bon prince, il tendit à l'homme en bleu-horizon son cigare allumé.

— Non! mais des fois... répondit le Poilu, tu ne t'en fais pas?... Passe-moi plutôt la grenade: je la tiendrai pendant que tu lanceras le cigare!

— : 0 : —



ETERNEL FEMININ

Les différences d'âge entre mari et femme sont-elles un obstacle à la prolongation de l'amour? — Comment on doit s'y prendre pour les faire oublier.

J'AI rencontré, l'autre dimanche, des amis charmants qui m'ont amenée dans leur yacht, en excursion sur le beau lac des Deux-Montagnes. Il faisait un peu frais, mais comme tout le monde avait son tricot, le voyage fut agréable.

Agréable surtout parce que mes compagnons et compagnes savaient causer, tout en ne négligeant pas d'admirer les paysages ravissants qui fuyaient, chaque côté de notre embarcation. On discuta même un sujet toujours d'actualité, dont je veux vous faire part aujourd'hui, discussion que, forcément, je suis obligée d'écourter.

Il était question du récent mariage de Mlle. C... et de la différence d'âge qui existait entre elle et son mari.

— Pour ma part, dit la jeune madame L..., je trouve que dix ans de différence entre mari et femme, c'est beaucoup. Deux, trois ou cinq ans devraient suffire, il me semble afin que les époux puissent vieillir en même temps, attendu qu'il faut toujours finir par se résigner à vieillir.

— Madame, répliqua le beau R..., qui persiste toujours à rester jeune, bien qu'il dépasse la quarantaine, ce n'est pas mon opinion. N'oubliez pas que la femme vieillit toujours plus vite que l'homme, et si vous n'exigez qu'une différence de deux ou trois ans, viendra fatalement un moment où l'épouse "sera" plus vieille que son mari, et alors il lui sera aussi difficile de captiver son amour que de tenter de capturer un écureuil vivant.

Tous les hommes ne sont pas bâtis comme vous, monsieur R..., ou ne possèdent pas tous vos secrets de "laboratoire", dit la petite madame L..., d'une voix mielleuse, feignant de ne pas s'apercevoir du dépit de son interlocuteur, au sujet de l'allusion à ses cosmétiques et à ses poudres.

La discussion devint alors générale. Il y avait du pour et du contre, et afin de l'abrégier je me vois forcée d'abandonner la forme dialoguée, en dépit de ses attractions pour le lecteur.

"Si le cher compagnon, s'écriait-on, côté

femmes, vieillissait comme nous, la vieille aurait encore un charme fort doux. Hélas! c'est encore dame nature qui commet les plus grandes injustices contre les femmes!"

— "Non pas, répliqua un groupe d'hommes. La nature ne se mêle pas tant que cela de nos petites affaires. Elle a pu tracer les grandes lignes, poser les grands décors où se déroulent les existences, mais la nature ne se préoccupe certainement pas de la chute d'un cheveu, d'une dent ou d'une colique."

Et, comme une toute jeune mariée venait de prétendre que l'amour transcendantal et la passion ardente ne pouvaient se conserver jusqu'à la maturité, que s'il y avait quasi similitude d'âge, un célibataire endurci lui demanda à brûle pourpoint:

"Qu'est-ce que c'est que ça, l'amour transcendantal? en avez-vous déjà rencontré? — oh! pardon! — avez-vous déjà entendu parler de cette espèce d'amour? Ne voit-on pas fort souvent des maris et des femmes d'âges à peu près identiques, tirer chacun de leur côté, après quelques semaines seulement de vie conjugale? Ne peut-on se contenter d'une tendresse ardente et vive qui enveloppe le cœur, nous berçant d'infini et nous enlevant au-dessus des misères de l'existence? Une année d'un pareil bonheur ne vaut-elle pas mieux que toute une existence d'intimité correcte et amicale, de bonne camaraderie?"

Une année... Pourquoi une année seulement? Si, pendant une année, vous vous êtes organisé ce doux et chaud refuge, il n'y a aucune raison pour qu'il ne persiste pas toujours.

Une dame plus âgée répondit: "La vieillesse aurait un charme très doux si le cher compagnon vieillissait en même temps que nous... Il se sent jeune encore, et constate chez sa compagne les premières marques de déchéance physique."

"Vous me servez là madame, reprit le psychologue, un argument du passé que

rien ne justifie aujourd'hui. Au contraire, ce n'est que dans la classe ouvrière que cela est vrai, là où la femme est usée, avant l'âge, par les privations, les maternités, la mauvaise nourriture, les écrasants travaux du ménage. Partout d'ailleurs, quand elle le veut, la femme conserve sa fraîcheur, aussi bien et souvent plus longtemps que l'homme. Je connais beaucoup de femmes qui ont dépassé de beaucoup la quarantaine, et qui ont encore le duvet, la fraîcheur de la trentième année qui est vraiment le bel âge féminin. Je ne connais pas un seul "monsieur de quarante ans", sauf notre ami R..., bien entendu, qui n'ait déjà, très accentué, le parfum de la lourde maturité. Seulement la femme est très indulgente pour nous. J'ai vu de très jolies créatures admirer des types masculins, vraiment indignes de leur enthousiasme. C'est un homme! On dirait qu'elles n'en demandent pas plus. Je suis souvent effaré des succès obtenus par quelques personnages laids, sans distinction, sans esprit; ils ne s'expliquent que par l'extrême facilité de beaucoup de dames à se laisser enthousiasmer — l'homme est beaucoup plus exigeant — surtout dans le mariage. Seulement, il faut avouer qu'il a souvent raison. La femme honnête, qui aime son mari, et veut en être aimée, ne semble pas se douter qu'il est beaucoup plus difficile de conserver son bonheur que de le créer. Pour l'édifier, elle ferait l'impossible, remuerait ciel et terre. Quand il est construit, elle se dit: J'ai bâti un beau monument. Il doit être solide. Rien à craindre. Je peux dormir sur les deux oreilles — situation reconnue par le proverbe — mais bien peu réalisable, en pratique."

Enfin, lecteurs et lectrices, si vous tenez à ce que je vous soumette mon opinion dans ce débat, sachez que je crois l'habitude plus forte que la volonté. Je ne crois guère à l'influence d'un effort puissant, puissant et unique, au pouvoir d'un accès

considérable de la volonté. Je suis presque portée à croire que c'est la fatalité qui dirige les grandes lignes de notre existence, et que tout le travail du cerveau est impuissant contre "l'architecture générale" de notre vie.



...*"Capturer un écureuil vivant..."*

Nous n'avons donc qu'à accepter l'amour quand il se présente à nous, avec ses caractères de force, d'impétuosité, de fatalité qui le rendent inexpugnable. Qu'importe qu'il y ait dix ans de différence d'âge en faveur de la femme ou du mari. J'ai vu des couples où l'adorée avait quarante ans et le mari trente à peine, d'autres où le mari avait vingt-cinq ans de plus que la femme qui étaient aussi heureux, davantage peut-être, après vingt ans de vie commune, qu'au temps fleuri de leur fiançailles.

Mais pour que ce bonheur se réalise, il faut que l'homme et la femme — la femme surtout, si le mari est plus jeune — s'efforcent à rester jeunes, à vaincre des années le très réparabile outrage.

User de tous les moyens, ils sont nombreux à notre époque, pour conserver vos cheveux; au lieu de déshonorantes "tignasses" comme en exhibent certaines femmes jeunes encore, dont le contact vous donne le frisson, montrez-nous une chevelure bien soignée, ondulante, qui attire la caresse des doigts. Que vos yeux soient nets et brillants, la peau, joliment poudrée et rafraîchie par les sucs et les bains des plantes, qui rajeunissent et purifient l'épiderme.

C'est un devoir social et familial pour la femme, de travailler *patiemment, régulièrement, quotidiennement*, pour le charme et l'attrait de son apparence physique; le plus impérieux de ses devoirs. Elle n'a pas pour cela d'efforts à faire, de volonté à mettre en branle. C'est une habitude patiente, mécanique, sans oubli ni défaillance à prendre. Sous aucun prétexte, *surtout si vous vous sentez fatigué ou malade*, il ne faudra remettre au lendemain le soin des cheveux, du visage, des dents...

Quelle est la femme, répondez-moi, qui a exécuté fidèlement ce programme?

Il en existe certes. Mais je suis sûr que celles-là n'ont jamais eu à souffrir, quand les yeux de l'aimé se sont posés longuement sur leur visage...

Je me trompe peut-être. Les plus modestes sont justement les plus belles, les plus fraîches, celles qui ont le moins à redouter d'un examen. Tandis qu'ordinairement les négligentes, qui usent parfois d'eau et de savon, emploient les jours de fêtes seulement, un peu de crème et de poudre, et dont le visage est taché, plissé, parcheminé, déplaisant, celles-là vont, déclarant qu'elles n'ont besoin de rien pour se rendre agréables; ce à quoi, ceux qui les écoutent, sont tentés de répondre: Vous avez raison, chère Madame; ça ne servirait pas à grand chose.

Et c'est une erreur... les plus disgracieuses, les plus franchement laides, avec les soins quotidiens, persévérants, patients, fi-

nissent toujours, toujours, croyez-le bien, par acquérir du charme, et par plaire.

En résumé, pour des personnes sensées, cette question de la différence des âges, dans le mariage et l'amour ne doit pas même être posée.

Du moment que la femme, plus âgée que le mari veut bien prendre ses dispositions pour rester physiquement aussi jeune que lui, sinon davantage, le reste n'a aucune espèce d'importance.

Quant à l'homme, pas mal plus âgé que sa femme, s'il a vraiment le souci de son bonheur et de son honneur; il sait bien lui aussi qu'il lui faut rester jeune de coeur et de corps, et il sait aussi que ce "miracle" n'est pas impossible s'il sait prendre soin assidûment de toute sa personne.

— : o : —

POUR VALEUR REÇUE

Me promenant l'autre jour sur la rue Sainte-Catherine, mon regard fut attiré par un être original qui déambulait à grand pas.

"Mais je connais ce type-là", me dis-je en me dirigeant vers le quidam. C'est cet excellent Wenceslas, le vieil ami d'enfance, l'homme aux gestes exubérants et au caractère fantasque. Je m'approchai.

"Comment qu'ça va, l'artisterie", me fit-il, en me donnant un vigoureux shake-hand, qui ébranla tout mon être du sommet à la base.

"Pas mal et toi, adolescent immeuble", car il faut vous dire que l'ami Wenceslas, avant d'être boursier au journal "Le X," avait fait un peu d'immeuble, de là ce nom poétique qui lui était resté "d'adolescent immeuble".

"Et où vas-tu comme ça? lui demandai-je à brûle-pourpoint?

"Moi, je vais dîner dans un restau-

rant mondain, un café chinois à trente-sous ou je mange comme un ogre".

Comme je m'étonnais de voir l'ancien puroufin manger dans un restaurant aussi dispendieux pour sa bourse, il reprit:

"Oui, mon vieux, je mange dans un restaurant à trente sous et je n'en suis pas plus pauvre pour cela. D'abord, pour moi, c'est une grosse économie, car avec ma cigarette je brûle régulièrement trois ou quatre nappes par semaines, si j'étais chez moi, il me faudrait les payer, au restaurant l'affaire est café. De plus, de temps à autre, je m'empare par erreur, comme tu dois bien le penser, d'un parapluie qui n'est pas à moi, ou d'un imperméable qui ne m'appartient pas. Tout ça pour trente sous du repas. Au commencement de chaque saison, je trouve moyen d'échanger mon vieux chapeau pour un neuf. Tiens, regarde celui-ci, il est très bien, il vient du restaurant de... ici, au coin de la rue. Chaque jour j'emporte une douzaine de carrés de sucre, quelques poignées de cure-dents et d'allumettes (tout est si cher dans les épiceries), j'ai aussi mes serviettes de table à l'oeil, toujours au restaurant. Pour ne pas avoir à donner de pourboire, je cherche une querelle d'allemand au garçon, on se dispute, on s'emporte, on casse pour deux ou trois cents piastres de vaisselle et quand la querelle et le dîner sont finis, je paie avec un mauvais trente sous. Voilà comment on s'enrichit aux dépens des fils du Céleste Empire."

"C'est du génie", lui dis-je.

"Sur ce, reprit-il, il faut que je te quitte, j'ai besoin d'un pardessus neuf qui va dîner à midi juste."

Et "l'adolescent immeuble" partit, me laissant tout perplexe.

Paul-Coutlée.



HOMMES

Si un célibataire dit du mal des femmes en général elles se révolteront; s'il fait une application, toutes applaudiront.

* * *

Un célibataire ne se lasse pas d'être admiré, caressé, adulé; mais un amour trop constant devient vite "la barbe".

* * *

C'est dans les yeux de la femme qu'on aime qu'on peut lire ce qu'il faut lui demander.

* * *

Un homme s'imagine qu'il a du bon sens, jusqu'au jour où il retrouve les lettres d'amour qu'il écrivait à sa femme alors qu'il la courtisait.

FEMMES

On n'est certaine de posséder le cœur d'un homme que le jour où on l'a perdu.

* * *

Quand on veut empêcher un homme de courir, on lui met les fers aux pieds; pour les chevaux, c'est le contraire.

* * *

L'esprit chez une jolie femme est un puissant levier avec lequel elle bouleverse les cerveaux masculins.

* * *

Quand les femmes sont des démons, les hommes ne leur rognent pas les griffes, et quand les femmes sont des anges les hommes n'ont rien de plus pressé que de leur couper les ailes.

Le vieux célibataire: "Si tous les billets que j'ai reçus avaient été de banque."

* * *

Changer d'amoureuse au printemps rajoint beaucoup plus que le meilleur tonique.

* * *

Les hommes sont très inférieurs aux femmes, à moins qu'ils ne leur soient très supérieurs.

* * *

Un célibataire est un monsieur pas toujours jeune qui a des préférences pour toutes les femmes.

* * *

Mieux un célibataire comprend et connaît une femme mieux il en aime une autre.

* * *

Les anneaux de mariage ne s'évanouissent pas aussi facilement que les anneaux de fumée sortant d'une pipe; ils durent plus longtemps en revanche.

* * *

Il y a trois choses qui sautent aux yeux d'un célibataire: la vérité, la femme et le chat.

* * *

Il est facile à un célibataire de trouver un coeur pour apprécier toutes les belles choses qu'il a faites; il est plus difficile de trouver un coeur qui l'aimera malgré toutes les folies qu'il a commises.

* * *

Peu importe la manière sage avec laquelle un homme recherche l'amour; il ne le trouve que quand il est devenu fou.

* * *

Pour un homme il n'existe que deux genres de femmes sur la terre: le genre qu'il a épousé et le genre qu'il aurait dû épouser.

* * *

Le coeur d'un homme est comme un morceau de caoutchouc; donnez-lui n'importe quelle forme, il revient toujours à sa forme primitive.

Quand une jeune fille se marie, elle donne sa signature en blanc.

* * *

La femme et l'homme ont été créés pour vivre ensemble... de temps en temps.

* * *

Pour plaire, une jeune fille n'a besoin que d'être belle et avoir quelques petits billets de mille avec elle.

* * *

Une femme ne se pare pas pour son mari, mais pour être enviée des autres femmes.

* * *

Si une femme était aussi agile de ses pieds que de sa langue, elle ferait beaucoup de chemin dans une journée.

* * *

La "trentaine" est une ville où la plupart des femmes ne se décident à faire leur entrée officielle que quand elles en sont sorties depuis longtemps.

* * *

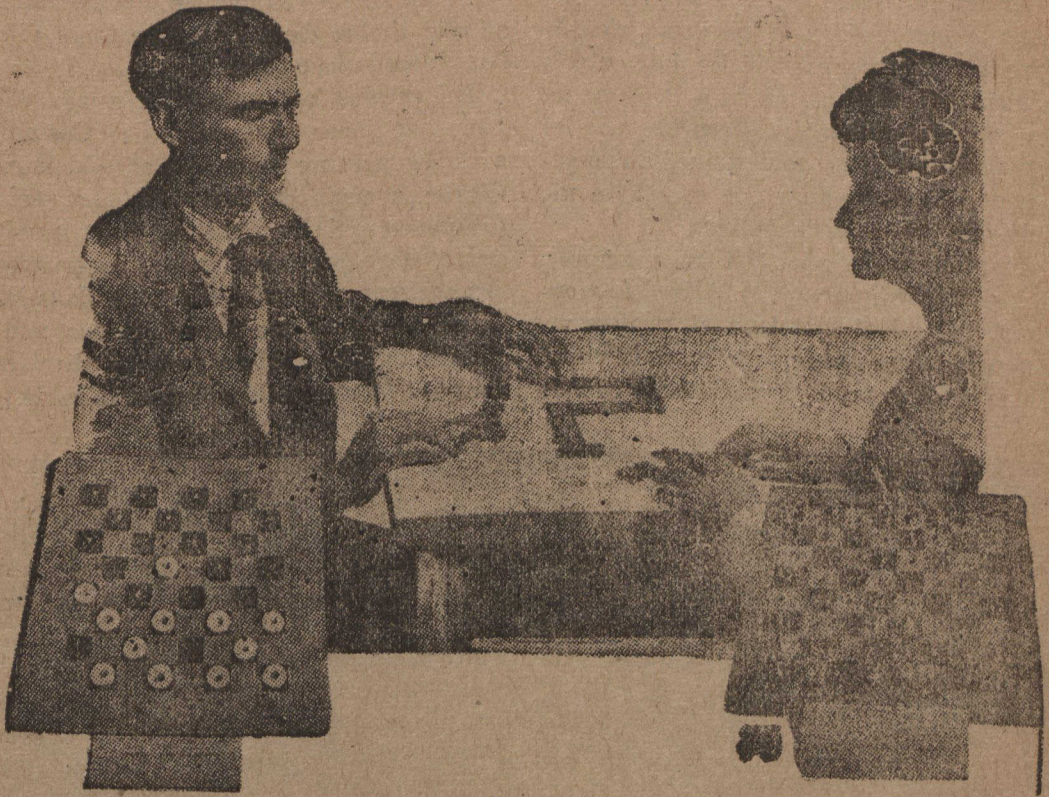
L'analogie qui existe entre la femme et la beauté? Comme la fleur, la beauté dure peu..., et... de la fleur reste le parfum, de la femme le souvenir...

* * *

Comme la langue française se transforme; les jeunes filles ne se maquillent plus le visage mais elles se "camoufle"; pour se débarrasser d'un amoureux assommant elles usent de "stratégie"; elles n'épousent plus un homme pour le remettre dans le bon chemin, comme autrefois, mais pour le "reconstruire".

* * *

Il est piquant de constater que la seule femme élue dans les Iles Britanniques, est dans l'impossibilité de siéger au Parlement, parce qu'elle est *polonaise* par son mariage! Voilà un dilemme bien inquiétant! Dans un ménage, Mesdames, quelle est la nationalité qui devra prévaloir, celle du mari ou celle de la femme? Lequel des deux renoncera à ses droits de citoyen??



COMMENT LES AVEUGLES PEUVENT SE DISTRAIRE ET S'AMUSER ENTRE EUX

LA cécité est certainement une bien triste infirmité, mais, grâce à l'infatigable dévouement de ceux qui ont consacré leur vie à l'instruction des aveugles, il arrive que, de nos jours, celui qui n'a plus ses yeux ou qui n'en a jamais eu, ne se trouve plus le paria qu'il était au moyen-âge, et il y a encore à peine une centaine d'années, et qu'il peut, par les sens du toucher et de l'ouïe, communiquer comme les autres, avec le monde extérieur.

Et, pour ne nous borner qu'à Montréal, l'Institut des Aveugles de Nazareth n'a-t-il pas fait des merveilles dans ce genre d'éducation des aveugles ?

Combien de pensionnaires de cette ins-

titution philanthropique, formés jeunes, ne sont-ils pas, aujourd'hui, en état de gagner fort honorablement leur vie, tout en étonnant ceux qui les approchent, par leur perspicacité et leur sagacité. Les uns sont des artistes, pianistes, violonistes ou chanteurs; les autres se contentent d'accorder des pianos, de fabriquer des ouvrages en paille, de tisser ou même de coudre.

Peu rares aujourd'hui sont les aveugles qui ne peuvent écrire tout ce qu'ils désirent, à la machine, pour ne citer qu'un exemple.

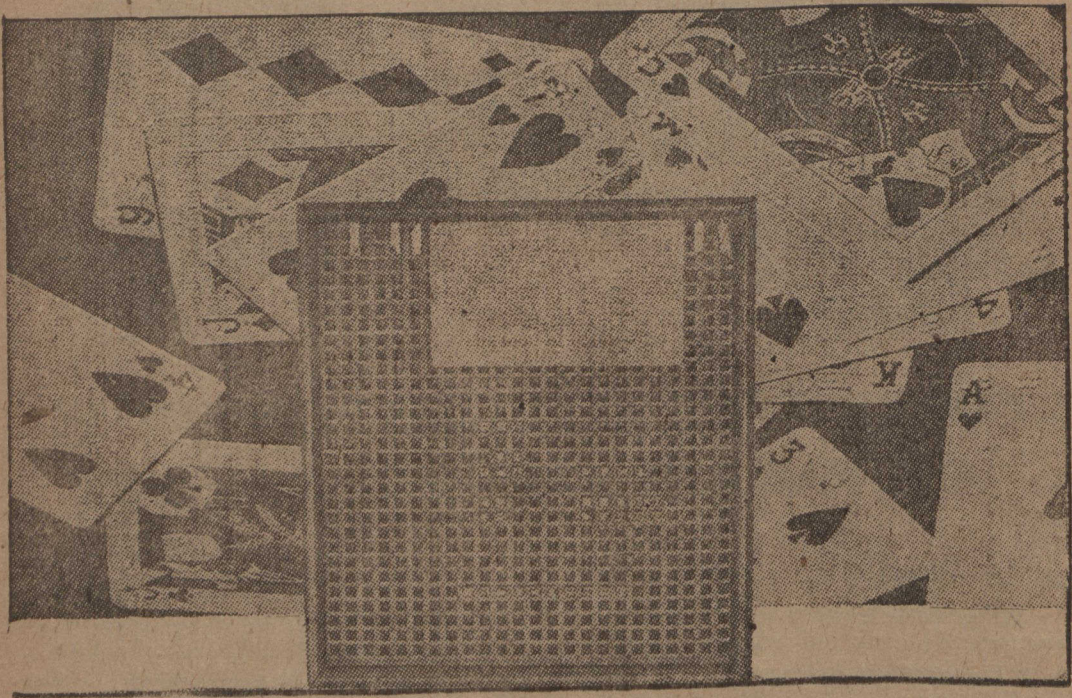
L'auteur de ces lignes a connu ce que c'était que la cécité, par des personnes qui le touchaient de fort près, et bien que ces

infirmes ne fussent devenus aveugles que dans la maturité ou la vieillesse, c'est-à-dire trop tard pour bénéficier d'un entraînement s'inculquant mieux à la jeunesse, ils l'ont étonné à maintes reprises par les multiples besognes domestiques qu'ils savaient accomplir avec une rare habileté, bien que privés de leurs yeux!

Mentionnerais-je ici, à titre d'exemple, le cas extraordinaire de M. Alfred Lamoureux, l'excellent chanteur et professeur. Aveugle de naissance, il se conduit "seul" d'une manière prodigieuse dans les rues de

écrire, et savent reconnaître une personne au seul timbre de la voix, une fois qu'ils l'ont entendu leur parler.

J'ai vu plus fort, puisqu'il m'a jadis été donné de jouer une partie de "Casino" avec le pianiste bien connu, Edouard Clarke, aveugle de naissance. La seule différence, qui du reste ne nous gênait point, était que nous devions jouer avec des cartes poinçonnées d'avance, dans les coins, de signes que nous pouvions comprendre. Nous n'avions qu'à lui dire les cartes se trouvant disposées sur la table.



Montréal. Il va partout où il a besoin d'aller, et cela sans guide; je l'ai vu monter parfois dans un tramway en mouvement, un jour qu'il était pressé par le démenagement et qu'il venait de clouer plusieurs caisses qu'il avait remplies lui-même d'effets de ménage. Inutile de dire que M. Lamoureux et autres aveugles ayant eu un entraînement aussi sérieux et aussi précieux, ne sont pas embarrassés pour expédier leur correspondance à la machine à

On n'a pas songé à la seule instruction des aveugles, mais on a voulu aussi songer à leur amusement et à leur récréation, parce qu'il fallait bien que pour eux comme pour les autres, la vie ait aussi ses heures reposantes.

Que ne se découragent donc pas nos héroïques soldats qui ont eu le malheur de perdre la vue, en nous défendant contre les Boches envahisseurs et barbares! On est maintenant prêt à leur montrer com-

ment leur vie ne saurait être irrévocablement gâchée, parce qu'ils n'ont pas leurs anciens yeux.

Oui, les aveugles peuvent maintenant travailler et surtout s'amuser entre eux, tranquillement comme nous nous amusons nous-mêmes.

C'est ainsi que, selon que le montrent les illustrations ci-contre, les aveugles peuvent maintenant, aussi bien que s'ils y voyaient, jouer aux cartes, aux échecs, aux dames, aux dominos, au tric-trac et à tant d'autres jeux.

Ils ont pour cela, des cartes légèrement perforées dans les coins, des dominos et des dés comme les nôtres, dont les points sont creusés ou en relief. Pour les échecs et les dames, il suffit que les pièces blanches par exemple, soient de forme ronde et les noirs de forme carré aux angles, tandis que les damiers ou échiquiers doivent avoir des carrés creusés en opposition à ceux de la surface. On peut aussi se servir de jeux ordinaires en garnissant d'une pointe — en y plantant seulement une épingle, — les pièces d'une même couleur. On n'en est pas encore rendu à faire jouer les aveugles au billard ou aux quilles, mais quelques-uns d'entre eux ont acquis une telle sûreté de main, à défaut de sûreté de coup d'oeil, qu'il suffit de leur dire de lancer le projectile selon tel angle voulu, pour qu'ils produisent le même effet qu'un homme jouissant de sa pleine vision.

— : o : —

La défense des côtes de la Grande-Bretagne contre les sous-marins présentait d'autant plus de difficultés qu'on ne compte pas moins de six mille îlots et petites îles disséminées autour de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande. Sous la vigilance incessante des patrouilleurs et gardes-côtes, ces îlots eussent été facilement transformés en repaires de pirates. La plupart de ces îlots, sont, en effet, inhabités.

BONAPARTE ET LE CHANTEUR

Lors du passage à Milan, en 1800, des troupes françaises, Bonaparte, alors premier Consul, avait fait demander le chanteur Marchesi, qui appartenait au parti hostile à la France, et le chanteur s'était fait prier pour se déranger. Le costume très simple du premier Consul, sa petite taille et son visage maigre et payant peu de mine, n'étaient pas faits pour en imposer beaucoup au héros de théâtre. Aussi, Bonaparte l'ayant bien accueilli, et fort poliment prié de chanter un air, il avait répondu par ce mauvais calembour, débité d'un ton d'impertinence que relevait encore son accent italien :

— Signor zénéral, si c'est ouun bon air qu'il vous faut, vous en trouverez ouun excellent en faisant ouun petit tour de zardin.

Le signor Marchesi avait été, pour cette gentillesse, mis à la porte sur-le-champ, et le soir même, un ordre avait été expédié commandant sa mise en prison.

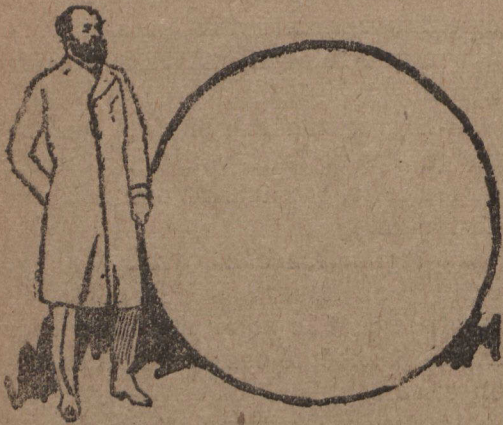
Au retour de l'armée française, le premier Consul, dont le canon de Marengo avait fait taire sans doute le ressentiment contre Marchesi, et qui trouvait d'ailleurs que la pénitence de l'artiste pour un pauvre calembour avait été bien assez longue, l'envoya chercher de nouveau, et le pria de chanter.

Marchesi, cette fois, fut modeste, poli, et chanta d'une manière ravissante. Après le concert, Bonaparte s'approcha de lui, lui serra vivement la main et le complimenta du ton le plus affectueux.

Dès ce moment, la paix fut conclue entre les deux puissances, et Marchesi ne fit plus que chanter... les louanges du premier Consul.

CINQUANTE MILLIONS

Depuis pas mal de temps on est habitué à entendre parler de millions et de milliards. Cela ne nous met pas un centin dans nos poches, au contraire... Mais cela nous a tellement accoutumé aux gros chiffres d'argent qu'un simple millionnaire aujourd'hui ne nous fait plus que l'effet d'un pauvre homme...



Cinquante millions de dollars, passe encore ! Cela nous évoque l'idée d'un personnage en mesure de se passer tous ses petits et grands caprices et chacun de nous souhaiterait volontiers de se voir tomber semblable tuile sur la tête.

La tuile serait pesante, assurément, mais elle n'aurait pourtant pas encore la dimension que l'on pourrait croire. Il en est qui s'imaginent volontiers qu'un tas d'or de cinquante millions serait aussi gros qu'une maison mais ceux-là se trompent.

Une fortune de 50 millions de dollars, en monnaie d'or que l'on fondrait de façon à en former une boule,

ne tiendrait pas une très grande place. Cette boule aurait un diamètre un peu moins grand que la hauteur d'un homme ordinaire et l'on peut voir dans notre gravure la dimension approximative qu'elle aurait.

L'ECRITURE BENGALAISE

La langue parlée au Bengale est une langue indienne moderne ressemblant beaucoup au sanscrit.

Comme toutes les langues orientales, les caractères semblent un peu bizarres à première vue.

Nous appelons cette langue le Bengalais mais les indigènes du Bengale l'appelle le Banga-Bhasa.

Le Banga-Bhasa est la langue maternelle de Rabindranath Tagore, le vainqueur du prix Nobel, pour la littérature. Tagore écrit aussi en français et en anglais. C'est un poète et un littérateur de haute réputation.

Lorsqu'en 1815 le congrès de Vienne constitua le Royaume des Pays-Bas par la réunion de la Belgique et de la Hollande, il fut surtout inspiré par l'idée d'établir une barrière contre la France et d'assurer aux Allemands une facile voie d'accès, à travers la Belgique, contre les régions françaises du Nord et du Nord-Est. Pour aider à la chose, des cantons wallons, à l'Est de Liège, furent arrachés à la patrie belge et livrés à la Prusse.



LE SAUVETAGE DES NAVIRES

Il y a eu des milliers de navires torpillés par les sous-marins boches au cours de la guerre et les millions de tonnes de métal qui ont ainsi sombrés représentent une valeur énorme.

Quand la profondeur à laquelle repose le navire n'est pas trop grande, on le renfloue et on le répare; dans la plupart des cas — quatre-vingt-dix pour cent, paraît-il — cette profondeur atteint ou dépasse mille pieds et la besogne de "repêchage" est singulièrement difficile.

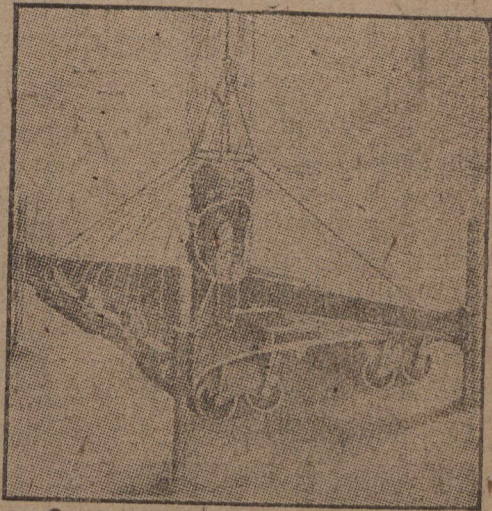
Il ne faut pas oublier, en effet, que la pression de l'eau augmente, en nombres ronds, d'une quinzaine de livres par pouce carré tous les trente pieds de profondeur et qu'à plusieurs centaines de pieds en-dessous de la surface de l'eau, le corps d'un homme subirait une telle pression qu'il serait écrasé comme une simple coquille d'oeuf.

Actuellement, des appareils très perfectionnés et très solides permettent de descendre jusqu'à cinq cents pieds mais plus bas, ces scaphandres eux-mêmes ne résisteraient pas à l'énorme pression.

On a donc fait mieux. D'ingénieurs inventeurs ont construit une tourelle d'acier, supportée par une plateforme également métallique; à l'intérieur de la tourelle, un homme manipule divers appareils qui agissent au dehors et dont on verra l'utilité tout à l'heure,

La tour peut descendre sans danger jusqu'à quinze cents pieds et atteindre par conséquent la plupart des navires sombrés.

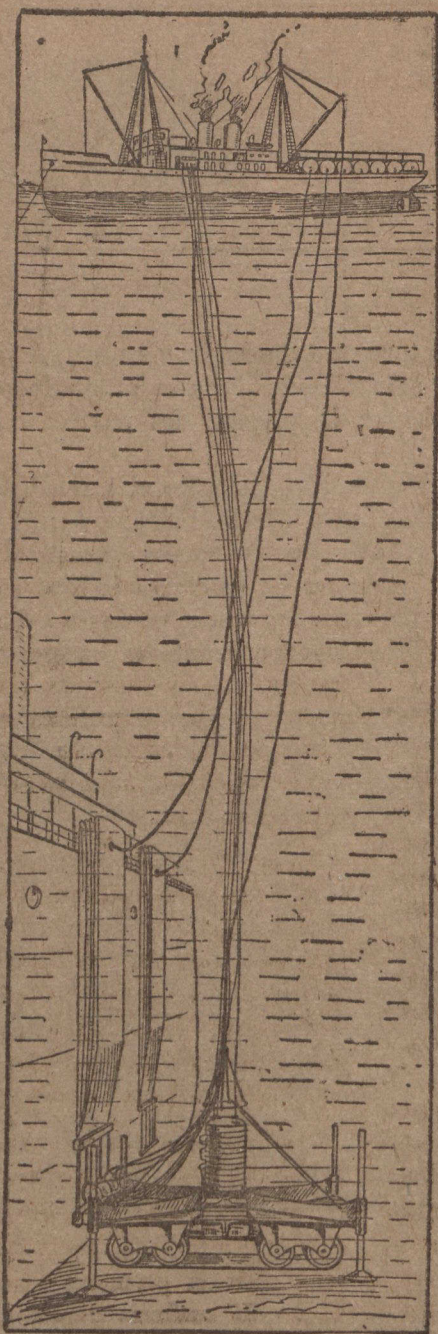
Arrivé auprès du bâtiment à renflouer, l'homme de la tourelle fixe aux parois du navire des espèces de bouées extensibles et dans lesquelles de l'air sera envoyé sous forte pression. Suivant le poids du navire, il faut de vingt à quarante de ces énormes



L'opérateur dans la tourelle.

bouées qui, une fois gonflées, remontent à la surface le bateau naufragé.

L'opération a lieu de cette façon jusqu'à une profondeur de cinq cents pieds seulement; au-delà, la pression trop forte de l'eau empêcherait le gonflement des bouées. S'il s'agit d'opérer plus bas, le sau-



Fonctionnement d'une tourelle sous-marine pour renflouer un navire.

vetage à lieu par remontées successives.

Les bouées sont descendues à cinq cents pieds et reliées au navire par des câbles puissants; on les gonfle et le navire s'élève de cinq cents pieds; d'autres bouées sont alors descendues à la même profondeur que la première fois et une deuxième remontée équivalente à lieu.

Sans doute tout ceci nécessitera des frais importants mais la chose en vaut la peine et les compagnies ou les gouvernements qui entreprendront ce genre de sauvetage y retrouveront certes davantage que leurs dépenses.

—:o:—

Quelques bicycles drôlatiques

LE BICYCLE ordinaire bien connu et quelque peu relégué maintenant à l'arrière plan depuis la généralisation des motocyclettes et des autos, a été l'objet de bien des recherches de la part des inventeurs pour son perfectionnement.



Bicycle à roues réduites.

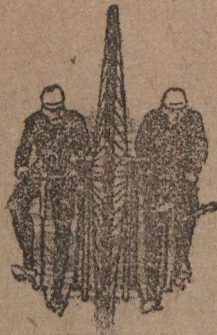
D'extraordinaires appareils ont été fabriqués... au moins sur le papier; quelques uns d'entre eux ont été réellement construits mais ont prouvé, en fin de compte, à celui qui

les avait faits, que son imagination aurait mieux fait de s'exercer sur autre chose.

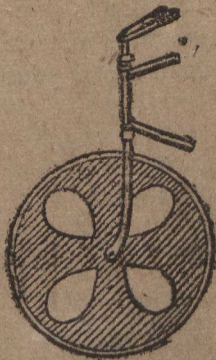
Il y a eu le bicycle à roues réduites mais comportant une forte multiplication par la chaîne. Cette idée, en somme, n'était pas mauvaise; la vitesse obtenue était la même qu'avec un bicycle à grandes roues sans plus d'efforts pour pédaler. Cet appareil eut quelques enthousiastes en Europe, il y a quinze ou vingt ans, et il méritait sans doute de ne pas tomber dans l'oubli. Pourquoi en a-t-il été autrement?

Peut-être à cause de l'opposition que lui firent les marchands de "tirés" ou pneumatiques, ceux-ci, en effet, étaient très peu dispendieux ce qui aurait supprimé de notables bénéfices aux commerçants spéciaux.

Moins pratique était le bicycle représenté dans notre gravure No 2. Il se composait d'une énorme et unique roue, haute d'environ dix pieds; de chaque côté était un siège avec guidon et engrenage appropriés, deux cyclistes montaient cette étrange machine qui n'allait pas loin sans se coucher sur le côté et déposer les audacieux dans la poussière. Son inventeur ne fit pas fortune avec, car il n'en construisit pas un deuxième.



Un géant de l'espèce.

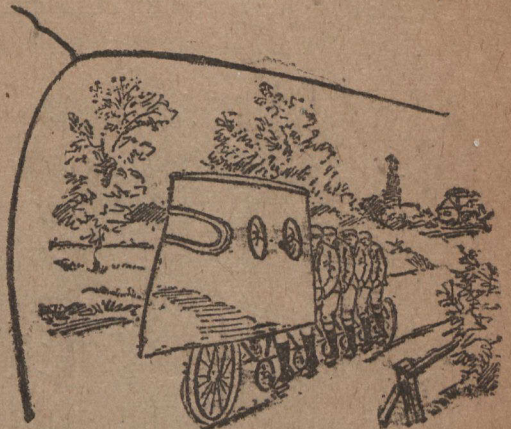


La roue sans rayons.

Un autre perfectionnement consista à supprimer les rayons métalliques des roues. C'était une amélioration plus que douteuse car les rayons, outre qu'ils sont très solides, ont le grand avantage d'être légers. La nouvelle roue, au contraire, était pesante et avait l'aspect plutôt disgracieux d'une vulgaire roue de brouette. Là encore, le malheureux inventeur avait fait fausse route.

Il y eut aussi la "sextuplette à bouclier". C'était un instrument construit spécialement pour les courses; six hommes y trouvaient place et leur effort combiné permettait d'atteindre une très grande vitesse. Afin de se protéger contre le vent et pour mieux fendre l'air, une armature métallique était placée en tête et avait une extré-

mité coramable un peu à l'avant des navires rapides.



La sextuplette

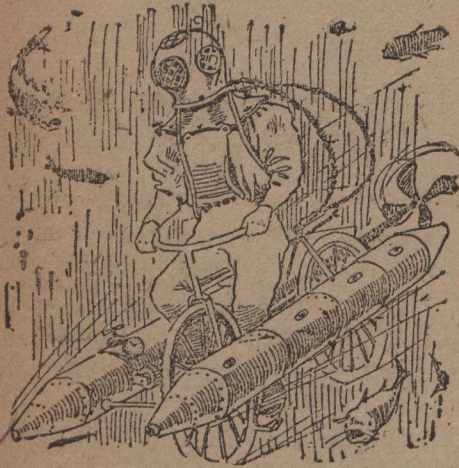
La "sextuplette" fut plutôt un objet de curiosité quand elle parut mais elle n'eut qu'une durée éphémère. Elle comportait d'ailleurs un assez sérieux inconvénient: quand l'un des coureurs faisait un faux mouvement qui détruisait l'équilibre, les cinq autres en profitaient et l'équipe toute entière avait le plaisir plutôt douteux de faire la culbute.

Le modèle le plus étrange peut-être fut celui du bicycle sous-marin. En réalité, dans l'esprit de l'inventeur, ce bicycle devait être amphibie, c'est-à-dire, qu'il pouvait aussi bien naviguer sur l'eau que dessous ou sur terre. C'était un bicycle ordinaire muni d'une hélice à l'arrière et de deux longs réservoir de chaque côté.

Sur terre, l'appareil roulait comme un bicycle ordinaire; sur l'eau, il était maintenu par les réservoirs pleins d'air et l'hélice était actionnée en pédalant.

Voulaient-on plonger? Rien n'était plus facile. Il suffisait d'ouvrir deux valves, l'eau pénétrait dans les réservoirs, le bicycle s'enfonçait et une fois sur le lit du fleuve — ou le fond de la mer — l'action combinée des roues et de l'hélice, au moyen des pédales, le faisait avancer.

Naturellement, il fallait revêtir un costume spécial de scaphandrier, ce qui donnait à l'ensemble un aspect plutôt comique.



5.—Le bicycle sous-marin.

et bien de nature à effaroucher les poissons.

Ces derniers, toutefois, ne furent jamais troublés dans leur élément par le bicycle plongeur car ce fut, là encore, une invention qui n'eut pas plus de succès que les précédentes.

Peut-être en verrons-nous encore d'aussi étranges quelque jour...

—:o:—

DES FABRICANTS remplacent les ressorts dans les trucks automobiles par un système de cylindres basés sur le même principe que le frein des canons modernes. On sait que ce frein agit lui-même comme un puissant ressort et ramène le tube du canon à sa position première après le recul effectué lors du tir.

* * *

LES JOUETS des enfants sont la préoccupation de pas mal d'inventeurs; on fabrique, aujourd'hui, des animaux dont la peau peut se détacher à volonté pour être nettoyée.

UNE CHAISE PRATIQUE

LES gens qui n'aiment pas le mouvement et ne veulent pas se déranger pour peu de chose devraient se procurer une de ces chaises fabriquées par M. Edwin J. Floyd, de Douglas, Georgie, E.-U.

La chaise a l'apparence d'une chaise ordinaire, vous n'avez qu'à tirer un levier et immédiatement elle se transforme en berceuse; poussez un bouton, elle prend la position d'une chaise inclinée et demeure immobile, c'est-à-dire qu'elle cesse d'être bercante; baissez-la encore un peu, vous lui faites prendre la position horizontale et vous avez un excellent lit pour vous reposer commodément.

Lorsque vous lui redonnez sa position première, vous tirez à vous une broche tenue après le dossier de la chaise et vous avez un miroir. Vous relevez un des côtés de la chaise et vous avez une table devant vous. De l'autre côté vous avez des tiroirs avec brosses, peignes, etc., etc. Cette chaise n'a pas seulement été inventée pour le paresseux, elle peut également servir pour



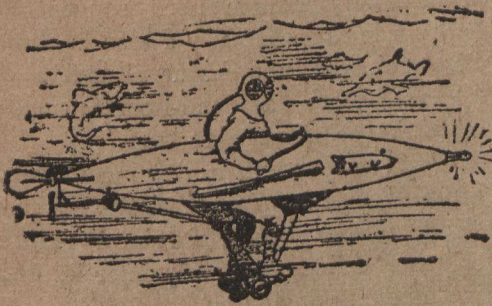
les malades et les convalescents; elle a, du reste, été adapté par plusieurs sanatoriums américains.

—:o:—

LE BICYCLE SOUS-MARIN

Des tentatives nombreuses ont été faites, au moins sur le papier, pour naviguer sous les eaux, avant l'apparition des sous-marins actuels. Il y a environ une vingtaine d'années, un inventeur de Brookland, N.-Y., avait eu l'idée originale d'un bicycle tout spécial destiné à transformer l'homme en poisson.

L'appareil, en aluminium, avait la



Le bicycle aquatique, précurseur des sous-marins

forme d'un cigare et était mû par une hélice actionnée par des pédales. L'homme s'installait dans une ouverture ménagée dans le corps du bateau mais après avoir revêtu, naturellement, un costume de scaphandrier indispensable en la circonstance. L'air lui était fourni par des réservoirs installés dans le bateau et qui en contenaient une importante provision sous pression. Une lampe électrique placée à l'avant était alimentée par des accumulateurs.

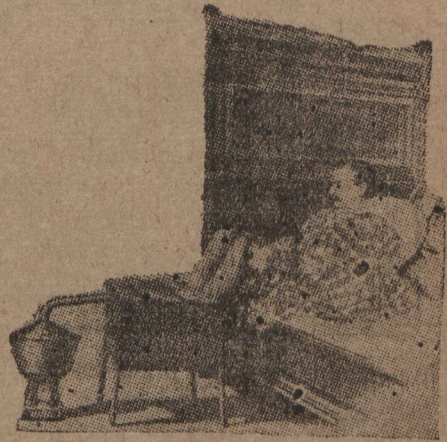
Le tout avait dix-huit pieds de longueur et ne pesait que cinquante-cinq livres. Son inventeur en espérait des merveilles en cas de guerre future.

La guerre a eu lieu et le bicycle sous-marin n'a pas fait son apparition, il y a eu d'autres appareils autrement puissants et dont le pouvoir de des-

truction a dépassé tout ce que l'on croyait possible il y a vingt ans. Toutefois l'idée de l'inventeur américain méritait d'être rappelée à cause de son originalité et de la sorte d'esprit prophétique qui la caractérisait.

UN BAIN CHAUD POUR LES PIEDS GLACÉS

Le docteur Salignat, le grand médecin français, qui fut tué, en 1916, par un obus allemand, a inventé un bain à vapeur pour réchauffer les pieds et les mains glacés. Son appareil a été mis en usage dans tous les hôpitaux de France, d'Angleterre et d'Italie.



L'appareil est excessivement simple. Une bouilloire ordinaire placée sur un petit poêle à alcool ou à l'huile, terminée par un tuyau qui conduit la vapeur dans une boîte où le patient a placé ses pieds ou ses mains. La vapeur vient réchauffer une plaque de liège sur laquelle le malade a mis ses pieds.

Le fond de cette boîte s'ouvre ou se ferme à volonté, pour enlever l'eau lorsqu'elle menace de déborder.

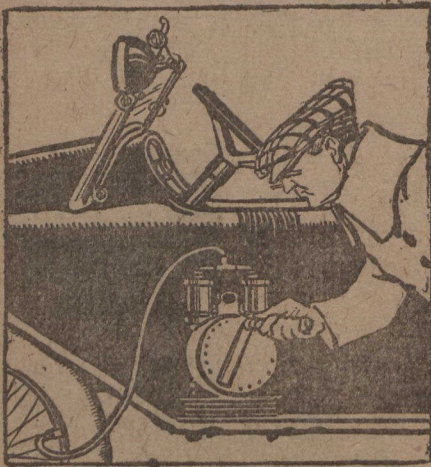
POMPE A AIR POUR PNEU D'AUTOMOBILE

Le plus grand ennui pour un automobiliste en voyage est sans contredit le gonflement des pneus avec ce mouvement de va-et-vient qui donne d'affreuses courbatures dans les reins.

M. Thomas A. Halleran vient d'inventer un petit appareil excessivement simple pour éviter ce travail fatiguant.

L'inventeur vient de faire breveter une pompe à souffler les pneus qui fait disparaître tout semblant de travail.

Vous n'avez qu'à donner quelques tours



à la manette et votre pneu est immédiatement gonflé.

L'appareil qui vient d'être lancé sur le marché américain a déjà obtenu un gros succès de vente.

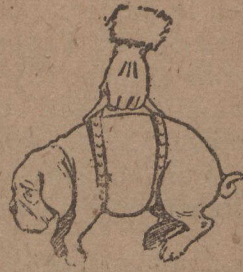
—:o:—

AU LIEU de s'expédier en barils comme auparavant, les clous sont mis, par plusieurs fabriques, dans des caisses où ils sont placés parallèlement par une ingénieuse machine, ce qui sauve de l'espace.

* * *

UN SUÉDOIS a trouvé un appareil qui s'adapte à un orgue ou un piano et transcrit la musique au fur et à mesure qu'on la joue.

LE PETIT CHIEN DE MADAME



C'est bien agréable d'avoir un petit chien mais c'est parfois bien tantant!...

Quand le citoyen à quatre pattes a l'humeur vagabonde et s'attarde à dire bonjour aux camarades rencontrés en promenade, madame perd souvent son temps à le rappeler. Il y a bien la chaîne, c'est vrai, mais une chaîne, si courte soit-elle, est encore une demi-liberté; dans de multiples occasions c'est trop.

C'est en pensant à ces inconvénients combien sérieux qu'un fabricant ingénieux a inventé un appareil très simple mais absolument efficace pour réprimer les écarts intempestifs du toutou.

Deux courroies ajustables, une poignée et c'est tout. On habille le chien avec ça; il n'en est aucunement gêné pour trotter quand on veut le laisser à lui-même, mais désire-t-on lui supprimer la liberté, il n'y a qu'à se baisser et à le "ramasser" par la poignée.

On le porte ensuite comme un vulgaire paquet.

Maintenant, l'inventeur ne nous a pas dit si le toutou trouvait ça bien de son goût.

—:o:—

M. Geo. W. Luce, donne dans l'*Electrical Experimenter* la formule suivante pour ciment de celluloïd ou film:

Collodion	8 onces
Ether	8 "
Alcool dénaturé	1 "
Camphre	1 "

Méler parfaitement, puis ajouter deux pieds de film peint mouvant d'où l'émulsion a été enlevée.

LE CANON ELECTROMAGNETIQUE

Si le bombardement de Paris à une distance de soixante-dix milles n'a donné aucun résultat pratique, il n'en a pas moins attiré l'attention des ingénieurs sur la limite possible de tir des gros canons.

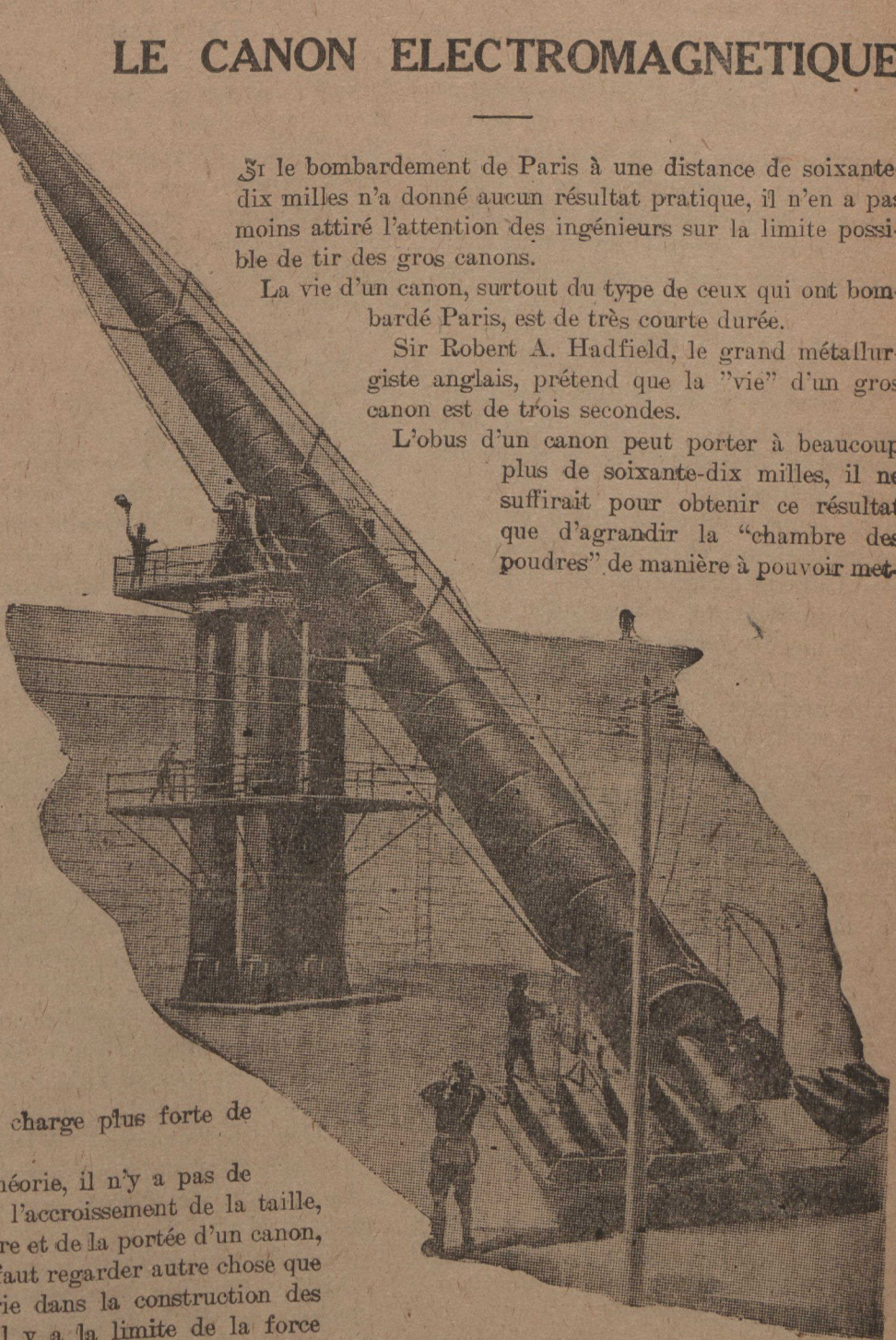
La vie d'un canon, surtout du type de ceux qui ont bombardé Paris, est de très courte durée.

Sir Robert A. Hadfield, le grand métallurgiste anglais, prétend que la "vie" d'un gros canon est de trois secondes.

L'obus d'un canon peut porter à beaucoup plus de soixante-dix milles, il ne suffirait pour obtenir ce résultat que d'agrandir la "chambre des poudres" de manière à pouvoir met-

tre une charge plus forte de poudre.

En théorie, il n'y a pas de limite à l'accroissement de la taille, du calibre et de la portée d'un canon, mais il faut regarder autre chose que la théorie dans la construction des canons, il y a la limite de la force physique de résistance de tous les matériaux connus de l'homme.



Canon électromagnétique du type Birkeland qui pourrait lancer un projectile de 9 pieds de long à une distance de 100 milles.

Autrefois les canons étaient fait de cuir ou de bois; mais avec le temps et les besoins, il a fallu remplacer cela par le fer, puis par l'acier.

Les presses hydrauliques ne peuvent pas faire plus gros ni plus fort que les gros canons employés dans la dernière guerre.

La pression sur un obus ne peut guère dépasser la force de 4,000 à la seconde.

Le pouvoir corrosif des grands explosifs doit être aussi pris en considération.

LE CANON ÉLECTROMAGNÉTIQUE

A cause de l'usure de l'acier par les gaz se dégageant de la poudre, l'attention des ingénieurs s'est porté vers le canon électromagnétique.

Le canon électromagnétique est extrêmement simple en principe. Chacun sait que l'aimant attire le fer et l'acier. Supposons plusieurs aimants placés à distance les uns des autres sur un canon de manière à ce que le premier aimant attire à lui le projectile d'acier puis le passé au second, au troisième, au quatrième pour le lancer après dans l'espace.

Lorsque le projectile atteint le dernier aimant situé à la gueule du canon un courant électrique enlève le pouvoir magnétique aux aimants, ce qui permet la sortie de l'obus.

CE CANON EST-IL PRATIQUE?

L'inventeur calcule que pour lancer un projectile de fer pesant deux tonnes et contenant 1,000 livres de nitrogélatine à une vitesse initiale de 1,000 pieds à la seconde, on aurait besoin d'un canon de 90 pieds de longueur. Le projectile aurait neuf pieds de long et 19 pouces de diamètre. Avec une force électromotrice de 3,000 volts, cela donnerait un courant de 200 ampères.

LE COURANT DE TESLA PASSE A TRAVERS LE VERRE

Lorsque les stations sans fil d'amateurs furent fermées par le Gouvernement des Etats-Unis, au début de la guerre, de nombreux opérateurs construisirent des bobines Tesla et des résonateurs pour employer avec leurs transformateurs. L'expérience suivante montre que l'électricité à de hauts voltages ne peut être confinée par l'isolation électrique ordinaire.

Lorsque le courant parcourt la bobine Tesla, des étincelles jaillissent, de l'une à l'autre de deux jarres de verre voisines, où se trouve de l'eau, à la surface de cette eau. Un courant continu d'étincelles coule également dans l'intervalle entre deux tiges métalliques issues d'anneaux encerclant chacune des jarres. Evidemment l'électricité va de l'une à l'autre jarre, à travers le verre, sans trouer le verre. Si on laisse le courant agir suffisamment longtemps, l'eau devient chaude.

ARLEQUIN ET LE PLAT D'OR

DOMINIQUE, cet aimable et spirituel arlequin, qui obtint de si brillants succès sous le règne de Louis XIV, se trouvant un soir au souper du roi, semblait regarder avec un intérêt tout particulier un plat de perdrix qui se trouvait sur la table. Ce prince qui s'en aperçut, dit à l'officier qui desservait :

— Que l'on donne ce plat à Dominique.

— Quoi, Sire, et les perdrix aussi?

Le roi, qui entra dans la pensée de Dominique, reprit :

— Et les perdrix aussi.

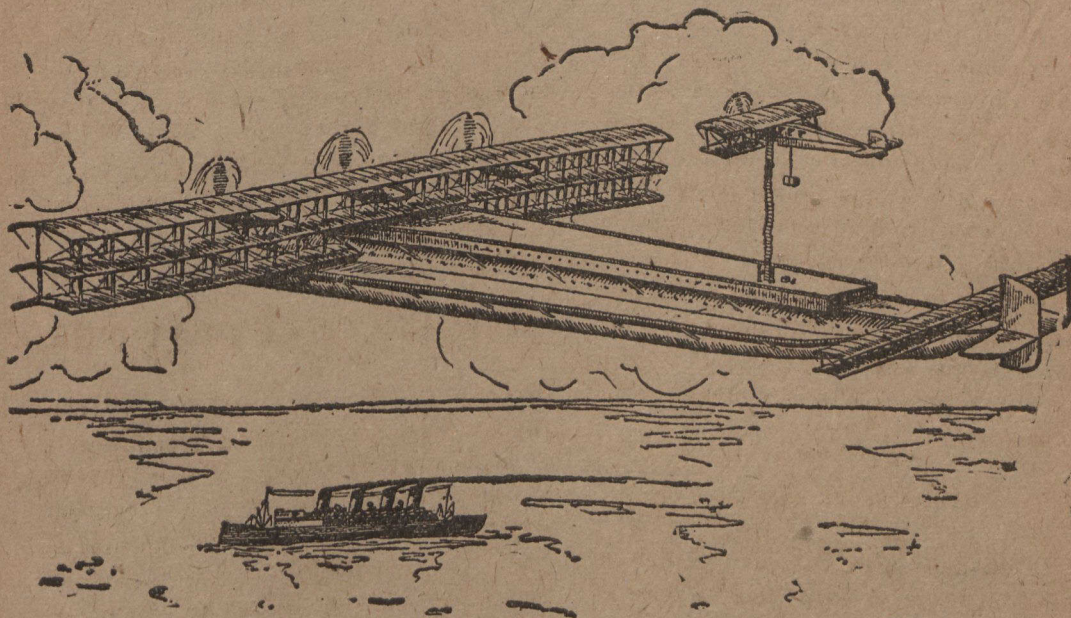
Ainsi Dominique, par cette demande adroite, eut, avec les perdrix, le plat qui était d'or.

LES GRANDS TRANSATLANTIQUES DE L'AIR

LORSQUE le voyageur arrivera juste à temps pour voir partir son transatlantique de l'air, devra-t-il retourner chez lui et attendre le prochain navire-aéroplane?

Monsieur H. Gernsback, éditeur de l'*Electrical Experimenter*, voit la situation sous un autre aspect assez original pour être reproduit. L'avenir se chargera de le démentir ou de l'approuver.

Monsieur Gernsback voit le ciel sillonné de taxiaérolanes à la disposition des voyageurs.



Le transbordement d'un voyageur d'un taxiaéro à un gros "transatlantique."

Le malheureux qui vient de manquer son bateau, n'a qu'à faire signe à un de ces taxiaéros qui descendra immédiatement sur la large plateforme où se trouvait le transatlantique quelques minutes plus tôt.

Vingt minutes plus tard, le rapide taxiaéro aura rejoint le gros aéro et déposé le voyageur à bord.

Le taxiaéroplane pourra atterrir facilement sur le dos du transatlantique de l'air ou survoler celui-ci de 20 pieds au-dessus en prenant la même vitesse et descendre son voyageur à l'aide d'une échelle de corde, tel que le fait voir notre vignette.



Un monstre des forêts: le gorille.

LA TERREUR DES FORETS AFRICAINES

Nos lecteurs n'ignorent pas que le gorille, le plus gigantesque des singes anthropoïdes, est propre à l'Afrique occidentale. On l'y rencontre dans l'arrière-pays de la Libéria et Cameroun, mais surtout au plus profond des immenses forêts du Congo.

Cette chasse n'est pas sans dangers.

Malgré sa masse énorme,—sa taille dépasse souvent six pieds, et son poids, à l'état adulte, atteint 300 livres,—ce colosse est d'une agilité incroyable. En dépit des racontars de plusieurs voyageurs, il n'attaque jamais l'homme; mais, s'il est blessé, il se précipite courageusement sur l'ennemi, dont la peau ne vaut plus son pesant d'or, dès ce moment!

Au reste, voici dans quelles circonstances tragiques fut tué le monstre que représente notre photographie.

Un agent d'une grande compagnie forestière française visitait un port éloigné, quand les indigènes lui signalèrent la présence d'un couple de gorilles, à deux lieues du village.

Il résolut aussitôt de tenter la chance! Partant à la pointe du jour, avec sept hommes tous armés de fusils à bon marché, tandis que lui-même emportait une carabine à balles explosives, il atteignait vers neuf heures du matin la région signalée.

Bientôt, il distinguait un des gorilles—un mâle—au sommet d'un arbre touffu, et, visant longuement à la tête, il pressait la détente.

Mais l'obscurité est si profonde, même en plein midi, dans ces forêts impénétrables, que sa balle traversait l'épaule du monstre sans lui infliger de blessure mortelle.

Exaspéré, le colosse descendait de son refuge avec la rapidité de l'éclair, et saisissant l'un des nègres par la peau du ventre, littéralement, l'étripait!

Un autre nègre déchargeait sur lui son fusil à bout portant; mais, bien que blessé en pleine poitrine, il s'empara de l'arme, qu'il brisa comme un roseau, et allongea à l'indigène une formidable "claque" qui lui brisa le crâne!

Il allait bondir sur un troisième quand le Français, qui avait mis un genou en terre, lui logea dans la bouche une balle qui traversa la cervelle. Le terrible fauve retomba mort foudroyé.

Les deux hommes furent enterrés sur place. Les cinq survivants improvisèrent une civière, y placèrent le grand singe et rapportèrent sa dépouille au poste.

POUPEES D'ORIENT

La Chine veut essayer de supplanter l'Allemagne dans la fabrication des jouets.

Un représentant du gouvernement chinois, Chang Ku Kalo, vient d'arriver aux Etats-Unis pour acheter des échantillons des articles susceptibles d'être fabriqués en Chine et pour se procurer l'outillage nécessaire.

Le gouvernement chinois fournira les subsides nécessaires à cette nouvelle industrie. Grâce au bon marché de la main-d'oeuvre et du fret, il espère que les prix des articles chinois seront inférieurs aux prix des anciens produits allemands.

L'HISTOIRE DE QUELQUES BIJOUX ROYAUX



Il se raconte d'étranges histoires au sujet de quelques-uns des plus célèbres bijoux appartenant aux familles royales d'Europe.

La plus curieuse de toutes est peut-être celle de la bague d'opale qui paraît avoir été bien

fatale à une des précédentes familles royales d'Espagne. Au temps de Napoléon III, cette bague était la propriété d'une des plus jolies femmes de l'époque, la comtesse de Castiglione. Au nombre de ses adorateurs, il y avait un prince qui fut par la suite roi d'Espagne sous le nom d'Alphonse II; la comtesse fit d'abord peu attention à lui, mais quand elle sut que cet exilé allait être roi, elle lui prodigua ses meilleurs sourires et se fit inviter à la Cour. Toutefois, sa faveur fut de courte durée, le prince épousa une princesse royale et oublia la comtesse de Castiglione.

Peu de temps après ce mariage, la comtesse envoya en présent au roi une opale superbe montée en bague et qui plut beaucoup à la nouvelle reine Mercedès. Elle le porta, mais en peu de mois, sa santé s'altéra mystérieusement et la mort survint au grand étonnement des médecins impuissants. La grand'mère du roi, la reine Christine porta alors la bague et, en peu de jours, elle mourut également. Sa belle-soeur qui, à son tour, eut l'anneau fatal, mourut au bout de quelques semaines.

Le roi qui n'était pas superstitieux porta ensuite lui-même la bague mais

au bout d'une seule journée, il mourut aussi.

Depuis, personne n'a plus voulu orner ses doigts de l'opale mortelle qui a été suspendue à la statue d'un saint où elle est probablement encore aujourd'hui.

Le diamant Kohinoor a, lui aussi, une histoire étrange. Il était devenu la possession d'un jeune et riche anglais qui l'offrit à Anna Deslions, une parisienne en vogue. Celle-ci, cependant, ne le conserva pas et, sur le conseil de Napoléon III lui-même, retourna le joyau à celui qui lui avait donné. Le jeune homme fut assassiné peu après dans une taverne de Londres, mais le meurtre n'avait pas eu le vol pour motif car le précieux diamant était resté dans une de ses poches.

D'autres bijoux eurent des aventures moins tragiques mais néanmoins peu ordinaires. Le "régent", le plus beau diamant de l'ancienne couronne de France, fut volé pendant la révolution et vendu par les voleurs pour une somme ridicule; le gouvernement le racheta quelques années plus tard.

Un diamant d'une valeur énorme appartenait à l'empereur de Russie; il contenait un morceau de la vraie Croix et l'empereur ne s'en séparait pas car il lui attribuait le pouvoir d'écartier tout danger.

Les événements ont prouvé le contraire par la fin malheureuse de l'empereur. Qu'est devenu ce diamant? On ne le sait pas, mais il est hors de doute que sa valeur a dû tenter l'un des meurtriers qui l'aura dérobé et ensuite vendu. Peut-être en entendra-t-on parler quelque jour.

*Sots lunatiques, sots étourdis, sots sages,
Sots de villes, sots de châteaux, sots de*
[villages,
*Sots rassotez, sots nyais, sots subtils,
Sots amoureux, sots privez, sots sauvages,
Sots vieux, nouveaux, et sots de tous âges,
Sots barbares, étranges et subtils.
Sots raisonnables, sots pervers, sots rétifs,
Votre prince, sans nulles intervalles,
Le mardi gras jouera ses jeux aux Halles.*

De même que les bouffons des princes affectaient la folie pour avoir le droit de la satire contre les courtisans, de même les *Enfants sans soucy* se disaient les représentants de la sottise afin de critiquer l'imbécilité des autres et de se moquer du genre humain.

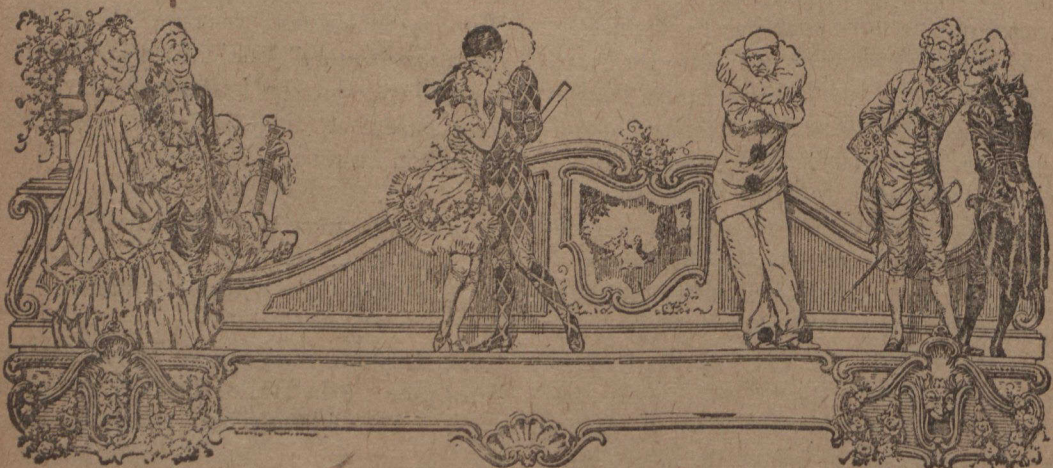
De toutes les farces et pièces qui ont survécu au XV^e siècle, la meilleure et la plus connue est celle de la *Farce de Maître Patelin*. Avec elle se révèle en France le sentiment de la véritable comédie.

La nécessité de jouer des pièces profanes porta bientôt le théâtre vers l'antiquité. Ronsard avait mis le grec et le latin à la mode. Les poètes de la Renaissance parurent. Jodelle fit revivre le théâtre ancien. Baif, LaPéruse, Grévin et Garnier marchèrent sur ses traces.

Il s'était levé, en même temps qu'une foule de poètes, de nombreuses troupes de comédiens qui se mirent à parcourir la province, ne pouvant s'établir à Paris à cause du privilège accordé aux *Confrères de la Passion*. Quelques troupes, cependant, profitant de privilèges accordés aux Foires, dressèrent des théâtres forains.

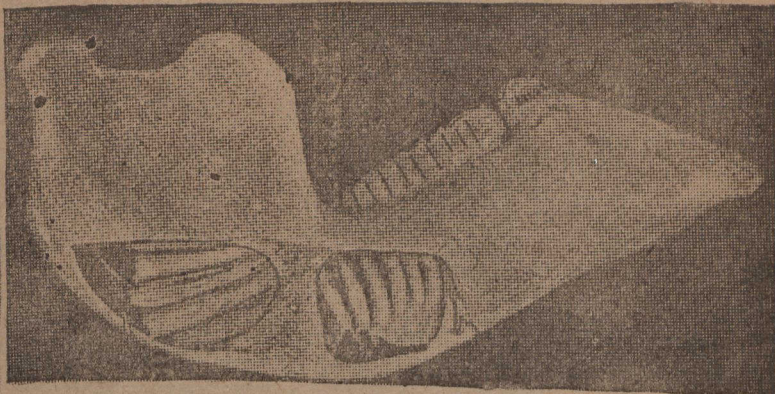
Dans le temps de la Foire Saint-Germain, une troupe plus audacieuse s'établit à Paris, et finit par y rester sous la condition de payer un écu tournoi aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, par représentations. Cette troupe avait fait construire un théâtre au Marais-du-Temple. Sous Charles VI, on compta le théâtre de Saint-Maur et celui de la Trinité. Sous François I^{er}, l'hôtel de Flandre et de Bourgogne. Sous Henri III, l'hôtel de Bourgogne et les Gelosi, comédiens d'Italie, venus en 1571. Sous Henri IV, l'hôtel d'Argent, au Marais, les collèges de Reims et de Boncourt, où furent jouées les premières pièces de Jodelle.

Tous ces éléments dramatiques se divisèrent en deux sources dont l'une, celle des mystères et des classiques imitations, alla inspirer le grand Corneille; et l'autre, celle des farces et des moralités alimenta la verve joyeuse de l'auteur du *Misanthrope* et du *Tartuffe*.





La patte-mâchoire
d'un crabe



Mâchoire inférieure d'éléphant

QUELQUES SOLIDES MACHOIRES

Certains hommes ont des mâchoires d'une extrême solidité et beaucoup de nos lecteurs ont certainement vu, dans les théâtres, ces athlètes d'un genre spécial qui soutiennent et enlèvent une ou plusieurs personnes avec leurs dents.

Cette puissance de mâchoires ne constitue toutefois qu'une exception et, pour le commun des mortels, il faut avoir recours à l'art bienfaisant du dentiste pour pouvoir mastiquer convenablement les aliments quotidiens.

Sous ce rapport, l'homme est certainement beaucoup moins bien partagé que la plupart des animaux.

Certains d'entre eux ont des mâchoires d'une puissance extrême et qui constituent pour eux de véritables armes d'attaque et de défense.

Celles du lion sont un modèle du genre; deux longues dents, à l'avant, lui permettent de saisir et de tuer facilement sa proie; les dents d'arrière

agissent à leur tour comme de véritables ciseaux broyant et déchiquetant sans effort os et viande des victimes composant le repas du roi des animaux.

Un autre animal également bien partagé sous ce rapport est le requin, cette peste des mers dont le nom seul inspire un effroi bien légitime. Le requin possède une mâchoire formidablement armée et avec laquelle il cou-



Mâchoire de requin

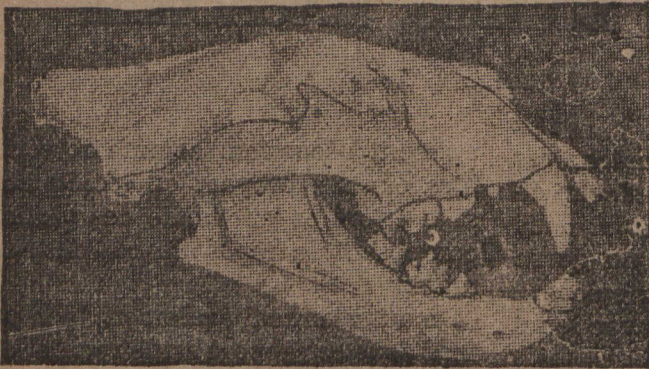
pe un homme en deux comme nous le ferions nous-mêmes d'un simple petit radis. Et puis, cette vilaine bête a tous les bonheurs ; que par accident ou pour toute autre cause elle vienne à perdre une ou plusieurs de ses dents, d'autres ne tardent pas à pousser et à remplacer exactement les disparues. Que ne sommes-nous requins sous ce rapport!

Un animal également bien doué et qui emploie ses dents comme de véritables outils, c'est le castor bien connu dans notre pays; l'ossature de sa mâchoire est construite, comme on peut

dit "fer-à-cheval". Ce singulier animal a une véritable mâchoire à l'extrémité de chacune de ses pattes, il dépèce sa nourriture ainsi mieux qu'un être humain ne pourrait le faire avec ses doigts, après quoi il se la place dans une sorte de gueule sans dents d'où elle descend directement dans l'estomac.

Une conséquence obligatoire de cette curieuse disposition, c'est que le crabe "fer-à-cheval" doit sûrement boiter s'il lui arrive d'avoir mal aux dents...

—o—



La denture du lion



Mâchoire de castor

le voir dans la gravure, de manière à rivaliser avec les meilleurs ciseaux des menuisiers.

L'éléphant est connu pour posséder deux dents énormes, appelées défenses, et qui fournissent un ivoire de qualité supérieure; il a en plus de celles-là des rangées d'autres dents à surface rugueuse et qui agissent à la façon de meules de moulin pour broyer sa nourriture.

Croirait-on, maintenant, qu'il existe des animaux ayant leurs dents, non pas dans la gueule, mais dans leurs pattes? Tout incompréhensible que cela paraisse, il en est pourtant ainsi et c'est, entre autres, le cas du crabe

TERREUR BOCHE

Pour tâcher de réagir contre la terreur qu'éprouvent leurs hommes à la vue des tanks, les généraux allemands lancèrent des circulaires où ils expliquaient que les chars d'assaut ne sont pas du tout dangereux et que, d'ailleurs, des dispositions avaient été prises pour mettre fin à leur activité. Ces dispositions devaient consister essentiellement à faire courir en avant du front tenu par les troupes un énorme câble d'acier maintenu à une distance convenable au-dessus du sol par de solides bornes en ciment armé.

—o—

CEUX QUI SE PLAISENT EN PRISON



Tous les goûts sont dans la nature et les idées les plus bizarres éclosent parfois dans le cerveau humain. Que des gens, parfaitement honorables, se fassent met-

tre en prison de propos délibéré et en soient satisfaits, voilà qui peut paraître incroyable et qui est pourtant réellement vrai.

Un jour, dans une prison de Londres, on amena un jeune homme qui avait à purger une condamnation d'un mois pour vol de cinq livres sterling (\$25.00) à son employeur. Comme il n'avait aucunement l'allure d'un professionnel du vol et paraissait au contraire avoir une excellente éducation, le directeur, surpris, l'interrogea et finit par lui faire avouer la vérité.

Le directeur avait cru d'abord à une erreur judiciaire, mais à son étonnement, le jeune homme convint du vol; il ajouta, toutefois, qu'il avait confié la somme à un ami avec ordre de la restituer dès qu'il serait en prison. Avait-on affaire à un fou? Pas le moins du monde. Le jeune homme aimait passionnément une jeune fille qui le dédaignait et venait d'en épouser un autre. Il avait eu alors le désir de tuer son rival et, craignant de ne pas pouvoir résister à la tentation, il avait simulé un vol pour se faire envoyer en prison. Il espérait qu'en un mois de temps, ses idées changeraient et qu'il éviterait ainsi les conséquences désastreuses d'un meurtre.

Un autre se fit mettre en prison pour vol d'un morceau de poisson frit et il parut désappointé de ne s'entendre condamner qu'à quinze jours. Il fut moins satisfait pourtant quand une nouvelle sentence de sept années vint s'ajouter à la première mais celle-là pour vol important avec effraction.

Le gaillard avait espéré passer quelque temps en prison et ne pas être, en conséquence, soupçonné pour le deuxième vol. Il s'était tout simplement jeté dans la gueule du loup.

Il y a des gens qui se font enfermer pour échapper à la vengeance d'un ennemi; ce n'est toutefois qu'un refuge provisoire car le danger réapparaît à la sortie à moins que leur ennemi n'ait eu la bonne idée de partir pour un monde meilleur... ou plus mauvais dans l'intervalle.

On en a également connus qui s'étaient fait condamner pour éviter un mariage qui leur déplaisait; tel le cas d'un jeune homme à qui son père voulait faire épouser une femme très riche mais vieille et laide comme les sept péchés capitaux; l'infortuné fit du scandale dans un théâtre, il résista aux policiers et insulta le magistrat devant qui il comparut. Résultat: trois mois de prison qui modifièrent complètement les idées de la vieille amoureuse; elle ne voulut plus entendre parler de mariage et le jeune homme s'estima plus heureux avec une sentence de trois mois qu'avec une condamnation pour la vie au mariage.

Un des cas les plus étranges fut celui d'un commis épicier, aux États-

Unis, il y a une vingtaine d'années alors que les relations diplomatiques furent un instant très tendues entre ce pays et l'Angleterre.

Le commis avait économisé à grand peine environ dix-huit cents dollars; il réfléchit qu'en cas de guerre, la vie deviendrait chère au point de faire disparaître rapidement ce petit capital. Il le plaça donc dans une solide boîte de métal et l'enterra dans son jardin. Après quoi il sortit, donna la volée au premier ivrogne qu'il rencontra et le vola. Il en fut récompensé par douze mois de prison ce qui lui fit grand plaisir, car il se dit que ses économies allaient demeurer intactes. Hélas, il avait mal combiné son affaire car la guerre n'eut pas lieu et il fit douze mois de geôle bien inutilement, sans compter qu'à la sortie il ne retrouva plus son argent.

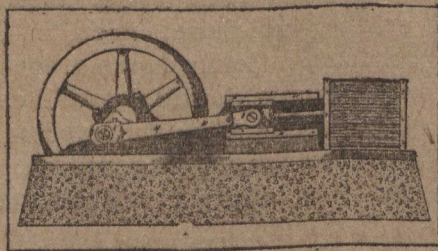
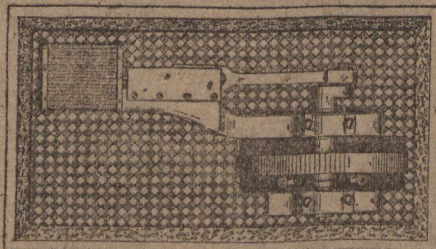
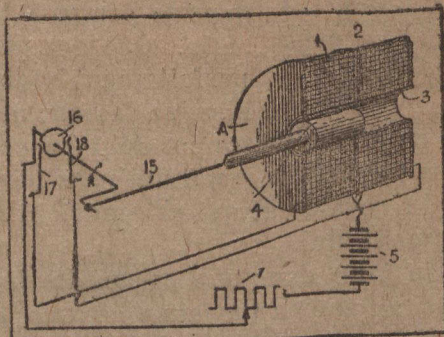
Quelqu'un qui l'avait surveillé avait visité la cachette en son absence.

— 0 —

COMMENT FABRIQUER SOI-MÊME SON PROPRE MOTEUR ELECTRIQUE

IL SUFFIT d'une paire de batteries et de solénoïdes ordinaires reliés aux extrémités par des fils, avec point de contact aux extrémités. L'armature de l'appareil sert à enregistrer et déterminer les chocs moteurs, et son rôle est comparable à celui du piston, dans un engin à vapeur, ces chocs ou intermittances devant être répétés en nombre égal dans un espace de temps déterminé. Une fois l'appareil primitif construit, rien n'est plus simple que de s'en servir pour actionner un jouet quelconque. Les illustrations ci-contre servent à montrer la manière de construire l'appareil. L'une des vignettes est en cou-

pe longitudinale et fait voir le mécanisme fort simple de l'intérieur. Ainsi, A indique une forme à laquelle sont reliés les deux commutateurs (1 et 2). Le couvercle (3) forme le cylindre dans lequel l'armature plus légère (4) glisse. La ligne (15) représente la verge en communication avec le piston (4) et la ligne 16 nous montre le cran d'arrêt avec le frein au



circuit. Les figures 17 et 18 relient respectivement 1 et 2. Le pouvoir est fourni par la batterie (5), et la vitesse de l'appareil est contrôlé par la résistance (7). La construction peut être en bois, mais on peut se servir de métal mou coulé dans des moules de plâtre de Paris. Les proportions doivent être observées.

— : 0 : —



L'AIDE AMERICAINE ET LA FRANCE

Il y aurait injustice à nier l'importance du rôle joué par les Etats-Unis dans la guerre et il est certain que leur action a contribué pour une large part à la fin du conflit.

Cela ne doit néanmoins pas diminuer aux yeux du monde la valeur de l'effort français qui fut absolument prodigieux.

D'après les rapports officiels du ministre de la guerre américain Baker et du général Pershing, nous apprenons que la France a fourni aux soldats américains une énorme quantité de matériel.

Au moment de l'armistice, les Etats-Unis produisaient à peine 50 mille obus par jour et la France trois cents mille. Sur 4,000 avions utilisés par l'armée américaine, la France en avait donné 2700. Les américains ont amené en tout 109 canons, la France leur a fourni toute l'artillerie nécessaire.

N'oublions pas pour cela que la masse d'hommes envoyés par les Etats-Unis a su merveilleusement se servir de tout cela et que si le matériel n'a pas été transporté en plus grande quantité, c'est que l'Amérique comptait commencer leur guerre au printemps de 1919 seulement.

DES MILLIONS DE CHANDELLES

L'éclairage dans les abris au front n'était pas, on s'en doute, installé sur le même principe que celui d'une résidence moderne. Assurément, l'électricité était employée partout où il y avait possibilité, mais généralement c'était la chandelle, comme au bon vieux temps, qui fournissait l'éclairage.

C'est par quantités énormes que les armées ont consommé — ou plutôt consumé — ces petits bâtons de stéarine et aujourd'hui il en reste des stocks importants dans les magasins d'approvisionnement.

A la signature de l'armistice, les Etats-Unis en possédaient une réserve de 46 millions et ce chiffre énorme représentait simplement ce qui était nécessaire aux besoins immédiats.

Chaque chandelle pouvant fournir de la lumière, pendant dix heures, en supposant qu'on les ait brûlées successivement, une à la fois seulement, ce stock aurait fourni de la lumière pendant cinquante-deux mille et cinq cent onze années.

En temps de paix, il y a environ 10 naufrages par semaine sur toutes les mers.

UN EXPLOIT DE MOTOCYCLISTE

UN membre du "*Los Angeles Motorcycle Club*", a accompli récemment un exploit que plusieurs déclareraient impossible.

John E. Hogg a conduit sa motocyclette, avec sa femme dans la voiture à côté, sur le grand siphon de l'aqueduc de Los Angeles.

Cet exploit ne fut pas accomplie par bravade, loin de là.

M. Hogg retournait à Los Angeles, par la route du Soledad Canyon. Après avoir fait 19 milles, la route se trouva subitement bloquée par un éboulis de terrain. Prendre une autre route lui aurait fait perdre une couple d'heures et de plus il n'avait pas assez de gazoline pour faire un trajet plus long que l'itinéraire prévu. Il monta au sommet de la montagne, plaça sa motocyclette sur le grand siphon et fit un trajet de six milles sur cette singulière route.

M. Hogg et sa femme ont juré qu'ils ne recommenceraient jamais un tel exploit à aucun prix et nous les croyons volontiers.

— : o : —

ETOILE ETEINTE

Ludendorf battu et chassé de France par le maréchal Foch a perdu toute popularité. Le Boche dont jadis il était l'idole n'a plus aujourd'hui pour lui qu'injures et mépris si bien qu'il en est réduit à se cacher pour se soustraire aux ovations à rebours qu'on ne manquerait pas de lui prodiguer.

Par contre, Hindenburg a gardé un certain temps tout son prestige; du reste, il faut reconnaître que le vieux reître sait se battre et sait parler. Il a le secret des paroles qui mettent du baume sur des blessures profondes et qui saigneront longtemps. Ecoutez-le.

"Nous avons tenu l'ennemi loin de nos frontières et protégé notre patrie des horreurs et des dévastations de la guerre!"

Le maréchal croit tout à fait inutile d'ajouter qu'il n'a rien prouvé du tout, pour la bonne raison que son gouvernement a livré tout, absolument tout ce qu'on lui a demandé.

L'Allemagne est probablement dans l'histoire le premier peuple qui se soit complètement agenouillé avant même qu'on soit rentré chez lui. Et cette honte sans nom et sans précédent, de livrer 70 vaisseaux de guerre les sautes pleines, les équipages au complet et cela sans tirer un seul coup de canon!

Est-ce qu'on aurait pu obtenir d'officiers français ou anglais qu'ils se résignent à livrer leurs vaisseaux dans des conditions pareilles? J'ai idée que leur tempérament ne s'accommoderait pas d'une pareille humiliation et que beaucoup auraient préféré se faire sauter que de se rendre.

Non, en vérité le vieil Hindenburg a tort de tant crâner, alors que les actes concordent si peu avec cette crânerie verbale

— o —

En août 1914, le service des avions en Angleterre comprenait 285 officiers et 1853 hommes d'autre rang. En novembre 1918, ce service ce service se composait de 30,000 officiers, 260,000 hommes et environ 30,000 femmes et enfants.

— o —

Durant la guerre, près de quatorze millions de publications et livres divers évalués à un million et demi de dollars ont été envoyés à l'armée anglaise au front.

— : o : —

LA CHAUSSURE MODERNE ET LA CHAUSSURE ANTIQUE

UNE Américaine multi-millionnaire avait jadis, dans une soirée, exhibé des chaussures en brocart d'argent, ornées de diamants. La mode était alors lancée. Il n'y avait plus de réunion mondaine, dans la haute société du "pays des dollars", sans qu'on y voie — côté des femmes seulement, bien entendu, — des souliers émaillés de rubis, de perles, d'émeraudes, de turquoises, d'améthystes, etc. Vous souvient-il même du temps, si près de nous, où l'on porta des montres sur les pieds?

Il semble, heureusement, que les maîtres ès-art de la chaussure aient enfin compris qu'il était temps de redonner à celle-ci la grâce qu'elle avait depuis trop longtemps perdue. N'est-ce pas dans la forme que réside exclusivement la joliesse d'une bottine ou d'un simple brodequin? Voyez, par exemple, si la petite employée qui porte des vernis découpés, ne fait pas plus "d'effet" que la mondaine chaussée "dernier cri" et qui a payé quinze, vingt dollars ou plus, ses *Derby* ou ses *Regent*? La première est chaussée "chic", la seconde "riche"; l'une a de la ligne, l'autre n'en a point.

Consolons-nous: la forme reprend ses droits; les errements d'hier ne sont plus; une ère nouvelle, à laquelle on peut prédire un long et brillant règne, vient d'éclorre. Le pied féminin — bijou parfois méconnu — retrouve, dans les nouveautés du moment, sa silhouette mince, élégante, divinement cambrée; il reprend son allure superbe de noblesse, de fière et pourtant discrète distinction.

Les chaussures féminines ne sont, après tout, que des réminiscences. Ainsi, le soulier à boucle, laissant à découvert le dessus du pied et dégagant si poétiquement le bas harmonieux de la jambe, et qui, par surcroît, est fleuri avec délicatesse, ce soulier-là est du Louis XIV. Une seule chose le différencie de ceux qu'on portait à la cour du Roi-Soleil: le talon carré alors, qui s'inspire du Louis XV. Le talon joue un rôle considérable, prépondérant même, dans la grâce de la chaussure. Doit-il être élevé ou bas, cintré ou droit, évasé par le haut ou pointu vers le bas? La semelle doit-elle être épaisse ou imperceptible? Autant de questions qui se résolvent d'elles-mêmes dès qu'on les pose. Or, dans la renaissance qui se manifeste, il semble que l'on ait été glaner un peu dans tous les siècles défunts ce qu'il y avait de joli, de souple, de crâne et d'exquis aussi, pour en faire, non un amalgame quelconque sans style, ou de style Arlequin, mais pour diversifier et caractériser la forme, en l'adaptant à notre époque. En un mot, on a repris de la beauté pour faire de la beauté, ce qui est possible, puisque celle-ci est éternelle.

Non, nous ne reviendrons pas aux souliers "à la poulaine" qui, aux alentours de 1420, étaient si allongés que les dames devaient — c'était un chic de plus — en attacher la pointe à une chaîne d'or ou d'argent, retenue à la jambe. Quelques-unes de ces chaussures, étrangement arquées, étaient, par surcroît, munies de petits grelots.

Non, mesdames, vous jetteriez les hauts cris si l'on osait seulement vous proposer semblable retour à "l'antiquité!" Mais, disons, en toute justice, que les *artistes* de nos jours qui président aux destinées de la chaussure, ont un peu plus fait de psychologie féminine, et qu'ils ont compris que, bottine ou soulier, l'enveloppe de votre pied mignon devait pouvoir exprimer aussi bien vos impatiences que vos contentements intimes et toutes les élégances dont vos âmes sont remplies.

MANON.

— : o : —

L'AUGMENTATION DU PRIX DE LA VIE

VOULEZ-VOUS avoir une idée de l'augmentation du coût de la vie, depuis 1914 seulement? Les chiffres officiels du ministère du travail démontrent que le budget d'une famille ouvrière est passé de \$14.39 à \$20.99, sans compter les vêtements, chaussures, dépenses obligatoires, frais de médecin, médicaments, instruction et éducation, livres, récréations ou amusements, voyages possibles, etc.

Nous donnons ces chiffres ci-dessous car ils valent la peine d'être examinés:

Articles	Prix	
	1914	1919
	Cts	Cts
Bifteck de boeuf, 2 lbs	48.0	71.4
Rôti de veau, épaule, 2 lbs	32.8	50.4
Veau, quartier devant, 1 lb.	17.3	27.4
Mouton, quart. der., 1 lb.	20.9	20.9
Porc frais, 1 lb.	20.2	35.3
Porc salé, 2 lbs	36.8	68.0
Bacon, 1 lb.	25.9	49.3
Graisse ou saindoux, 2 lbs	36.7	69.2
Oeufs frais, 1 douzaine	37.0	54.6
Oeufs chaulés, 1 douzaine	33.3	49.2
Lait, 6 pintes	53.4	82.2
Beurre de beurrerie, 2 lbs	61.2	103.4

Beurre de crèmerie, 1 lb.	35.5	58.0
Fromage, 1 lb.	21.2	35.8
Fromage nouveau, 1 lb.	19.2	34.4
Pain, 15 lbs.	64.5	118.5
Farine, 10 lbs.	32.0	67.0
Farine d'avoine, gruau, 5 lbs.	21.0	37.5
Riz, 2 lbs.	11.8	24.2
Haricots, fèves, 2 lbs.	12.0	26.0
Pommes évaporées, 1 lb.	12.5	22.2
Pruneaux, 1 lb.	12.2	20.0
Sucre blanc granulé, 4 lbs	22.4	47.6
Sucre jaune, 2 lbs	10.4	22.2
Thé noir, 1-4 lb.	8.6	15.7
Thé vert, 1-4 lb.	9.1	15.3
Café, 1-4 lb.	9.5	12.1
Pommes de terres, gallon	40.7	56.3
Vinaigre, 1-4 chopine	.7	.9

Comestibles:	\$7.68	\$13.05
Amidon à empeser	3.1	4.7
Eclairage et chauffage	191.0	299.0
Loyer	477.0	490.0

Grand total: \$14.39 \$20.99

Et, avec la nouvelle loi sur les liqueurs et les vins, une ménagère qui a besoin de vin tonique pour se fortifier, est obligée de s'en passer et de se laisser dépérir, car elle n'a pas les moyens de payer du vin au moins \$3.00 le gallon, sans compter la prescription du médecin qui lui revient à \$1 ou \$2 chaque fois. On admettra que du vin à \$5 le gallon, c'est un remède hors de la portée des bourses ouvrières.

Qu'ils sont loin les jours pourtant récents encore où l'on payait le beurre 20 cents la livre et les oeufs de 20 à 22 cents la douzaine!

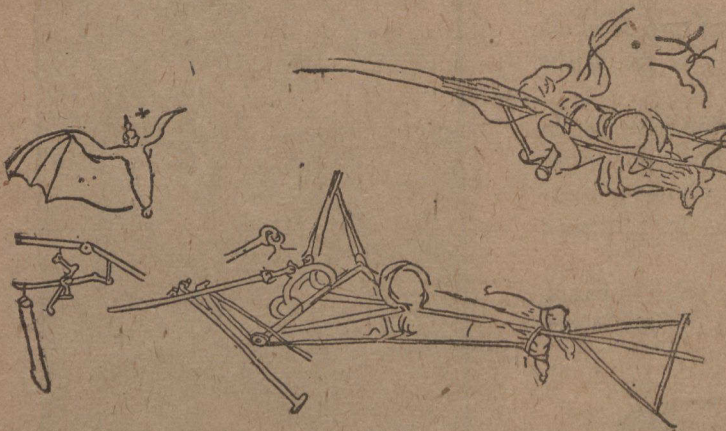
— : o : —

Il faut toujours douter de l'intelligence des hommes—quand on veut les convaincre. Et se méfier de leur finesse—quand on veut les tromper.

— 0 —

LEONARD DE VINCI LE PRECURSEUR DES AVIATEURS

DANS ses "Propos de table", Victor Hugo a affirmé que la découverte de la machine à voler n'était plus qu'une question d'heures. Mais il n'avait pris que la peine de le dire, et il ne lui en avait coûté que de belles métaphores. Or, ce que le public sait moins, par exemple, c'est que cette "chimère du vol humain" a coûté des nuits tragiques à Léonard de Vinci, cinq cents ans avant la naissance de l'auteur de la "Légende des siècles".



Croquis de l'homme volant, par Léonard de Vinci, datant du 15ème siècle et copiés dans des manuscrits authentiques conservés à la Bibliothèque de l'Institut, à Paris.

Pendant trente ans, l'illustre maître a rêvé sagement.

S'envoler, c'était bien un désir qui convenait à cette âme aérienne! Pour le surhomme de la Renaissance, dépouiller l'opprobre de la pesanteur représentait la dernière délivrance. Il y pensa toujours. Il ne semble point qu'il ait fait part à ses contemporains de cette recherche passionnée. L'aviation ne figure pas sur la liste des merveilles qu'il promettait à Ludovic

le More. Si le duc de Milan agréait ses services, il s'engageait à construire des ponts, à tirer l'eau des fossés, à fournir des bombes transportables, à creuser des souterrains, à fabriquer des chariots, et, par surcroît, "à exécuter en sculpture, soit de marbre, soit de bronze ou de terre, et même en peinture, n'importe quel travail à l'égal de n'importe quel autre". Il ajoutait:

"Si l'une des choses ci-dessus dites paraissait à quelqu'un impossible et inexécutable, je m'offre, très illustre seigneur, à en faire l'expérience dans votre parc."

Il ne livre au duc de Milan que ses talents d'ingénieur et d'ouvrier d'art; il garde pour le mystère de son cabinet de travail l'essence de son génie, le grand ouvrage. Ses manuscrits sont là, pourtant, qui attestent sa puissance de volonté, au milieu de ce tourbillon, et son

pouvoir souverain de s'appartenir.

M. Edouard Schuré, dans un beau drame symbolique de son *Théâtre de l'Âme*, fait parler ainsi Léonard:

— Quand m'apprendras-tu la musique? demande au maître un candide apprenti.

Léonard répond:

— Lorsque l'Âme humaine montera dans les airs comme un roi de l'espace! Je t'apprendrai la musique, Farfanikio, quand je saurai voler.

La lecture d'un mémoire comme celui de Hureau de Villeneuve, *Léonard de Vinci aviateur*, un regard effaré sur un des manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut, c'est plus qu'il n'en faut pour perdre la tête. On comprend que Léonard ait tenu cachées ses pensées intimes. S'il s'était monté tout entier, il aurait fait peur à l'humanité, même à celle de l'Italie de la Reconnaissance, qui en usait familièrement avec les prodiges.

Les dessins ci-contre sont reproduits des manuscrits de Léonard de Vinci, conservés précieusement à la Bibliothèque de l'Institut, à Paris.

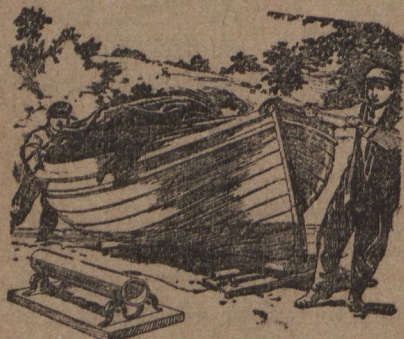
—:o:—

APPAREIL POUR TRAINER LES CANOTS SUR TERRE

IL N'Y A rien de plus fatigant que de monter un canot à terre, à cause de son poids et ses dimensions.

Pour rendre cette opération plus facile et moins fatigante on a imaginé de se servir de deux rouleaux appuyés sur quatre petites roues sur lesquelles les rouleaux doivent tourner.

Vous placez ces rouleaux sous le canot ou la chaloupe et le travail devient alors un plaisir.



A ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ne pourraient se procurer ces rouleaux on peut conseiller de prendre deux poteaux de cèdre ou de bois quelconque qu'ils placent sous le canot. Ces po-

teaux roulent sous le canot au fur à mesure que le canot avance poussé par les hommes. Dès qu'un poteau est libre on le replace de nouveau à l'avant du canot.

—:o:—

POUR NETTOYER LES VADROUILLES

Les vadrouilles (*mops*) sont d'un usage journalier dans nos logis pour nettoyer les planchers.

La poussière et les saletés se prennent facilement dans les brins de laines ou de coton et il est assez difficile pour ne pas



dire fatigant de les enlever soit en lavant la vadrouille ou en la secouant.

On a inventé un petit plat spécial pour nettoyer la vadrouille. Ce plat est tenu en place par le pied pendant que l'on passe la vadrouille sur la plateforme perforée qui se trouve au-dessus. La poussière tombe dans le récipient au-dessous.

Ce procédé est simple et peu fatigant. Dès que le récipient est plein vous n'avez qu'à le vider et à le mettre en place de nouveau.

—:o:—

LES TOURS CELEBRES

Les monuments les plus charmants et les plus artistiques que l'architecture nous a donnés sont sans contredit les tours que l'on peut admirer dans les cinq parties du monde.

Quelque soit la beauté et la majesté d'un édifice le regard est immédiatement attiré vers la tour.



La Tour Eiffel, à Paris.

La tour est la plus ancienne forme d'architecture décorative, anti-datant même les dômes de plusieurs siècles, comme nous le prouvent les tours indiennes et les obélisques égyptiens.

Les minarets et les tours des pagodes des Indes sont d'un très grand in-

térêt pour les architectes et archéologues.

Parmi les plus belles tours des Indes, il faut citer en premier lieu: la tour du minaret de Kutub, à Delhi. Elle fut construite par des ouvriers hindous, sous la direction d'un architecte turc, pour servir de mosquée. La mosquée n'est de nos jours, qu'un amas de ruines mais la tour subsiste encore et attire aux Indes nombre de voyageurs. La tour de Kutub est considérée comme le chef-d'oeuvre de l'architecture indienne des temps passés. Elle mesure 48 pieds de diamètre à sa base et plus de 250 pieds de hauteur. Elle se compose de quatre sections formant galeries circulaires et est entièrement construite de marbre blanc auquel le temps a donné un fini d'ivoire.

Le campanille de Giotto, à Florence, est une des rares tours européennes pouvant rivaliser avec le minaret de Kutub, à Delhi, au point de vue de la poésie de la forme et de la beauté des détails.

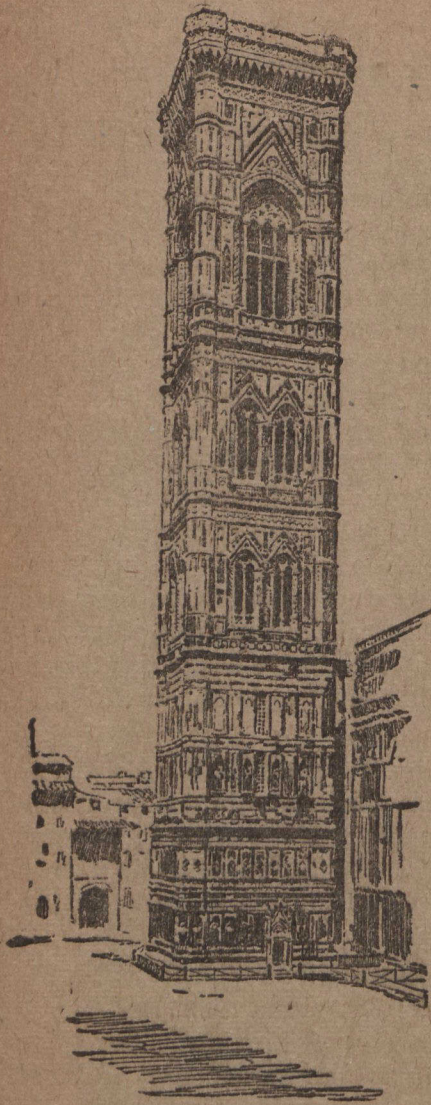
Les tours italiennes sont toutes situées dans les plaines. En Angleterre la même situation existe. Les plus belles tours anglaises sont situées dans le Lincolnshire. En Egypte les pyramides et les obélisques sont dans le désert.

Le Campanile de Giotto, à Florence, fut construit en 1334; c'est une tour carrée s'élevant dans les airs à une hauteur de 275 pieds. L'intérieur de la tour est entièrement fait de marbre blanc et de marbre noir. Un

escalier monte au sommet du campanile ou on trouve six magnifiques cloches en bronze dont une porte les ar-

Campanile de Pise en est la plus remarquable. La tour est inclinée de 13 pieds; elle a huit étages de colonnes (107 colonnes en tout) elle a été construite en 1174. L'inclinaison de la tour s'est produite par suite de l'affaissement du terrain pendant que l'on faisait les travaux de construction.

Plusieurs personnalités importantes, parmi lesquelles Goethe, prétendent que l'inclinaison de la tour a été



Le Campanile de Giotto, à Florence.



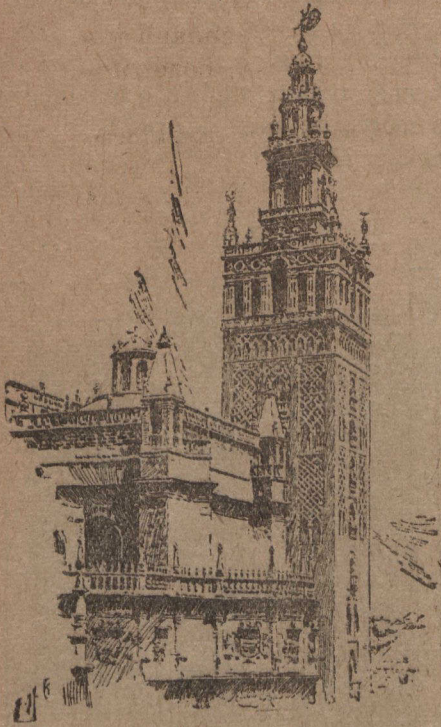
La Tour Penchée, à Pise.

mes des Médicis. A la base de la tour se trouve une tablette indiquant qu'à cet endroit se trouvait un banc de pierre sur lequel Dante venait s'asseoir pour travailler à sa "Divine Comédie". Si le Campanile de Florence est la plus belle tour de l'Italie, le

voulue, mais la chose est peu probable.

Voilà déjà cinq siècles que la tour de Pise est construite et depuis son achè-

vement elle n'a pas encore changé son axe d'inclinaison, ce qui prouve que les anciens constructeurs s'y connaissaient en fait de centre de gravité.



La Giralda, à Séville.

L'Italie possède encore une autre tour penchée; celle de Garisenda, à Bologne.

La ville espagnole de Saragosse a, elle aussi, sa tour penchée. Elle a neuf pieds en dehors de la perpendiculaire.

L'Espagne tout comme l'Italie, a des tours remarquables, non seulement par leur beauté architecturale, mais aussi par leur intérêt historique. La Giralda, la tour mauresque de la cathédrale de Séville, est unique en Europe. Elle fut commencée au XIII^e siècle par Abu Yusef Yacub.

Lorsque les chrétiens s'emparèrent de la ville de Séville, les Maures exigèrent que la tour fut rasée à sa base.

Les chrétiens consentirent, mais lorsqu'ils virent la beauté de la tour ils renièrent leur parole.

Burgos, également en Espagne, possède une église en forme de tour octogonale construite par le fils du duc d'Alve; elle monte à 300 pieds dans les airs. Les tours de la Cathédrale de Cologne sont célèbres dans le monde entier.

La tour du Madison Square Garden, à New-York, est une bien pauvre imitation de la Giralda de Séville.

Séville possède une autre tour: la Torre del Oro ou chaque pierre projetant son ombre sur les eaux du Guadalquivir, rappelle l'époque la plus romanesque de l'histoire de l'Espagne, l'histoire de Pietro de Castille et de la belle Maria Padilla.



La Tour Penchée, à Saragosse

La cathédrale de Milan, l'église aux mille tours est considérée comme le chef-d'oeuvre de l'architecture gothique, en Italie.

L'Angleterre possède aussi de magnifiques tours parmi lesquelles on peut citer la "Round tower" de Windsor, la "Tom tower" d'Oxford, la "tour de l'horloge" de Westminster et la tour de Londres.

La tour de Londres comprend "la tour blanche", "la tour Beauchamp", la "tour sanglante", la "tour de la cloche", la "tour de brique", la "tour Bower", la "tour Wakefield". C'est dans cette tour, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire d'Angleterre, que sont placés les bijoux de la couronne.

La France possède, outre la tour Eiffel, qui n'a qu'un but: celui de faire flotter le drapeau tricolore sur le plus haut sommet construit par des mains humaines, les magnifiques tours de Notre-Dame de Paris, la tour Saint-Jacques, également à Paris. Les tours des cathédrales de Bourges, de Rouen, de Saint-Denis, et celles malheureusement détruites, lors de la dernière guerre, de la cathédrale de Reims.

Les Etats-Unis nous donnent outre la Tour du Madison Square Garden, la tour de l'église St-Thomas et celle de de la Trinité Church.

Ici, au Canada, nous avons: les tours de Notre-Dame de Montréal qui sont une reproduction en petit de celles de Notre-Dame de Paris, et la tour de Saint-Louis de France. Ottawa possède la jolie tour du Musée Victoria. En dehors de cela, nous avons plusieurs tours qui représentent un intérêt plutôt historique qu'artistique.

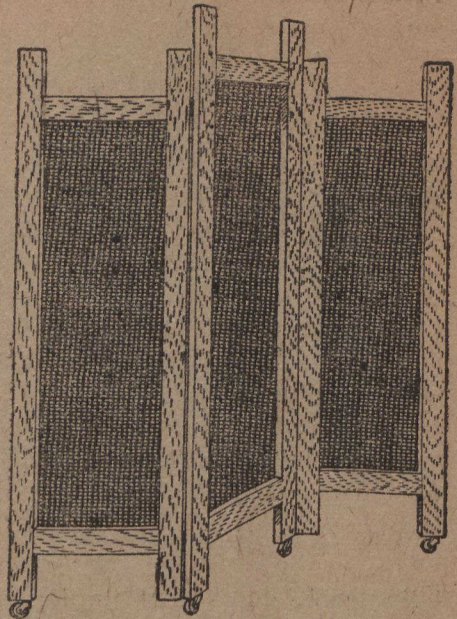
L'homme respire seize fois par minute. Les poumons peuvent contenir quatre à cinq litres d'air, mais chaque inspiration n'est que d'un demi-litre d'air en moyenne. Dix mille litres d'air passent chaque jour dans nos poumons.

POUR FABRIQUER UN ECRAN

IL N'Y A rien de plus facile comme de fabriquer soi-même un écran comme celui que vous fait voir notre vignette.

Il ne suffit que d'avoir un peu d'imagination, un marteau, quelques clous, un peu de colle, du bois et du drap.

Prenez du bois que vous polissez au rabot ou au papier sablé; une fois fini, reliez vos morceaux avec des petits clous puis vernissez le bois.



Quand votre bois est bien sec, clouez ou collez l'étoffe que vous avez l'intention de mettre dans les cadres de l'écran. Ceci une fois terminé vous n'avez qu'à assembler les trois cadres à l'aide de pentures pour avoir votre écran.

Faites bien attention de placer vos pentures de manière à ce que votre écran puisse s'ouvrir en forme de "Z".

— : o : —

On vante volontiers son coeur, mais on n'ose rien dire de sa figure et de son esprit, quoique ordinairement on en pense plus de bien.

LE TRAITEMENT DES ARBRES ENDOMMAGES PAR L'HIVER

Les arboriculteurs d'Ontario et de Québec se souviendront longtemps de l'avant-dernier hiver qui fut si rigoureux et qui causa tant de dommages aux arbres fruitiers.

L'action du froid a causé bien des lésions différentes: mort de la racine, fente de l'écorce à la base de l'arbre, fente de l'écorce sur le tronc, mort du tronc et mort de la cime. Dans bien des cas aussi, les boutons de fruits ou de feuilles ont péri. Un grand nombre d'arbres sont morts au cours de 1918; beaucoup d'autres, encore très affaiblis au commencement de cet hiver, n'en ont peut-être pas vu la fin. On devrait pouvoir reconnaître, en commençant à faire la taille, les arbres qui sont exposés à mourir ou dont une partie du bois est mort, et on pourra alors les tailler intelligemment.

Mais il y a bien des cas d'avarie de la fourche où presque toute l'écorce et tout le cambium ont été détruits autour de la base des grosses branches et au point d'union entre ces dernières et la tête de l'arbre. Les arbres ainsi endommagés peuvent languir quelques années dans un état souffreteux, puis ils finissent par se rompre s'ils ne meurent pas avant. Il faudra donc examiner soigneusement les vergers et chercher les lésions de ce genre. En taillant, enlevez l'écorce morte de ces parties et recouvrez les plaies d'une couche de céruse blanche souvent renouvelée. Si une bonne partie de l'écorce et du cambium est mor-

te dans les fourches principales, on peut considérer que l'avenir de l'arbre est sérieusement compromis et sa guérison très douteuse.

Si beaucoup d'arbres du verger sont affectés de cette façon et si les rangées d'arbres sont assez espacées pour que l'on puisse planter entre elles sans que l'excès d'ombrage soit à redouter, on fera bien de se préparer à le faire au moment favorable. On obtiendra encore de bonnes récoltes de ces fruits endommagés et, dans l'intervalle, les jeunes sujets entreront en rapport. Mais si l'on a l'étendue nécessaire à sa disposition, mieux vaut planter un autre verger ailleurs.

On pourra aussi replanter sur l'emplacement des pommiers morts l'hiver dernier, quoique l'on prétende que les jeunes plants ne viennent pas bien sur l'emplacement des vieux arbres. Cet insuccès est généralement causé par l'excès d'ombrage donné par les vieux arbres. Donnez suffisamment de lumière à ces jeunes sujets et ils réussiront sûrement.

Si vous replantez à l'endroit où se trouvait un autre arbre, remplissez le trou avec de la bonne terre de surface, prise à mi-chemin entre les rangées, plutôt que de vous servir de la même terre qui a été enlevée du trou.

Un moyen rapide d'enlever les vieux arbres morts est de se servir de dynamite.

LA DAME QUI NE SE CONDUIT PAS COMME UN MONSIEUR

SUIS-JE au bureau des informations?... C'est ici?... c'est ce que je pensais... Ah! oui, c'est écrit sur la vitre... je ne l'avais pas remarqué... Je voudrais avoir quelques renseignements à propos des trains. Suis-je au bon endroit?

— Oui, madame. Ce bureau-ci a été créé exprès pour cela.

— Bien, merci... Je voudrais savoir à quelle heure le train qui quitte Montréal à 4 h. 05 de l'après-midi, arrive à Ottawa?

— A 7 h. 50 du soir, madame.

— A 7 h. 50 du soir?

— Oui, madame, s'il n'est pas en retard.

— Il n'arrive pas toujours en temps?

— Quelquefois.

— C'est si ennuyeux lorsque le train est en retard. La dernière fois que je suis allée à Québec, le train a eu 5 heures de retard, et on n'aurait pas à dîner dans le train; je suis arrivée à Québec avec une faim! Y a-t-il un wagon-salon sur le train d'Ottawa?

Oui, madame.

— Combien prenez-vous de supplément.

— Deux dollars!

— Deux dollars? Je croyais que vous ne preniez qu'un dollar et cinquante? Il me semble qu'un dollar et cinquante est assez bien payé, qu'en pensez-vous?... Est-ce que mon billet me donne le droit d'arrêt en route?

— Vous pouvez, si vous arrêtez aux endroits où le train arrête, car ce train est un rapide, il n'arrête ni à Dorval, ni à...

— Est-ce qu'il arrête à la Pointe-Clair?

— Non, madame.

— Il n'arrête pas? La dernière fois que j'y suis allée, il arrêta.

— Vous aviez probablement pris un train local. Pardonnez-moi, madame, mais il y a cinq ou six personnes derrière vous qui attendent pour avoir des renseignements.

— Je pense que si ces personnes sont polies elles peuvent attendre que j'aie obtenu les renseignements que je veux avoir. J'étais ici la première. A quelle heure est le train suivant pour Ottawa?

— A 8 h. 45, madame.

— Et à quelle heure serais-je à Ottawa?

— A 11 h. 45.

— Ah! mais c'est trop tard. Tous mes parents demeurent à Hull, et il faut que je prenne les tramways et je ne suis pas très brave à cette heure-là; et de plus ce n'est pas convenable pour une dame de se promener seule si tard. Ma soeur a mal à une jambe, alors son mari ne peut pas la laisser pour venir me chercher à la gare. Il y a bien ma cousine, Yvonne Riffon, mais elle est en amour, et lorsqu'une jeune fille est en amour, vous comprenez, monsieur... Est-ce qu'il y a un wagon-buffet sur le premier train?

— Oui, madame.

— Je vous demande cela parce que je ne veux pas me faire prendre encore une fois comme dans mon voyage à Québec. Est-ce que je vous l'ai raconté: nous avions cinq heures de retard et il n'y avait rien à manger dans...

— Oui, je sais et "vous êtes arrivée à

Québec avec une faim", vous me l'avez déjà dit.

— Ah! oui, je me souviens. Je vais tout de même prendre un lunch léger avant de partir, car figurez-vous que mon mari et Rosette...

— Madame, le monsieur derrière vous désire avoir un renseignement, et...

— Si ce monsieur est un "monsieur" comme vous dites, il peut attendre qu'une dame ait eu les renseignements qu'elle désire, surtout si cette dame est arrivée au guichet avant lui. Je voudrais savoir si tous les trains qui vont à Ottawa arrêtent à Belle-Plage-Isle Cadieux?

— Tous les trains.

— Tous les trains?

— Oui, madame, tous les trains.

— Lorsque ma soeur est allée à Ottawa, l'an dernier, le train n'est pas arrêté à Belleplage; c'est du moins ce qu'elle a prétendu; mais moi, je lui ai soutenu le contraire et je suis heureuse de voir que vous êtes de mon avis. Est-ce que c'est meilleur marché de se rendre à Belleplage par bateau à la Pointe Cavaignol, qu'en chemin de fer?

— Un peu meilleur marché.

— C'est ce que je pensais. Mais je ne prendrai pas le bateau, car j'ai trop peur d'avoir le mal de mer. Je suis malade comme un pauvre chien rien qu'à regarder l'eau dans ma baignoire, alors...

— Pouvez-vous me dire, madame, une fois pour toutes où vous voulez aller?

— Moi, mais je vous l'ai dit, je veux aller à Ottawa par le premier train.

— Eh bien, madame, le premier train est parti depuis une demi-heure.

PAUL COUTLÉE.

— : o : —

Il faut faire une différence entre la diplomatie et la politique, comme on distingue entre la thérapeutique et l'hygiène.

LA MESURE DE BLE

(Récit canadien.)

L'année était dure. La gelée avait passé, l'automne précédent, sur les récoltes, et c'était un temps de disette où la farine était rare. Les huch manquaient de pain, et bien des pauvres étaient affamés. Et voici l'heure des semences étaient venue, la plupart des habitants n'avaient pas de grain pour ensemer. Seul, Pierre-Jean, qui avait pu sauver une partie de sa récolte, avait encore du blé, mais sa femme, la Louise, achevait de le donner. Elle en donnait à tous ceux qui en demandaient. Qui aurait résisté à la prière de ces malheureux? Pouvait-elle les laisser périr dans leur pauvreté? "Si Dieu nous a donné plus, c'est pour ceux qui ont moins..." disait-elle, et, toujours, avec la même pensée, et le même geste, lentement, gravement, statue vivante de la charité, elle versait dans le sac du pauvre une mesure de blé.

Chaque fois, elle se disait: "C'est la dernière." Mais le lendemain amenait un nouveau mendiant, plus misérable que tous les autres. Alors les larmes venaient aux yeux de la Louise. — "Seigneur, il y en a donc bien de ces miséreux!" s'écria-t-elle. Elle levait les bras au ciel, posait une main sur son coeur, et s'en allait vite au fournil quérir une mesure de blé...

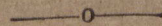
Un matin, Pierre-Jean lui dit: "Il reste du grain juste pour notre semence; il ne faut pas y toucher, tu m'entends, femme? La charité ne doit pas nous ôter le pain de la bouche..." Et la Louise promit. Le soir même, entre chien et loup, un nouveau mendiant se présenta, demandant du blé pour ensemer. Sa figure était pâle et maigre, ses joues étaient creuses.

Les privations de toutes sortes se voyaient en lui; il était effrayant comme un spectre. Pourtant, on le connaissait pour un bon travailleur. Mais quand le malheur s'acharne... sait-on jamais ce qui nous attend?... Il est de ces forces qui sont au-dessus de nous. — "Nous avons juste de quoi nous nourrir d'ici la récolte, dit-il. Après, que deviendrons-nous ? Si vous ne vous laissez toucher, nous mourrons avant l'hiver, et mes enfants me maudiront dans leur agonie. Ils croiront peut-être que j'étais lâche, que j'aurais pu les nourrir mieux... Oh! ce serait trop dur!... Donnez pour eux, au moins... Si vous voyiez les pauvres visages amincis, et ces petites mains qui se tendent!... Mais il faut les priver pour que la ration dure... Si vous saviez! Si vous saviez!"... Ses mains décharnées frémisaient, et sa voix semblait venir du fond de ses entrailles... La Louise sentit un grand déchirement se faire en elle. Elle se rappela qu'elle n'avait plus de grain à donner, qu'elle ne pouvait plus écouter son cœur... Comment refuser ? — "Que faire, mon Dieu, que faire!" s'écria-t-elle. Mais, cette fois encore, la divine pitié l'emporta. Se dérobant comme une voleuse, elle courut au fournil, s'assura que son mari ne la vit pas, et, rapidement, avec des mains nerveuses et des yeux brillants, elle versa dans le sac du pauvre une mesure de blé...

Le lendemain, au petit jour, Pierre-Jean se disposa à semer. Il partit pour les champs. La Louise le suivait, et tremblait de tous ses membres... Quelle allait être la conséquence de sa charité coupable? Le maître offensé allait-il lui en tenir compte, et son amour en serait-il diminué ? Sûrement, elle n'avait pas réfléchi en donnant cette mesure de blé. Par sa désol-

béissance, voilà que la semence allait être incomplète, et que, peut-être, un de leurs plus beaux champs demeurerait stérile. Elle revit le paysan maigre et blême, sa main tendue au nom de ses chers petits qui devaient mourir de faim. Puis elle réentendit les paroles formelles de son compagnon: "Il reste du grain juste pour notre semence; il ne faut pas y toucher, tu m'entends, femme?" Et, prise d'un grand effroi, elle se remit à trembler...

Les sillons s'ouvraient, un à un, sous la charrue que tiraient les boeufs. Le soleil brillait sur les champs, et déjà Pierre-Jean songeait aux belles moissons qui remplissent les charrettes et les granges... Et les sillons s'ouvraient... Quand ils furent prêts à recevoir la graine, Pierre-Jean vint pour chercher le sac de grain sur ses épaules, mais il était si pesant qu'il ne put le soulever. "Tiens comme je suis faible à matin!" fit-il, en riant. Le saisissant de nouveau, il voulut le mettre sur ses épaules, mais il vit, de nouveau, le sac lui échapper... Alors, aidé de la Louise, dont le visage resplendissait, il l'ouvrit... O surprise ! Le sac était comble d'une mesure de blé!...



En septembre 1870, pendant le siège de Strasbourg, quand les obus badois pleuvaient en averse sur la vieille cité alsacienne, il y eut, de tous les points d'Allemagne une ruée de curieux vers Kehl et Mundolsheim, d'où l'on pouvait admirer les effets du bombardement. On organisa des *trains de plaisir* à destination de ces "nuits enflammées du Rhin"; assis sur l'herbe ou sur la terrasse de brasseries improvisées, les amateurs frémisaient d'aise à l'effet de cette ville de 80,000 habitants vouée à la destruction.

POUR AVOIR UN BEAU TEINT !

PERSONNES PALES ET DEBILES; VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

ARSENO - KOLA

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

TEINT CLAIR ET PUR

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

LABORATOIRE INTERNATIONAL

CASIER POSTAL, 19,

ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépositaire: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
 : : EN 25 JOURS GRACE AU : :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE

DEPARTEMENT 2, — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit de notre jeunesse* que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires de la Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS

Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



EXAMEN DES YEUX

Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

: Chacun a sa maniere :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER
AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimaux, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

NE MANQUEZ PAS LE No D'AOUT

DE LA "REVUE POPULAIRE"

La rapide analyse ci-après de ce numéro vous convaincra que, pour 15 cents, aucun autre magazine ne vous donnera autant de matière à lire, variée et adaptée aux goûts de chacun.

Vous y trouverez un *Roman Complet* :

"SANS REVES"

par Armand Blanc. Véritable roman vécu, écrit dans un style d'une délicatesse extrême, c'est un véritable chef-d'oeuvre de sentiment. Il est illustré de plusieurs grandes gravures pleine page.

En outre :

L'*HOROSCOPE* d'un intérêt tout spécial pour les personnes nées pendant le mois d'Août.

Des *PAGES CANADIENNES*.

Des *TRAVAUX D'AMATEURS* à la portée de tous.

Des *JEUX et AMUSEMENTS*, y compris quelques bonnes farces aussi désopilantes que morales.

Un *CONTE* spécialement écrit pour les enfants.

Des *ARTICLES SPECIAUX POUR LES FEMMES*.

Des *FRAGMENTS D'HISTOIRE* peu connus.

Des pages consacrées aux *INVENTIONS*.

Et quantité d'autres articles sur les sujets les plus variés, se chiffrant à plus de cent et comportant de nombreuses gravures.

196 Pages - CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES - 15 cents

Retenez votre Numéro dès Maintenant

DRAPERIES - RIDEAUX

: - : PORTIÈRES : - :



Envoyez-nous vos portières
et rideaux.

Nous les nettoyerons à sec,
ou par la vapeur, au
besoin, les mettant
à neuf.

Nous teignons les rideaux,
portières et tapis pour
convenir au reste de
l'ameublement.

DECHAUX FRERES
Nettoyeurs = Teinturiers

Tél. Est 51



Le LAIT

Condensé

Borden's EAGLE BRAND

LE SOUPER DE BÉBÉ EST PRÊT !

urs pieds de hauteur. Pourtant, le fait existe, et sir Ray Lankaster décline

Préparé facilement avec du lait de vaches frais, de choix, de haute qualité,

BORDEN EAGLE

Après le lait naturel, c'est celui que bébé préfère. Il dormira bien parce que cet aliment se digère facilement. Il profitera avec ce lait, deviendra robuste et en santé.

La marque Eagle est reconnue comme la meilleure de toutes les nourritures de l'enfant, depuis soixante ans. C'est la même qualité aujourd'hui qu'autrefois; examiné dans les laboratoires et garanti pour sa pureté.

Désirable particulièrement pendant les canicules.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

Borden Milk Co., Limited
Montréal.

